

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
FRÉDÉRIC TREMBLAY

LA MACHINE DODUE,
CRÉATION LITTÉRAIRE SUIVIE D'UNE ANALYSE
PORTANT SUR LA LITTÉRATURE ABSURDE

AOÛT 2002



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

RÉSUMÉ

La Machine dodue, récit présenté en première partie, relate les aventures d'Antonin Antonyme, citoyen gris d'une métropole improbable et étouffante où le naturel et l'artificiel se confondent, où l'humain est déshumanisé et la machine humanisé. Devenu invisible d'inexplicable façon, Antonin en viendra peu à peu à se révolter contre la démesure du monde qui l'accueille, jusqu'à le mettre en péril.

La seconde partie du mémoire s'attache à démontrer l'appartenance de *La Machine dodue* à une potentielle littérature absurde, l'absurde étant défini non pas comme une catégorie mais comme une coloration du texte dans lequel est exploité le non-sens, et ce, à divers degrés. Ce non-sens apparaîtrait soit dans l'énoncé ou l'énonciation du texte à des fins ludiques ou dans son code, pour illustrer un thème philosophique. L'étude de la coloration permet de mettre en lumière les mécanismes de l'absurde en littérature, présent dans un vaste corpus, et son rapport au langage. Par l'évaluation de mises en abyme incluses dans *La Machine dodue* et actives sur les trois mêmes niveaux du texte (énoncé, énonciation et code), des relations sont ensuite établies entre la théorie de l'absurde développée et le récit, qui devient alors illustration probante de cette théorie.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Chicoutimi
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires

REMERCIEMENTS

L'auteur tient particulièrement à remercier son directeur de recherche, monsieur Jacques B. Bouchard, pour son inestimable collaboration, pour sa confiance et son soutien. L'auteur souhaite également remercier *Pierre Bouchard* d'avoir mis ses talents à contribution en agrémentant le texte qui suit de vignettes dessinées et d'avoir supporté les critiques successives et les suggestions persistantes de son mandant. Merci également à tous ceux qui ont bien voulu exprimer leur opinion sur le présent mémoire aux diverses étapes de sa confection : vos commentaires se sont avérés précieux.

TABLE DES MATIÈRES

1^{re} partie : *La Machine dodue*, création littéraire

| | |
|--|----|
| Préambule | 2 |
| a. soustraction..... | 6 |
| 1a. Le nombre, notre force..... | 7 |
| 2a. Le bonheur [®] dans l'ordre..... | 17 |
| 3a. L'amour [®] , c'est trois circuits électriques | 23 |
| 4a. Chaque jour, se lever du bon pied | 28 |
| 5a. Gratification et satisfaction dans le travail | 32 |
| 6a. Un citoyen informé est un citoyen responsable | 37 |
| 7a. Le monde est aux mains d'autorités compétentes..... | 43 |
| 8a. Les supérieurs hiérarchiques méritent le même respect que les aînés | 48 |
| 9a. À l'heure de pointe, ménagez l'espace communautaire | 50 |
| 10a. Ne pas toucher au troisième rail : danger d'électrocution! | 55 |
| 11a. Évitez les jugements hâtifs..... | 60 |
| 12a. Les lumières du téléviseur peuvent provoquer des crises aiguës d'épilepsie | 63 |
| 13a. Moins vous existez, plus vous gênez | 71 |
| 14a. Ne jamais parler, toujours écouter | 75 |
| 15a. Inventoriez froidement vos objectifs comme s'il s'agissait d'une banale liste d'épicerie | 83 |
| b. addition | 88 |
| 1b. Les objets dans le miroir sont plus près qu'ils n'apparaissent | 89 |

| | |
|--|-----|
| 2b. La réussite est un état d'esprit | 100 |
| 3b. Meilleur que toutes les marques concurrentes | 103 |
| 4b. Le confort est un droit, le luxe une nécessité | 112 |
| 5b. L'oxygène est une drogue | 116 |
| 6b. Rien ne doit entacher votre dossier de crédit | 121 |
| 7b. La nature livre de précieux enseignements | 128 |
| 8b. Observez le code de la route | 132 |
| 9b. La liberté™ ne coûte que cinquante dollars | 138 |
| c. division | 146 |
| 1c. Il n'est pas de rêve que l'on ne peut acheter | 147 |
| 2c. Un uniforme avec votre nom dessus | 152 |
| 3c. Le salaire nuit considérablement au développement économique..... | 158 |
| 4c. Le succès est une course effrénée..... | 169 |
| 5c. Le divertissement dissipe la mélancolie | 176 |
| 6c. Nouveau, amélioré | 185 |
| 7c. Une éducation de qualité pour un futur plein d'avenir | 190 |
| 8c. Les somnifères combattent efficacement les troubles du sommeil | 197 |
| d. multiplication | 214 |
| 1d. L'automatisation des tâches remplace le personnel | 215 |
| 2d. Aimez-vous les uns les autres..... | 219 |
| 3d. La marque est un talisman..... | 225 |
| 4d. Responsable de ce que vous dites, responsable de ce que vous chuchotez | 228 |
| 5d. Il n'y a pas d'obstacles, il n'y a que des défis | 240 |
| 6d. S'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y a pas de problème | 250 |

| | |
|-----------------------------------|-----|
| 7d. Le message est le média | 259 |
|-----------------------------------|-----|

2^e partie : Coloration par l'absurde de *La Machine dodue*, éléments théoriques

| | |
|--|-----|
| INTRODUCTION : <i>LA MACHINE DODUE</i> ET L'ABSURDE; SA PLACE DANS UNE NOUVELLE LITTÉRATURE..... | 266 |
| 1. DICHOTOMIE COLORATIVE DE L'ABSURDE..... | 270 |
| 1.1 À la recherche d'une définition | 270 |
| 1.2 Aux sources de l'absurde : étymologie et langage | 272 |
| 1.3 Le jeu et le sérieux..... | 273 |
| 1.3.1 Quelques caractéristiques du Jeu | 275 |
| Boris Vian et Frédéric Dard : deux exemples | 275 |
| Une parenté avec le conte, une origine enfantine | 277 |
| Une distinction avec le fantastique et la science-fiction..... | 280 |
| Une représentation extrême de l'absurde-jeu : la 'pataphysique..... | 281 |
| En résumé | 281 |
| 1.3.2 Quelques caractéristiques du Sérieux..... | 282 |
| L'existentialisme | 283 |
| Franz Kafka | 285 |
| En résumé | 286 |
| 1.4 Des concepts absolus..... | 287 |
| 1.5 La zone de coloration..... | 288 |
| 1.6 Les mouvements de coloration | 290 |
| Du sérieux au jeu..... | 290 |
| Du jeu au sérieux..... | 291 |

| | |
|---|-----|
| 2. L'ABSURDE ABYMÉ : COLORATION DE <i>LA MACHINE DODUE</i> | 295 |
| 2.1 Exploration de l'essence de la mise en abyme..... | 295 |
| Origine de la mise en abyme | 296 |
| Reconnaître la mise en abyme | 297 |
| Choix de la mise en abyme | 298 |
| Réflexion de l'énoncé | 300 |
| Réflexion de l'énonciation..... | 301 |
| Réflexion du code..... | 302 |
| 2.2 <i>L'Homme invisible</i> , miroir intertextuel..... | 303 |
| 2.2.1 Science-fiction et absurde..... | 304 |
| 2.2.2 Le thème de l'invisibilité | 307 |
| 2.2.2.1 Possibilités et variantes absurdes de l'énoncé | 307 |
| Le naturel et l'artificiel, l'humanité et la déshumanisation..... | 309 |
| L'invisible et le monde parallèle | 313 |
| 2.2.2.2 Possibilités et variantes absurdes du code..... | 314 |
| 2.3 Les mises en abyme de l'énonciation et de l'absurde | 318 |
| CONCLUSION : L'ABSURDE ET LES HOMARDS | 323 |
| BIBLIOGRAPHIE | 326 |

1^{re} PARTIE

La Machine dodue

Création littéraire

par

Frédéric Tremblay

Préambule

Il y eut une fin, un dénouement sanglant, une conclusion destructrice mais féconde qui donna naissance à un commencement.

Personne n'aurait pu prédire cette improbable révolte, ce soulèvement des masses, personne n'aurait pu deviner que les gens descendraient dans la rue et se livreraient tout entier à leur colère, à la violence la plus extrême pour, au bout du compte, en très peu de temps, renverser l'autorité de la Cité. Quelques heures auparavant, tout était pourtant sous contrôle, à l'ordre, et la Cité dormait dans sa tranquillité coutumière, bercée par cette stabilité qui n'a jamais connu le moindre soubresaut. Non, vraiment, rien ne préfigurait cette insurrection, ces combats, ces rixes, ces attentats, tout ce grabuge. Visiblement mal préparés, désarmés devant tant d'agitation, les dirigeants ne purent opposer de réelle résistance. Ce fut si soudain. Tout débuta par une simple détonation, un actionnaire qui tombe sous le coup d'un assassin surgit de nulle part, pas vu ni pris. Puis, il y eut effet domino, d'un point précis vers tout le globe. En moins de deux, tous ceux qui incarnaient de près ou de loin le pouvoir, tous ceux qui participaient au maintien de ce pouvoir, tous ceux-là, et d'autres encore, suivirent la première victime dans la fosse, étendus, écrasés par la volonté meurtrière du nombre. Ce jour-là, la foule est momentanément sortie de sa léthargie comateuse dans une furie sans borne. Ce jour-là, des gens se sont éveillés pour la première fois, ils ont refusé les règles, ils ont renoncé au statu quo, à leurs petites misères, à leur existence terne. Ils n'ont pas choisi de se révolter. Cela leur est venu naturellement, comme si cela allait de soi, comme si la révolte était inscrite en eux, comme si c'était ce qu'il fallait faire depuis toujours, inexorablement. Aussi, animés par cette inexplicable volonté, cette sourde voix qui les dirigeait, ils s'armèrent de

pierres, de manches à balais et d'allumettes et lapidèrent les dirigeants, empalèrent les pdg et immolèrent leurs conseillers sur la place publique. Ils lynchèrent tous ceux qu'ils purent trouver qui représentaient l'autorité, renversèrent tout ce qui pouvait être renversé. Les membres du corps de l'armée furent démembrés. On déchiqueta patrons, négriers, directeurs et maîtres. On trancha les mains à tous ces concepteurs d'images, ces rédacteurs de slogans accrocheurs, ces dessinateurs de logos, ces sponsors avisés. Dorénavant, dans un monde gagné par le désordre, les mots ne serviraient qu'à divertir, ils ne serviraient plus à influencer.

Bien sûr, la révolution fut télévisée, câblodistribuée sur toutes les chaînes, diffusée par satellite dans tous les postes, partout sur terre, et même vers l'espace, pour la postérité. Ce fut un spectacle grandiose, époustouflant, plein de bruit et de fureur, de l'inédit, du sensationnel! Puis la station cessa d'émettre à jamais, après avoir transmis sa propre fin, dans un ultime éclat, piétinée, réduite à néant par les manifestants.

Les gens cassaient, fracassaient, brûlaient toute structure, tout monument, toute chose un peu trop luisante, un peu trop vernie, un peu trop propre, estimant peut-être que le vieux doit mourir pour que le nouveau ait une chance de naître. Quand ils eurent achevé, ne restaient que des ruines, une ville barbouillée de flammes, parsemée d'édifices écroulés, de véhicules retournés sur le côté, bosselés, amas de ferrailles et de polymères, ne restaient que poussières, vitrines pulvérisées et panneaux publicitaires dynamités, dont les morceaux de réclame se disséminaient au vent. Plus rien n'était entretenu, tout s'effritait par manque d'entretien, de frottage, de récurage. La Cité était plongée dans une délicieuse décadence. Les gens se livraient entier à leur paresse, à leur besoin d'aimer, de jouir, de s'ébattre librement, gloutonnement. Désormais, plus rien n'aurait de sens, et personne ne s'en plaindrait.

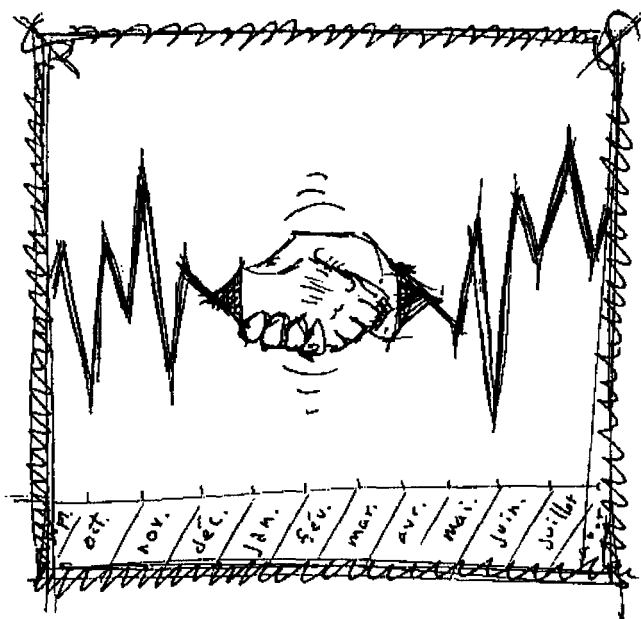
Comme pour appuyer les insurgés, la nature se mit aussi de la partie. Le ciel cessa tout à coup d'être neutre et gris. La pluie, la neige, la grêle se succédaient dans le désordre, puis un soleil fort et généreux advenait sans même respecter le va-et-vient cyclique des saisons. Froid qui glace l'épiderme ou chaleur écrasante, rien n'effrayait l'homme, sans contrainte désormais. Les climats les plus arides ou les plus frigorifiques n'empêchaient pas l'herbe verte et souple de pousser à nouveau, victorieusement, en bouquets, sur les décombres, de s'immiscer dans les fêlures du pavé et les craques du trottoir, nourrie par les cendres.

C'est ainsi qu'une époque trouva son terme : dans le sang, le délabrement et le chaos, sous un ciel nouveau, l'horizon ouvert sur l'inconnu, sur une grande incertitude. Évidemment, cette incertitude permettait de se livrer à bon nombre de spéculations. Réfugiés au fin fonds de leurs bunkers, sous leurs villas et leurs manoirs maintenant démolis, les financiers, dignitaires et hauts-placés qui survécurent à tout ce remue-ménage se firent une rapide idée sur la suite probable des événements. Torturés par une inquiétude légitime, devant le tableau terrifiant des émeutes et des assassinats dont ils étaient la cible, ils se demandèrent d'abord ce qu'il adviendrait d'eux. Comment maintenir leur emprise, justifier leur indécente richesse si, du jour au lendemain, la plèbe refusait de consommer et ne les acceptait plus comme supérieurs légitimes? Force leur était de constater que la populace avait jeté à terre la façade de leur mensonge. Elle ne pourrait plus croire à une justice simulée, à une apparence de vérité, à cette rutilante démocratie en trompe-l'œil, emballée dans des images, des logos, des slogans, elle ne pourrait plus croire à ces discours circulaires prononcés avec aplomb et charisme. Financiers, dignitaires et hauts-placés se préparaient douloureusement à se résigner à l'atroce perspective du terme de leur règne, lorsqu'ils comprirent enfin l'évidence. Les captifs, en

brisant leurs liens virtuels, n'avaient pas de plan précis : ils s'affirmaient simplement. Une fois libres, ils ont mis le feu derrière eux, ne sachant pas s'il y avait quoi que ce soit devant. Face au temps qui passe inlassablement, face à l'ennui des jours, rapidement ils se fatigueraient de cette liberté nouvelle. Ils finiraient par voir en elle quelque chose d'horrible et de profondément épuisant. Ne restera alors qu'à rassembler le troupeau dispersé, qui retrouvera sa docilité d'antan. Après tout, les gens ont besoin d'ordre, de structures, ils ont besoin de directions. Et puis, une fois le jeu calmé, il faudra reconstruire. Le marché renaîtra alors de ses débris, investi d'une force jusqu'alors inconnue, promesse de dix milliards de nouvelles façons de créer le profit, un marché splendide et autonome, qui se passera des analyses de spécialistes, avocaillons et prêcheurs économiques aux honoraires mirobolants. Le marché surgira par ses propres ressources et se développera seul, se nourrissant de lui-même. Nul besoin de l'inventer, nul besoin de courbes démonstratives, ni d'onéreuses études de confirmation agrémentées de statistiques et de graphiques disposés en cercles, histogrammes, bandes, montagnes russes et crocodiles. Se morfondant hors de leur cage, les gens en réclameront une autre, plus belle et plus chère. Ce jour-là, financiers, dignitaires et hauts-placés sortiront de leur bunker et sabreront le champagne. Ils jubilent déjà... jusqu'à la prochaine fois, jusqu'à la prochaine fin.

a. soustraction

1a. Le nombre, notre force



Les tubes fluorescents épileptiques qui grésillent au plafond crachent une épaisse lumière verdâtre dans l'étroit vestibule. Citoyen parmi tant d'autres, Antonin Antonyme arpente sans assurance le long couloir où se coudoient des automates à cravates. Des automates à cravates qui passent d'un pas pressé, un bloc-notes à la main ou un stylo entre les dents. Pour les éviter, Antonin rase les murs, comme une ombre, comme l'ombre qu'il est. La surface de ces murs est recouverte d'une mauvaise peinture gris délavé, parfaitement lisse, sans aspérités ni bulles, et d'une bande de papier peint à motifs industriels. Le couloir semble s'étendre à l'infini, vers un point si lointain, si minuscule qu'on ne peut que l'imaginer.

Antonin s'impatiente, une impatience épidermique. Antonin vérifie à nouveau le numéro du bureau imprimé sur l'avis de convocation. Antonin se demande s'il ne s'est pas trompé d'étage. Antonin froisse nerveusement le papier et le fourre au fond de sa poche dans laquelle il laisse sa main, pour rien.

Son regard se déplace à droite, à gauche : les portes se succèdent, mais les numéros ne semblent pas se suivre, ou se suivre trop régulièrement, ou alors il en manque un. Il erre incertain dans les nombreux passages, découvrant toujours de nouvelles galeries où se perdre, s'enfonçant encore plus profond au cœur de cet édifice labyrinthique. Après avoir demandé son chemin et montré son avis de convocation trois fois à autant de fonctionnaires, il n'est toujours pas sûr de savoir exactement où il se trouve et, surtout, où il se dirige, lorsque enfin la bonne porte se dresse à l'intersection de deux couloirs. Le numéro correspond au numéro de l'avis. La porte est entrouverte. Entrouverte comme si elle l'attendait, comme si elle l'attendait *réellement*. Elle s'impatiente. Antonin doit s'annoncer, il doit franchir la porte. Quelque chose le retient.

Sur le seuil, le bras en arrêt dans une position ridicule, Antonin n'arrive pas à frapper, terrifié par la plaque d'identification en bakélite noire fixée au centre de la porte. Des lettres dorées désignent le fonctionnaire qui occupe ce bureau : Monsieur Ino Torr, *Inquisiteur statistique*. Un Scandinave, sans doute.

– Entrez, entrez, entrez! », invite une voix sèche. N'ayez crainte. Ils sont tous comme vous la première fois, tous comme vous. Pourtant, je ne mords pas!

Sans pour autant reprendre confiance, il pousse la porte et entre timidement dans un minuscule local aux angles biscornus, qui imperceptiblement deviennent plus aigus vers l'arrière, un bureau étroit où s'entassaient des milliers de dossiers sur des classeurs

métalliques, un bureau envahi par une odeur épaisse, étouffante, qui prend à la gorge, aux poumons, et qui doit émaner de la carpette en fibre synthétique.

– Je vous en prie, je vous en prie, asseyez-vous, asseyez-vous!

L'inquisiteur a les traits émaciés, à commencer par un menton qui n'en finit plus de ne pas finir, puis des joues qu'on dirait dégonflées et des tempes qui se creusent profondément sous un crâne dégarni en son sommet et, autour des oreilles, recouvert d'un petit duvet ridicule. Cet austère visage ressemble à une figue séchée fichée sur une tige. Assis derrière un large plan de travail en imitation de bois gris, le fonctionnaire paraît grand. *Paraître*. On ne distingue qu'une longue moitié d'homme, une moitié raide et droite dont l'extrémité n'est pas si loin du plafond.

– Asseyez-vous, asseyez-vous! », répète poliment l'inquisiteur tout en toisant Antonin, comme pour l'évaluer.

Sentant cet œil tâter le fond de son âme, Antonin obtempère et prend place sur un fauteuil fort inconfortable, un fauteuil qui grince à chaque mouvement, comme une alarme signalant le degré de nervosité de son occupant et qui ne cesse de résonner, de crier toujours plus fort. *Scouic!* La pièce rend un improbable écho. Un écho intolérable.

– Examinons tout cela, voulez-vous? Oui, examinons tout cela.

L'inquisiteur plonge son bras dans un tiroir derrière le bureau et en sort un mince dossier, mince comme Son existence. Antonin voit alors la main décharnée du fonctionnaire, une main difforme à laquelle il manque un doigt. Il ne peut s'empêcher de la fixer et la détailler, obnubilé, malsain, s'arrêtant surtout sur ce vide, ce doigt qui n'existe pas. Constatant l'évident malaise qui plane, l'inquisiteur dépose le dossier et se hâte de tirer d'une poche de son costume une prothèse, un doigt amovible en téflon rutilant, qu'il visse dans la cavité de chair.

– Comment vous êtes-vous fait ça? », hasarde Antonin, qui regrette immédiatement ce trait de curiosité.

– Oh! Vous savez, vous savez. Un banal accident de déchiqueteuse. Il faut être très prudent avec ces appareils, très prudent, oui. Mais bon, les risques du métier, vous savez.

– Vous faites un travail bien dangereux.

– Pas tant que ça, je vous l'assure, pas tant que ça. Un malheureux incident, c'est tout, c'est tout. Ces petits risques à part, c'est une position pleine d'avantages, mais surtout, surtout, très gratifiante. Les chiffres, les statistiques, c'est ce qu'il y a de plus important, de plus important oui. Alors, vous pensez bien comme il est valorisant de compiler ces nombres, de les analyser, les mettre en parallèle, faire des croisements, trouver des causes, des effets, de voir leurs variations, leur chute, leur progression. Je prends le pouls de la ville, je surveille ses signes vitaux en quelque sorte, vous voyez? Les chiffres justifient tout, ils expliquent tout, croyez-moi... Tenez, saviez-vous que le produit intérieur brut de la Cité a grimpé de 15 points ce mois-ci, oui-oui, 15 points ce mois-ci seulement, et que l'indice de qualité de vie des Citéens a fait un bond prodigieux de 3 pour cent, 3 pour cent, oui, ce qui correspond exactement au taux de progression de la satisfaction de l'électorat envers le fonctionnariat? Vous le saviez? 3 pour cent, vous vous rendez compte? Vous vous rendez compte un peu? Ça ne vous fait rien? Vous ne vous sentez pas mieux sachant cela?

– Pas vraiment, avoue Antonin, presque désolé.

– Bon, bon. Peu importe. (Il s'interrompt et courbe la tête sur les pages ouvertes d'un agenda, pages intégralement couvertes d'une écriture serrée.) Commençons... monsieur Antonyme, c'est bien ça?

Il acquiesce en secouant la tête, trois brefs coups.

– Monsieur Antonyme, donc. Je ne me trompe jamais dans mes dossiers. Enfin, bref. Ainsi, vous avez reçu un avis de convocation pour une entrevue d'évaluation. Je tiens d'abord à vous assurer qu'aucun des renseignements que vous me communiquerez, aucun je dis bien, ne sera accessible aux agences de renseignements et d'embauche...

Sa gorge se noue. Antonin songe qu'il a préféré ne rien dire à son patron au sujet de cette entrevue d'évaluation et qu'il n'a tout simplement avisé personne de son absence au travail, ce qui le mettra certainement dans un pétrin impossible. Pourtant, son supérieur lui aurait volontiers accordé cette demi-journée, sachant qu'elle était employée à cela. Mais l'idée que cet immonde personnage puisse faire jouer ses relations pour obtenir copie du rapport de la séance est insupportable à Antonin. Il ne veut pas être disséqué, il ne veut pas que quiconque sache qui il est vraiment, ce qui se cache sous cette surface qu'il a déjà du mal à garder intacte, il ne veut pas qu'on apprenne qu'il est différent, il ne veut pas qu'on applique sur lui des stratégies précises de gestion du personnel, qu'on l'oriente vers des tâches mieux adaptées à son profil, il ne veut rien de tout ça. Personne ne défoncera les défenses de son intimité. Personne ne saura qu'il fait seulement semblant d'être lui.

– ...vous pourrez donc répondre au questionnaire en toute franchise, sans souci. Les résultats seront ensuite scrutés, compilés, mis en commun avec ceux des autres répondants du même groupe démographique, puis emmagasinés par plus de 300 organisations gouvernementales, militaires, policières et médiatiques, mais surtout par un nombre incalculable d'entreprises privées qui étudieront vos habitudes de consommation et tâcheront d'ajuster leurs produits, leur mise en marché et leur promotion en fonction de tout cela. Vous voyez? Évidemment, si vous n'avez rien à vous reprocher, ce dont je ne

doute point, vous n'avez rien à craindre de l'industrie grandissante du traitement de l'information. Soyez à l'aise, donc. Soyez à l'aise! », répète l'inquisiteur, achevant ainsi un laïus appris par cœur, de toute évidence

Tout se dérobe autour d'Antonin. Il fait terriblement chaud dans ce local et cette insoutenable odeur lui grimpe par les narines, s'infiltré dans son cerveau et lui inflige un tournis cyclopéen. Le fauteuil grince sans cesse, proteste contre le poids de son occupant; on dirait qu'il hurle, on n'entend que lui, Antonin n'entend que cela.

– Je vous explique brièvement comment se déroulera l'entrevue. Il s'agit d'un questionnaire ouvert, vous voyez? Cela ressemblera davantage à une conversation orientée qu'à un véritable interrogatoire. Je pose des questions, comme cela, et vous répondez ce que vous en pensez. Il n'y a pas de choix de réponses, compris? Dites ce qui vous vient spontanément à l'esprit. Je me charge de déterminer à quelle case votre réponse est associée et j'inscris tout dans le formulaire qui est là. Voilà, voilà. Vous êtes bien à l'aise? Nous pouvons commencer? Bien, bien.

– Et s'il n'y a pas de case qui correspond à ma réponse?

– Pas de case qui...? Croyez-moi, croyez-moi, ça n'arrive jamais. Toutes les réponses possibles sont prévues. Toutes les réponses possibles, oui. Une batterie d'experts statisticiens, de psychologues, sociologues, physionomistes et caractérologues, enfin tous des scientifiques, de vrais professionnels, et des techniciens hautement qualifiés, ont travaillé consciencieusement sur ces questionnaires pendant de nombreuses années. On a conduit des essais types puis ajusté les questionnaires en conséquence. Vous voyez? D'ailleurs, ils ont même prévu votre petit commentaire, là. Alors, je note, je note.

L'inquisiteur griffonne quelques mots sur le papier, les mêmes hiéroglyphes, des marques minuscules dessinées pesamment. Il trace une croix, puis, surprenant deux yeux curieux qui cherchent à déchiffrer à l'envers l'inscription, tire le questionnaire vers lui, et affiche un faciès réprobateur avant de prendre de nouvelles notes.

– Bon commençons. Détendez-vous, détendez-vous...

Le fauteuil couine de plus belle.

– Quelques questions personnelles d'abord. Vous êtes marié, célibataire, vous avez une partenaire? Non? D'accord... Je ne vous demande pas pourquoi. Ça vous regarde, ça vous regarde. Êtes-vous quelqu'un de populaire? Diriez-vous que vous avez beaucoup d'amis? Des fréquentations? Des connaissances? Non? Je vois. Mais, dites-moi, aimez-vous vos semblables?

– Oui... c'est-à-dire, non... Je ne sais pas. Je n'aime pas ce qu'ils sont, mais j'aimerais pour eux qu'ils soient davantage, comment dire...

– Je crois comprendre. Vous ressentez néanmoins l'envie de faire partie d'un groupe, de vous intégrer? Je me trompe?

– Je l'ignore. Oui, enfin, je crois.

– Et votre enfance? Comment la décririez-vous?

– Le souvenir que j'en garde est assez imprécis, à dire vrai.

Les neurones s'agitent désespérément dans la tête d'Antonin, elles y font le ménage, soulèvent les tapis, déplacent les meubles, ouvrent les boîtes. Pourtant, malgré des efforts sincères, il n'arrive pas à se remémorer quoi que ce soit, rien de rien. Tout paraît si proche, comme s'il avait toujours été ce qu'il est maintenant, à cette heure précise, comme si tout était identique depuis la nuit des temps. En sondant plus profond dans ce grand vide, toujours il ne trouve qu'un peu plus de néant. Sans succès, il poursuit

en lui l'image d'un enfant qui gambade dans la rue, qui joue dans le parc, image qui sans cesse s'éclipse.

– Bon, je vois, je vois, passons à autre chose, voulez-vous? Mes fiches m'indiquent ici que vous travaillez dans le fonctionnariat privé. Vous êtes satisfait de votre emploi?

– Tout à fait! », lâche Antonin, espérant que l'inquisiteur ne perçoive pas dans cette réponse le mensonge qui s'y cache et qui dépasse de tous les côtés.

– Bien, bien. Et vous participez beaucoup à l'effort de consommation? Quelle partie de vos appointements consacrez-vous au divertissement, à l'achat de biens, d'équipements sportifs, de vêtements?

– Très peu, je dirais. D'abord, je ne gagne pas beaucoup et puis je ne crois pas avoir besoin de grand-chose.

– Recevoir un meilleur traitement, vous dépenseriez davantage? », s'enquiert l'inquisiteur.

– Je ne sais pas. Sans doute.

– Et vous avez des ambitions particulières?

– Comme tout le monde. Obtenir de l'avancement, gravir les échelons, me réaliser pleinement dans mon travail.

Tout en lui hurle le contraire. Qu'a-t-il à faire d'un meilleur poste, d'un meilleur salaire? Il pense seulement à mettre du sucre sur sa vie, vivre simplement, goûter les moments qui passent, respirer pour vrai de l'air parfumé au ciel bleu, discuter un peu avec des gens intéressants, aimer ce qui mérite d'être aimé et qui est si rare. Il pense que fuir constitue une solution somme toute raisonnable, mais que jamais il ne fuira, qu'il n'en a plus le courage, que la réalité a un fusil braqué derrière sa nuque et le contraint à

poursuivre dans cette voie où il s'enlise, où s'embourbent toutes ses forces, où s'écrasent tous ses idéaux.

– Vous sentez que vous occupez la place qu'il vous faut, je veux dire, en général, dans la vie, dans le monde?

– Oui... non... pas nécessairement. Pouvez-vous répéter la question? Je ne sais pas...

Tout bas, tout au fond, Antonin essaie de se définir. Occupe-t-il la place qu'il lui faut? Difficile de se prononcer. La place qu'il occupe se trouve quelque part en marge, décalée. Condamné à vivre en lui, à ne penser et ne parler que pour lui, sûr de ne jamais pouvoir trouver personne qui le comprenne, l'approuve ou le suive, Antonin s'est enfermé dans une réclusion éprouvante mais confortable. Là, dans sa retraite, sa vérité le contente. En réalité, il ne désire pas faire partie du monde, il aimerait que le monde s'adapte à lui, il aimerait un univers à sa mesure.

Comme s'il lisait à travers son interlocuteur, l'inquisiteur ne tâche pas d'en soutirer d'information plus précise à ce propos. Il coche une nouvelle case et poursuit. Les questions s'enfilent comme des perles, en rang, les unes derrière les autres : vous vous préoccupez des affaires municipales? Jugez-vous que les médias vous présentent des modèles humains intéressants? Quel type de lessive utilisez-vous? Prenez-vous part à une organisation quelconque? Quelle teinte de gris préférez-vous? Vous alimentez-vous bien? Quelle équipe sportive supportez-vous? Possédez-vous un véhicule? Vous utilisez les transports en commun? Vous sentez-vous en sécurité dans votre quartier? Où va votre vie? Ouf...

– Voilà qui clôt notre entrevue monsieur Antonyme. C'est terminé. Merci de votre collaboration.

Pressé d'en finir, las de tant de questions, horrifié de s'être tant livré sans le vouloir, embêté par ce qui pourrait se dégager de l'analyse de ses commentaires, Antonin quitte l'incommode fauteuil, qui grince pour une dernière fois et se tait. L'inquisiteur imite Antonin et lui tend une main glaciale, quatre doigts de chair, un doigt de métal.

– Merci monsieur Antonyme, vraiment, et sachez que...

L'inquisiteur marque une pause, relève le menton et sa mystérieuse bouche laisse tomber une irrévocable sentence : « ...vous faites maintenant partie des statistiques ».

2a. Le bonheur[®] dans l'ordre



Dans les rues reluisantes de la Cité, personne n'erre sans but. Les trottoirs grouillent de citoyens à la mine décolorée, blancs comme le blanc de l'œil, qui marchent tout hébétés dans une direction précise, selon un itinéraire calculé. Les uns se rendent au travail, tandis que les autres courent au Collège. Quelques-uns vont dissiper leur ennui dans des salles obscures où l'on présente des vies technicolor peintes à la lumière sur une toile blanche. D'autres font la queue devant les guichets confessionnaux où ils pourront sans remords avouer leurs péchés contre la préfecture, fraude fiscale, vandalisme idéologique, mauvaises pensées corporatives. D'autres encore se dirigent vers le marché, pour y faire les courses, sans doute, mais surtout pour se payer une petite gâterie, un bidule inutile mais joli que vante la publicité. Certains iront sur la place

publique, voir les demi-messieurs. Sans distinction, ils se paient une visite chez les professionnels — *docteur, qu'est-ce que j'ai qui ne va pas?* —, consultent dans la foulée péripatéticiennes, cartomanciennes, esthéticiennes, docteurs en magie noire et shamans diplômés de médecine. Dans toutes les cervelles, l'interrupteur est fermé, sur tous les visages s'exhibe un sourire mécanique. Tout le monde va quelque part.

Antonin veut simplement rentrer chez lui, s'oublier un peu dans le sommeil, laisser derrière lui, pour une journée, une douce journée, le travail tue-l'âme, les entrevues d'évaluation déboussolantes et le reste... « Vous faites maintenant partie des statistiques » Cette phrase se répète en boucle dans sa cervelle, alors qu'il dévale les marches de l'édifice quatre à quatre pour s'enfoncer dans la foule anonyme.

La Cité déploie ses tentacules sur lui et, pour l'emprisonner, tisse une toile faite de boulevards qui se croisent et s'entrelacent. Au-dessus, des nuages de guimauve calcinée déambulent dans un ciel de cheminées suant une suie poussiéreuse, des nuages s'étioient dans le vent toxique, se déchiquettent contre la pointe aiguë des tours. Derrière, l'édifice du ministère des Statistiques étend son ombre fantomatique sur tout un pâté. Il lui semble que tout s'agrandit, s'étire, juste pour le faire sentir plus minuscule. Tout est si grand et ne cesse de grandir encore et toujours. Les murs, les palissades, les grillages, les tours à bureau sont gigantesques. Tout autour, les bruits du centre-cité se superposent en une polyphonie sauvage : muzak d'ascenseur, jingles tonitruants, chants des machines, soubresauts des boîtes à rythmes. Les postes de radio émettent une musique préformatée qui accélère le transit des voitures.

Traînant de la patte, le nez rivé sur son menton, Antonin effectue le trajet machinalement, hypnotisé par la bande ininterrompue du trottoir. Sa psyché est assaillie par des images qu'il n'a pas convoquées, images qui épousent la surface du trottoir.

Comment chasser ces idées claires? Le peut-il seulement? Elles s'insinuent dans sa tête comme le jour gris par une fenêtre.

Le trottoir... Antonin se souvient presque de ce débat dont on fit grand cas il y a quelques années à l'hôtel de ville et dans les médias : fallait-il préserver les interstices dans les trottoirs? Pour plusieurs, ces interstices se comblaient de saletés et ne cadraient pas avec la devise de la Cité, *Le bonheur dans l'ordre*. Le pdg maire de la ville, ses conseillers et une poignée de citoyens bien mis, bien pensant, bien sous tout rapport, formèrent un comité d'étude chargé de recueillir les diverses opinions sur cet important enjeu d'ingénierie civile. Quelques experts patentés s'y présentèrent et prétendirent que le béton du trottoir avait besoin de ces interstices, sinon, l'hiver venu, avec le froid, il se contracterait et casserait. Cet avis ne correspondait pas aux principes esthétiques que partageait l'ensemble des membres du comité. Pour trancher et régler le litige, ils soumièrent une proposition au conseil, une proposition audacieuse qui mettrait fin à cet épineux problème. On vota unanimement en faveur de la résolution. Désormais, il n'y aurait plus d'hiver. Plus d'hiver, donc plus de froid, donc plus besoin d'interstices. Il suffisait d'y penser. Bien sûr, les sondages démontraient que certaines gens, des nostalgiques, tenaient à l'hiver. On en fit peu de cas. Ou il ne se rappelle plus très bien. La mémoire d'Antonin est plus diffuse sur la suite des événements. L'hiver disparut de ses souvenirs. On cessa d'en parler, on cessa de parler du froid et de ses effets. Antonin n'eut plus froid. Depuis, chaque jour, le ciel demeure invariablement fade, tamisant les faibles rayons d'un soleil pathétique. Plus personne ne se prend les pieds dans les trottoirs, maintenant uniformément plats. La circulation s'en trouve fort améliorée.

Peut-être toute cette histoire n'a servi qu'à détourner l'attention d'autre chose. Peut-être, mais à quoi bon s'en soucier? Sa pensée bifurque.

Sans cesser de cogiter, Antonin poursuit son chemin. Au coin d'une rue, sur le mur recouvert de plâtre d'un édifice argenté, une fissure, large en son centre et se dispersant dans tous les sens, capte son attention. Il ne sait trop pourquoi, mais ce moment d'anarchie architecturale lui plaît. Les ingénieurs ont échoué à garder ce mur uni et glabre. Ou peut-être est-ce l'entrepreneur? Ou le maçon? Quoi qu'il en soit, apparemment, quelqu'un a mal fait son travail. L'incompétence sera punie. À moins que quelqu'un ait creusé cette faille de façon délibérée, pour le plaisir, par sadisme. Après tout, c'est un édifice-enfant, tout jeune. On ne peut donc tenir pour responsable le temps, ennemi que toujours la civilisation combat, le temps qui use toute chose.

Antonin aimerait se glisser dans cette lézarde et s'y terrer à jamais, tranquille, confortable. Demain, deux ouvriers gantés viendraient recouvrir la faille de plâtre frais avec leurs instruments, de leurs grosses mains. S'effaçant un peu plus à chaque coup de truelle, Antonin sentirait le cœur de la déchirure hurler puis arrêter de battre, et là, dans le noir, niché au milieu de nulle part, le calme l'envelopperait. Cette idée l'apaise un instant, puis son imagination s'emballe encore et va dans une autre direction, alors que ses jambes, elles, poursuivent sur la même voie, sur le même macadam.

D'autres édifices se succèdent. Devant une succursale bancaire, un clochard quémande une aumône. Antonin passe sans donner son reste. Une idée claire s'infiltré à nouveau dans la pièce du fond, tout au fond de son crâne. Le clochard a un luxueux appartement dans les quartiers cossus et reçoit chaque semaine un chèque bien plus gros que le sien. La Cité le paie pour recueillir la culpabilité du passant, le débarrasser de la mauvaise conscience qui le torture et l'empêche d'occuper légitimement sa place. Antonin ne creuse pas davantage cette abominable suggestion secrétée par ses cellules perverses.

Partout où ses yeux papillonnent, il y a une pub intoxicante. Des milliers de façades d'immeubles sont nolisées pour promouvoir des produits. Des dizaines de logos, comme la partie visible de l'âme des multinationales, envahissent le paysage. Les vedettes des publicités se mêlent à la foule. Leur image est omniprésente, innocultable. Elles vendent du bonheur® à dose homéopathique.

Dans le flot de figures qu'il croise, une dame d'âge indéterminable passe devant une grande enseigne publicitaire. C'est une de ces mémères liftées, liposuccionnées, électrolysées, permanentées, au teint hâlé par un bronzage en boîte, avec la peau du cou sur le menton, la peau des joues sur le front, le coin des yeux sur les oreilles, le coin des lèvres sur le coin des yeux, une mémère qui porte des robes bariolées très à la mode et dont le sac est chargé de mouchoirs et de cosmétiques, une mémère intégralement peinte de plusieurs couches de maquillage pour dissimuler les ravages des ans. Tableau vivant peinturluré au pinceau à fard, cette dame, en se déplaçant, cache un instant le panneau derrière elle puis replonge dans le mouvement effervescent de la foule, qui l'avale. Sur le panneau maintenant découvert, il y a une version plus jeune de cette dame, une chaude souris blondement chevelue, les lèvres scintillantes, entrouvertes, qui tient lascivement un bâton de rouge. On jurerait qu'elle nargue les passants avec ses yeux comme des billes, ses yeux de femme fière d'exposer sans pudeur sa jeunesse et sa beauté. Omniprésente, elle les guette. À plat sur tous les murs, sur toutes les enseignes, toutes les affiches, tous les placards lumineux, une paire d'yeux féminins hypnotise les passants. Tous les passants succombent. Autour de ces yeux se greffe une incarnation d'un idéal, d'un désir, un composite, soit la même femme répétée mille fois, en mille déclinaisons, soit des femmes différentes qui se ressemblent toutes. Et ces tops modèles, lorsque leur beauté sera éteinte, iront retrouver celles de leur race sur une grande île déserte, loin des

regards, pour y mourir. Mais tant que brillera leur souveraine perfection plastique, elles s'étaleront dans les pages de magazines, à la télévision, sur n'importe quelle surface libre, elles s'étaleront enrobées de membranes moulantes au décolleté abyssal ou nues sous un savant éclairage qui dissimule dans l'ombre les bouts les plus attrayants de leur anatomie. Tant que brillera leur souveraine perfection plastique, elles useront de leurs charmes pour vendre et vendre encore. Et lorsque tous iront acheter le produit dont l'une d'elles fait la promotion, ce n'est pas un simple objet, un alcool, un meuble ou un vêtement qu'ils achèteront, c'est un peu d'elle, un peu de rêve.

La réclame s'imprègne en lui. Tout en marchant, Antonin se dessine mentalement une jeune fille faite pour sa personne, une créature évadée de la publicité qui l'emprisonne. Il emprunte les cheveux bruns de l'une, la coiffure sophistiquée de l'autre, la prunelle, le menton, le front, la peau, la bouche et les dents d'autant de mannequins. Les contours et les formes sont agréables, les traits s'équilibrent savamment, tout de cette chimère est doux. Pour un instant, il s'oublie dans cette vision. Il oublie son patron. Il oublie l'inquisiteur. Il oublie son appartement. Il oublie même son échec à l'examen du Collège de Normalisation, revers qui le confine à un travail de bureau pénible, qui l'engourdit et qu'il effectue sans conviction pour gagner un misérable salaire. Derrière ses paupières, il entrevoit des millions de fonctionnaires dans des millions de cubicules, des millions de minuscules insectes qui tournoient autour des lumières d'écran-terminal et s'y brûlent, des millions de travailleurs en chemise collés les uns sur les autres dans des alcôves, des demi-murs pour des moitiés d'hommes. Tout cela s'efface et ne reste que l'image de cette douce chimère, de cette femme faite sur mesure, prête à porter, prête à aimer. Peut-être l'attend-elle chez lui, enfouie sous les couvertures dans le creux de ses rêves. *Qu'il fait bon rêver!*

3a. L'amour®, c'est trois circuits électriques



Antonin demeure à la frontière de deux mondes qui se côtoient dans la même mégapole, à la lisière de deux quartiers, là où les gigantesques tours à bureaux disparaissent et où commence la voyoucratie. Dans cette zone intermédiaire, les passants se muent perceptiblement en autre chose. Les chapeaux se changent en tuques, les habits en loques, le maquillage en tatouage, les cravates en rien du tout. Les immeubles restent les mêmes, toujours aussi droits, toujours aussi propres, mais masquent une différente réalité, légèrement altérée. Derrière les cloisons immaculées, les lofts se transforment en piqueries pour accrocs de la lunacine et de l'emphémagine, les studios se transforment en taudis, des taudis astiqués, hygiéniques, aseptisé, mais des taudis tout de même, des réduits qui puent l'inconfort et le misérabilisme. L'appartement d'Antonin n'est

pas tout à fait dans l'un de ces quartiers, ni tout à fait dans l'autre. Il habite un immeuble avec vue sur la mort. Alors, il baisse les stores.

– Enfin chez moi! Enfin, je peux rêver!

Dans ce cocon, ce deux pièces tout à l'envers, Antonin se réfugie, s'invente un univers, comble la fosse de son existence avec des rêves, des lubies. Il s'écrase dans l'étroit canapé entre les piles de livres, les bibelots déglingués, les objets souvenirs qui ne représentent rien, les amas de vêtements sales, il s'écrase à travers tout cela et il s'évapore. Il remise son fatras de tracas et se met à exister hors du monde. Il se raconte des histoires banales où il n'y a ni combats, ni explosions, ni courses contre la montre, ni poursuites, ni sauvetage in extremis, ni violence.

Antonin se raconte des histoires. Dans les brumes, il refait sa journée. Il arrive à la maison et elle l'attend. Pour une kyrielle d'heures, elle a réussi à s'évader de l'affiche publicitaire qui l'emprisonnait et est venue le rejoindre. Sur ses draps défraîchis, elle languit, entrouverte, une porte entrebâillée. Antonin glisse hors de ses vêtements. Sa nudité ne le gêne pas. Il regarde la fille amoureusement, la détaille, la contemple, la révère, la vénère. À quoi la comparer? Elle ne ressemble en rien aux fleurs, à la rose, à la marguerite, au lys. Elle ne ressemble pas non plus aux verreries, aux pierres précieuses, à l'ambre, à l'émeraude, au saphir. Les tissus, le velours, le satin et la soie, ne constitueraient pas de bonnes références. Il écarte aussi les fruits, la pêche, la fraise, l'orange. Il discrédite ces déesses inaccessibles, ces sirènes, ces dames de jadis. Rien ne peut rendre le pouvoir ensorcelant de son mollet, le magnétisme qui émane du plus négligeable de ses recoins, jusqu'au petit orteil droit; rien ne rendra la vénusté de son nombril, l'indécence de son sein parfait, le chien de ce sillon de la taille à la hanche, les dents de son sexe, le plancher de son plat ventre, le nid de sa bouche, l'œil du cyclone de

sa respiration, le bouton de son œil, ce sternum si tendu. Tout mordre, tout goûter, tout savourer dans le désordre. Elle, répertoire de compliments, base de données de la beauté : ce fémur, ces phalanges, ce pouce lié on ne sait comment à l'index, et l'index au majeur, et le majeur à tout le reste, au poignet, au coude, à l'épaule jusqu'au dernier de ses cheveux. Antonin revendique la géographie de son corps en y plantant son drapeau. Il embrasse la courte solitude entre la lèvre et le nez, le doute de ce sourcil, la vérité de ce regard, cette tempe nerveuse, ce délicieux trapèze, ce cœur qui irrigue les membres de sa chaleur originelle. De cette poitrine adorable, un brûlant rayon rose se décharge dans l'air en sillons réguliers qu'on ne peut apercevoir qu'en gardant les paupières mi-closes. Cette poitrine émet aussi de légers sons qui s'envolent. Elle gémit en si mineur, une magnifique mélodie. Antonin aime tant la musique de chambre.

Antonin se raconte des histoires. Il la séquestre dans ses bras, dépose des baisers sur le doux visage de la nymphette. Leurs lèvres sont boutonnées par une embrassade. Badigeonnés de sueur, les amants adhèrent l'un à l'autre, adhèrent aux draps. Dans l'étreinte, elle pleure en riant et rit en pleurant. Complice, Antonin multiplie les effleurements. Il sent le plaisir se fixer dans ses reins. Le sang irrigue cette partie, qui se remplit, alors que sa tête se vide. Plus rien n'y reste que l'envie d'elle, une envie goulue, irrésistible, irrépressible. À travers cette chimère, il s'accouple avec la vie, qui n'a pourtant pas mérité tant de câlins. Il touche à la félicité, à quelque intuition de ce qui peut se trouver après la vie. *Dehors la vie*. Dehors les dimanches mornes. Dehors la Cité trop lisse, les citoyens gris, les pauvres demi-messieurs, les étoiles qu'on ne voit plus, étouffées dans la lumière de la ville, l'hiver qui n'existe plus, dehors ces millions de fonctionnaires dans leurs millions de cubicules, dehors les pisse-vinaigre, les gens aigris, les trouble-fête, dehors le

Collège de normalisation et son diplôme, dehors l'inquisiteur, dehors le malheur et tout le reste, bonjour bonheur[®], pour l'éternité.

Antonin se raconte des histoires. L'éternité, ce n'est pas raisonnable. L'amour[®], c'est un rêve, l'amour[®] n'existe pas. Personne ne vit comme dans ces films en love-o-rama. Il n'y a pas d'ébats sur une plage devant un coucher de soleil aux couleurs improbables. Personne ne s'offre totalement à personne. Le temps ne suspend pas son cours pour les amoureux. Les idylles romancées, les rencontres que force le hasard, les coups de foudre, ce ne sont que rêves. Les rêves sont trop parfaits, trop saturés de sucre pour être vrais. Ils gâtent les dents, ils gâtent le jugement, ils vous pourrissent l'existence, parce que l'existence n'est pas fantaisie, l'existence est douleur pure. Justement, un malaise, comme une indigestion de sucre, s'empare d'Antonin. Une étrange impression s'installe dans son lobe frontal, premier escalier, quatrième couloir, neuvième porte, la toute rouge au fond à droite. Rien du tout, presque. Un simple déclic, une détonation à peine audible. Mais tout s'embue et le rêve s'embrouille : il ne peut y avoir d'être conçu uniquement pour lui, une jumelle, une âme sœur, pour la simple raison que lui-même n'est pas unique. Qu'est-il sinon une cellule perdue parmi des milliards d'autres cellules dans le fonctionnement d'un organisme démesuré? Un milliardième. Un infinitésimale pour centile égaré dans une statistique. Une identité dévorée par le nombre, sans importance.

L'histoire a dévoré Antonin. Il n'est plus maître de ses rêveries. Quelque chose de noir, comme une ombre, s'y est immiscé. Il sent que la jeune fille lui échappe. Elle se dérobe. Ses yeux tristes fixent un point au plafond, derrière lui. Elle ne gémit plus. Plus aucun spasme extatique ne l'agite maintenant. Ses mains lâchent prise et tombent sur le matelas, mollement, sans rebondir. Ce n'est pas de l'épuisement. C'est autre chose, comme un reflet vaporeux sur ses pupilles. Les yeux couverts de cette taie, elle ne semble

plus voir Antonin. L'instant d'avant, leurs deux personnes confondues dégagent une agréable flamme, l'instant d'après, le froid s'empare d'elle et efface le rouge de ses joues. La terre de son jardin d'enfant s'assèche. Elle ne cherche même pas à se dégager du poids d'Antonin, car il ne lui pèse pas. On dirait qu'elle se demande ce qu'elle fabrique là, dans un appartement qu'elle ne connaît pas, puis elle ne se le demande plus du tout. Elle se dégage de son amoureux sans le repousser, sans se débattre, sans violence aucune, comme s'il n'existait pas et ne lui barrait pas le chemin de tout son corps. En étirant ses membres comme un chat las, elle se lève sans mot dire, ramasse ses vêtements et s'habille méthodiquement. Affectant un visage vide de toute émotion, comme laminé dans une photographie, elle enfile son parka puis s'engouffre sans se retourner dans la pénombre de la sortie et referme la porte derrière elle.

Le fantasme s'éteint. La jeune fille a sans doute réintégré son panneau publicitaire bidimensionnel. Elle est redevenue image. De son côté, dans sa troisième dimension, Antonin passe une mauvaise nuit, roulé en boule sur le canapé, le bras tordu sous un coussin qui soutient sa pauvre tête, en proie à quelque rumination.

4a. Chaque jour, se lever du bon pied



Dans le jour gris qui pointe à travers les lattes des stores, Antonin s'éveille tout patraque, le coussin imprimé sur le visage, la crinière aplatie sur le côté, le jaune au bord des yeux, la mâchoire en biais, une pâte sur la langue, la tête lourde comme une brique. Quelque chose ne tourne pas rond ce matin. Quelque chose ne tourne pas du tout. Une partie de lui a cessé de fonctionner, définitivement. Un bref instant, il se remémore le songe de cette nuit. Ce n'était qu'un rêve, et pourtant, c'était si vrai, si réel. Ses mains se remémorent encore la chair souple, élastique, féminine, qu'elles ont palpée. Antonin referme ses doigts sur ses paumes, comme des pinces, pour dissoudre cette sensation. Rien ne se dissout vraiment, rien ne se dissipe. Il revoit encore la magnifique chimère qui le quitte après tant d'euphorie, ce qui réveille l'aiguillon de la solitude qui vient lui piquer la

nuque. Sur l'îlot perdu de son rêve, dans ce court laps de tranquillité, il avait été *bien*. Cette femme lovée tout contre son creux, plus rien d'autre n'importait. Ce n'était plus lui contre eux, contre ceux qui dorment bien tous les soirs, repus de l'existence, contents de leur sort. Ce n'était plus eux contre lui, Antonin Antonyme, qui n'accepte pas tout d'emblée, qui n'arrive pas à s'intégrer dans le petit destin qu'on lui a établi : le Collège de Normalisation, le diplôme, le travail, l'argent, la maison, la voiture, la compagne, la progéniture, le divertissement, le sommeil, la facilité. Dans le mirage de cette femme, pour un instant, tout était parfait, à sa place. Mais rien n'a changé. Maintenant est comme hier. Ça se tiraille constamment sous la peau d'Antonin, dans son estomac, dans son crâne, ses mains, ses pieds. Maintenant est comme hier. Maintenant s'ouvre sur un autre matin à se lever avec une envie de se coucher tôt.

Antonin s'empare d'un coussin, y mord un bon coup, sans grand enthousiasme, et le jette contre le mur de stuc blanc. Il voudrait se jouer une scène, briser son pauvre mobilier, casser ses objets sans valeur, mais n'y parvient pas. Les cils d'Antonin sont secs. Pourtant il pleure. Seulement il pleure comme pleurent les poissons rouges : sans se faire remarquer. Antonin est un poisson rouge, son appartement un bocal vide qu'il ne peut remplir. Il a des bouchons de liège à la place des yeux. Pas une larme ne viendra asperger son salon de langueur et de tristesse, puisque Antonin ne donne pas dans le mélodrame.

Par dépit, puisqu'il le faut, parce que le monde roule toujours et qu'il entraîne tout dans son irréversible course, Antonin Antonyme recolle vaille que vaille ses morceaux et fait sa toilette. Il s'enterre dans son costume gris, il attache sa cravate, ses chaînes, son boulet. Mais même habillé, il a encore l'impression d'être nu. Quelque chose manque à son bras : le temps. Il cherche nerveusement sa montre-bracelet à cristaux liquides, un

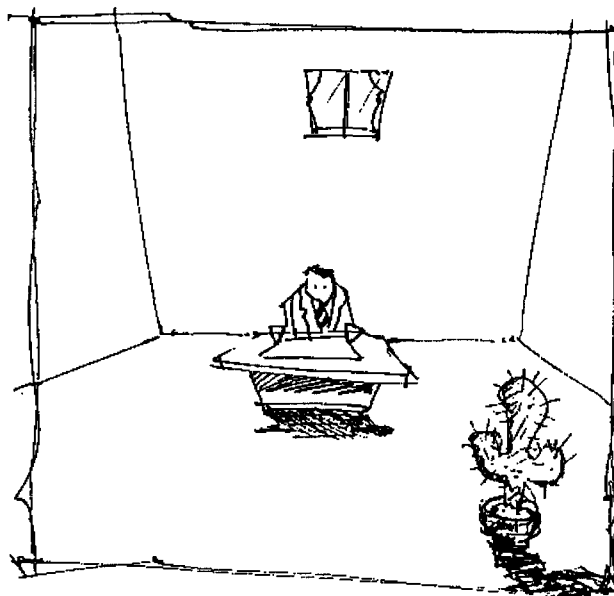
objet sans personnalité, laid, qu'il égare constamment et dont il ne peut pourtant se passer. Lui couper le temps, c'est lui couper l'air. Antonin vire les coussins de bord, retourne les tiroirs, ausculte planchers et armoires à l'écoute du tic-tac familier. Comme une tourelle d'observation, il remue le chef aléatoirement, pivote le cou dans tous les sens, sauf derrière, cela va de soi, en scrutant la pièce d'un œil alerte. Puis, la lumière grise du soleil vient étinceler tout à fait à propos sur la rondelle de métal qui ceint l'objet. Dans un coin de l'appartement, là où il jette en tas ses habits sales, la montre gît (encore vivante, comme le prouve son battement cadencé). Il s'en empare. Au moment de l'ajuster à son bras, il voit la bande de peau toute blanche qui cercle son poignet. L'épiderme paraît javellisé à cet endroit et tranche avec le verdâtre de son teint. Absorbé par cet insignifiant détail, Antonin se convainc que l'hiver, l'hiver qui a disparu par ordonnance municipale, l'hiver qui lui manque tant, a dû se réfugier derrière sa montre-bracelet, sur la peau toute blanche, seul endroit à l'abris du semblant de soleil qui trône dans le ciel de la cité. Antonin déteste ce soleil fade. Il déteste cette saison permanente qui l'attend chaque jour dehors, cette saison triste qui tient à la fois du printemps et de l'automne... Il s'égare quelques moments dans cette pensée puis se ressaisit.

Il grommelle.

En tournant la poignée, en refermant la porte, il entrevoit avec morosité une autre journée interminable à fixer le panneau poussiéreux de son cubicule tout en méditant sur la solitude du trèfle à quatre feuilles. Une autre journée à essayer les remarques cyniques du chef de section, petit bourreau-fonctionnaire imbu de sa position hiérarchique. Une autre journée à photocopier, à prendre en note, à rédiger des idées prédigérées en phrases vides de sens, dans un style reçu, qui tourne rondement en rond, un style plat, sans relief ni effervescence, sans convulsion orthographique ni hoquet syntaxique. Une

autre journée à s'échiner en courbettes, à subir ses supérieurs, à échanger des propos météorologiques, à calmer ses ardeurs, à se dissimuler derrière un masque placide, impassible, à chuchoter à tue-tête qu'il n'est pas.

5a. Gratification et satisfaction dans le travail



Engourdi, Antonin n'a pas vu le temps passer, qui, comme toujours, est parti devant, sans l'attendre. Antonin court derrière pour le rejoindre au travail. Mais il sait qu'il court en vain; le temps est là qui l'attend, derrière son écran de terminal, dans son cubicule, au dix-septième étage de l'édifice central de la Fonction municipale.

Le building géant se dresse au milieu d'une vaste et surnaturelle forêt de bâtiments dont les faites écorchent le ciel. Tout en bas de l'édifice, à un petit kiosque commercial, Antonin attrape inconsciemment un exemplaire du journal local, que chaque jour il achète sans trop savoir pourquoi, par réflexe de consommation. Mais, quelques mètres plus loin, il fige. *Ai-je bien payé le journal?* Non. Il a oublié, distrait qu'il était par le fil barbelé de ses pensées. Son délit ne semble pas avoir été noté. Campée derrière son comptoir, la dame qui garde le kiosque de magazines ne paraît pas l'avoir vu perpétrer son involontaire

larcin. Elle regarde dans sa direction, à travers lui, mais ni ne grogne, ni n'aboie, ni ne montre les dents pour le réprimander. Les vigiles ne sont pas alertées.

Après une seconde d'hésitation, Antonin continue vers les portes, renonçant à retourner payer son journal. Qui sait : peut-être la dame croirait-elle à un vol délibéré, peut-être croirait-elle qu'Antonin revient payer le journal pour soulager ses remords? Qu'arriverait-il ensuite? Mieux vaut ne pas le savoir. Il se dépêche d'entrer au travail avant qu'on ne note son erreur.

Le rez-de-chaussée s'encombre de fonctionnaires qui s'agitent dans tous les sens, prêts à tuer pour une place dans l'ascenseur. Huit heures vont bientôt sonner. La grande horloge du lobby va pousser son sinistre hurlement gâche-matin. C'est un sifflement si désagréable que les ronds-de-cuir pressent le pas pour arriver à temps à leur poste. Chacun pour soi. C'est la devise héroïque des cols blancs du fonctionnariat privé. Les premiers qui parviennent à la cage d'ascenseur soupirent de soulagement. Les autres, les malheureux obligés d'attendre la prochaine navette, s'enfoncent les doigts dans les oreilles jusqu'aux dernières phalanges, sautent sur place ou courent tous azimuts dans n'importe quelle direction, comme des poulets fraîchement lestés de leur tête.

Antonin se dit que, grâce à cet infernal cadran-hurleur, les employés perçoivent leur travail comme un refuge. Mais lui, aujourd'hui, ne s'excite pas comme à l'accoutumé au capharnaüm de la sirène. Il l'entend à peine, trop obnubilé qu'il est à remuer dans ses plaies. Il songe aux paroles de l'inquisiteur, il songe au rêve de la veille. Ainsi, c'est à peine si l'ondoiement horrible de ce vacarme le perturbe. Il est descendu à des kilomètres à l'intérieur de son corps, loin mais loin de la surface. Toutes les informations que ses sens lui transmettent ne parviennent que par bribes à son centre nerveux. Ses pieds se

dirigent seuls. Ils suivent le chemin déjà emprunté des milliers de fois et que l'habitude a tracé.

L'horloge finit par se taire : elle suce tout le bruit puis le silence revient timidement, traumatisé, apeuré, frémissant... Une trace du sifflement perçant de la sirène demeure en suspension dans l'air. Les derniers fonctionnaires, eux, ont tous déguerpi du lobby, profitant d'une brèche dans un des ascenseurs. Ne reste qu'Antonin qui, de fait, est en retard. Peu importe. Que lui coûtera un retard de plus? Rien, sans doute, mais il se complaît parfois dans l'idée que pour cela, un jour, on le jette dehors, comme un malpropre, un malappris. Il pourrait alors devenir bandit de grand chemin, squatter les villas des financiers en vacances, rejoindre les parias de la Cité, ou simplement partir ailleurs, dans l'éventualité où ailleurs existe. Autant de possibilités dont Antonin se délecte. Mais cela n'arrivera pas. D'abord, jamais //s ne l'ont pris à entrer en retard au travail — et, sur ce point, Antonin croit parfois que, forcément, //s savent, mais ne réagissent simplement pas, peut-être en raison d'une politique officieuse de laisser-aller. Ensuite, jamais Antonin ne se fera prendre intentionnellement, puisque l'idée d'un futur incertain le terrifie. Il sait pertinemment qu'il n'osera jamais, qu'il ne tentera jamais le coup dans cette vie-ci, avec tout le quotidien qui lui pèse et immobilise ses désirs. Il faut du courage pour être pauvre, pour être criminel, pour être sans-abri ou clochard claudiquant qui quête quatre kopecks aux passants. Antonin sait cela, entre autres, il sait aussi que ce courage, il ne l'a pas.

Antonin Pragmatique.

Cette pensée le fait revenir peu à peu à lui-même, dans la réalité. Son regard émerge et reprend sa place dans l'habitacle des orbites. Il redéfinit le contexte. Sa tête tourne sur le socle de son cou de 90 degrés à droite puis de 180 sur la gauche. Tout

autour, le lobby de l'édifice le dégoûte avec son luxe, son papier peint vermillon, ses draperies de soie rêche, ses dorures, ses angles cassés par un décorateur trop inspiré. Il y a un mois que tout a été refait. Il y a aussi un mois que *Globus*, la compagnie qui gère la Fonction municipale, s'est départie d'une centaine d'employés et a réduit le salaire de tous les autres. Antonin entend encore les paroles du directeur venu leur annoncer la nouvelle :

« Les profits plafonnaient. Il fallait dégager des fonds, rentabiliser, restructurer, déplacer les opérations, se défaire de certains services, déconstruire, fusionner, se livrer à des OPA salvatrices, investir, risquer, étonner le marché, écraser la concurrence, gagner, gagner, gagner ».

Depuis, *Ils* ont repensé la décoration du lobby. « *Que le grand krach les croque!* », profère Antonin en son for intérieur (qui n'est pas si bien ornementé).

Tâchant d'oublier le décor, il se hâte de traverser la grande pièce. Pour se rendre au service qui l'emploie, au Dix-septième, il doit emprunter les escaliers mécaniques et prendre la rampe de secours. Il pourrait tout aussi bien utiliser les ascenseurs, mais il n'aime pas les ascenseurs. Quand leurs portes se referment, on dirait qu'ils mangent les passagers. Ils émettent un son de digestion automatique en s'élevant, ils digèrent les prisonniers dans leur ventre de fer, et quand ils ouvrent à nouveau la bouche, elle est vide. Les ascenseurs sont insatiables. Alors, Antonin marche.

En s'engageant sur le tapis roulant de l'escalier mécanique, Antonin toise son propre reflet sur le garde-fou tubulaire. Il y a longtemps qu'il ne s'est pas vu. La surface lisse et reluisante lui jette au visage son faciès opaque et distant, tordu par le tube. Antonin n'est ni beau ni laid, quoique plus beau que laid. Ses cheveux bruns se battent au-dessus de son large front et tout au long de ses tempes, s'entrelaçant dans une coiffure mutante. Cinq centimètres plus bas : son petit nez. Au centre de ses yeux, pupilles

et prunelles se confondent dans deux cercles noirs, à moitié couverts par de lourdes paupières. Ses lèvres grassouillettes cachent deux rangées parfaitement alignées de dents naïves, qui ne savent pas qu'elles peuvent mordre. Sa mâchoire carrée semble avoir été tracée avec une règle puis découpée avec la tranche aiguisée de ciseaux géants tant elle est droite. D'origine incertaine, une minuscule cicatrice, où la peau se décolore légèrement, coupe la barrière de son sourcil droit. Le sourcil gauche est normalement constitué et on ne craint pas pour sa santé.

6a. Un citoyen informé est un citoyen responsable



La cage de l'escalier de secours est un endroit sombre suintant l'odeur morte du béton. Pour se dérober à cet effluve, Antonin retient son souffle et fait quatre fois moins d'enjambées qu'il n'y a de marches. Au bout de son ascension, Antonin, hors d'haleine, se glisse dans les couloirs du dix-septième étage. Comme un commando en territoire ennemi qui cherche à échapper aux sentinelles, il suit un circuit aléatoire, filant entre les rangées de cubicules, rampant sous les fenêtres des bureaux de direction, bifurquant par l'issue la plus proche lorsqu'au tournant apparaissent des collègues de travail. Il ne veut voir personne, n'a pas envie de saluer, de converser, de serrer des mains, de se laisser taper l'épaule. Il se sent misanthrope. Il n'a rien en commun avec ceux qu'il côtoie chaque jour. Tous semblent faits pour la vie, pour cette vie-là. À croire qu'on s'est livré sur eux à l'ablation de la faculté de rêver, à l'ablation de l'âme. Peut-être, comme l'appendice, l'âme

ne sert à rien. Pourtant, Antonin tient à la sienne même s'il ignore quelle forme elle revêt. Ceux qui l'entourent, ceux qu'il croise au travail ou dans les rues de la Cité, eux en paraissent perceptiblement dépourvus. Chaque regard, chaque parole de ces gens-là, de ces sans-âme, est une attaque qui amenuise les forces d'Antonin. Contre eux, contre leur sourde agression, il aimerait une peau cuirassée, un cœur en kevlar. Il ne supporte plus ces sourires présidentiels sur des visages éteints. Il ne supporte plus ces complets effaceurs d'identité. Alors, il tâche d'éviter ses collègues, membres de l'irréductible tribu des preneurs de tête.

Après maints détours et sinueuses circonvolutions dans les dédales et galeries de l'administration, il finit par atteindre son triste repère, sa minuscule forteresse d'intimité, soit les trois demi-murs, le fauteuil sur roulettes, la surface de travail et le terminal qui composent son cubicule. Il s'y installe, ouvre l'écran et se branche au réseau. Puis, dans l'angle qui n'est pas balayé par les caméras de surveillance du rendement, il déplie et étend le journal malencontreusement dérobé quelques minutes plus tôt. Il parcourt les pages en lisant succinctement les grands titres du quotidien, qui, presque ironiquement, porte le nom de *La Voix de la Cité*. Antonin s'amuse en songeant que si la ville possédait des poumons, un larynx, une gorge, une langue ou un simple trou faisant office d'appareil phonatoire, il n'en sortirait qu'un grand bâillement. Souriant à cette image, il continue à tourner les feuilles grises et noires qui tachent ses doigts d'encre. Voilà quelques mois déjà que, chaque jour, Antonin lit ce journal par pur masochisme. Jour après jour, au fil de ces lectures répétées, une certitude s'est solidement installée en lui et, depuis, ne s'est jamais démentie : le journal cultive son indifférence, le journal aplanit ses pensées. Antonin s'acharne à rester vigilant. Indiscutablement, pour lui, tous ces journalistes qui

écrivent dans les mots, les phrases et le ton voulus par leur employeur, tous n'envoient qu'un seul message, univoque et indiscutable : « tout va bien ».

*Et même si tout va mal pour vous, tout va bien pour les autres. Et s'il y a bien quelques malheurs çà et là, tout est sous contrôle. Et si les gens s'entretuent, ils ne s'entretuent pas dans votre quartier. Et si certains crèvent de faim, ils crèvent de faim à l'autre bout du monde, en page 13, dans un entrefilet coincé entre deux publicités. Et la situation économique n'a jamais été aussi bonne. Les affaires prospèrent. Et même si on licencie le personnel à tout va, on ne vous licencie pas, vous. Ou alors, si on vous licencie, vous trouverez bien autre chose, tout le monde y arrive, tout le monde y parvient, vous y parviendrez. Et si vous n'y parvenez pas, c'est que vous n'êtes plus qualifié, qu'il vous faut suivre le pas, ne pas avoir peur du courant technologique qui vous emporte dans ses remous et vous noie dans un déluge de zéros et de uns, d'interfaces ultra-conviviales, de supports révolutionnaires faciles d'utilisation et d'écrans qui vous brûlent les yeux et la cervelle. Suivez l'exemple fulgurant de cet homme parti de rien et qui maintenant possède tout. Le succès est à la portée de tout le monde. La section économie, la section spectacles, les résultats de la loterie vous le prouvent chaque matin. Et ne vous a-t-on pas dit que votre équipe favorite a gagné la partie hier soir par le fulgurant score de quarante à deux? Avez-vous lu votre horoscope? Vous raconte-t-il que tout va bien? Voilà ce que scande avec détachement *La Voix de la Cité*. La voix chante faux aux oreilles d'Antonin. Mais il semble être le seul à trouver cette voix discordante. Peut-être n'a-t-il pas l'oreille musicale.*

Il tourne les pages. Une partie de lui fait le guet pour ne pas être pris la main dans le sac à minutes, à voler le temps de la Fonction municipale.

Au menu de l'information aujourd'hui, le sujet préféré d'Antonin est à nouveau abordé. La grève des fœtus bat son plein. Ceux-ci n'ont pas l'intention de revenir sur leurs revendications. Un reportage choc du journaliste vedette sur les dessous de l'organisation fœtale en page 3. Une *vox populi* pour ou contre les fœtus en page 4. Une rétrospective des derniers développements dans l'affaire fœtus en page 5. Une brillante analyse de la situation par l'éditorialiste en page 6... Antonin comprend les fœtus, il s'entend à leur cause, contrairement à la majorité de la population, dont l'opinion, telle que dégagée par les sondages, est catégoriquement défavorable. Personne n'approuve en effet l'action des fœtus, qui refusent de voir le jour dans ce monde-ci. Ils ne veulent pas de cet univers propre où il fait bon vivre à demie, où il ne fait bon que pour mourir tous les jours, à petit feu, par accumulation de petites douleurs et de petites humiliations, de petites frustrations et de petites conséquences, de petits cancers et de petits malaises, à raison de trois infarctus par jour et de quelques coliques ulcéreuses. Les fœtus refusent, revendiquent, s'organisent et militent. Ils préfèrent rester dans le nid moelleux du ventre de leur mère, dans la mer amniotique intra-utérine, à respirer dans l'eau, à jouer et à grandir pour finalement, le moment venu, prendre la place de leur hôte en s'insérant sous sa peau.

Quand débuta toute cette histoire de syndicat de pouponnière, on n'a pas tout de suite pris au sérieux les prétentions des fœtus. Leur désir de ne pas naître impressionnait peu les autorités, qui y voyaient un pur caprice d'enfants. Pour couronner le tout, enlevant toute crédibilité au mouvement, les communiqués de presse envoyés aux médias par les fœtus étaient drôlement rédigés, dans un style enfantin, avec les mots pas nécessairement dans le bon ordre. Comment aurait-on pu les prendre au sérieux? Pour les sources officielles, cette révolte résultait très certainement d'un mauvais encadrement de la part des parents, d'un relâchement dans le système d'éducation prénatal. *A priori*, un

retour aux valeurs traditionnelles réglerait la question. Mais rien ne fut entrepris. Les autorités ne commencèrent à s'inquiéter que lorsque les ventres de femmes ayant atteint leur dixième mois de grossesse se mirent à exploser, propulsant les nouveau-nés contre les murs des chambres de maternité, dans une joyeuse explosion de viscères et de gélatine anatomique. La plupart des foetus s'expulsaient tête première dans ce monde, provoquant chaque fois un beau gâchis que les concierges devaient chaque fois nettoyer. D'autres, mais c'était plutôt rare, se présentaient par le siège et leur arrière-train rebondissait brutalement sur le plâtre. Ceux-là survivaient à l'expulsion pour ensuite se faire hara-kiri avec le cordon ombilical avec plus ou moins les mêmes résultats. Alors, devant les énormes frais reliés au nettoyage des maternités, devant la perspective d'un futur déséquilibre démographique qui ferait chuter le nombre de contribuables, les autorités envisagent maintenant de multiples solutions, car cette crise ne doit en aucun cas modifier les prévisions budgétaires rigoureuses de la Cité. Parmi les solutions préconisées, on menace d'avorter de force les foetus dans le monde. C'est ce que le maire propose, en page 8. « Ces refus de naître ne seront plus tolérés à l'avenir. Les infrastructures pour remédier à cet épineux problème ont été déployées. Nous sommes confiants des résultats. Nous entrevoyons avec optimisme la fin prochaine de cette situation. Tout est sous contrôle. Circulez, il n'y a rien à voir. *Tout va bien.* »

Tout va bien. Ou presque.

Antonin est extirpé de sa lecture par le passage furtif d'une ombre derrière lui, par le sentiment d'une présence dans son dos. Il se retourne pour voir si quelqu'un l'a surpris en pleine oisiveté, à gaspiller son temps de travail, mais il n'y a plus personne. Il referme alors le journal et l'envoie choir dans un tiroir. Devant lui, son terminal semble le fixer. Le curseur qui clignote manifeste de l'impatience. Une incroyable fatigue gagne Antonin,

aussi quitte-t-il son cubicule pour la cuisinette des employés, espérant que l'infect café qui y mijote depuis tôt ce matin le ranimera.

7a. Le monde est aux mains d'autorités compétentes



Après s'être requinqué en buvant le breuvage brunâtre ultra-caféiné imprégné du goût du gobelet de polystyrène, les membres revigorés mais la tête toujours aussi lourde, Antonin retourne rapidement à son cubicule. Une surprise l'y attend. Il croit d'abord avoir commis une erreur en comptant le nombre de postes de travail, ou peut-être s'est-il simplement égaré en empruntant la mauvaise allée, car une autre personne est assise devant son terminal. C'est Roule-Raoul, un type un peu empoté à qui il n'a jamais vraiment adressé la parole, mais dont la silhouette fait partie du décor du dix-septième étage de la Fonction municipale. En fait, Roule-Raoul n'est pas son vrai nom. C'est le nom dont Antonin l'a mentalement affublé. Il ne le connaît pas vraiment, ce Roule-Raoul, mais estime que le patronyme lui va bien.

Le premier réflexe d'Antonin est de détricoter son chemin, de vérifier le numéro d'allée et de compter les cubicules afin de retrouver le sien. Mais il aboutit à nouveau derrière Roule-Raoul. Il s'agit pourtant bien du poste d'Antonin, de son poste à lui. Il reconnaît les marques qu'il a lui-même taillées sur son bureau, un jour d'ennui, et le journal du matin qui dépasse toujours du tiroir. Seulement on a jeté ses photos de paysages exotiques découpées dans des magazines et punaisées sur les demi-murs pour les remplacer par de fades portraits de famille sous verre, femme potelée et rejetons couverts d'acné, encadrés, plastifiés, trophées du bonheur[®] de Roule-Raoul qui y est aussi immortalisé. Dans la corbeille a également atterri la sculpture d'agrafes et de gomme à effacer sur laquelle Antonin s'échinait depuis trois semaines, un joli petit cochon, le trombone en tire-bouchon.

Antonin est stupéfait.

– Désolé de vous importuner, mais je crois que vous vous êtes trompé de poste...

Roule-Raoul ne daigne même pas se retourner. Comme réponse, il lui offre sa nuque et son cou qui s'enfoncent lamentablement dans un dos en parabole, courbé sur le terminal.

Antonin choisit ses mots.

– Encore une fois, je suis sincèrement désolé, mais il se trouve que vous êtes à ma place... ces dossiers sont les miens.

Roule-Raoul demeure impassible, imperturbable, impénétrable. Adoptant une nouvelle tactique, Antonin lui met alors une carte sous le nez.

– Regardez mon badge. Vous voyez bien que le numéro de matricule correspond avec celui du cubicule. Mais regardez...

Roule-Raoul griffonne quelques barbouillis peu inspirés sur un bloc-notes. Son crayon s'agite dans tous les sens, superposant des lignes diagonales, horizontales et verticales qui ne font que souligner des centaines de fois l'indifférence de cet individu, apparemment habité par le vide.

– Bon! Je ne voudrais pas être importun, mais, enfin, pouvez-vous m'expliquer ce que signifie tout ceci?

Roule-Raoul ronge le bout de son crayon, le tord entre ses mâchoires. Dans son dos, Antonin commence à s'impatienter. Il croise le regard de la caméra de surveillance et mille idées informes et énervantes l'assaillent. Ses joues s'empourprent. La bile, la bave, le sulfure, l'acide, la lave montent lentement dans son œsophage.

– Est-ce qu'il s'agit d'une plaisanterie? C'est une blague, c'est ça? J'ai l'air de rire?

Roule-Raoul ne répond pas. Il n'a pas entendu, ou ne veut pas entendre, ou ne veut pas répondre. Alors, Antonin se penche au-dessus de lui et vocifère un flot de décibels tout en sons majuscules :

– VOUS DORMEZ OU QUOI? DITES, VOUS DORMEZ?

Roule-Raoul est stoïque. Tracé plat, activité cérébrale faible, pupilles dilatées et, surtout, audition nulle. Les paroles d'Antonin ne se rendent pas à destination. Elles s'égarer quelque part entre les molécules d'air. Elles doivent flotter tout en haut maintenant, sur un tapis de taffetas atmosphérique, collées aux faux plafonds.

Antonin se perd en conjectures. Ce n'est de toute évidence pas une blague. Le divertissement n'est pas vu d'un très bon œil au dix-septième étage et il n'y a pas de précédent en ce sens dans le service. Les employés, ici, ne sont pas très joueurs. Antonin recule, pensif; jamais il ne parviendra à tirer quoi que ce soit de cet invertébré chronique, avec sa bouille d'ahuri et ses traits inexpressifs.

Peut-être met-on Antonin au rancart? Peut-être y a-t-il de nouvelles coupures dans les emplois du fonctionnariat privé et qu'il fait partie du personnel à délester? Peut-être ses supérieurs en ont-ils assez de le voir flemmarder, se tourner les pouces, lire le journal au travail? Peut-être veut-on le punir pour son absence non motivée d'hier? Peut-être a-t-il franchi les bornes? Après tout, il est loin d'être un employé modèle. Un renvoi serait certainement justifié. Cette appréhension le secoue de frisson. Si tel est le cas, seul le directeur du service lui fournira la réponse. Mieux vaut alors le confronter directement et laisser Roule-Raoul à son mutisme.

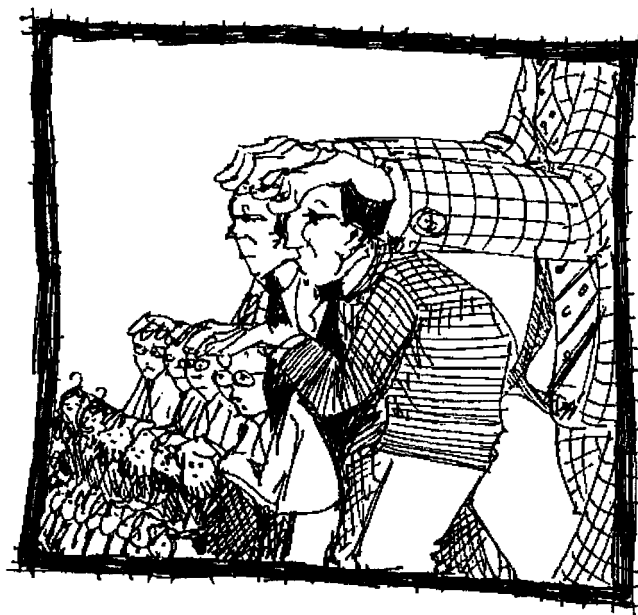
Antonin tourne les talons et se transporte dans la pièce vitrée dans laquelle le directeur doit forcément l'attendre. Il perçoit déjà son rugissement de prédateur en bretelles lui lacérer les tympanes. Le patron a l'air naturellement féroce. À défaut d'inspirer le respect, sa large personne expire une profonde terreur. Sur l'étage, tous le craignent. Tous marchent sur le bout des orteils pour ne pas réveiller sa majesté et déclencher sa colère. Tous n'ont qu'une peur, se faire dévorer tout rond, tout cru, pas même bouilli ni apprêté, par cet ignoble tyran. À voir les bourrelets que son étroite chemise tente de contenir, au mépris de toute probabilité physique, à voir les boutons de cette même chemise menacer de sauter un à un comme montés sur des ressorts à leur point de tension maximum, à voir l'étoffe se tendre jusqu'aux dernières limites lorsqu'il se penche, à voir sa chair s'animer comme une mer furieuse en remous organiques à chacun de ses mouvements, à voir tout cela, on sait que le directeur a déjà englouti quelques employés dans son estomac de pachyderme. Cela expliquerait d'ailleurs ces fréquentes disparitions de gratte-papier, jamais revenus de leur périple au service photocopie. Cette barbaque enroulée autour de la taille en un coussin suant, cette disproportion du flanc, cette panse béante et grasse, ce nombril sans fond qui retient des moutons millénaires et quelques

artefacts qui intéresseraient sûrement spéléologues et archéologues, ne sont-ce pas là des preuves suffisantes pour inculper cette chose mangeuse de fonctionnaires?

Luttant contre sa frayeur, Antonin fait irruption dans le bureau du directeur, bien décidé à se faire entendre sans laisser transparaître son affolement. S'il doit perdre son emploi, il le perdra avec dignité. Ou, du moins, il essaiera.

De son imposant fauteuil, le directeur lorgne la pulpeuse dactylo comme s'il s'agissait de son prochain repas. Sa gueule béante traîne superlativement au plancher. Les œillères du désir collées sur les tempes, il ne remarque pas Antonin qui s'excite, qui agite les bras, qui demande poliment, puis moins poliment, puis exige, puis invective carrément. Même en se plaçant face à lui, de façon à lui cacher le spectacle de l'appétissante dactylo, il ne parvient pas à ce que le directeur le remarque. Il fait une pause puis rassemble ses miettes de courage, les tout petits morceaux que la vie a laissé tomber derrière elle en s'enfuyant avec son butin. Sans trop savoir ce qu'il dira pour désarçonner son adversaire, il déverrouille lentement ses lèvres et pousse un flot de paroles hors de sa bouche.

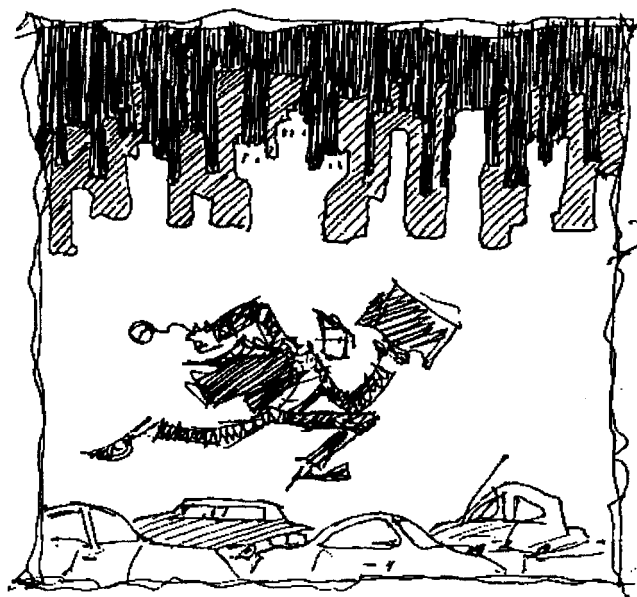
8a. Les supérieurs hiérarchiques méritent le même respect que les aînés



« Je suis vraiment désolé de vous déranger. Je sais que vous devez avoir énormément de travail. Quelqu'un dans votre position, ça va de soi. Bon, enfin. C'est que j'aimerais avoir quelques précisions. Voilà, il semble qu'il y ait, comment dire, une erreur, voilà, enfin, une méprise : un autre employé a pris ma place. Mon cubicule a-t-il été déplacé? Si c'est cela, personne ne m'en a averti. Bon, euh, vous m'écoutez? Encore une fois, je vous offre toutes mes excuses pour ce dérangement. Vous n'avez certainement pas le temps de vous occuper de ces peccadilles, ça va de soi. Mais si vous pouviez juste m'écouter quelques secondes et me dire ce qui se passe, je pourrais retourner travailler... Bon, euh... Comme je vous disais, il y a quelqu'un qui occupe mon cubicule. Peut-être m'avez-vous muté dans un autre secteur? Une promotion? Non? Si c'est pour mon

absence d'hier, j'ai une excellente raison. J'ai seulement oublié de vous la notifier. Mais attendez, vous allez tout comprendre. Figurez-vous que... mais, vous m'écoutez oui ou non? Je vous parle! Vous vous en rendez bien compte, non? Peut-être qu'en haussant le ton... MONSIEUR? MONSIEUR! ÉCOUTEZ-MOI! Peut-être qu'en lui faisant signe de la main... Mais non, mais non. *Peut-être qu'en le pinçant un peu... Non, ce ne serait pas approprié. S'il vous plaît, répondez-moi à la fin. Peut-être qu'en craquant une allumette et en mettant le feu à son veston... Hum... Peut-être qu'en lui tirant une balle dans le genou... Si seulement j'avais un revolver. Si seulement j'avais une tronçonneuse. Si seulement j'avais une voiture et que nous étions dans une ruelle sombre. Si seulement nous étions sur le toit de l'édifice, je lui ferais un croche-pied.* Bon, vous faites la sourde oreille? Vous aimez ce genre de petits jeux sadiques? Hein? Mais, je comprends, je comprends. Vous me mettez à la porte. Je ne suis plus employé ici et je n'existe plus pour vous, voilà tout. Mais allez-vous finir par me répondre? »

9a. À l'heure de pointe, ménager l'espace communautaire



Assis sur les marches devant l'édifice de la Fonction municipale, Antonin tâche de retrouver ses esprits, de départager entre le vrai et le faux, de réorganiser le fil des événements. Tout ce qu'il a déclamé au directeur, était-ce fantasme ou réalité? Il n'en est plus très sûr. Il ne saisit pas vraiment ce qui a pu se passer. Il se souvient d'avoir parlé à un mur, d'avoir claqué une porte. Peu importe. Son amour-propre étant irrité, il ne remettra plus jamais les pieds au dix-septième étage. Le voilà chômeur. Il vient gonfler les chiffres officiels sur les sans-emploi.

Pour la première fois depuis quatre ans, depuis qu'il a échoué le concours du Collège de Normalisation, depuis qu'il s'est déniché ce poste insignifiant dans le fonctionnariat, depuis qu'il a cessé de vivre, Antonin se rend compte de tous ces mois perdus, ces semaines gaspillées, ces journées égarées, ces heures dispersées, ces minutes éclipsées. Cette longue éternité de quatre ans s'est envolée comme un rien.

Antonin n'a jamais su quelles fonctions exactes il occupait dans la hiérarchie municipale. On n'a fait que le tenir moyennement occupé pendant une partie du temps. L'autre partie, on le laissait ruminer la misère de sa petite existence dans sa petite cage de petit fonctionnaire. Tout cela est derrière lui maintenant. Derrière lui, quatre années à respirer cet air infect chargé de microscopiques microbes transportés par un système de ventilation mal entretenu. Derrière lui, quatre années à tousser, à se frotter les yeux jusqu'à ce qu'ils deviennent d'un inquiétant rouge phosphorescent, à faire de l'urticaire grimpante, à se gratter là où la vie démange. Derrière lui, quatre années à partager ses maladies avec tous ceux qui utilisent le photocopieur, à distribuer sa mauvaise santé à tous les collègues qu'on croise à la cafétéria. Derrière lui, quatre années d'interminables réunions surréalistes dans lesquelles il n'est jamais question de quoi que ce soit, mais qui s'organisent selon un décorum solennel. Derrière lui, quatre années à supporter le second du premier, le bras droit du patron, ce sous-fifre lèche-bottes constamment sur son dos pour le garder à plat ventre. Derrière lui, quatre années de migraines, de contrariétés et de lassitude. Antonin peut maintenant soustraire ces années à sa vie, à sa mémoire. Si seulement il arrivait à soustraire tout le reste, surtout cette douleur cuisante qui couvre toute sa peau, toute sa cuirasse, toute sa carapace, et qui ne laisse plus de place pour de nouvelles meurtrissures, pour de nouveaux chagrins. Le temps devrait arranger les choses, mais en général il les empire. Le temps a pris quatre longues années de l'existence d'Antonin Antonyme et il a pris son temps. Il a bien étiré le calvaire du fonctionnaire de long en large, dans tous les sens. Il a pris soin de retenir en otage une poignée de secondes pour quelques secondes de plus, manière de ralentir la course de ces quatre années. Il a reculé les aiguilles du cadran pendant qu'Antonin avait la tête ailleurs, tournée vers le passé, à languir de ses erreurs, à tant vouloir rejouer la scène

différemment, à se délecter du souvenir idéalisé de bons moments trop brefs et maintenant volatilisés. Quatre ans? Ce doit bien faire huit en tout, avec tout ce que le temps a volé. Le temps est un meurtrier qui choisit bien ses victimes et qui les assassine froidement, de la façon la plus cruelle qui soit, à coup d'ennui et de routine.

Antonin flâne des yeux. Le boulevard qui s'étend devant lui donne le tournis. Il ne sait trop que faire, se sent désorienté. L'aiguille de sa boussole intérieure s'affole. Où se trouvent le nord, le sud, l'est, l'ouest? L'aiguille s'agite, frénétique. À cette heure-ci, il devrait s'acharner à rester éveiller dans son cubicule. À la recherche d'air, il devrait tirer de façon compulsive sur le col de sa chemise instable, qui semble rétrécir au travail et élargir à la maison. Un peu plus tard, le sous-directeur ferait sa ronde et Antonin simulerait gauchement être débordé. Autour de lui, il n'y a plus ces demi-murs, seulement l'espace infini du boulevard se déployant vers l'est et l'ouest et que croisent d'autres boulevards remontant vers le sud, descendant vers le nord..

Le bourdonnement électrique des néons et le vrombissement des moteurs ont remplacé l'incessant cliquetis des doigts qui se promènent sur les claviers d'ordinateur et la respiration envahissante de l'échangeur d'air. Les placards publicitaires, les panneaux numériques, les écritures digitalisées sur fond lumineux tournent et tournent et tournent comme un manège étourdissant. À chaque carrefour, sur le bord des trottoirs, dans d'étroits bacs de terre grise et craquelée, on a planté de vrais arbres qui ont fini par se faire une écorce de plastique, lentement, sans qu'on le remarque. Antonin se sent chimiquement incompatible avec ces gratte-ciel dont les sommets se perdent là-haut, avec ces lampadaires trop droits où sont suspendus fils électriques, câbles gainés, fibres optiques et lignes téléphoniques, avec ces tours de communication qui clignotent, avec ces cheminées qui laissent des traces de goudrons sur la voûte, avec ces avions

gigantesques qui survolent la Cité, atterrissent, repartent et s'écrasent parfois, rarement. Antonin est tout petit, tout petit comme un homme. Rien n'est à portée d'homme ici.

Une nausée grimpe dans l'œsophage d'Antonin et dépose une solution bileuse sur sa langue. Combien de siècles a-t-il passé ici, devant ces marches, sur le bitume, à attendre un signe, une indication, une marche à suivre, un livre d'instruction pour la vie? Il doit se déraciner de là et retourner chez lui. Il se met en mouvement.

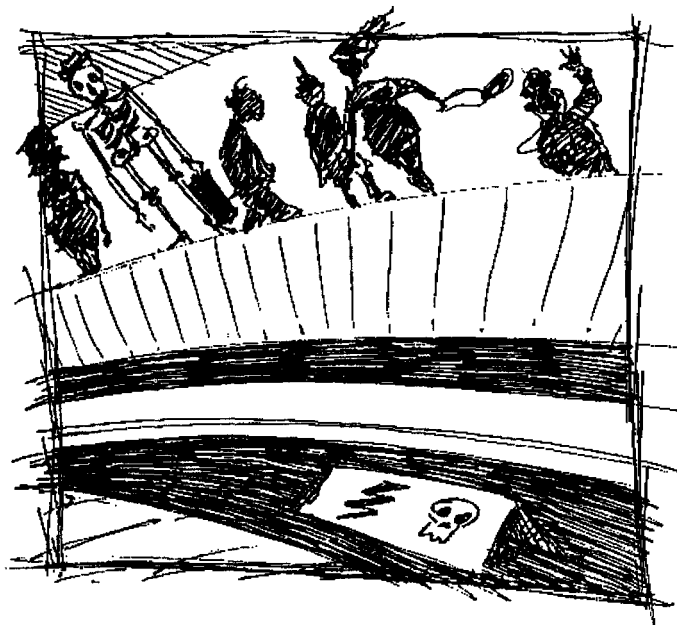
Un homme pressé (ils le sont tous) bouscule Antonin sur son passage. Leurs épaules s'entrechoquent brutalement et Antonin recule, écrasé par ce bulldozer-cadre. L'homme pressé ne s'excuse pas. Il ne se retourne pas sur la victime de son incivisme. Antonin sort de sa torpeur et brûle la nuque de cet humain à mallette d'un regard furibond. « Si seulement j'avais un revolver, rumine-t-il, je t'apprendrais la politesse. » Un autre passant le heurte dans sa course et passe outre, sans demander son reste. « Si j'avais ce revolver, je te ferais demander pardon! » Mais cela ne se passerait certainement pas ainsi. Toutes ces caméras de surveillances juchées sur des poteaux l'auraient déjà remarqué lui et son arme à feu. En moins de deux, les équipes de tireurs d'élite embusqués qui se relaient sur les toits des édifices auraient tôt fait de l'éliminer, vite et bien, sans bavure. Épauler, viser, tirer! *La Voix de la Cité* titrerait le lendemain : « Autre psychopathe hors d'état de nuire : la milice fait son travail. Détails en page 10 ».

Un troisième monsieur plaque Antonin, puis un quatrième, puis un cinquième. Ils sont nombreux à bousculer Antonin, car c'est l'heure de pointe, l'heure du dîner, l'heure des gargouillis qui donnent de la personnalité aux sucs gastriques, qui font parler l'estomac dans un étrange langage rauque et onomatopéique. Tout ce qui porte une cravate ou une jupe se précipite hors des buildings dans le but de conquérir, à grands coups de coudes, une place de choix dans les files des restaurants. Ils vont faire la queue

pour manger un succulent morceau de cancer entre deux tranches de pain spongieux, qui patauge dans une marre de condiments. Ils vont faire la queue pour un bout de bœuf synthétique, à la diète réglementée, nourri aux fibres équilibrées, piqué aux hormones de croissance, aux risques de contagion réduits par l'absorption massive d'antibiotiques. Ces gens-là ont faim et Antonin leur obstrue le chemin.

La roue d'un coursier à vélo concasse le pied d'Antonin. Antonin hurle, se tord de douleur mais n'attire la sympathie de personne. Son cri ne couvre pas l'appel de leur ventre. Une autre tête de cravate l'aplatit contre le sol avec ses grands souliers cirés. On le piétine, on s'y essuie comme sur un tapis. Antonin-tapis. Antonin n'est pas un tapis. Il se relève pour se faire à nouveau envoyer dans les cordes. On le chahute, le pousse, le secoue, l'accroche, le cogne, le rosse, le percute, le percogne, le chaousse, l'accrosse. Antonin est projeté sur la chaussée. Un char à piston le renverse. Il se relève encore. Un motomachin l'embroche. Il se dégage. Un camion poubelle l'envoie bondir contre un panneau de signalisation. Il se redresse. Antonin est une boule dans un monstrueux flipper.

10a. Ne pas toucher au troisième rail : danger d'électrocution!



Fuyant la confusion de la rue, Antonin se précipite vers une bouche de métro, dans le ventre de la Cité. Le réseau de transport en commun s'infiltré tentaculairement sous les édifices, les trottoirs achalandés, les parcs, les logements sociaux. Ces galeries souterraines partent vers vingt directions opposées dans des tunnels aménagées pour l'homme ver de terre. On y descend, on fait l'appoint, on attend et lorsque le métro arrive en station, on y grimpe. On s'y entasse chaque matin, chaque soir, on s'y endort parfois, on s'y perd, on s'y fait agresser à l'occasion et, accessoirement, on s'y transporte d'un lieu à un autre, du point A au point B, ou C, ou D, selon le trajet qu'a tracé l'ingénieur urbain, architecte de la civilisation, ami du progrès.

La lumière grésillante de néons maladifs recouvre le carrelage de la station. Dans sa cage de plexi, le préposé aux jetons fixe du vide, absorbé par rien du tout, vivant pleinement le nuage de sa vie. En marmonnant la formule de politesse qu'on lui a apprise

et qu'il doit réciter pour conserver son emploi, il remet machinalement les tickets et les correspondances aux gens qui les lui demandent. Face à sa guérite, la lentille d'une caméra enregistre continuellement sa lassitude sur circuit câblé. Le préposé aux jetons est la star de l'émission quotidienne que regarde distraitement le préposé à la sécurité derrière ses écrans de contrôles noirs et blancs, un roman savon des moins folichons, trop long, sans histoire, sans retournement de situation, sans sexe, sans bastonnade, sans explosion. Lorsque le préposé à la sécurité sent qu'il s'endort, abruti par le spectacle, il zappe sur les écrans : rame de métro, tourniquets, quai d'embarquement, passagers, concierge, vigile, un wagon s'immobilise puis repart, ainsi de suite, sempiternellement.

Antonin sort un ticket de sa poche et l'introduit dans la fente du tourniquet, qui le suce gloutonnement dans son système digestif en fer blanc. L'appétit apaisé, le tourniquet se débloque et pivote, entraîné par la poussée d'Antonin. Celui-ci s'avance sur le quai d'embarquement, une immense salle blanche, demi-cylindrique, percée aux extrémités et découpée en deux par la large rame de métro, creusée comme une tranchée droite. Peu de gens attendent à cette station. Tout près de la rame, au milieu d'une ribambelle de citadins, Antonin s'installe. De l'autre côté, les murs courbés sont placardés d'affiches publicitaires : Antonin n'y fait pas attention. Il regarde les rails puis le trou d'où surgira bientôt le train dans un abominable crissement de freins. Mais, au lieu du train, c'est une pensée fugitive qui s'arrête devant lui et ouvre ses portes. Antonin se demande quelle sensation ce serait que de se jeter sur les rails, au moment même où le métro entrerait dans la station. Le poids d'un train de 100 tonnes qui lui écrase la tête, lui broie les os, le déchiquette, lui remettrait forcément les perspectives en place en déplaçant tout le reste. Pourtant, il n'a pas envie de passer à l'acte. La frousse le retient sur le quai. La frousse l'a toujours retenu, en toute situation. Il songe un instant qu'il n'a jamais tenté l'aventure, n'a

jamais frôlé la mort. D'ailleurs, a-t-il jamais vécu? Il se voit déjà vieux, alité, constipé de paresse accumulée, de phobies refoulées, de tics assumés, connecté sur des machines à vie, méchante vie qui tient à lui en faire voir de toutes les couleurs, du gris charbon au noir, en passant par tous les demi-tons. Dans ce monde de compétitivité, la vie est bien décidée à ne pas l'abandonner à son concurrent, la mort. Elle doit respecter des quotas, la vie. Elle doit rendre des comptes aux médecins qui la forcent à une plus grande productivité. *On vous donne 60 ans à vivre? Qu'à cela ne tienne, en voilà 75!* Se jeter devant un train n'abrégierait en rien les jours d'Antonin. On trouverait bien le moyen de le reconstituer avec un peu de fil, quelques sutures, en remplaçant ses organes écrabouillés par ceux tout neufs d'un animal donneur, en lui imbriquant des membres artificiels, en lui administrant beaucoup beaucoup beaucoup de médicaments pour calmer sa souffrance. Antonin ne veut pas mourir comme cela, à petit feu, Antonin veut mourir de vivre.

...mourir de vivre... Ces mots sont des wagons qui se suivent à la queue leu leu.

Le métro arrive, sans crier gare, tirant Antonin de sa morbide fascination pour les rails. Antonin prend place dans un wagon où seule une douzaine personnes se partagent les inconfortables bancs de polyvynile. Il s'assoit près d'une vieille dame croûtée, une autre de ces peaux flétries qui ont consciemment décidé de ne pas faire leur âge en se tartinant d'une épaisse couche de maquillage, un clown septuagénaire. Debout, de biais, un jeune homme en complet propre rayonne de toute son assurance. Il inspire confiance avec son regard hagard, à la fois vif et standard, réconfortant. Il ira loin, et pas forcément en métro. Sa figure souriante, couverte de dents blanches passées au dentifrice décapant, semble dire : récompensez-moi. *Récompensez-moi avec une poignée de main, une position enviable, un salaire avec tant de zéros qu'il débordera de mon compte en banque. Récompensez-moi avec un bureau au sommet d'une tour de verre, surplombant la Cité,*

un voyage d'affaires en avion sous les braises d'un soleil pas d'ici, meilleur, un bronzage de poulet en broche. Récompensez-moi avec des crèmes pour rester jeune, une garde-robe à la mode, des souliers en peau d'animal menacé d'extinction en provenance de pays où le touriste ne s'aventure pas, avec le dernier des luxes, une montre pas en toc dont le tic-tac indique l'heure de tous les marchés boursiers du monde. Récompensez-moi d'une vie hi-tech, une chaîne audio-vidéo avec son qui décoiffe et image haute résolution qui hypnotise et propulse des jets de lumières multicolores dans mon salon, avec une voiture sécuritaire et puissante, noire, c'est plus sobre, avec des places privilégiées pour l'opéra ou pour assister aux exécutions des demi-messieurs. Né pour rebondir, né pour réussir. Antonin ne tient pas la comparaison.

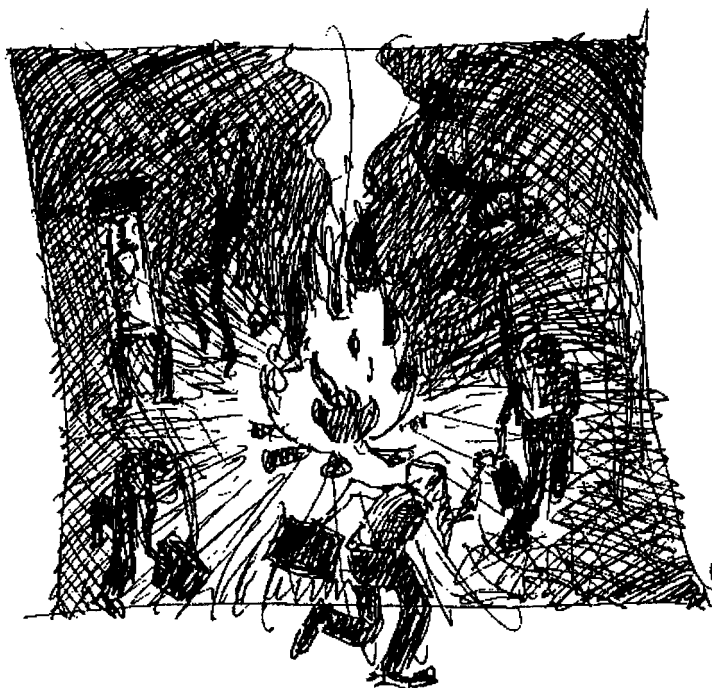
En marge de ses occupants, le métro se meut à la vitesse d'une fin de siècle. Les occupants ont le tournis. Antonin a le tournis. Emporté par la vitesse, son corps avance, mais les organes suivent derrière sans pouvoir rattraper le reste. Puis le métro ralentit et stoppe brusquement, alors le cervelet, l'estomac, le foie, les intestins, la vessie et tout le reste retrouvent leur cavité, avant qu'à nouveau ne reparte le train, et c'est encore la course folle pour suivre.

Les stations s'additionnent et se ressemblent, puis le métro passe par un coin de la Cité où le nombre de travailleurs au mètre carré est plus dense, où l'activité économique est plus intense. Les portes s'ouvrent et des dizaines de conquérants nonchalants viennent bourrer le wagon de leur présence : larges, étroits, petits, grands, courbés, droits, chauds, froids, suant sec, qui se mouchent, qui éternuent, qui se grattent, qui pètent dans l'anonymat de la foule, qui se pelotent, se touchent en secret, se dévisagent mutuellement et tournent le cou au premier signe de reconnaissance. Ils évitent de croiser le regard des autres. C'est dangereux. Cela peut tuer. Il ne faut pas croiser les effluves. Dans les yeux

des gens, se dissimule un secret affreux qu'il ne faut pas découvrir, sous peine d'amour® pour son prochain ou sous peine de retrouver une parcelle de son humanité perdue. L'horreur. On ne doit pas soutenir un regard, car il y a danger d'électrocution humanitaire.

Compressé par la foule compacte, Antonin se transforme en chaise pliante égarée loin de la plage. Roulé sur lui-même, les pieds dans les bras, les bras dans le ventre, le ventre contre la tête, la tête dans le dos, il cherche désespérément son air. Il lui faut débarquer, il ne tient plus. Tout l'écrase, tous l'écrasent. Sortir. Sortir. Sortir.

11a. Évitez les jugements hâtifs



Sortie. À la surface, de nouveau sur le pavé, Antonin promène rapidement ses mains sur les pans de son veston, quelques gestes secs qui soulèvent la saleté. La bouche de la station de métro l'a vomi, lui et une giclée d'autres professionnels trois-pièces, dans un nuage de grisaille, dans une symphonie peu discrète de claquements de talons et de froissements amplifiés de pantalons, d'étoffes synthétiques s'usant à leur réciproque contact.

Antonin n'a que quelques carrefours à traverser avant de retrouver son appartement, son cocon confortable où il pourra se réfugier, enfin! Sur son chemin, il croise d'autres fonctionnaires. Arrêtés sur le trottoir, certains discutent entre eux, par paire, peu soucieux du fait qu'ils barrent le passage de leur ventripotente présence. Nonchalamment, ils nuisent à la circulation des autres piétons qui piétinent le béton. Ces

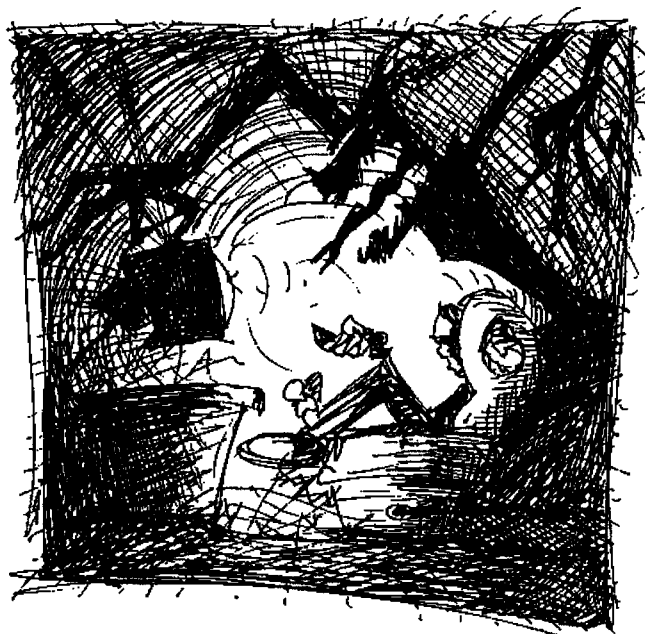
empêcheurs d'avancer tout droit sont certainement des cadres, comme l'annonce la qualité de leur costume griffé. Il s'agit peut-être de chefs de section, de directeurs, de vice-présidents, de présidents, de colonels entrepreneuriaux, d'amiraux corporatifs, ou autres dirigeants de cet acabit. Ils en imposent avec leur corpulente carrure carrée, leur statuesque gabarit. Avec leur bouche obscène aux lèvres lentes, ils causent économie, nouveaux marchés, marchés saturés, marchés en péril, marchés essorés, marchés à conquérir, marchés à faire renaître. Ils parlent aussi d'empiétement, de marges de profits gonflantes, de valeur résiduelle douteuse, de tours de passe-passe, de magie-monétaire, de coups tortueux et fumants, de secrets boursiers, d'évasion fiscale. Et ils rient ensemble de bon cœur, car ils savent que le paradis existe : le paradis fiscal. *Le ciel n'appartient pas qu'aux anges.* Antonin le constate amèrement. En les contournant, il regarde ces cadres affairés entre eux, acoquinés sur le trottoir. Il les regarde et il imagine leur queue de démon roulée comme un lasso et dissimulée au fond de leur poche. Il croit avoir démasqué ces hommes d'affaires satanistes. *Suppôt du pécule, possédé par la possession, pratiquant l'économie-vaudou.* Tout autour, il voit maintenant de fiers succubes qui se promènent hardiment dans les rues, arpentant la ville avec leur fourche fumante dans leur petite poigne noire, avec leurs petits doigts crochus, avec leur ridicule petit costume rouge sur le dos et les cornes qui sortent des tempes. Mais ce ne sont qu'illusions. Au fond, Antonin sait qu'ils ne s'affichent pas ainsi. Ils demeurent discrets. Ces gens importants connaissent la chanson et encore mieux les tactiques. Les militaires qui vont en guerre mettent un treillis, les spéculateurs, quant à eux, mettent un beau costume sombre et un sourire dysfonctionnel. Ils inspirent confiance, ils respirent la bonhomie et affichent d'honnêtes intentions. Le reste se fait discrètement sous le couvert, en s'échangeant des poignées de main de diable, loin des regards, dans leur bureau de

diabes, dans leurs réunions de diables, dans leurs colloques de diables. Pourtant, leurs queues sinueuses dépassent quand même un peu, puisque Antonin est persuadé de les voir accrochées à leur derrière pataud. Leurs queues débordent sous les bonnes intentions de leur mine engageante et épaississent leurs poches de pantalons déjà bien remplies.

Antonin ne s'embarrasse pas de subtilités. Antonin ne s'encombre pas de nuances. Il n'en a pas envie. Le monde entier lui répugne aujourd'hui. Il trouve banal de constater à quel point les gens qui peuplent son monde se divisent aisément dans le camp du noir, dans le camp du blanc. Il n'est pas autant de gris qu'il n'y paraît chez les gens. Le gris est seulement tout autour. Les gens se rangent étonnamment bien en petites cases dichotomiques. *D'un côté les gentils, de l'autre les méchants. À la gauche, les saints, à la droite, les voyous. Les anges et les insectes, les victimes et les bourreaux, l'exploitant et l'exploité, les monstrueux satyres et les innocents enfants, les pères Noël et les pères Fouettard, les bonhommes de neige et les bonhommes sept heures.* Pour Antonin, ces hommes d'affaires qui lui obstruent tout le large du trottoir se rangent parmi les diables. D'un autre point de vue, ceux-ci classeraient Antonin, à l'inverse, parmi les gênants, les parasites, la vermine qu'on tolère parce qu'elle consomme. Mais c'est un autre point de vue fort hypothétique, car ils ne remarquent seulement pas sa présence.

Personne ne se retourne sur le passage d'Antonin. Personne ne s'écarte sur son chemin. Personne ne daigne poser un regard sur l'insignifiant Antonin Antonyme, l'anonyme quidam qui rentre à la maison, rompu et triste, qui traîne ses peines et la lourdeur du monde sous ses pesants souliers.

12a. Les lumières du téléviseur peuvent provoquer des crises aiguës d'épilepsie



Dans l'appartement d'Antonin, des centaines de livres empilés çà et là, en équilibre précaire les uns sur les autres, forment des tours chambranlantes. Ce sont surtout des romans anciens, passés de mode, et quelques traités non révisés d'histoire, de politique et de philosophie acquis à la redoute, sous le manteau, sur le marché noir, par trafic, traités auxquels il n'entend rien, mais qui le rassurent pourtant. Une épaisse couche de poussière adhère à ces structures livresques. De larges traits de lumière, qui s'infiltrent à travers les lattes des stores déglingués, charroient par tonne de microscopiques grains de cette poussière, débris qui se prennent aux objets, comme des millions de pattes de mouches collant à des rubans gommés pouachants. Mauvaise ménagère, Antonin rechigne à épousseter ses livres, les ayant négligés pendant ces quatre années perdues dans les

dédales administratives du fonctionnariat. Le travail l'a écarté de ses lectures, dont il aimait autrefois s'empiffrer la tête. Il a peu à peu rendu son cerveau mou, paresseux, inactif, libidineux, lessivé, exaspéré, baillant aux corneilles. Chaque soir, après une exténuante journée à remplir quelques formulaires ou simplement à se tourner les pouces, il n'avait simplement plus le courage de fournir le moindre effort intellectuel, il ne cherchait qu'à s'oublier, à se blottir au fond de son fauteuil et à fermer l'interrupteur de sa vie. Une fois dans son appartement, il ne se sentait plus la volonté et la patience d'ouvrir un livre, de suivre le complexe déroulement d'une histoire, d'étudier l'articulation d'une pensée, de s'investir dans les péripéties de personnages dont chaque méditation insignifiante est exposée, de lire d'interminables descriptions arborescentes. Tout cela répugnait à son cerveau mollasson, son cerveau en mélasse, réduit en purée d'idées par ses huit heures continues de subordination comme esclave rémunéré. Alors, non sans culpabilité, il s'avachissait tous les soirs devant le tube cathodique de son téléviseur.

Aujourd'hui, il fait de même, machinalement, bien qu'il n'en ait pas réellement envie. D'étranges idées lui trottent dans la tête et il sait qu'il est des questions auxquelles il lui faudra trouver des réponses, des événements qu'il devra s'expliquer. Cependant, il met tout cela de côté, pas trop loin, et s'installe sur quelques coussins, contre un mur de la pièce qui lui sert à la fois de salon et de chambre. Pour respecter sa routine, il ramasse la télécommande et s'adonne à une brève séance de zapette. Il consulte d'abord l'horaire interactif du système. Rien de très jubilant. Les romans savons pour femmes esseulées, les méli-mélodrames d'après-midi et les talk-show ultra-violents se succèdent sur les diverses chaînes. Au bulletin de nouvelles, on parle encore de la grève des fœtus. Puis on annonce l'évolution des pourparlers diplomatiques visant à mettre un terme à cette terrible guerre, là-bas, entre ces deux contrées aux noms imprononçables. Héros devant les

caméras du monde, un tierce pays, tout puissant et vaguement impliqué, joue à la police et arbitre le conflit à grandes salves de bombes et à généreux coups de baïonnettes. Pendant ce temps, les cotes de la bourse mondiale et la valeur des devises défilent au bas de l'écran. La température est inscrite dans le coin supérieur gauche tout près du compteur surexcité indiquant les pertes nettes d'emplois pour la journée. Au centre de ce déluge d'effets infographiques, avec son air rabat-joie, le lecteur de nouvelles lit des nouvelles. Il fait son travail. Perché sur son siège derrière un plan de travail en carton-toc, ce quinquagénaire vieillissant bien dévisage les spectateurs, au chaud dans leur salon.

Tout semble interrelié. Chaque chose à l'écran se prolonge comme le malaise de son existence.

Antonin passe son tour. Une pression du doigt et le voilà ailleurs. Sur l'autre canal, on présente un film d'après-midi, gore à souhait, avec ce qu'il faut de sang et de sexe pour garder l'audimat englué au poste. *Il n'y a plus de tabous télévisuels.* Les concepteurs des grandes chaînes croiseront un match de lutte avec une émission d'affaires publiques si les analystes de contenu sentent qu'il y a un auditoire réceptif à l'autre bout. Déjà, sur la chaîne rivale, le lecteur de nouvelles maison récite les informations comme une histoire pour endormir les enfants. Tirant à l'occasion sur sa pipe, assis au fond d'un fauteuil de cuir capitonné auprès d'un apaisant feu de foyer, il prend une voix grave puis susurre les dernières atrocités cannibales, les guerres religieuses, les génocides ethniques. *Il n'y a plus de tabous télévisuels, mise à part la liberté™ de pensée.* Tout est préformaté pour que le public n'ait pas à se décarcasser pour saisir, tout est simple et compréhensible.

Il grogne.

Quelque chose ne doit pas aller avec Antonin, puisque pour une première fois, devant son téléviseur, ses méninges bouillonnent sous sa calotte crânienne et luttent

contre l'ankylosement. Des méditations rebelles se forment derrière ses sinus, des méditations qu'il vaudrait mieux garder pour lui. Il songe qu'en matière de liberté™, les gestionnaires de l'État ont accompli une soustraction miraculeuse à leur profit grâce aux télécommunications. S'ils offraient autrefois du pain et des jeux pour garder la populace calme et docile, ils ont graduellement effacé le premier de l'équation en ajoutant davantage du second. *Une adroite substitution.* Antonin s'attarde justement sur une sanglante partie de ballon-piquant, dans laquelle les joueurs s'entretuent à coup de lourdes massues. L'équipe gagnante a le droit de dévorer les joueurs adverses restants. Antonin a mal. Quelque part.

Autre grognement.

Les yeux lui piquent. Ce flot d'images morbides ne répugne même plus Antonin, blasé par accumulation. Sans y paraître, les événements des dernières heures le préoccupent davantage. Mais c'est une préoccupation insaisissable. Il n'arrive pas à se concentrer sur une chose ou sur l'autre. Antonin est aigri, moulu fin, déphasé, dépassé, écrasé, craquelé. Le téléviseur n'enterre pas le bourdonnement constant qui fait des spirales dans une moitié de sa tête, il le distrait à peine un peu, il divise son attention. S'extirpant progressivement de cet entre-deux, Antonin mire avec mépris le distributeur d'images. Mu par ce sentiment qui grandit puis qui atteint son paroxysme, il se lève enfin et fait une enjambée jusqu'au récepteur. Il arrache la fiche électrique de la prise. La lumière du téléviseur se rétracte jusqu'en un minuscule point blanc et s'évanouit dans le noir, effet suivi d'un bruit de statique affreux. Voulant punir le téléviseur, il le retourne vers le mur, de sorte que ce cube cathodique ne le rende davantage catatonique.

La torpeur s'envole. Antonin constate sans surprise qu'il a toujours sur le dos son épais costume gris et tout le bataclan qui va avec, son uniforme de fonctionnaire, la

chemise en synthétique, le pantalon à jambe rectiligne, la ceinture poinçonnée, les souliers à bouts pointus et la cravate aux motifs bigarrés. Pressé par rien du tout, pressé de se mettre en sourdine, Antonin est passé par l'embrasure de la porte, a jeté ses clés dans un coin et est allé directement au téléviseur, sans rien enlever de ses chaînes, de ses vêtements, sans songer à se changer. Dans de maladroits mouvements, il enlève sa tenue et lance dans tous les sens les bouts de tissus qu'il parvient à arracher. Ne reste sur lui qu'un caleçon blanc et lâche et une paire de chaussettes malodorantes, sur lesquelles sont brodés de jolis arcs-en-ciel, chaussettes choisies lors de l'achat pour leur laideur même, pour faire un peu désordre, incognito parmi ses collègues de bureau, pour se convaincre qu'il n'est pas comme eux, pas comme ça, pas dans le système jusqu'au cou, seulement jusqu'aux chevilles. Une simple paire de chaussettes a suffi jusqu'ici pour qu'il puisse se définir et pour faire toute la différence entre lui et eux.

Ses habits sur le plancher, Antonin ne se sent pas moins chargé, comme si sa peau était un justaucorps en plomb, comme si un doigt gigantesque surgit du ciel lui pesait sur l'échine, lui écrasait les épaules, pour le maintenir près du sol, oppressé.

Il se caresse un moment le bedon, qu'il n'a pas tout à fait plat, mais pas tout à fait rond. Sa panse laisse échapper quelques borborygmes. Antonin a faim, semble-t-il. Peu importe. Il attendra. Il a faim dans le ventre, mais pas dans le cœur, pas dans son museau, pas dans son crâne, pas dans ses os. Il n'a pas faim au fond. Son appétit est mort il y a longtemps.

À l'intérieur de lui, en plongeant dans son organisme, en suivant les ramifications nerveuses, en analysant son sang, en explorant le fondement même de ses cellules, on le devine tirillé par toutes les extrémités, agité comme l'eau qui remue dans la cuve rotative d'un lave-linge.

...introspection...

Antonin est fait de bonnes choses, mais dans le mauvais dosage. Il est à la fois capable de tant de haine et de tant d'amour®. Il s'émerveille aussi facilement qu'il se dégoûte. Toutefois, peu de cela ne transparaît sur sa façade. Rares sont les émotions vives qui passent le filtre épais de sa peau. Cette retenue involontaire le déconcerte. Souvent, il aimerait qu'on voit en lui comme au travers d'un aquarium. Mais il sait qu'en ouvrant toutes grandes les portes, il laisserait entrer le mauvais. Alors, il se dissimule derrière une personnalité opaque. Les sentiments s'entassent et s'empilent en lui, et continueront à s'entasser et à s'empiler jusqu'au jour fatal où l'effervescence qu'il redoute se produira, jusqu'à ce qu'il explose. Antonin est un entrepôt dynamité branché sur une minuterie.

...dispersion...

Antonin va dans la vie à reculons, puisqu'elle semble ne lui réserver rien de bon. Il ne veut pas se plier au monde, le monde doit être fait pour lui, s'adapter à son contour. Renfrogné, il préfère vivre avec sa solitude, entouré de dix milliards d'humains. Autrefois, s'il se rappelle bien du passé, il avait bien quelques amis. Cet entourage le délaissa peu à peu. Ses rares amis disparurent un à un, au compte-gouttes. Chacun se dégotta une partenaire et prit racines, laissant derrière Antonin, comme on abandonne un excès de bagage. Chacun s'était trouvé une jolie prison dans laquelle s'enfermer après avoir jeté la clef, se disant que les oiseaux en cage finissent bien par s'accepter l'un l'autre. Pour tuer le temps, deux chasseurs valent mieux qu'un. Au fond, Antonin les envie, même s'il croit qu'ils ont choisi de fausses passions, qu'ils se sont fabriqué un amour® qui ressemble davantage à une relation d'affaires qu'à un sentiment noble et pur, mutuel et parfait. Mais, le rêve de la veille repasse dans sa mémoire et il se trouve soudainement ridicule,

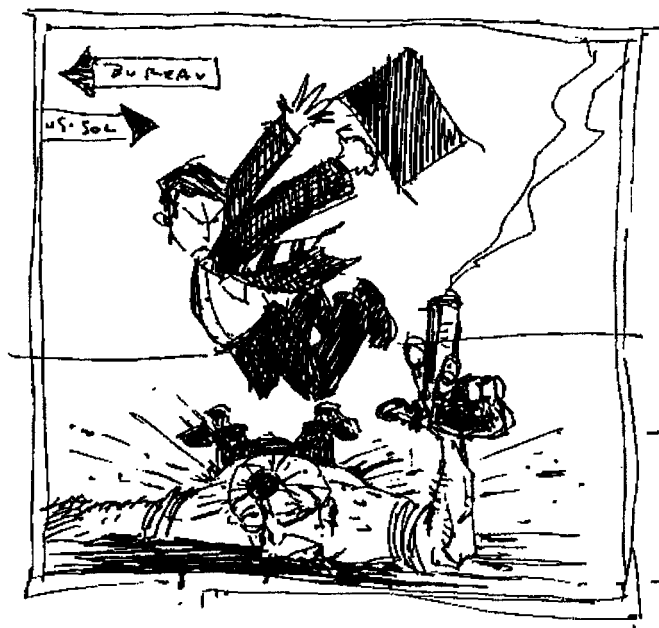
lamentablement ridicule. L'amour[®] idyllique qu'il s'est fabriqué en rêves ressemble étrangement à celui qu'on exhibe dans les feuilletons télévisés. Ce fantasme, cette parodie de liaison et de rupture vécue dans son imagination la dernière nuit, ce n'était qu'un symptôme parmi d'autres symptômes d'une maladie. Une maladie du corps ou de l'âme, il ne sait. Comme se l'expliquer? Il n'y arrive pas. Il ne pense pas à la bonne place, pas aux bonnes choses. Tout se mélange. En vérité, il n'a même jamais eu d'amis. Il invente.

Antonin s'emporte, va et vient dans tous les sens. Il arpente son appartement comme s'il arpentait les sillons de sa vie, reliefs parsemés de souvenirs imprécis. Il grogne. Il sort de sa coquille. Il tourne en rond et il cherche au fond de lui-même quelque chose qui ait du sens dans tout ce qui a pu se produire lors des dernières heures. Il trace un trait entre les paroles de l'inquisiteur, entre sa nuit agitée peuplée de beaux rêves qui tournent mal, entre Roule-Raoul et le directeur qui l'ont ignoré, entre les gens dans la rue et dans le métro qui l'ont écrasé ou qui lui ont bloqué le passage. Pour Antonin, il y a un lien univoque entre tous ces événements, il en est certain. Mais lequel? Son entendement s'égraine. Il a besoin de quelque chose pour coller les morceaux.

Dans la section de l'appartement convertie en cuisine, Antonin va au distributeur d'éther éthylique de marque *Pandore* qu'il garde pour les grands événements et qui est donc plein. Il s'en verse une lampée dans un verre translucide puis avale d'un trait la décoction alcoolisée. Il s'en sert une autre, puis une autre, puis encore une autre. Loin de l'embrouiller comme elles devraient le faire, les vapeurs du breuvage sucré et fort rassemblent le problème en un point précis. Par quelque étrange phénomène, par l'improbable conjugaison de la substance et de l'état d'esprit du buveur, le liquide aiguise

la conscience d'Antonin au lieu de l'endormir. Puis une vacillante lueur éclaire faiblement le passé récent de sa vie. Il commence à comprendre, à voir clair dans ce chaos.

13a. Moins vous existez, plus vous gênez



Dans l'écho de son crâne, silencieusement, Antonin formule très approximativement le doute qui s'infiltré en lui, puisque personne ne pense en phrases toutes faites, ponctuées et structurées, à part peut-être les stratèges économiques, les statisticiens, les conseillers militaires, les politicopathes. Ce qu'il y a dans la tête d'Antonin Antonyme est plus désordonné, plus diffus. Il s'y trouve des idées éparses qui s'assemblent et se désunissent au gré d'impulsions électriques irrégulières. Dans de magnifiques halos bleutés, de brefs orages neurologiques foudroient son centre nerveux et forment momentanément des pensées se dispersant à travers les ramifications de son cortex. Pour complexifier et épaissir davantage ces turbulences, s'y ajoutent toute la haine et la tristesse qui s'emparent de son être à cet instant précis, dans toute leur contradiction humaine de sentiment humain. Malgré cet écartèlement émotionnel, le visage d'Antonin

demeure placide, son tourment ne s'échappant pas de la prison de sa chair. Et dans sa tête, seuls demeurent quelques traces, des empreintes en quelque sorte, des syntagmes décousus qu'il assemble maladroitement pour se faciliter la tâche compréhensive, même si comprendre est impossible.

Des images lui tordent le dedans des yeux. Aujourd'hui, tous ceux qui sont entrés dans la vie d'Antonin ont agi comme s'il n'existait pas, comme si lui n'était pas entré dans la leur, comme s'ils évoluaient dans des mondes différents mais simultanés. Maintenant, il s'en aperçoit mieux, son employeur, ses collègues, ces gens dans la rue, ces passagers du métro et même la dame du stand de journaux, toutes ces personnes ne jouaient pas à l'omettre, à faire semblant qu'il ne s'y trouvait pas : elles ne le pouvaient pas. Ces gens-là ne se connaissaient pas et ne pouvaient par conséquent conspirer contre lui. La réponse n'est pas là. Aucune explication logique ne pourrait solutionner le mystère de cette journée d'indifférence, aucune explication logique ne pourrait résoudre le sentiment d'inconsistance qu'éprouve Antonin aujourd'hui.

Et s'il était tout bonnement mort? Il envisage un instant cette possibilité. Il examine froidement l'éventualité d'avoir atteint sa date d'expiration, il l'examine sans mélancolie, la décortique avec une précision de chirurgien sobre. De toute évidence, il se souviendrait de son trépas, en conserverait quelque réminiscence, or il n'en est rien. Et puis, parmi tout ce qu'on raconte sur la mort, quelque chose devait bien s'avérer. Pourtant non. Un passage menant vers une vive lumière n'était pas apparu pour le mener vers l'autre côté. Aucun proche n'était venu le cueillir dans son trépas et le mener dans un grand jardin luxuriant. Des anges aux ailes diaphanes ne l'avaient pas guidé à travers des nuages laiteux. Personne n'était venu l'accueillir au sein du fonctionnariat divin, section recensement des âmes. Antonin ne s'était pas réincarné en un scarabée du désert, ou en chat, ou en

empereur. Il n'avait visité ni le passé, ni le futur. Il ne s'était pas éteint abruptement, pénétrant dans le néant auquel croient ces athées paradoxaux. Force lui est de constater qu'il se sent toujours bien réel. Il se touche pour s'en convaincre. Il palpe ses avant-bras imberbes, tâte ses cuisses nues, pince ses joues. Chaque membre, chaque partie de lui se trouve au bon endroit. À peine se sent-il mal dans sa peau. Mais cette désagréable impression d'être étranger à son propre corps est fréquente chez lui. Ordinairement, lorsque cette affection le prend, il se replace les traits du visage pour y être plus confortable, tirant sur le masque de couenne dont il est recouvert, ajustant l'épiderme aux os, aux muscles et aux nerfs.

Pour Antonin, la mort ne pourrait ressembler à cela : un simple prolongement de la vie, un état indéfini où vous êtes ignoré de ceux qui restent. Ce serait trop bête. Lui-même deviendrait alors un fantôme — et un bien triste fantôme, sans chaîne à faire claquer ni drap blanc à virevolter, sans personne à effrayer. Mais que connaît-il de l'au-delà et des fantômes? Peut-être est-il un spectre après tout. Résolu à connaître le fond de l'affaire, Antonin tente une expérience. Sans même prendre d'élan, il se jette rapidement contre un mur de stuc de son appartement. Il ne le traverse pas, mais est projeté sur le sol par le choc, la cloison n'aimant pas les rencontres imprévisibles. L'arrière-train d'Antonin absorbe d'abord le coup. Puis, son nez le fait souffrir à retardement : une douleur agressive élanche dans l'arête qui descend entre ses deux yeux. Les vérités font parfois mal, littéralement. Antonin n'est pas immatériel. Il s'y attendait.

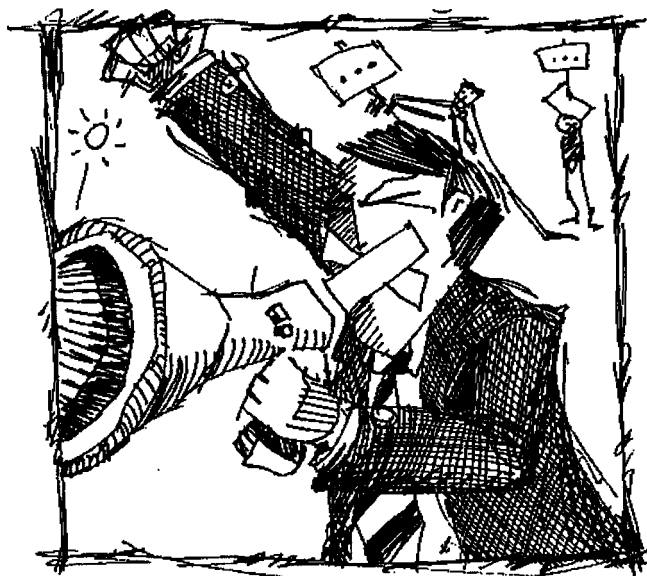
Il s'y attendait car au fond de lui, Antonin sait pertinemment ce qui se passe. L'explication la plus raisonnable est aussi la plus inconcevable et la plus absurde : il a disparu aux yeux du monde. Il a été déclassé de l'échelle de la perception. Le mur devant lui a dorénavant plus d'importance. Les bibelots qui parsèment son appartement ont

davantage de poids. Les édifices, les usines, les rues, les ponts, les voitures, les lampadaires, les escalators, les lobby, les statues qui partagent son existence quotidiennement n'ont pas pris du grade; Antonin a perdu du galon. Sa place était vacante depuis dix minutes au bureau et on l'a simplement attribuée à Roule-Raoul, qui lui-même n'a pas remarqué sa présence. Le directeur n'a pas fait semblant de ne pas le voir, il ne le voyait pas, point. Peut-être avait-on aussi retiré son nom des listes d'attribution de tâches et pourquoi pas du registre des présences et de la paie. En y réfléchissant bien, Antonin conçoit que cette invisibilité ait pu s'installer progressivement. Elle l'a envahi petit à petit. En effet, on a commencé à l'ignorer bien avant cette fatidique journée. Par exemple, on le bousculait quotidiennement dans les lieux publics, mais cela s'était intensifié ces derniers temps. Au départ, la plupart des gens s'arrêtaient et s'excusaient. Puis, on ne s'arrêtait plus du tout et on lâchait à la course de minces regrets. Depuis quelques jours, on ne prenait même plus cette peine, on fonçait droit sur lui et on continuait sa route. Et puis, dans les boutiques des centres commerciaux, dans les épiceries, Antonin avait une constante difficulté à se faire servir. Peut-être n'était-ce pas lui aussi qui évitait ses collègues au travail, dans les couloirs, à la cantine, mais eux qui n'avaient cure de sa présence. À bien y penser, lorsque ses fonctions le contraignaient à parler aux autres employés du dix-septième, qu'il devait quérir des informations ou réclamer un formulaire, il lui fallait toujours élever le ton. Et chaque jour, il fallait l'élever un peu plus.

« Vous faites maintenant partie des statistiques. » Les paroles de l'inquisiteur lui apparaissent maintenant comme un décret. Antonin n'est plus qu'une statistique négligeable, que le citoyen moyen, qu'un membre anonyme de la majorité silencieuse, si bien qu'on n'en tient plus compte. Il a rejoint le rang des invisibles.

À force de n'être rien, Antonin est devenu de trop.

14a. Ne jamais parler, toujours écouter



Jusqu'au creux de ses os, Antonin ressent son imperceptibilité. L'inconsistance loge dans son organisme, elle se mêle à sa fibre, s'insère entre ses organes. Il l'éprouve pleinement mais ne peut se résoudre à l'accepter. N'être ni vu, ni senti, ni entendu, cette perspective le terrifie autant qu'elle l'intrigue. Sans doute est-ce seulement une fabulation de son esprit malade. Mais si c'était vrai? Comme perchée au bord d'un gouffre vertigineux, sa raison balance et manque perdre l'équilibre. Tiré par tous les coins, par tous les bouts, Antonin hésite à croire à cette aberration. Il y croit, il veut y croire, il n'y croit pas, il ne sait plus... Pourtant, il doit savoir. Il doit avoir le cœur net, propre comme un sou neuf, blanchi de ses chinoiseries. Il doit s'assurer que son jugement ne défaille pas. Il y a urgence. La machine est en feu, la machine dans sa tête, dans sa peau, dans son cœur, qu'il a gros, palpitant. Son grondement mécanique persiste et insiste : il lui bat les tempes. Antonin se précipite au miroir de la salle de bain, pour découvrir son reflet intact.

Il se mire un instant dans la glace : rien ne paraît différent. Peut-être cela ne veut rien dire. Peut-être que le mal est ailleurs.

Dehors, il trouvera des preuves, il pourra tester cette sensation irrationnelle qui le tenaille. Tout lui commande de sortir sur-le-champ. L'après-midi s'amorce à peine, Antonin a tout son temps, mais tout le presse. Dans sa hâte maladroite, il enfile d'autres vêtements, une chemise débraillée et un froc délavé qu'il prend dans une pile de lessive fraîche tout près de son grabat. Il s'emmêle dans les manches de la chemise et dans les jambes du pantalon, trébuche à une ou deux reprises, comme une pieuvre étourdie qui s'habille, qui fait un striptize à rebours. Il saute dans ses souliers et se jette à l'extérieur histoire de vérifier s'il n'est qu'une statistique, qu'une quantité négligeable, histoire de constater si personne ne le voit ni ne l'entend, s'il réfléchit du paysage, si sa présence est si maigre, histoire de jauger l'ampleur de son anonymat.

Antonin court dans les rues lisses de cette métropole de technocrates décolorés, aguerris à la civilisation. Il y en a des milliers qui se suivent et se déplacent par essaims successifs, en bandes latérales. Aux feux de circulation, ils s'immobilisent, ils repartent. Antonin se mêle au groupe, se fond dans la foule puis choisit une proie. Il se jette au cou d'un technocrate bourru. Tentant d'en décrocher une réaction, même insignifiante, il l'embrasse. Ce passant file tout devant, ralentissant à peine sa course quand son invisible assaillant s'empare de sa jambe et se laisse traîner, comme un enfant immodérément affectueux. Sans mot dire, le passant se laisse bêtement utiliser comme moyen de locomotion sur quelques mètres.

Puis, Antonin grimpe à un lampadaire, s'y agrippe d'une main et de l'autre se frappe la poitrine à la manière d'un gorille à l'ego démonstratif. Il hurle pour faire encore plus simiesque. La cohue ignore ce pitre qui se prend pour un primate. Antonin descend

de son juchoir, gueule des propos gras à la face d'un de ces clones en costume noir, le suit en le singeant, lui desserre la cravate, lui défait la ceinture; mais l'homme continue à marcher, clopin-clopant, les pantalons sur les chevilles, la cravate toute tordue. Les badauds n'ont que faire de ses cris d'hurluberlu et de ses enfantillages.

Certes, Antonin semble médiocrement visible, mais cela n'est pas encore assez pour le convaincre : les gens de la rue sont par nature tristes et tendent à s'isoler de leurs semblables, à occulter mordicus la présence des autres, comme s'ils évoluaient seuls dans une bulle roulant son chemin sur le pavé, une bulle hermétique qui ne peut se heurter ni s'ouvrir à quoi que ce soit, à qui que ce soit.

Démuni d'attention, quêtant de la visibilité, Antonin trotte alors jusqu'à l'hypermarché, chef-lieu de la consommation et de l'air climatisé à rabais. En chemin, Antonin accroche tous ceux qu'il croise, il joue du coude, donne de l'épaule, concasse du pied, toise les yeux méchamment, dévisage avec une rude impolitesse. Il crie aussi. Personne n'en fait de cas. La conviction d'Antonin se renforce peu à peu, cette indicible conviction d'être devenu un abonné absent de la perception.

Antonin arrive enfin devant le grand *K* rouge luminescent qui défigure la façade de l'hypermarché et qui en identifie les propriétaires, l'entreprise *K International inc.*, elle même franchise du conglomérat *Globus*.

Toutes pareilles et pourtant, toutes les mêmes, des dames se précipitent par troupeaux vers les larges portes coulissantes qui s'entrouvrent lorsque le dispositif électronique de détection les repère. À leur suite, Antonin tente une entrée qui se solde infructueusement. Les portes demeurent closes et son nez s'y rive. Antonin recule pour se mettre bien devant l'œil électronique, il agite les bras, effectue quelques bons sur, va

jusqu'à s'essayer à quelques pirouettes ludiques; sans succès. Les portes coulissantes ne coulissent pas devant sa minimale réalité.

Une autre dame sans âge approche, véritable sosie de toutes celles qui l'ont précédée. La même coiffure de papier mâché, le même teint artificiel, la même silhouette de quille, la même démarche ampoulée, contenue, forcée, les mêmes bijoux en plastique véritable, le même ensemble en étoffe de viscose, le même style étoffé emprunté à un magazine de mode. Tout le monde se ressemble. Lorsque cette dame passe devant lui, Antonin se jette sur son dos et s'y agrippe comme une tique sur un chien crasseux, comme un rat sur une carcasse. La dame ne flanche pas. Son paquet sur le dos, elle passe d'un pas allègre devant l'œil électronique, qui la reconnaît aussitôt, comme une habituée, et qui lui ouvre toutes grandes les portes. Grâce à ce subterfuge, Antonin parvient à mettre les pieds dans l'hypermarché.

Un monde immense s'offre alors à lui, dans toute sa décadence immaculée. Le linoléum blanc et lustré s'étend sur des kilomètres de surface plane. De puissants tubes halogènes répandent sur tout l'hypermarché une lumière presque divine, expansive. De longs rayons d'étagères se suivent avec une régularité déconcertante. Sur ces rayons, des bocaux rouges, verts, jaunes, bleus sont regroupés aux côtés de boîtes de lessives arborant des logos dynamiques, symbolisant le mouvement. Ces boîtes voisinent elles-mêmes des cannages recouverts d'étiquettes corporatives au graphisme étudié, des sacs celés sous vide, des contenants translucides, des plats de polystyrène enveloppés dans une pellicule glacée. Tout est rangé par forme. Les cubes ensemble, les cylindres coude à coude, les octogones en rang. On amoncelle également ces produits par couleur. On les place aussi côte à côte selon leur éventuelle utilité. On prend surtout garde de ne pas mélanger les marques de fabrique entre elles, pour ne froisser personne, pour ménager

les susceptibilités des corporations dont les produits s'entassent sur les rayons, et qui aimeraient bien les y voir seuls, sans concurrence, rois et maîtres de l'hypermarché. Corporacisme oblige, on n'entremêle pas les marques. Tout est étiqueté, tout a un prix. C'est bien suffisant comme distinction.

Au bout de chaque rayon, des caisses enregistreuses compilent les achats, pèsent les denrées et débitent les crédits, retirent les sous des cartes bancaires. Ces caisses enregistreuses sont mollement activées par des caissières lasses, jeunes mais déjà usées par leur répétitive répétitive répétitive tâche. On discerne à peine sous leurs traits les jolies filles insouciantes qu'elles ont autrefois été. Leurs figures sont accablées de soucis. Elles non plus n'ont pas dû passer l'examen du Collège de Normalisation. Peut-être leur candidature n'a-t-elle pas même été retenue. Le sort a décidé pour elles qu'il serait bien noir et qu'il leur faudrait travailler, vraiment. Aussi, elles travaillent, pour de vrai. Dans de grands sacs de papier brun, elles emballent les courses des autres, de ces clients qui finissent par se confondre tous, qui tous repartent l'air heureux, satisfaits d'avoir tant acheté, d'avoir si peu dépensé, d'avoir monstrueusement économisé. Ils ne se doutent pas que s'ils ont payé moins cher leurs biscuits de plancton diététiques, c'est que le gérant de l'hypermarché a coupé la différence sur le salaire de la caissière, pour ne pas affecter le précieux profit.

Antonin contemple tout cela comme s'il le contemplait pour la première fois. Il observe les gens errer en silence entre les rayons, poussant leur petit panier sur roulettes schizophrènes, s'immobilisant un moment, prenant des articles entre leurs mains, les retournant pour en découvrir le prix, puis les déposant dans le panier avant de reprendre leur périple vers de nouvelles tablettes, vers de nouvelles emplettes. Antonin décide de suivre l'un d'entre eux, un grand sec, aux membres décharnés, les cheveux en brosse.

Profitant que sa victime stationne brièvement son panier, il y prend place et se laisse conduire jusqu'à l'allée des surgelés, où il descend. Son chauffeur continue ses courses et il tourne le coin pour disparaître à jamais de la vie d'Antonin, qui n'en fait pas toute une histoire, étant habitué au détachement.

En se repliant de trois pas vers l'arrière pour ne pas finir écrasé par un panier de course allant à contresens, Antonin se bute le dos contre quelqu'un. Quelqu'une en fait, une femme filiforme, jolie, à la poitrine alléchante enchâssée dans un chandail chaleureux de toute évidence trop étroit pour tout ce qu'elle a. Un pendentif descend le long de son cou et va se nicher au milieu de sa gorge, comme un panneau indicateur qui dirait : *tout droit, suivez la flèche*. Antonin y pose un regard lubrique, regard peu discret qu'en d'autres temps il tairait entre ses paupières ou en cherchant vaguement dans une autre direction de quoi se distraire. Mais sa nouvelle condition d'humain anonyme, qu'il tient maintenant pour presque certaine, lui restitue quelques grammes d'audace. Timoré d'abord, hardi ensuite, gagnant en courage, il fixe de plus en plus intensément l'objet de sa convoitise. Puis il tend une main pour empoigner un de ces seins fiers, un sein qui garde bien haut la tête, un sein plein d'orgueil, qui nargue la gravité terrestre. Sa propriétaire se retourne sur ses talons brusquement, si bien qu'Antonin se dérobe d'un pas. Il constate rapidement que ce n'est pas pour le gifler, pas pour faire un scandale, pas pour ameuter les gardiens de sécurité; elle ne fait que déposer un repas surgelé dans son panier. Il se rassure puis se reprend, repart à l'assaut. Antonin glisse carrément, effrontément, impudemment toute sa main dans le corsage. Cette main enveloppe, presse et malaxe avec ardeur ce globe de chair ferme et doux. S'écouter, il la dévêtirait, il la libérerait de cette cage de polyester, de ce chandail décidément trop petit. Après d'éphémères hésitations, Antonin s'autorise à tirer avantage de son imperceptibilité. Autant en profiter dès maintenant, car rien ne lui

confirme que cette affliction s'est installée de façon permanente. Il ne s'explique pas encore toutes les implications de sa maladie, qu'il diagnostique provisoirement comme une carence en visibilité. Pour l'instant, il n'entrevoit que d'heureuses possibilités. Alors que la femme examine la composition chimique d'un repas surgelé qu'elle s'apprête à ranger avec ses autres achats, Antonin se risque à dégrafer un des anneaux qui la retient captive de ce chandail. Elle ne sursaute pas, ne s'inquiète de rien. La voie semble libre, aussi défait-il les autres anneaux, un à un, lentement. Le chandail entrouvert dévoile une somptueuse poitrine, pas même comprimée dans un soutien-gorge. Antonin se faufile derrière pour le lui retirer complètement. Il bouge les bras de la femme, comme si elle n'était qu'un mannequin flexible en résine de polymère, lui ramenant les épaules vers l'arrière. Antonin est en nage. Il sue comme s'il démontait quelque bombe à retardement, ou perçait quelque coffre-fort. Enfin, il la débarrasse de ce bout de tissu. *Tous pourront profiter de cette adorable vision maintenant.* Dans un élan de stupide enthousiasme, il scande à tout va aux clients de l'hypermarché, qui ne l'entendent pas :

– Je suis le libérateur! Je suis le libérateur!

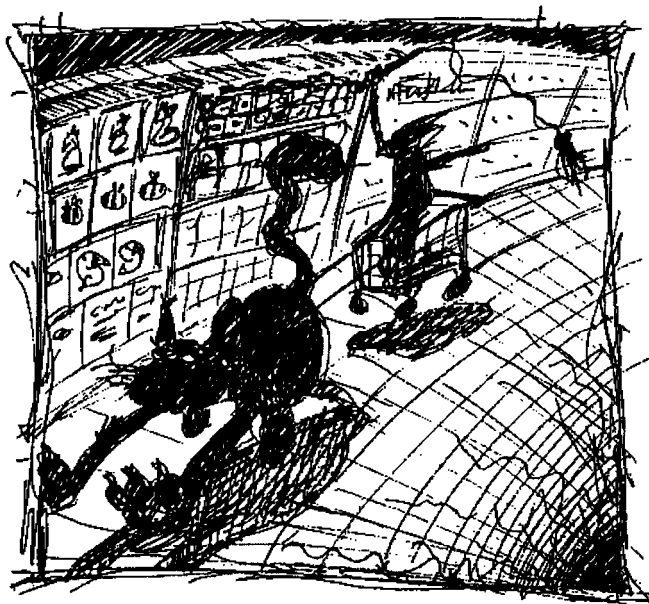
L'écho de l'hypermarché répète comme un vulgaire perroquet ce cri victorieux, puis se blase et cesse.

À l'étonnement d'Antonin, la nudité ne paraît pas gêner la femme. Elle continue à déambuler dans l'allée et à vaquer à ses occupations de consommatrice appliquée. Plus singulier encore, personne ne semble s'offusquer, parmi tous les gens qui y sont, qu'une femme se promène ainsi dénudée.

Personne ne prête attention à qui que ce soit ici. Personne ne veut connaître personne, et pourtant tous veulent être connus. Ils se comportent en étrangers les uns pour les autres, des étrangers que rien ne peut tirer de leur égoïsme aveugle. Et malgré

tout, Antonin continue à crier et à sauter de joie. Il n'a rien compris. À quoi bon vouloir se faire entendre : personne n'écoute.

**15a. Inventoriez froidement vos objectifs
comme s'il s'agissait d'une banale liste d'épicerie**



L'euphorie atteint Antonin, s'en empare de toute part, lui chavire la raison. Entre deux battements de cils, il entrevoit les lieux inimaginables où son nouvel état pourrait le mener. Pour la première fois de sa courte vie, il se sent tout à fait libre, il se sent touché par une liberté™ sans compromis, réelle, effective. Jusqu'à présent, quoi qu'il eût pu faire, il se trouvait toujours captif des sens des autres, son existence entière était gouvernée par le regard d'autrui. Toute sa vie, avant cette heure, il n'a été qu'un miroir réfléchissant banalement les attentes de ceux qui l'entouraient. Selon les situations, lorsque confronté aux gens, il ne faisait qu'adapter son attitude au contexte, se mettant au diapason de la plèbe, il calquait des mimiques sur son voisin, pour mieux s'y apparenter, il épousait les idées des autres pour qu'on l'accepte, puis tamisait ses pensées devant ses supérieurs hiérarchiques. Et encore, il taisait ses cris, ses élans d'idéalisme, ses idées perverses, ses

secrets, ses fantasmes de chaos, il dissimulait ses travers, sa bêtise, ses manies. En bon citoyen, il fléchissait devant la moralité ambiante et ses infinies subtilités. Il camouflait ses inoffensives incartades au règlement ou s'en vantait si l'auditoire s'y prêtait. Comme ses congénères, il se conformait à certaines règles tacites dans ses échanges, s'appliquait dans ses mouvements à une gestuelle significative et obéissait à d'étranges coutumes : quels vêtements porter pour telle occasion, comment se tenir à table, en société, quelle posture adopter pour telle circonstance. Antonin accomplissait ce qu'on attendait de lui en espérant qu'une sorte d'écho approbateur lui en revienne. Et comme les autres, il était prompt à juger ceux qui ne rentrent pas dans le rang de ses attentes. Intérieurement, il crache sur ceux-là, les méprise, comme ceux-là lui crachent dessus et le méprise. Tout le monde vit dans la pupille des autres, collé sur leur rétine. Partout il y a un œil. Partout il y a un regard oppressant à satisfaire.

Toute sa vie, Antonin fut ce miroir réfléchissant. Le voilà soudainement miroir sans tain. Le voilà affranchi. Devant cette perspective, il jubile et sautille dans l'allée des surgelés de l'hypermarché gigantesque. Le monde entier lui paraît démesuré, mais il se sent à la hauteur. Jamais il n'a éprouvé cette sensation auparavant. On dirait un courant électrique qui se propage dans ses entrailles, ou plutôt des ressorts qui pousseraient sous la plante de ses pieds ou une colonie de fourmis qui l'investiraient de bas en haut, comme leur fourmilière, et concentreraient leur fourmillement dans ses membres. Aucun mur n'est trop haut pour lui aujourd'hui, rien n'est hors d'atteinte. Possédé par cette force, il pourrait embrasser le monde dans l'espace de ses seuls bras. Mais, le monde n'en a que faire. Si ceux qui y habitent pouvaient l'entendre, Antonin leur crierait à tous : « Venez! Je ne fais qu'une bouchée de tous vos habits de barbelés, de votre peau-blindage, tous vos doigts comme des armes et vos poings comme des bombes, je les dévore comme je dévore vos

yeux qui portent des lentilles de caméras de surveillance, vos yeux électroniques si indiscrets, je gobe votre personnalité en code barres, vos âmes à numéros, vos cœurs-calculatrices, vos cœurs-tirroirs-caisses, vos cœurs-tribunaux, votre amour-loto. Toute votre haine, je l'avale! » Mais autour, on ne l'entend pas. Les gens s'enroulent dans une couverture d'indifférence, ils s'enferment dans une surdité volontaire. Antonin se contente donc de ruminer sa tirade très fort en lui-même, de peser intérieurement sur chaque mot, pour s'en persuader, pour y croire, pour alimenter le brasier qui se propage en lui à travers ses nerfs et dont il ne souhaite jamais l'extinction. En cet instant, sa joie, comme un remède, occulte tout et il oublie jusqu'à ses faiblesses et ses déceptions. Tous ses récents souvenirs s'effacent. Leur forme se désagrège et ne reste qu'une empreinte de douleur en Antonin, une douleur qui semble diluée dans quelque chose de plus grand et de contraire.

« Il fait soif! », proclame Antonin, surexcité. Pour satisfaire cette envie, il entreprend une course effrénée dans le labyrinthe de l'hypermarché, comme un sprinter poursuivi par une bête fauve. Il se faufille entre les personnes qui promènent leurs petits paniers de grillage métallique remplis à craquer. Il évite de justesse le mur du fond, fait une boucle et plonge dans une autre allée, sans perdre haleine. Son sinueux chemin dessine dans les couloirs de l'hypermarché un serpent débutant aux surgelés et dont la tête termine le tracé au rayon des alcools. À cette section du magasin, Antonin s'immobilise et observe attentivement les bouteilles qui se côtoient sur les étagères. Parmi les flacons et les fioles, il finit par distinguer sa décoction préférée, de l'éther éthylique à 40 degrés. Il s'empare d'une bouteille, la plus dispendieuse évidemment, en dévisse le bouchon et boit à même le goulot. Deux filets de ce liquide froid glissent par les commissures de ses lèvres, suivent les sillons qui mènent au menton et vont mouiller sa chemise. Il boit d'un trait près du quart du carafon. La tête lui tourne instantanément, sa

gorge et son ventre se réchauffent. Il se sent bien. Alors qu'il penche son corps vers l'arrière en soulevant la bouteille d'éther, le goulot bien assis sur sa bouche, Antonin s'affaisse sur le carrelage comme un gratte-ciel qui s'écroule, maladroit. Au terme de son irrésistible chute, ses dents s'entrechoquent. Pris d'un délire incontrôlable, il rit de ce rire expansif dont il n'use guère en temps ordinaires. Il le réprime au bout de quelques secondes dans un hoquet sonore et se relève en titubant.

Antonin est à peine debout sur ses pattes que, dans un coup de vent, comme un ouragan, un client de l'hypermarché lui file sous le nez, en poussant un panier presque vide. Par l'air ainsi soulevé, une mèche de ses cheveux tressaille et quelque chose se met à travailler dessous le scalp. Ses méninges débattent de la tangente à donner au cours des événements. Ayant rapidement délibéré, elles tranchent pour une fête. Antonin doit profiter de cette transparence chronique dont il est indisposé, se gâter, s'offrir quelques réjouissances. Il songe à son estomac qu'il n'a pas rempli depuis la veille, à l'exception de l'éther à 40 degrés dont il s'est inondé. Il songe à son garde-manger dépeuplé de victuailles et à son armoire à glace dans laquelle prolifère le vert-de-gris.

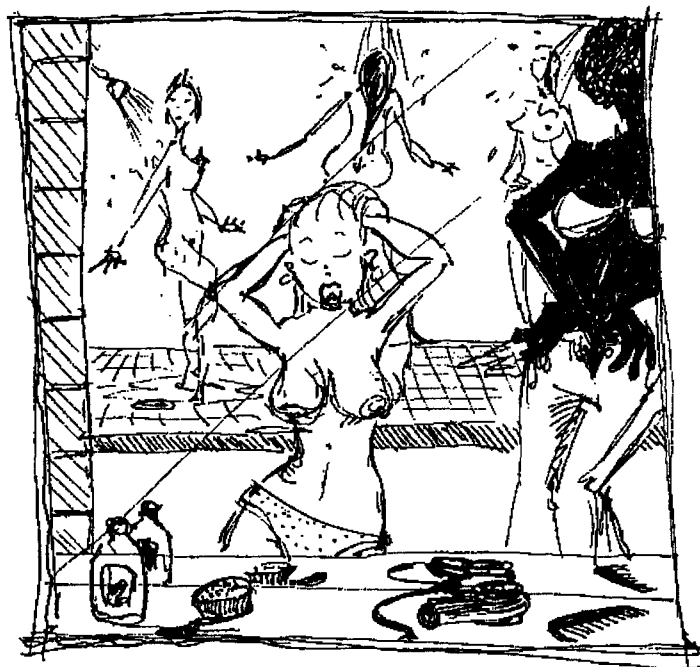
Laissant là sa bouteille, ouverte et à demi-bue, il rejoint le consommateur qui vient à peine de le dépasser, s'y cramponne et attend qu'il stoppe. Sa liste d'épicerie en main, l'homme, petit et renfrogné, comme ramassé en boule, se tourne vers un présentoir de paquets de biscuits. Antonin en profite pour lui subtiliser son panier. Sans se retourner, il pousse rondement l'engin dans l'allée. Une des roulettes, frénétique, ne semble se décider sur une direction à emprunter. Cela n'empêche pas Antonin de se servir du panier comme d'un bolide de course, un pied sur le grillage du fond et l'autre servant de propulseur. Freinant chaque fois brusquement, il effectue çà et là quelques haltes pour se ravitailler en denrées onéreuses, si onéreuses en fait, qu'en d'autres circonstances il ne

s'en permettrait pas l'achat. Les bouteilles d'hydromelon, d'éther et de pisse-bulles, les glaces odorantes, les petits pains faits de chocolat bleu, les pampeluches, les limousettes à chair rougeâtre, les citronadines, les orangeresques et les pommerines confites, les archi-chauds, les radis-raides, les courgeons jaunes, les escargots baveux, les écrevisses visqueux, les langoustines-siamoises, les œufs de léviathan, l'huile de coude première pression, le café brûlé, le bidon d'eau parfumée, le papier hygiénique en soie pure triple épaisseur, les mouchoirs vaporisés d'antiseptique et d'antibiotique, sans oublier les céréales pour enfants, des qui pourrissent les dents, des qui râpent le palais tant elles sont sucrées.

Les couleurs et les formes et les odeurs s'entassent dans le panier, sur le point de déborder. Antonin le remorque jusqu'à la sortie, défilant devant une légion de caissières, d'agents de sécurité et de garçons de course aveugles. Personne ne l'intercepte, ni ne crie « au voleur! », aucune alarme ne se déclenche. Antonin vole impunément et sans remords, faisant fi des dispositifs de sécurité et des menaçantes matraques des gendarmes. Quittant le K géant, il gagne la rue, s'élance sur le trottoir. Le trottoir devient bientôt une pente abrupte qu'Antonin Antonyme dévale en poussant son panier, hurlant des hurlements de conquérant.

b. addition

1b. Les objets dans le miroir sont plus près qu'ils n'apparaissent



Le tapis de l'appartement exigu est jonché de bouteilles à moitié vides, de sacs plastique chiffonnés en boule, de papier d'emballage déchiqueté, de rubans et de fils, d'objets hétéroclites encore dans leur boîte, de bibelots renversés ou brisés. Des caisses d'appareils électroniques amoncelées contre les murs grugent une large partie de l'espace. Les tours de livres ont fini par s'écrouler et se fractionner lamentablement pour se répandre partout au sol. Des vêtements neufs sont jetés épars sur le divan, sur la table basse, au dossier des chaises, accrochés aux poignées de portes, lancés sur le rebord en faux bois de l'unique fenêtre de cette tanière humide. Les restes d'un festin pourrissent sur une petite commode mal vernie et une odeur nauséabonde emplit toute la pièce,

croisement infect d'une haleine putride saturée d'alcool et de nourriture qui se décompose dans l'ombre. Au beau milieu de ce charivari ménager, Antonin cuve son éther en contemplant d'un œil embué le stuc du plafond.

En quatre jours, les pieds d'Antonin n'ont pas touché terre, portés dans les airs par les ailes d'une sensation nouvelle, quelque chose comme du bonheur[®], mais sous une forme inconnue, ni en comprimé ni en succédané. Flottant sur cette sensation supérieure, mais qui chaque heure s'amenuise, Antonin s'est fait une fête. Il s'est empiffré de mets scandaleusement chers, s'est soûlé de boissons exotiques aux parfums enivrants, il s'est laissé aller la tête, comme on lâche la ficelle d'un ballon gonflé à l'hélium pour qu'il s'envole. Il a tâché de tirer le maximum de sa visibilité défaillante. Il en a testé les limites, a cherché à les éprouver, à trouver la faille, le point de rupture de l'imperceptibilité à la perception. Protégé par son manteau d'anonymat, il a souvent arpenté la Cité comme s'il en était le souverain, sillonnant les quartiers cossus, traînant surtout dans les grands magasins, d'où d'ordinaire on l'aurait certainement chassé, à dévaliser l'inventaire des boutiques, repartant en sifflant avec des paniers remplis à craquer de gadgets, d'étoffes, de menus objets dénués d'utilité, parés de fioritures, des objets qui brillent, qui irradient, des objets dorés faits pour être regardés, des objets dont il n'aura jamais usage mais qu'il subtilise pourtant, obéissant à une seule logique : quelque chose lui plaît, il se l'octroie. Puisqu'il n'est plus de ceux qu'on perçoit, Antonin entre partout et se sert, ne paie pas et part. Personne pour le prendre sur le fait, la main dans le sac. L'argent n'a pas d'importance pour celui qui n'appartient plus au monde de l'apparence. Antonin le sait, puisqu'il a déjà profité de son invisibilité pour faire les poches des passants et les caisses des commerçants et comprendre rapidement que cela ne servait à rien. De fait, Antonin

est exclu du cercle traditionnel de la consommation : travailler pour dépenser, dépenser trop et travailler pour rembourser, travailler trop et dépenser pour se consoler.

Comme l'odeur ambiante devient de plus en plus suffocante et que le stuc du plafond l'ennuie à la longue, Antonin décide de se lever et de sortir se balader au hasard dans la Cité afin d'aérer un peu ses idées. Hors de son cocon, l'air est aussi mauvais. L'atmosphère sèche et viciée de la rue emplit les poumons d'Antonin, qui toussote dans son poing puis remonte le col circulaire de son blouson pour s'en faire un filtre de fortune.

Les immeubles sont bas dans ce quartier, si bien que les cheminées d'usines au loin paraissent surgir de façon surnaturelle des toits. Sous les brasiers noirs et menaçants qui s'élèvent dans le ciel, Antonin marche à l'ombre des auvents en toile polythène qui surplombent les nombreux commerces ayant pignon sur rue. Il admire les devantures, leurs enseignes électriques chatoyantes, il lèche les vitrines des bijouteries, des confiseries, des merceries et des marchands de meubles hi-tech. Les laveries automatiques, les boutiques d'importations, les grandes chaînes commerciales se succèdent. Antonin s'arrête dans une boulangerie fine, vole un beignet bleu saupoudré de sucre qu'il engloutit aussitôt et reprend sa promenade. Un peu plus loin, des gens font la file aux guichets confessionnaux et aux guichets bancaires. À une intersection, un méga-complexe de salles de cinéma présente les nouveaux films, les plus grands succès. Antonin n'entre pas. Les affiches des films ne lui inspirent rien. Sur ces affiches promotionnelles, il y a trop de flammes, de revolvers, de voitures, trop de beaux visages figés, d'étoiles, de poings brandis, de drapeaux glorieux à l'arrière plan, les titres sont trop ronflants avec leurs *ultimes* et leurs *fatals* trop récurrents. La magie cinématographique ne prend plus avec Antonin. Il connaît trop l'intimité des acteurs et actrices qui peuplent ces films, la vie sexuelle des vedettes étant maintenant un sujet d'intérêt public... Puis la fin

des films est invariablement la même, obéissant à la dictature du public, qui a déjà tout décidé lors des projections-tests.

Adjoint au méga-complexe, un centre de divertissement propose les derniers jeux virtuels sur consoles. De l'extérieur, on entend le bip-bip des flippers, les bruits d'explosions synthétisés et des mitraillettes qui s'affolent sur les écrans 3D, on entend le cliquetis des gâchettes et des manettes, on entend les enfants crier de joie.

De l'autre côté de la chaussée, une enseigne criarde finit par interpeller Antonin dans toute sa grandiloquence visuelle au néon rouge. C'est celle de *Maxform Globus*, un gymnase franchisé établi dans ce quartier corollaire au centre-cité, dans une large bâtisse recouverte de panneaux de néoprène gris argenté fixés par des lattes de métal.

Ne pouvant résister à l'appel de l'enseigne, Antonin traverse la rue et pousse la porte du *Maxform*.

Il pénètre dans un large vestibule. Il progresse à pas feutrés comme s'il se trouvait dans une cathédrale, dans le temple de la béatification de l'image de soi. À l'issue de ce couloir, il débouche sur une spacieuse pièce aux murs recouverts d'immenses miroirs. Cette pièce déborde d'instruments divers où s'entrecroisent des poutres d'acier, des chaînes, des poulies, des poids et des contrepoids. Pour Antonin, ces instruments s'apparentent à des outils de torture d'un autre âge, le moyen probablement. Des hommes et des femmes y prennent place en exécutant à répétition différents mouvements tout en serrant très fort les dents. Ils bougent et grognent et suent et font saillir leurs muscles turgescents devant de larges glaces approbatrices.

Piqué, Antonin dévisage la clientèle. Tout au fond, un entraîneur tient une fille par la taille et la fait se mouvoir dans diverses positions comme une poupée articulée. Retirés dans un coin, deux énormes hommes en slip de spandex étroits comparent leurs biceps et

adoptent tour à tour des poses, comme des paons orgueilleux participant à un concours de Monsieur Univers. Ces bêtes de somme à apparence vaguement humaine semblent dépourvues de cou tant leur tête est enfouie profondément entre leurs trapèzes boursoufflés. Antonin grimace, puis, se rappelant ses bras flasques et son petit ventre replet, il se sent honteux.

Écrasant Antonin d'un coup de rein, deux jeunes femmes altières s'avancent vers les deux haltérophiles en balançant leur fessier comme un métronome. Dans une synchronie de ballerines, elles lancent simultanément leur serviette-éponge par-dessus l'épaule et se mettent à causer aux hommes, qui visiblement les intéressent. Elles gloussent comme des animaux de basse-cour et font des gestes suggestifs. Leur conversation épuisée, elles les quittent pour gagner le vestiaire où Antonin les suit.

Les portes battantes claquent devant lui en soulevant une vapeur dense. Derrière cette vapeur, une vision chargée d'érotisme. Des femmes vont et viennent nues ou simplement vêtues de sous-vêtements affriolants. Certaines ont la tête enrubannée dans une serviette, d'autres les cheveux détachés et humides qui tombent en frisant dans le dos. C'est un cortège de brunettes, de noires, de châtaines, de rousses-rousses et de blondinettes. Certaines arborent une toison au poil dru et serré comme du tapis gazon artificiel, d'autres ont le sexe rasé. En toute connivence, elles s'échangent des propos d'une banalité assumée. Antonin s'avance vers les douches où plus d'une dizaine se savonnent, s'huilent, s'oignent. Devant tant de propreté, Antonin les imite et se rince l'œil. Mais le cœur n'y est pas et il finit par rapidement s'embêter, car il n'éprouve plus de réel plaisir dans ce voyeurisme gamin. Ce petit manège, il l'a déjà fait la veille et l'avant-veille dans les cabines d'essayage d'une grande surface.

Antonin se retire alors et retourne dans la rue où l'air le prend à nouveau aux bronches. À chaque inspiration, ses poumons se sclérosent, l'oxygène s'y fige et l'expulser est pénible. Néanmoins, Antonin continue sa marche : cette atmosphère morte vaut mieux que les émanations de son appartement.

Sur sa route aléatoire, il évite habilement les passants et ce vigoureux slalom finit par le mener, sans qu'il eût loisir de s'en apercevoir, devant le poste barrière du quartier des cadres. Il traverse les barbelés à la barbe des milices armées qui régularisent l'entrée dans ce secteur où tous ne sont pas admis, où il faut montrer patte blanche, avoir carte blanche et certificat de résidence plastifié. Au-delà de cette frontière municipale, dans ce quartier privilégié, les maisons sont spacieuses et semées à bonne distance les unes des autres. Des jardins luxuriants où poussent des arbustes factices et des plantes vivaces postiches encerclent ces colossales résidences qui appartiennent aux heureux bénéficiaires de l'ultime promotion sociale et à leurs héritiers, promus *de facto*. Des haies presque vraies délimitent ces propriétés en de parfaits rectangles qu'agrémentent çà et là piscines creusées, terrassements et plates-bandes. Tout autour du quartier, d'immenses pans fabriqués en contreplaqué de substitut de bois sont élevés très haut au-dessus du sol et peints en divers tons de bleu pour donner l'illusion du ciel, pour donner l'illusion que rien n'existe passé ce mur. Ébahi, stupéfait, retourné par ce décor saugrenu, Antonin se met à résonner en binaire, comme un ordinateur, des sous-routines s'activent, ses méninges compilent et un témoin lumineux s'allume : « [erreur système] ».

Cherchant par où aller à gauche, Antonin circule entre les villas, contemple l'étalement de richesses sur les façades et fourre son nez dans les lucarnes pour juger de la décoration. Sur la boîte postale d'un pavillon de style maximaliste, une inscription soulève en lui des interrogations. Cette inscription, « *Monsieur Manuel Gance et famille* »,

n'est pas étrangère à Antonin. *Manuel Gance*... Il se rappelle avoir vu ce nom à plusieurs reprises, imprimé dans la case *destinataire* de documents de travail parachutés dans son cubicule. Monsieur Gance est le président-directeur général du fonctionnariat public, ce même fonctionnariat pour lequel Antonin travaillait encore il y a cinq jours. Dans le cadre de ses anciennes fonctions, Antonin n'avait jamais pu rencontrer ce monsieur Gance qui, lui, officiait des étages plus haut, tout au sommet de la tour de bureaux, sur le dessus du classeur à fonctionnaires. Néanmoins, l'ex-employé connaît ce nom, son aura, sa légende. Cette légende, souvent relatée, dit que cet homme, un financier ingénieux, a triplé sa fortune personnelle en profitant de la vague de privatisation que soutenait la nouvelle démocratie de marché. Dans la spirale de ce mouvement économique, quelques tractations audacieuses lui auront permis de mettre la main sur le lucratif contrat des affaires publiques. Ce genre de transactions devait lui payer ce style de vie, ce pavillon aménagé, les fourrures de sa femme et sa descendance diplômée. Tout ce succès avait d'ailleurs valu à Manuel Gance de se voir consacrer une hagiographie, ouvrage édifiant récemment paru aux *Presses de la Cité*.

Il ne sait trop pourquoi, mais Antonin désire connaître cet homme dans son intimité. Il veut fouiller la vie de ce personnage influant qui chaque deux semaines autorisait le virement de son maigre salaire sur son compte bancaire anorexique. Antonin écarte donc la grille de l'entrée et s'engage dans une allée de pierres ciselées en blocs identiques. Tout au bout, se trouve une porte aux dimensions et au dessin exagérés, porte qui est évidemment verrouillée. Antonin sonne et une domestique en uniforme vient ouvrir. Le temps que celle-ci constate qu'il n'y a personne et Antonin se faufile derrière elle dans l'embrasure.

Ce qu'il voit alors le renverse. Ce n'est pas le cristal des chandeliers, ni les tableaux de maîtres, ni les meubles de luxe, ni les planchers cirés, ce n'est pas les draperies qui enrobent les majestueuses colonnes, ce n'est pas le marbre autour du foyer, ni ces vases qui pourraient se briser d'un seul regard, pas plus que ces tapis affreusement beaux au tissage délicat ou ces ornements subtils ou cette tapisserie exquise. Ce n'est rien de tout cela, c'est tout cela à la fois. Chaque chose se niche agréablement dans son environnement. Chaque chose s'accorde avec l'autre dans une habile continuité. Le plus insignifiant détail n'a pas été négligé. La maison respire la propreté, le confort et la tranquillité.

La domestique prend les devants et Antonin talonne son guide jusque dans un salon spacieux au plafond voûté. Pendant qu'époussette à gauche à droite la femme en uniforme, il s'assied dans un fauteuil rétractable tout à fait moelleux et dispose ses pieds humides de sueur contre le feu qui grésille dans la cheminée. Il se sent immédiatement bien. Son dos se dénoue, ses épaules se relâchent, ses mâchoires se décrispent. La pièce est à une température idéale, un doux parfum y flotte.

Antonin n'a pas vu le reste de la villa mais il s'imagine très bien chacune des pièces. Des boudoirs comme celui-ci, ces murs doivent en compter plus d'un, tous aussi divins, aussi calmes, aussi apaisants les uns que les autres. Chaque centimètre de cette demeure doit être délectable, chaque chambre, chaque salon, chaque salle d'amusement, salle à manger, salle de bains, chaque cabinet, chaque penderie doit dégouliner de luxe.

Un profond soupir s'échappe de la bouche d'Antonin. Cette délicieuse aisance, il ne pourra jamais vraiment la goûter pleinement. Dans ce fauteuil, installé douillettement devant un feu de foyer, Antonin sait pertinemment qu'il n'est pas chez lui, pas à sa place. Peut-être, du temps où sa présence était encore notée, pouvait-il rêver à un pareil palace,

rêver de l'acquérir à force de travail et de persévérance, d'audace et de timing, d'opportunités saisies et de probabilités exaucées. Maintenant, il n'y a plus moyen. Cette possibilité s'est éteinte en même temps que sa visibilité. Cette maison, et sans doute la vie qui vient avec elle, il ne peut que la squatter, elle ne peut être sienne, elle ne pourra jamais lui appartenir. Il n'est qu'un visiteur invisible de passage pour un bref moment, pas même assez longtemps pour occuper la chambre d'invités.

Il y a quelques jours seulement, du point de vue de l'ancien Antonin, cette abondance l'aurait tout bonnement dégoûté. De loin en loin, du fin fond de son minable appartement, de son cubicule, de sa pathétique petite vie, ce faste et cette richesse lui auraient été intolérables, comme l'étalage indécent d'une injustice flagrante. Pourtant, à cet instant, ce faste, cette richesse, il les désire ardemment, comme rien au monde. Il aimerait que ce soit SON fauteuil, SON chaleureux foyer, SON boudoir, SA maison. Il aimerait que cette divine somnolence, cet engourdissement qui gagne paisiblement ses membres, soit à jamais en lui.

Bercé par cette fantaisie, entre deux longs battements de paupières, Antonin s'assoupit.

Lorsque s'ouvrent à nouveau ses yeux dans une grande confusion de temps et de lieu, un homme se trouve près de lui, sur la causeuse, dans l'angle, un homme en bras de chemise, le col déboutonné et les cheveux gominés. L'homme tourne les pages d'un journal d'affaires, les pieds étendus sur une petite table de centre. Il allonge sa main blanche aux ongles soigneusement manucurés vers un plateau et saisit une petite tasse dans laquelle fume un breuvage chaud qu'il se met à boire par courts traits. Cet homme a un air si distingué derrière ses lunettes à écailles que ce ne peut être que monsieur Gance.

Flottant dans une robe à carreaux, une gamine aux longues nattes bondit dans le salon et se jette au cou du business man. Elle l'embrasse affectueusement sur la joue et, dans cet enlacement spontané, le journal est froissé. L'homme sourit et écarte sa lecture. L'enfant grimpe sur les genoux de son géniteur.

– Tu es rentrée de l'école? Et ta maman?

– Dans la cuisine, elle donne à Manala les instructions pour le dîner.

De fait, on agite des chaudrons dans une autre pièce. Une odeur piquante se répand dans toute la villa.

– Qu'est-ce qu'on mange? Ça sent rudement bon.

– Sais pas.

– Et ta journée?

– Nan. L'institutrice est méchante avec moi. Et elle louche. Et elle est laide.

– T'en fais pas, ma puce. Ils m'ont promis qu'ils changeraient d'ici une semaine.

Antonin trouve le spectacle charmant. Une éblouissante femme gainée dans un tailleur et montée sur talons hauts vient rapidement agrémenter le tableau. Elle distribue des baisers sur le front de la petite et sur les lèvres de son mari. Ils envoient l'enfant s'amuser et les heureux époux se dispensent quelques caresses anodines, se cajolent, se câlinent, se racontent leur journée, s'écoutent, s'approuvent mutuellement, se prodiguent des conseils, se félicitent puis se séparent, battant en retraite dans leur salle de bain respective.

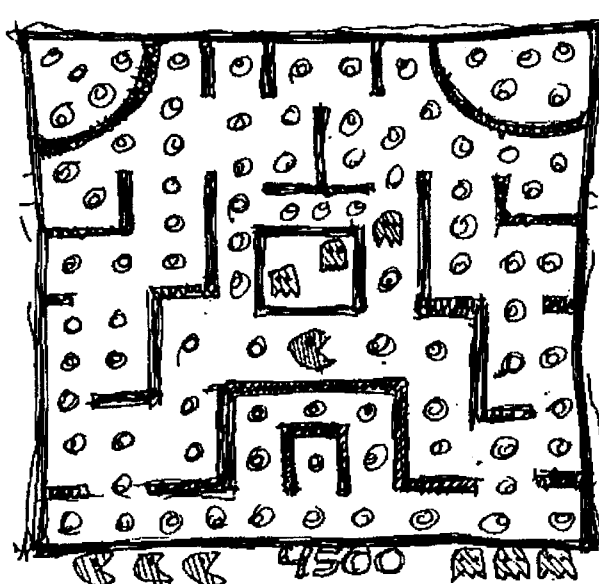
La maisonnée se réunit dans la salle à manger où un repas chaud et sophistiqué leur est servi dans des assiettes de porcelaine ornées de motifs bigarrés. Massif, le buffet est garni d'une nappe crochetée, d'argenterie scintillante, de serviettes de table immaculées, de plats de service, d'une soupière, de coupes et de gerbes de fleurs en

plastique. Le père, la mère et le rejeton mangent dans un silence respectueux, mastiquent chaque bouchée longuement, s'épongent régulièrement le coin des lèvres et, une fois leur repas terminé, se renversent sur leur chaise, signe d'un évident contentement. Au bout du buffet, Antonin observe, fasciné. Il participe à un repas de famille pour la première fois lui semble-t-il. À moins que sa mémoire ne défaille. Ses parents, ses frères, ses sœurs, s'il en eut, ne sont que des visages lisses et nébuleux, comme submergés sous une pellicule d'eau à la surface de son encéphale.

Pour la famille Gance, la soirée se poursuit au coin de la télé, dans un autre salon, trois fois plus grand que le premier, trois fois plus somptueux. Les jambes croisées, assise sur un tapis devant le poste, l'enfant se balance sur son postérieur tandis que, sur un canapé, le père traficote les touches d'un ordinateur portable et la mère, stoïque, se prend naturellement pour un géranium caoutchouc.

Plus tard, l'enfant qui baille et se frotte les yeux est envoyée au lit et les parents ne tardent pas à l'imiter. Après un détour par les lavabos pour se brosser les dents et enfiler un pyjama, ils vont eux aussi dans leur chambre à coucher, s'étendre dans les draps satinés de leur lit nuptial, un immense matelas surmonté d'un baldaquin. Un juste sommeil les gagne instantanément. Un sommeil profond dont témoigne une basse et creuse respiration de sous-marin.

2b. La réussite est un état d'esprit



Antonin espionne la conscience endormie des Gance, épie leur repos. Il jalouse ce sommeil profond alors que le sien n'est qu'un immense nœud de pensées qui ne veulent pas se taire. Demain, le couple s'éveillera en étirant les bras, frais et dispos, prêt pour une autre journée, prêt pour la vie. Antonin, lui, ne s'éveillera pas, puisqu'il n'aura pas vraiment dormi. Le réveille-matin le tirera du lit de force. Ses genoux flageolants supporteront avec peine un corps indisposé, abattu et mou. Jamais plus il ne veut de semblables sommeils et de semblables réveils. Il convoite les nuits et les jours de la famille Gance.

Le parfait ménage des Gance est une gifle sur l'individualité d'Antonin, une taloche à son estime de soi, un uppercut à son ego. Les morceaux de bonheur[®] trouvés dans sa nouvelle imperceptibilité sociale lui semblent maintenant bien illusoires. Il oublie jusqu'aux récentes émotions, émotions d'une intensité qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant, du

temps où son entourage se souciait un peu de sa présence. Il se voit condamné à une solitude infinie que tous les délices du monde ne pourront atténuer. Ce qu'il conçoit maintenant, c'est que depuis l'instant fatidique où il s'est vidé de sa substance, les petits avantages de sa situation n'ont été que des placebos pour son âme malade d'être seule. Le seul remède possible, c'est la reconnaissance de ses pairs, c'est l'affection de son entourage, l'amour[®] d'une femme, l'amitié, le succès. Tout cela se mérite. On doit se battre pour l'obtenir. Lui, fainéant, ne s'est jamais battu. Il n'a fait que se laisser porter par la vague, chignait lorsqu'elle le portait sur des rivages durs et douloureux, s'emballait lorsqu'elle le menait momentanément au soleil. Il n'a pas lutté contre la vague, n'a pas navigué sur elle, ne l'a pas contrainte à se plier à ses ambitions et à ses désirs, ne lui a pas inculqué une direction. Sans bouée pour le préserver, sans balises et sans phare pour le diriger, il s'est jeté dans la moindre petite goutte de bonheur[®] et s'est souvent noyé dans des océans de malheur. Antonin découvre brutalement tout son tort et regrette amèrement sa passivité de plomb, qui l'a entraîné vers le fond, l'empêchant de surnager, de s'élever, de décoller.

Antonin est un yo-yo émotif qui monte et qui descend, qui monte et qui descend, déroulant le long de son fil, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus la moindre force et qu'il demeure tout en bas, au bout de sa corde. Il restera là tant que quelqu'un ou quelque chose, quelque événement ou quelque circonstance, ne lui fournissent un nouvel élan. Alors, il repartira de plus belle... qui monte et qui descend, qui monte et qui descend. Aujourd'hui, la corde s'est cassée.

Il faut passer à autre chose.

Dans sa petite cervelle, Antonin fomentait un plan pour réintégrer son existence et l'améliorer. Petite cervelle mais grandes idées. Tout n'est qu'une question de volonté, la

volonté d'exister. La volonté et le caractère. Une bonne dose d'opiniâtreté est maintenant nécessaire.

3b. Meilleur que toutes les marques concurrentes



Le torse gonflé d'une détermination non feinte, Antonin s'achemine vers son cubicule une heure plus tôt que de coutume. Il arrive plus tôt pour devancer Roule-Raoul, pour récupérer sa place, il arrive plus tôt pour montrer aux autres que lui aussi peut réussir, que lui aussi peut percer, que lui aussi est ambitieux, que lui aussi existe, qu'il n'acceptera pas la mise au rancart, qu'il n'acceptera pas l'invisibilité. Il lève fièrement la tête. Son dos est droit comme s'il avait oublié de retirer le cintre de sa veste. Il a choisi ses plus beaux habits, ses plus belles chaînes, il s'est lavé derrière les oreilles, entre les orteils également, il a enlevé les mousses de son nombril, il a rasé sa faible barbe, il s'est aspergé d'eau de toilette, il s'est taillé les ongles, il s'est brossé les cheveux, les a enduits de gelée fixante. Il est élégant, il sent bon.

Antonin est à ce point résolu qu'il prend même l'ascenseur qu'il redoute tant. Entre tous les passagers de cette boîte exiguë, Antonin croit un instant qu'une femme le déshabille mentalement. Ravi de ce signe de reconnaissance, il déballe son charme bon marché et lance quelques œillades équivoques auxquelles la femme ne répond pas. Mais peut-être regarde-t-elle simplement l'affiche placardée derrière lui, une affiche qui vante les mérites d'une destination voyage. Sur cette affiche, sous le slogan « les vacances que vous méritez », la photographie retouchée d'un homme musculeux et d'une femme plantureuse en maillot de bain qui s'ébattent dans l'eau azurée près d'une plage recouverte d'or à l'ombre d'un palmier. Peut-être est-ce là la cible de ce regard vapoureux. Comment savoir? La passagère de l'ascenseur dévêt-elle Antonin dans sa psyché parce qu'il dégage un je-ne-sais-quoi de fier et d'ambitieux ou fantasme-t-elle plutôt sur le couple de l'affiche, en rêvant à son prochain congé? Cela n'a pas d'importance. Avec un peu d'efforts, ce sera bientôt sur lui qu'elle fantasmera, sur un Antonin nouveau bien différent de l'ancien, un nouvel Antonin puissant et béni par le succès. *Avec un peu d'efforts et beaucoup de détermination.* Antonin se le répète et se le répète encore.

Le bouton-poussoir dix-sept de l'ascenseur clignote; c'est son étage. Antonin descend dans le hall. Il pousse de nombreuses portes vitrées incrustées dans des murs tout aussi vitrés : la transparence est de mise ici. Déjà, le fonctionnariat privé grouille d'activités. Bien qu'Antonin soit largement en avance, la moitié du personnel se trouve déjà là. Tout le monde doit faire ses preuves, rentrer tôt, sortir tard, bien paraître aux yeux du patron pour toucher cette augmentation, pour parvenir à ce poste tant convoité. Cette idée ne serait jamais venue à Antonin avant aujourd'hui. Hier encore, il n'avait tout simplement pas la bonne mentalité, il n'était pas déterminé.

Dans le couloir de cubicules, Antonin attrape au vol des bribes d'entretiens, des babillages, des conciliabules, des messes basses. Les fonctionnaires devisent de tout et de rien, l'essentiel.

« N'oublie pas de peaufiner le rapport 300-C... Oui, on le dépose en fin d'après-midi... Je crois qu'on ouvre une position au vingt-troisième... Le traitement est, paraît-il, très avantageux... J'ai entendu entre les branches qu'ils allaient se séparer de M. Gobetou, l'adjoint au directeur... C'est pour ça qu'ils ouvrent le poste... Normal, il approche de la cinquantaine, il ne tient plus le coup, c'est dans son intérêt et dans celui de tout le monde ici... La nouvelle campagne promotionnelle des services municipaux débute lundi prochain, ça bouleverse le calendrier... On devra s'ajuster aux priorités... Il faudra former un comité qui suggérera quelques pistes pour l'équipe de concepteurs publicitaires... Les différentes stratégies de lancement ont déjà été étudiées... Envoie le tout à la secrétaire... Va voir ceux dans les cubicules au fond, ils s'occuperont de la paperasse et des photocopies... »

Ces dernières paroles, presque méprisantes, blessent Antonin, qui occupe justement un cubicule parmi ceux du fond. Il n'est qu'un vulgaire employé de troisième ordre, comme Roule-Raoul. Il n'est bon qu'à mettre à jour de la paperasse et à activer le photocopieur. Face à cette perspective peu enchantante, il déprime un court instant, mais se ressaisit : à force de détermination, il gravira les échelons qui le séparent, lui, le petit fonctionnaire, des concepteurs, des directeurs, des chefs de sections et de tous les gens importants du premier au trentième étage.

Malgré les invectives qu'il s'adresse, des idées agaçantes reviennent le bombarder. Son esprit rejoue les paroles enregistrées dans le couloir. Il plaint ce monsieur Gobetou, même s'il ne le connaissait pas vraiment. *Pauvre monsieur Gobetou!* Antonin

s'efforce de dissiper cette soudaine empathie. Les bons sentiments nuisent à la course au succès et minent la détermination.

D'autres idées importunes s'insurgent. Il songe encore qu'il ignore totalement les fonctions du service pour lequel il travaille. Dans les couloirs, on mentionne souvent le mot *marketing*. Pourtant, il n'a jamais participé à quoi que ce soit qui ressemble à du marketing. D'ailleurs, il n'est pas tout à fait certain de savoir ce que c'est précisément, le marketing. Il songe aussi qu'il n'a jamais accompli que des tâches sans intérêt, des rapports et des circulaires sans queue ni tête. Ces pensées lui serrent la gorge, mais il les écarte du mieux qu'il peut et retrouve sa détermination initiale. À quoi sert de s'apitoyer, à quoi sert d'éprouver de la sympathie ou de la solidarité, à quoi sert de se poser des questions sur la pertinence de ses actes? Ce ne sont que des obstacles sur la piste de course qui mène au bonheur[®]. Beaucoup de participants, peu d'élus. Il faut courir vite, il faut travailler dur, il faut peut-être aussi écraser quelques compétiteurs, il faut surtout de l'ambition et de la détermination, du courage et des nerfs solides. Ce laïus sonne bien un peu faux, mais il essaie vraiment d'y croire, il essaie de toutes ses forces.

Au passage, il arrache des mains d'un collègue la fameuse circulaire 300-C. Il se chargera de la réviser. Il veut y mettre ce qu'il a de meilleur, il veut fournir un travail exemplaire. Cette circulaire, c'est un jalon de la course, c'est ce par quoi on le remarquera enfin. À la fin de la journée, il la déposera sur le bureau du patron, avec son nom bien en évidence. Son salut réside dans cette circulaire. Il restera tard si nécessaire, comme les autres.

Le document sous l'aisselle, Antonin tourne au bout du couloir dans cet imbroglio de panneaux beiges et retrouve finalement son cubicule. Roule-Raoul n'y est pas encore ce qui soulage Antonin.

Méthodiquement, il prend place sur l'inconfortable chaise pivotante, ajuste le dossier en utilisant son poids, place la circulaire 300-C devant lui et ramasse un stylo rouge laissé sur le plan de travail. Antonin tourne la première page de l'épais document. Les caractères minuscules s'entassent les uns sur les autres dans une espèce de galimatias calligraphique. Antonin fait rouler ses yeux dans leur orbite et condense toute son attention sur les lignes, qu'il distingue mal. Les lignes se confondent en paragraphes et les paragraphes en page complète dans un bloc noir monolithique.

Il s'efforce de lire le document, mais son intelligence s'éparpille. À force de se faire violence, il parvient à trouver un rythme de lecture convenable, quoique lent. Armé de son stylo vindicatif, rouge comme le danger, il rature des portions de texte, fait des flèches pour en déplacer d'autres, corrige quelques erreurs de style et de nombreuses coquilles oubliées là davantage par ignorance que par mégarde. Les phrases se suivent et se ressemblent, un mot précédant toujours le suivant et vice versa, dans l'ordre et le désordre.

« *Recommandations à l'équipe de conception publicitaire.* Dans la perspective d'une proche mise en marché du produit 34-C — produit de divertissement et d'intérêt public en regard des affaires de la Cité et non encore désigné par le comité d'appellation — il importe d'utiliser tous les éléments à notre disposition pour un déploiement optimal sur le marché. Tous les facteurs de risques potentiels pouvant nuire à l'élaboration d'une percée à grande échelle doivent être écartés par les moyens adéquats. Il apparaît évident que la situation actuelle de l'économie est un obstacle majeur pour les premiers mois de vente du produit 34-C. En ce sens, une intrusion massive et immédiate du produit sur tous les fronts nous apparaît apte à surmonter ce détail circonstanciel, d'où l'importance d'un effort publicitaire important. Pour ce qui est du contenu, un seul axe de communication est

à privilégier. L'équipe publicitaire insistera surtout sur le caractère absolument essentiel du produit 34-C, l'idée générale étant que le consommateur cible doit impérativement se procurer cet objet, car il en va de sa réputation, de son image par rapport aux autres et, par conséquent, de sa vie même. Pour ce qui est du contenant, *Globus* ne lésinera sur aucun média susceptible de diffuser ce message. L'équipe de conception a pleine licence pour sélectionner les médias, qu'ils soient sur support imprimé, tels que les encarts dans les magazines et les journaux, les affiches, les panneaux, ou qu'ils soient de nature électronique, tels que les spots radiophoniques et télévisés et l'achat d'espaces sur les réseaux informatiques. L'emploi de gadgets promotionnels est une avenue à ne pas négliger, de même que les associations avec des événements culturels d'envergure ou des rencontres sportives...»

Ainsi de suite sur près de cent feuilles dans une morne litanie de projections économiques et de tactiques marketing. Néanmoins, Antonin s'y consacre avec ardeur et rien, ou presque, ne parviendrait à l'écarter de son entreprise de révision de la circulaire 300-C. Mais bientôt, quelque chose le tire de son zèle. D'où il se trouve, dans le jour laissé à la rencontre de deux panneaux, il entraperçoit Roule-Raoul descendre le long du couloir, se dirigeant vers le cubicule, prêt à s'installer sur une chaise qu'il tient peut-être trop pour acquise. Prenant les devants, Antonin bondit de son séant et se précipite à la rencontre de son Némésis administratif.

— Où crois-tu aller, toi? Tu ne penses tout de même pas prendre encore une fois ma place. Dis-moi : tu n'y penses pas sincèrement?

Roule-Raoul passe son chemin sans même se préoccuper d'Antonin qui, furieux, attrape son adversaire par le collet et par l'épaule et le pousse dans une autre direction. Il dirige le docile fonctionnaire vers le placard à balais qui fait l'angle des deux couloirs de

cubicules, l'y enferme, puis coince le verrou. Satisfait d'avoir fait étalage de tant de détermination, il retourne à sa besogne promptement, prêt à s'y astreindre toute la journée.

À croire qu'il est pressé, le temps file à vive allure pendant l'avant-midi. Antonin croit qu'il est dix heures alors qu'il est tout près de midi. De fait, cette matinée-là ne ressemble en rien aux autres matinées passées à se tourner les pouces devant son clavier et son écran et à fabriquer des objets hétéroclites avec les fournitures de bureaux, ces lentes matinées qui valaient bien ces interminables après-midi. Malgré la précipitation de ces minutes endiablées, Antonin n'est pas pris de court par le temps. Lorsque midi sonne, il a déjà terminé les corrections à l'encre sur la circulaire. Faisant fi des protestations insistantes de son estomac, il décide de sauter le repas et de continuer sa besogne. Après avoir fait des pieds et des mains pour retrouver le fichier numérique du document, il entreprend immédiatement d'entrer les modifications. Pendant ce temps-là, le temps continue sa course folle, si bien que ce n'est plus pendant ce temps-là mais par-delà ce temps-là qu'il court, comme si la nouvelle détermination d'Antonin le poursuivait à perdre haleine. Le temps qui s'écoule est bien inconstant, tantôt surexcité et compressé, tantôt calme et étiré. Ainsi va le temps qui va.

Vers le milieu de l'après-midi, Antonin, éreinté mais satisfait, a complètement terminé la nouvelle version de la circulaire. Une fois imprimée, il la photocopie en trois exemplaires et relie ce gros amas de papier avec une spirale de plastique. Puis, sur un formulaire orange destiné à identifier les participants au document, les rédacteurs et les réviseurs, il inscrit son nom en lettres majuscules dans toutes les cases, avec un feutre bien gras, et souligne plusieurs fois. D'un pas ferme, il apporte ce tas de documents directement dans le bureau du patron. Il passe sous le nez retroussé de la secrétaire, qui

ne remarque rien, évidemment, plongée qu'elle est dans un flacon de vernis à ongle, et il franchit la porte pour se retrouver devant son imposant patron. Dans le large fauteuil de cuir conçu pour sa large personne, le directeur fait craquer ses phalanges derrière sa nuque, routine qui pour lui s'apparente sans aucun doute à un plaisir des plus délectables. Dans un geste brusque mais plein de confiance, Antonin jette les documents sur le bureau, juste devant le directeur. Ils atterrissent violemment sur la surface encombrée, soulevant dans les airs un amas de formulaires, qui retombent avec légèreté en se gondolant.

Antonin s'installe sur la chaise face au directeur, attendant une réaction qui ne vient pas. Le directeur ne voit pas Antonin, pas plus en tout cas qu'une semaine auparavant. Pourtant, Antonin ne se décourage pas; l'important est que son patron lise le nom sur la circulaire, ensuite il le verra, il en est certain, il le verra. Comment pourrait-il en être autrement? Il le verra. En prenant connaissance de ce nom, le directeur sortira Antonin de son anonymat statistique. Il cessera de figurer comme une composante négligeable de la masse populaire, il aura un nom, ce nom le désignera, on le reconnaîtra par son nom, il existera dans la reconnaissance de son prochain. Voilà la petite théorie qu'Antonin s'est échafaudée!

Les jointures du directeur craquent une dernière fois. Le patron se penche un peu vers l'avant et considère la circulaire 300-C qui vient d'apparaître devant lui. Il tourne rapidement les pages, feuillette en diagonale l'épais volume, s'attarde sur quelques passages, pique directement vers les tableaux pronostics en annexe, revient sur la table des matières, referme le tout et arrache le formulaire orangé attaché au document par un trombone. Il sourit. Il sourit et il appuie sur un bouton de l'interphone.

— Biche, c'est vous qui m'avez apporté la version définitive de la Circulaire 300-C?

— Non, M. Léon. J'ignorais qu'on l'avait terminée, répond la voix atrocement pointue de la secrétaire.

— Il semble que oui. De l'excellent travail, pour une fois. Vraiment de l'excellent travail. Surtout, ne mentionnez pas ce compliment à la personne responsable, je tiens à la féliciter en propre.

— Qui s'est chargé de la révision?

— Je crois qu'il s'agit d'un certain... attendez un peu... un certain Roule-Raoul. Je crois que cela mérite bien une petite augmentation. S'il continue à fournir un travail de cette qualité, il ne restera pas encore bien longtemps à ce poste. L'entreprise a besoin davantage de gens comme lui pour des positions exigeant de lourdes responsabilités, des gens capables. Vous me rappellerez ce nom, voulez-vous, Biche?

— Je n'y manquerai pas.

— En attendant rejoignez-moi dans quinze minutes, j'ai un mémo à vous dicter. Ne vous pressez pas. Laissez sécher vos ongles.

À l'autre bout, la secrétaire glousse et la communication se termine dans une bouffée de bruits parasites qui couvrent les sanglots d'Antonin, qui enterre l'odieux crépitement des illusions qui se consomment dans son âme.

4b. Le confort est un droit, le luxe une nécessité



Démarche livide de zombie urbain... Aplati, déconfit, Antonin flâne au parc municipal. Il sillonne un sentier bétonné entre les arbres et les bosquets plus grands que nature et les statues érigées à la gloire d'illustres personnages ayant marqué l'histoire de la Cité.

À chacun de ses mouvements, de plus en plus courts et lâches, sa nouvelle détermination s'évanouit peu à peu. Son échine se courbe, son menton s'abaisse sur son cou, l'horizon descend jusqu'à ses pieds. Il n'a plus d'objectifs à atteindre. Jamais il ne conquerra quoi que ce soit. Il ne sera jamais comme ce Manuel Gance. Non. Il est condamné à n'être qu'Antonin Antonyme, l'apogée du désintéressement humain, citoyen confiné à se confondre au décor. Qu'est-il sinon une aberration sensorielle, pas même

digne de figurer comme monstre de foire au programme d'un cirque ambulant, car qui paierait pour voir celui qu'on ne voit pas? Son existence lui paraît tout à fait dérisoire.

Le plus insupportable, c'est cette damnée solitude qui lui pèse, qui l'opprime aujourd'hui plus encore qu'hier, car il n'y a manifestement pas d'issue pour lui échapper et c'est peut-être ce qu'il y a de plus frustrant. Pourtant, il devrait avoir l'habitude de la solitude. Le plus long de sa vie, il l'a passé seul. Même en contact avec d'autres personnes, avec ses collègues, ses relations, ses proches, même en contact avec le reste du monde, il demeurait isolé. Mais au moins, ce contact existait. Maintenant, la communication est rompue définitivement. Plus aucun échange n'est possible. Antonin vit en marge, si loin en marge qu'on ne distingue plus rien de lui.

Peut-être n'a-t-il pas assez déployé d'efforts alors qu'il le pouvait pour s'intéresser aux gens, les comprendre, pour se faire à leur voisinage, pour s'intégrer à leur société. Il n'a pu que feindre. Ces gens qui l'entouraient ne remplissaient en quelque sorte pour lui qu'une fonction accessoire. Leur vacuité l'embarrassait. Ils n'étaient pas suffisamment vrais pour Antonin, qui ne parvenait pas à se projeter dans leur personnalité, à s'attacher à leur intime essence. Aucune empathie ne les reliait. Antonin en vint à se dire que tous ces gens ne pensaient pas, que seule leur croûte existait, qu'à l'intérieur d'eux ne se trouvait qu'une cavité desséchée. On dirait des pantins, des formes creuses qui remuent les membres et les lèvres. On dirait des meubles placés là pour décorer. Comment être solidaire de gens qui font office de simples meubles? Les humains-meubles sont partout. Ironie du sort, parmi eux, parmi ces choses vides mais tangibles, Antonin n'existe plus.

À nouveau, l'univers autour de lui le dégoûte. Immédiatement, le parc où il traîne le dégoûte. Au-delà du parc, la Cité, ses rues, ses édifices, ses habitants le dégoûtent. Plus loin encore, le reste de la planète, qu'il n'a pourtant jamais vue, dont il n'a qu'entendu

parler, lui répugne autant. Le monde lui pue au nez. Le monde lui donne la nausée, lui inflige des haut-le-cœur. Antonin a le mal d'amer pour ce monde aigre. C'est le monde qui tourne trop vite. C'est le monde qui est coupable. C'est lui qui est responsable de l'état intangible d'Antonin. Sans l'indifférence que le monde génère et entretient, il ne serait pas ce qu'il est, rejeton infâme d'une société mère indigne, orphelin de la perception. Le monde le considère comme une simple statistique, comme un simple chiffre à répartir en deux colonnes, une entrée en dépenses, une autre en revenus, cette dernière n'ayant pas intérêt à souffrir d'anémie numérique.

Et dans ce monde, quand il y participait encore, il n'aura été qu'un consommateur-type parmi tant d'autres, égaré dans un public-cible que visent les canons de l'industrie, qui le bombardent de slogans, d'images et de sons. Pour survivre, il faut se laisser atteindre par ce barrage de tirs marketing, il faut acheter. La consommation élevée en idéal de société, le consommateur déshumanisé. On ne se préoccupe des besoins du consommateur que dans la mesure où ceux-ci nécessitent un produit pour les combler. *Vous avez besoin d'amour®? Nous vous offrons une télévision haute résolution qui vous divertira et ne vous laissera jamais tomber, car garantie à vie. Vous avez besoin de vous sentir vivant? Nous vous offrons ce bolide tout-terrain cinq vitesses sur suspension pneumatique avec pare-chocs chromés et poignées galvanisées. Vous avez besoin de sécurité? Prenez le coussin gonflable et l'assurance tout risque moyennant quelques frais supplémentaires. Vous avez besoin d'attention? Cette platine laser et l'amplificateur haute-fidélité qui l'accompagne découpent avec précision chaque son et en multiplient l'intensité par dix, ce qui vous permettra d'inonder vos voisins d'indésirables décibels. Vous avez envie d'un baiser? Ce chewing-gum parfumé aux fruits exotiques vous donnera l'impression d'embrasser une somptueuse fille des mers du sud. Consommez chers amis,*

consommez, nous avons ce qu'il vous faut! Si nous ne l'avons pas, nous l'inventerons, car nous sommes au diapason de vos besoins et de vos intérêts.

Antonin marche et plus il marche, plus il rumine son malheur, plus il fulmine, plus son âme se gorge de haine. S'écartant du sentier, s'enfonçant dans un mince bocage, il déniché un banc de parc où se rouler en boule, où se réfugier contre l'agression de ce monde. Le coin est suffisamment retiré pour qu'aucun passant ne s'y risque et, par inadvertance, ne finisse par s'asseoir sur ses os. Dans un rayon de quelques mètres, il n'y a pas âme qui vive. On entend à peine le chuintement omniprésent de la circulation qui anime la Cité matin, midi et soir. Aux alentours, les buildings prolongent la cime des arbres loin dans le ciel. Leurs sommets semblent se rejoindre et fermer la voûte céleste en un immense dôme oppressant. Antonin s'oublie presque dans ce spectacle. Mais cette quiétude est rapidement perturbée par un cri strident et continu, une horrible plainte, toute proche. C'est un oizomatique détraqué, juché sur le chêne qui ombre le banc, un oizomatique perceur de tympan.

5b. L'oxygène est une drogue



À l'instar des rats, toujours premiers à fuir, les oiseaux ont dû flairer que quelque chose ne tournait pas rond ici-bas, puisqu'il ne reste plus le moindre volatile dans la Cité, et ce, depuis des éternités. Dans le ciel, il n'y a plus de ces pinsons soyeux qui semblent trempés de peinture jaunâtre, pas plus que de geais bleus au plumage de policier ou de rouges-gorges au costume pompier. Plus d'inquiétants carouges, prestidigitateurs dans leur cape noire parée d'épaulettes tricolores. Plus de colibris qui butinent leur repas au fond des pistils. Plus d'indépendantes mésanges, farouches comme des jeunes filles, ni de ces moqueurs facétieux qui vous raillent en levant le bec, ni de ces vaniteux hausse-cols, leurs vils compères, ni d'ailleurs de ces sizerins pompeux avec leurs allures de souverains de la mangeoire, trône que leur disputent farouchement les dignes roitelets. Ne

demeurent pas même ces ternes passereaux, les ennuyeux passereaux, les lassants passereaux qui passent et lassent. Où diable sont ces moineaux tout gris qui ont l'air si triste et qui se ressemblent entre eux comme une fourmi ressemble à une autre fourmi? Que sont devenus les hirondelles, les pies, les pics, les sittelles? La gent ailée a abandonné la Cité. Les oiseaux sont partis battre des ailes sous de meilleurs cieux. Étrangement, les rats s'y trouvent toujours, eux.

À l'époque, lorsque les ornithologues, constatant la diminution subite de la population volatile, firent part du drame à leurs supérieurs, les réactions tardèrent. Les élus, les conseillers municipaux, leurs agents de presse, leurs publicitaires, personne ne s'inquiéta, jugeant la situation provisoire. Ils reviendront, pensaient-ils. Mais les mois s'additionnaient et les oiseaux ne revenaient pas. Alors, ils envisagèrent plus sérieusement la question, la retournèrent et décidèrent qu'il ne s'agissait nullement d'un problème mais bien d'une bénédiction. L'opinion commune était que la Cité n'avait pas besoin de ces petites pestes volantes qui répandent le contenu de leurs boyaux sur les monuments, sur les trottoirs tout lisses et sur les édifices encore neufs. Leur disparition permettrait d'économiser sur l'entretien et le tout transparaîtrait dans la comptabilité annuelle. Dans cette perspective, le départ des oiseaux devenait un net avantage pour la ville, un avantage quantifiable. Malheureusement, le tourisme urbain en souffrit énormément. Une métropole sans oiseaux sifflant dans ses arbres, sans oisillons se désaltérant dans ses bassins, ce n'est pas vraiment une métropole. La nouvelle fit le tour du globe, propageant une mauvaise image de la Cité sur une large échelle. L'affluence extérieure diminua quelque peu et, dans les grands cahiers de la ville, ce fut kif-kif entre les pertes économiques ainsi occasionnées et les gains originalement prévus sur l'entretien. Quelques analystes statisticiens remarquèrent également que l'absence

d'oiseaux affectait le citoyen plus qu'on aurait pu le penser. Sans roucoulements, sans ululements, sans pépiements pour les égayer un tantinet sur le chemin matinal menant au travail, les troupes de fonctionnaires et la main-d'œuvre ouvrière mettaient moins d'ardeur à la tâche.

Pour résoudre enfin l'épineux cas des oiseaux envolés, les conseillers municipaux votèrent de nouveaux subsides pour l'installation d'oiseaux mécaniques. Dès lors, on vit, perchées sur les branches des arbres, à la périphérie des fontaines et sur la tête des monuments de bronze, de grossières ferrailles s'apparentant vaguement à des volatils. On les a baptisé oizomatiques. Leur fonctionnement est assez rudimentaire. Un ressort actionne le mouvement giratoire de la sphère peinturlurée qui leur sert de crâne. Un minuscule haut-parleur caché dans leur bec de fer blanc diffuse d'agréables chants, un peu saugrenus mais qui sonnent presque justes. Un préposé se charge de les entretenir, de changer leur pile régulièrement et de les déplacer à chaque semaine, pour préserver l'illusion, sans doute. Malgré le soin apporté à ces détails, les oizomatiques se détraquent à l'occasion et leur chant se métamorphose en un cri fort désagréable.

« Oiseau de malheur! Sale bête! Vas-tu finir par te taire! », aboie Antonin, de son banc de parc, à l'un de ces perroquets sans plumes. Il fustige furieusement l'oizomatique, qui, lui, le nargue avec ses petites billes noires braquées sur sa personne. Le sifflement monotone et arythmique de la créature de métal bourdonne dans ses oreilles. Le cri est audible à des mètres à la ronde : l'oizomatique caduque émet un tintamarre infernal. Antonin n'en peut plus, il n'a pas besoin de désagréments supplémentaires.

Bien décidé à abréger ses souffrances, il grimpe au chêne adipeux qui sert de perchoir à la machine. Ses doigts s'accrochent dans les interstices de l'écorce et il gravit l'arbre. Manquant une manœuvre un peu périlleuse, il perd prise et son corps glisse plus

bas contre la peau caoutchouteuse de l'arbre, mais il parvient à se raccrocher à une anfractuosité du tronc. Antonin se stabilise, échappe un soupir de soulagement, un grand ouf!, puis reprend son ascension. Comme pour se moquer, l'oiseau de mauvais augure amplifie le son distorsionn  qui lui sort du caquet. Ce son se fait davantage strident et exerce une insoutenable pression sur la membrane des tympons d'Antonin. Cette  pine qui lui perce la peau du tambour le motive   grimper plus vite. Il parvient finalement   la fr le branche au bout de laquelle se tient l'oizomatique et il s'y risque en utilisant ses jambes comme un étau et en avançant par d'amples motions de bassin.

Il s'approche discrètement, pour ne pas effaroucher sa proie et place ses mains comme un piège prêt   se refermer. Tant de précautions sont absurdes. L'oiseau ne s'envolera pas : il n'a pas d'ailes et ses pattes sont sangl es au chêne. Antonin arrache de sa branche l'oizomatique harassant. Il tord le cou de cette méchante alouette, il lui cloue le bec, il réduit l'animal au mutisme, puis satisfait, le coince sous son bras et redescend de l'arbre.

Enfouie sous l'aisselle de son assassin, l'oizomatique exhale un ultime cri d'agonie. Son bec s'ouvre une dernière fois, un soubresaut le traverse et sa tête retombe sur le côté, lamentablement, dans un faible cliquetis. Témoin de cette mort pathétique, Antonin éprouve presque du chagrin.  mu, il emballe le cadavre dans son veston de travail, qu'il referme comme un balluchon puis qu'il attache   sa ceinture avec sa cravate, fabriquant ainsi une musette de fortune. Il se promet bien de disposer de la dépouille plus tard.

Vestige de son escalade, quelques feuilles se sont accro  es dans ses cheveux et des branchages se sont empêtrés dans le lainage de son gilet. De ses mains, Antonin se fait une toilette. Il contemple un instant une feuillette rest e au fond de sa paume. Elle

semble stratifiée, sans souplesse, d'un vert surnaturel. Il la froisse mais elle ne craquelle pas : elle plisse puis reprend sa forme originale. Antonin grimace et jette la feuille :

« Elles n'ont pas toujours été comme ça », se dit-il.

Il songe à la sève de phénol presque pur qui coule dans le chêne, sous la froideur de l'écorce spongieuse. Son désarroi se transporte sur les fleurs qui enjolivent les parterres du parc : elles aussi se sont progressivement mutées en quelque chose s'apparentant au plastique. Corolle de bakélite, tige de résine stratifiée, pétales de nylon, bouton de cellulose thermodurcissable; la vie et la matière synthétique ont trouvé un compromis en enlaçant leur monstrueuse chimie.

Une proche clameur arrache Antonin à ses égarements. Des centaines de voix s'unissent pour n'en faire qu'une seule. Il retourne alors au sentier pour retracer les membres de cette chorale. Il traverse jusqu'à la place publique où les curieux s'agglutinent. C'est une journée spéciale. Au centre de cet attroupement, une stèle est élevée, une stèle rectangulaire que le soleil gris arrose de lumière glacée. Des hommes en noir s'y adonnent à quelques préparatifs compliqués. Autour de la dalle, contre le cordon de sécurité, les huppés, les ploucs, les opulents, les ploutocrates, les quidams, les nababs, les nabots et le simple homme de la rue se disputent une place. Aujourd'hui est jour de fête. Comme à tous les mois, on punit les demi-messieurs sur la place publique. C'est un spectacle dont la foule raffole.

6b. Rien ne doit entacher votre dossier de crédit



Antonin coupe dans la foule jusqu'au cordon de sécurité, se pratiquant un chemin en zigzag dans les brèches laissées ouvertes par l'assistance. La masse humaine grossit et devient une cohue incontrôlable. La foule bouge comme une vague géante qui ne sait sur quelle rive se jeter. Tous cherchent à se tailler une place au premier rang, près de la stèle, sur laquelle trois bourreaux s'affairent, bourdonnant autour d'un comptoir garni d'instruments. Ils expédient les derniers détails avant l'ouverture du spectacle. Les bourreaux portent un bonnet noir et une visière dissimule leur visage. Des pantalons ajustés, noirs aussi, moulent leurs jambes, des bretelles saillent sur leur torse nu et un tablier leur ceint la taille. C'est l'uniforme de leur fonction.

Leurs travaux préliminaires accomplis, les bourreaux se tournent un instant face au public. Ils se donnent mutuellement des coups dans les côtes et rient. Ils s'amusent de la

confusion et l'attisent en levant les bras. La foule rétorque en augmentant ses mouvements imbéciles.

Ne pouvant décidément demeurer dans cette foule mille-pattes qui l'écrase de tous ses pieds, Antonin pose ses avant-bras sur la dalle surélevée, les mains bien à plat sur le béton, et s'y hisse. Il va s'asseoir sur un côté de la stèle, là où il n'entravera personne. Son postérieur est à peine posé que l'un des bourreaux souffle dans un clairon de cuivre dont l'exclamation a pour effet de calmer sur le champ l'attroupement. Le clairon brame une nouvelle fois : le second bourreau décroise ses bras et va tirer un rideau de toile maintenu par deux poutres à l'arrière du promontoire. Les demi-messieurs apparaissent, six en tout que la foule hue unanimement.

La tête basse, repentants, les demi-messieurs avancent au bout de la stèle sous une pluie d'injures. Une cocotte dure comme de la pierre, cueillie probablement sous un des arbres du parc, siffle derrière l'oreille de l'un d'entre eux. La suivante atteint au front le plus large des six, qui chancelle comme une quille, mais ne s'écroule pas.

Une autre cocotte racornie passe tout près du nez d'Antonin, qui, d'où il est, s'interpose entre la foule et les victimes. Il affecte un air d'indignation. Contrairement à ceux-là, en bas, qui s'époumonent à hurler des grossièretés et qui projettent des objets sur la scène, il n'est en rien écoeuré par les demi-messieurs. C'est toute cette cérémonie ridicule qui l'écoeure. Quelque chose l'irrite, comme une morsure d'insecte sur l'enveloppe de sa conscience. Quelque chose l'irrite et quelque chose l'effraie. Cette angoisse, c'est de savoir qu'il pourrait se trouver parmi eux, dans ce rang de pathétiques contribuables déchus. Il s'imagine là, sur cette scène en plein air, honteux et servile, déchiré par l'humiliation. Oui, sans aucun doute, s'il n'était pas aujourd'hui devenu ce terne exemple de réalité, s'il ne s'était pas vu relégué au second plan du monde, tout ferait de lui un

de mi-monsieur. Cette pensée se transforme en impulsion physique et un rictus affreux déforme momentanément le visage d'Antonin puis s'efface, comme un nuage menaçant qui passe seul dans le ciel et prive brièvement la terre de lumière avant de disparaître.

Antonin tente sans succès de se remémorer comment, pourquoi, à quelle époque le conseil municipal de la Cité décida d'instaurer des mesures punitives contre les demi-messieurs. Ce devait être avant sa naissance. Ce qu'il sait, c'est que chaque mois un grand ordinateur choisit au hasard une poignée de mauvais citoyens qu'on destine à cette grande fête de l'humiliation, fête qui se tient sur la place publique mensuellement. Avant que l'ordinateur ne les désigne grâce à des calculs à boucles compliqués, un comité présélectionne les candidats potentiels. Ces candidats comptent parmi ce qu'il convient d'appeler les éléments rébarbatifs au bien-être général de la Cité. Ce sont les vendeurs qui n'atteignent pas leurs quotas, ce sont les fonctionnaires déficients, trop souvent absents ou improductifs, ce sont les cols bleus traîne-savates, aux fiches de rendement navrantes, puis les étudiants indisciplinés, ce sont surtout les contribuables qui accumulent trop de dettes, qui ne parviennent pas à rembourser leurs traites, bref, tous ceux qui possèdent un crédit déplorable.

À l'opposé, le comité chargé d'établir la liste de noms pour le fichier informatique se constitue en général de banquiers, de sommités de la finance, d'illustres politiciens, de membre de l'intelligentsia urbaine, de directeurs d'entreprise, d'artistes conventionnés et d'autant de bien-pensants nommés à titre honoraire pour ce poste hautement convoité, car offrant une visibilité médiatique importante. Ces gens-là sont les grands responsables de ce qu'on nomme usuellement la loto-punitif. Antonin se demande comment il a pu échapper si longtemps à leur vigilance, lui, l'ex-petit-fonctionnaire souffrant d'absentéisme aigu, qui peine à régler ses factures et qui a échoué l'examen du Collège de

Normalisation. Antonin est l'ordinaire de la loto-punitive, l'exemple typique du demi-monsieur qui n'assume pas ses responsabilités de citoyen et qui devient un fardeau pour le reste de la communauté de consommation. Mais Antonin n'a jamais trouvé dans sa boîte aux lettres un avis de convocation pour le rituel punitif des demi-messieurs.

Ce qu'Antonin conçoit, c'est que, dans cette cérémonie, la punition en elle-même est tout à fait accessoire. On punit, bien sûr, mais on le fait surtout à titre exemplaire, histoire de bien expliciter qui sont les gentils et qui sont les méchants dans la Cité, histoire de bien montrer quel camp on doit choisir. Une motivation pour l'ensemble de la population en quelque sorte. Qui aimerait en effet se retrouver sur cette scène avec les projectiles qu'on vous lance, avec les hurlements de la foule, avec les épreuves dégradantes qu'on vous fait subir? Mieux vaut se trouver parmi ceux qui hurlent et ceux qui lancent des pavés, ceux qui applaudissent et se réjouissent. Ils n'applaudissent pas tant pour ce qu'on inflige aux demi-messieurs, mais se réjouissent plutôt de ne pas être là-haut. La loto-punitive c'est un piano suspendu à vingt mètres au-dessus de leur tête et retenu par une mince corde toute échevelée, susceptible de se rompre à tout moment. Voilà l'utilité de cette cérémonie ridicule : la peur comme incitation à la productivité. Seul le hasard explique pourquoi Antonin n'a pas été élu demi-monsieur de l'année. Si toute cette mascarade avait pour réel but de punir, on châtierait tous les mauvais éléments, sans discrimination, et non pas seulement quelques-uns.

Sur la stèle, les demi-messieurs semblent brisés. Ils portent tous le même costume sombre qui n'a pas vu de fer à repasser depuis longtemps. Leur cravate pend lamentablement au bout d'un nœud à moitié défait. Dans leur dos, on a épinglé un genre de drapeau, un symbole représentant un âne, brodé sur du coton blanc. Le troisième bourreau leur ordonne de se retourner pour exhiber ce drapeau. Une grêle de graviers

s'abat sur leur dos faible. Tordus de douleur, ils lâchent simultanément diverses onomatopées.

Le premier bourreau pose son clairon sur le comptoir et saisit une cravache dont les lanières de cuir pendouillantes semblent inoffensives au premier abord. Puis il la fait claquer dans le vide et l'air se déchire dans un bruit sec pour le plus grand plaisir des spectateurs. Le bourreau crie à ses victimes de se dévêtir. Les demi-messieurs, médusés, n'osent s'exécuter et implorent silencieusement le bourreau. Pour les convaincre, le tortionnaire secoue avec vigueur le fouet devant leurs yeux gonflés de larmes. Résignés, les demi-messieurs retirent un à un leurs vêtements et les laissent tomber sur le béton. La foule est maintenant silencieuse. Ceux à l'arrière parviennent même à entendre le frottement des vêtements qui s'écrasent au sol.

En enlevant leurs chaussettes, le pied en l'air, les demi-messieurs interprètent bien malgré eux une petite danse impromptue et amusante. Cette position précaire d'unijambiste déstabilise leur équilibre. Ils sautillent à gauche et à droite, devant et derrière, pour arracher leurs chaussettes. Une fois nus, ils se recroquevillent sur eux-mêmes comme des tortues effrayées, tâchant désespérément de cacher leurs attributs avec leurs mains et en tordant leurs jambes l'une sur l'autre pour en faire un paravent. La journée n'est pas très chaude, pourtant ils suent à grosses gouttes. L'un d'eux semble vouloir fondre tant il fuit de partout.

Antonin tourne la tête pour se soustraire à ce triste spectacle. À sa gauche, le bourreau s'attarde au comptoir, celui recouvert d'une nappe rouge piquée des armoiries de la Cité. Sur ce comptoir, le bourreau choisit l'instrument le plus terrifiant et le brandit à la foule qui se soulève dans une unanime excitation. Cet engin, c'est l'extracteur de

dignité, un bâton de forme oblongue muni d'une pointe rétractable hérissée de clous de latex.

Çà et là dans la meute, des individus scandent des slogans : « Les demi-messieurs sont sales! », « Payez vos impôts! ». Bientôt, ces phrases sont reprises en canon par la foule.

Le second bourreau attrape le premier demi-monsieur par les bras. Il lui croise les poignets derrière le dos en les retenant d'une seule de ses gigantesques mains, se servant de l'autre pour lui écraser l'échine jusqu'à ce que son corps devienne une charnière ouverte à 90 degrés, offrant son derrière à l'assistance. L'autre bourreau s'approche avec l'extracteur de dignité. Il s'approche lentement. Très lentement, pour faire durer le plaisir.

Cette vision est intolérable à Antonin, comme si c'était lui qu'on s'apprêtait à agresser, comme si c'était lui qui allait subir les derniers outrages. Une fièvre colérique grimpe soudainement dans tout son être, une révolte séismique qui étouffe toute autre considération. Toutes ses pensées se taisent. Un volet se referme dans son cerveau puis s'ouvre pour laisser entrer une pure colère qui envahit tout. D'un bond, il se lève et se jette sur le bourreau qui sert de prison humaine au demi-monsieur et qui le contraint à une position indécente. Antonin le pousse de toutes ses forces, charge comme un bétail dans cette forteresse de chair. À son grand étonnement, la forteresse recule. Elle tombe de la stèle et s'écrase lamentablement au sol, alors que les spectateurs s'écartent instinctivement de sa piste d'atterrissage.

Un claquement de talon et Antonin est de l'autre côté. Il saisit le premier bourreau par la visière pour lui enlever son bonnet. Il lui arrache des mains l'extracteur de dignité et le frappe à maintes reprises avec l'engin. Comme l'homme décaoulé ne réagit pas à

cette attaque, Antonin le pousse également dans le vide. Du sang gicle en petite quantité quand son front va visiter le bitume. Le bourreau se relève, désorienté, ne comprenant pas ce qui se passe. Il voit son collègue sur le sol près de lui, sans connaissance. Il voit son autre collègue les rejoindre, le cul en l'air, les épaules par terre. Il voit le rideau qui vient couvrir la nudité des demi-messieurs. Il voit les demi-messieurs qui cherchent des réponses dans les yeux les uns des autres, ne parvenant pas à croire que l'aventure puisse être terminée. Il voit la foule autour de lui qui continue à taper des mains comme si de rien n'était, puis qui lentement cesse, s'éveillant, consciente à demie que quelque chose ne va pas comme ce quelque chose devrait aller. Il voit tout ça, mais il ne voit pas Antonin qui s'égosille, qui se débat, qui se démène, Antonin qui renverse le comptoir puis descend de la stèle pour s'acharner à coups de semelles sur un des bourreaux.

7b. La nature livre de précieux enseignements



Même rebranché, le téléviseur boude, fâché d'avoir été mis au coin plusieurs jours durant. Pour se venger, il n'affiche que statique et grésillements. Le poste allumé ressemble à une fenêtre pleine de neige. Hypnotisé par la lumière, gelé dans cette tempête électrique qui souffle sur son écran cathodique, Antonin regrette l'hiver. Il s'engourdit mais ne s'endort pas. Son insomnie persiste. Lui qui comptait trouver le sommeil en regardant le compte-rendu des nouvelles de fin de soirée! Mais il n'y a pas de signal, il n'y a que cette neige. Peut-être le bulletin relatait-il les événements bizarres survenus cet après-midi sur la place publique. Ce fait divers avait sûrement relégué les revendications des fœtus grévistes aux oubliettes pour une journée. Le banal qui bascule dans l'extraordinaire, l'étrange et le spectaculaire, voilà ce qui fascine l'auditoire. Déjà, les

foetus grévistes fatiguent les spectateurs. Il est temps pour eux de passer à autre chose. Les frasques d'Antonin les auraient bien divertis. Et pour cause...

Jamais avant cette séance punitive Antonin n'avait à ce point disjoncté. Cette rage, cette brutalité, cette colère s'était déchaînée avec tant de force, dans une telle violence, qu'un instant, il avait cru ne plus être lui, il avait cru s'être dissocié de son corps, devenu hors de contrôle. La rage, la brutalité, la colère avait pris les commandes. Fuyant après avoir mis KO les bourreaux, Antonin s'était blotti sous un buisson pour récupérer ses sens. Il frissonnait. Toute sa chair tressaillait comme si son esprit se réappropriait progressivement l'enveloppe corporelle, comme si son âme bougeait des organes, écartait des conduits sanguins et soulevait des viscères pour réintégrer son nid, pour récupérer sa place à l'intérieur de la peau et chasser la haine. Comme toutes les émotions ressenties pour une première fois, celle-ci troublait Antonin, elle l'apaurait. Néanmoins, une part d'extase s'associait à cette sensation, une grâce indéfinissable et terriblement puissante qui se mixait à la peur.

Quant aux demi-messieurs, ils avaient profondément déçu Antonin. Lui leur offrait une chance de s'enfuir, il leur offrait la liberté™, et eux restaient là bêtement à se gratter la tête. Pourtant, ils n'aimaient certainement pas se donner en spectacle. Non, ils n'aimaient pas qu'on brade leur intégrité morale et physique. Alors pourquoi cet immobilisme, pourquoi ne pas avoir pris leurs jambes à leur cou? Ils toléraient l'intolérable, acceptaient l'inacceptable. *Tout ce qui ne va pas semble aller de soi maintenant.*

Antonin éteint le téléviseur et comme il voudrait que ce soit son cerveau qui se ferme, comme il voudrait arrêter quelques heures de penser, quelques heures seulement, pour se refaire des forces, pour dormir enfin. Mais le téléviseur s'éteint et les pensées d'Antonin demeurent allumées, comme toujours. Antonin a un vague sentiment de déjà-

vu. Le proche passé et le présent se rejoignent. Le passé a couru plus rapidement que d'habitude, peut-être. Peu importe.

Cherchant quelque distraction, une activité qui l'endormira, Antonin balade son regard sur chaque chose qui meuble son appartement encombré. Son regard s'accroche finalement sur le veston devenu linceul d'oizomatique, qu'il a posé à l'entrée, par terre. Le rabat de l'habit est mal boutonné et relève un peu, si bien qu'en dépasse le crâne de l'animal. Le libérant de son drap, Antonin pose le cadavre sur le tapis devant lui. La tête pend lamentablement au bout d'un ressort, le bec est entrouvert. La peinture commence à se soulever et à se craqueler. Des morceaux secs tombent déjà.

Antonin fouille son débarras et revient auprès de la dépouille avec un chiffon, quelques outils et une pile ovale encore dans son paquet. Minutieusement, il démonte l'oizomatique inanimé. Ne parvenant pas à aligner la vis avec le tournevis, il fronce les sourcils et plisse le front pour dissiper la fatigue dans l'énergie nécessaire à la contraction des muscles faciaux. Le brouillard s'évapore brièvement et son attention se reconstitue.

Il sépare lentement les deux moitiés de l'espèce d'œuf gaufré qui sert de buste à l'engin. Dans l'œuf se trouvent une plaquette électronique, une douzaine de fils conducteurs et un petit transistor collé à deux plaques de métal entre lesquelles tient aussi une vieille pile de circadium. De la pile fuit un acide gommant et nauséabond. Antonin la retire puis nettoie tout l'intérieur délicatement avec le chiffon. Avec une égale délicatesse, il place la nouvelle pile, referme le ventre et remet les bonnes vis dans les bons trous. Finalement, il appuie sur le ressort et fixe la tête sur le roulement à bille.

Un spasme secoue alors l'oizomatique et les panneaux minuscules qui lui servent de paupières s'écartent, dévoilant deux boutons noirs et lustrés. Une faible lumière brille au fond de ces globes oculaires, tout au centre. Un nouveau spasme parcourt la bête, et

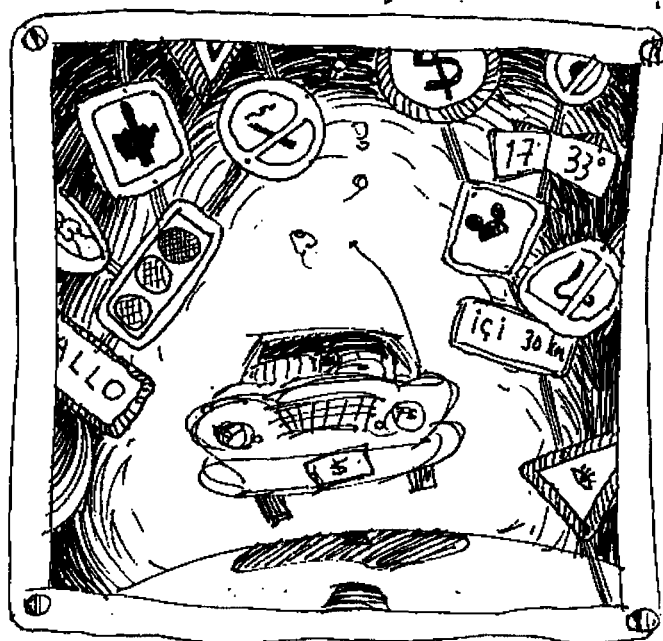
son bec métallique se met à remuer. L'oizomatique gigote dans tous les sens, se balance sur son dos, secoue ses pattes, mais sa tête de piaffe est constamment dirigée vers Antonin.

Une plainte intolérable débute, pire encore que le chant malade que l'oiseau de ferraille sifflait dans le parc. C'est une immonde agonie, le bruit d'une douleur atroce. Entendre ce bruit, c'est aussi souffrir un peu, par empathie. Et Antonin souffre. Ce n'est pas un cri de machine, un cri régulier, un grincement, c'est un cri vivant, presque humain, un cri de désespoir.

La plainte s'interrompt momentanément pour reprendre de plus belle et, dans cet entracte, Antonin croit entendre quelque chose de terrifiant, quelque chose qui le concerne, une menace, un avertissement. Il panique et l'effroi le fait s'emparer de l'oizomatique et le projeter de toutes ses forces contre le mur. L'oizomatique s'écrase, se désintègre en des dizaines de morceaux, meurt et se tait.

Antonin se statufie. Quelque chose comme l'écho d'une parole, coincée entre deux segments de hurlements, reste dans ses oreilles : « Fuir... fuir... Antonin. Fuir... »

8b. Observez le code de la route



Il est particulièrement tard, mais il n'attendra pas une heure de plus, car chaque instant compte, chaque minute est précieuse. Qu'il l'ait dit ou non, cet oiseau de malheur avait bien raison : le salut est dans la fuite. *La vérité sort de la bouche des oiseaux.* Assurément, ailleurs, de meilleurs cieux s'étendent au-dessus d'un meilleur monde. C'est là qu'il faut vivre, sinon nulle part. Antonin n'arrive plus à se contenter de sa demi-vie, il la lui faut entière, intacte, pleine, comme il la souhaite! Il ne tolère plus cette grisaille, ce béton, ces immeubles excessifs, ces tours vertigineuses, toutes ces surfaces lisses, cette odeur de neuf à l'intérieur et, à l'extérieur, cette odeur de mort, sèche et froide, comme de l'os poli. Antonin fait une réaction de rejet avant que tout cela ne s'intègre plus profondément en lui, avant que son teint ne devienne davantage terne et gris, son œil

vitreux et vide, avant que son épiderme ne se métamorphose en une mince couche de ciment, en vinyle, en plastique ou en quoi que ce soit d'autre qui ne soit pas de la chair. À l'évidence, jamais il ne sera à sa place ici, jamais il ne sera un Manuel Gance, homme de la situation, ou un Roule-Raoul, figurant de service, ou un de ceux-là, frais sortis du moule, fabriqués sur mesure pour cette ville, pour leur rang, leur position, leur fonction. Peut-être, s'il avait choisi une autre coupe de cheveux sa vie aurait-elle été transformée. Mais non, il a tout essayé, il a tout tenté, vainement. Il s'est usé contre cette société. Des callosités rognent les coins de son cœur.

Ailleurs, peut-être est-ce différent. Peut-être existe-t-il une île perdue où ceux de sa race se retrouvent. Il devine une plage jaune, de l'eau bleue, des cocotiers au feuillage vert, des cabanes rudimentaires et de vrais humains qui y habitent. Peut-être là, sur cette île, il ne se confondra pas dans la masse. Peut-être, on le reconnaîtra. Et quand bien même il vivrait tous ses jours camouflé à l'arrière-plan, tapi derrière la perception des autres, à tout prendre, mieux vaut être invisible au soleil que sous la constante lourdeur de poussières cancérogènes agglomérées en cumulus.

Antonin ne fait ni une ni deux. Les veinules des tempes toutes palpitantes, dans un rush d'adrénaline, il se rue dehors, sans valise, sans idée précise, sans plan établi, mu par une pulsion qu'il faut assouvir sur-le-champ. Premier réflexe, il teste les poignées des quelques voitures stationnées sur le boulevard, comptant sur la négligence d'un étourdi pour subtiliser son sauf-conduit hors de la Cité. Bien sûr, les gens sont prudents. Ils verrouillent leurs portières, activent l'antivol et emportent leurs clés. Rien de plus inestimable qu'une voiture, rien de plus cher au cœur de son propriétaire.

Seulement, Antonin sait où trouver ce qu'il cherche. Il court jusqu'au premier stationnement souterrain à proximité pour y voler un véhicule, n'importe quel tacot qui

puisse rouler, n'importe quel bateau sur roues qui le mènera loin d'ici. À cette heure tardive, il y a peu de bolides garés dans le stationnement. Mais Antonin s'y attendait. De plus, les portières sont ici aussi toutes verrouillées et même s'il fracturait une fenêtre, il n'aurait pas plus les clés pour démarrer le moteur. Il faut donc attendre qu'une voiture arrive. En pleine nuit, cela risque de prendre un certain temps. Mais, dans l'urgence qui électrise Antonin, n'importe quand cette nuit vaut mieux que tôt demain matin.

Pour mieux attendre, Antonin se glisse dans la guérite du contrôleur. L'employé semble faire la sieste depuis peu. Il ronfle. Entre ses doigts, légèrement incliné, un gobelet de café à moitié bu et encore fumant risque de se renverser sur son uniforme et de l'ébouillanter. Comme une mère attentionnée, Antonin lui retire le gobelet de styromousse de la main, puis il s'installe à ses côtés pour guetter l'arrivée d'une voiture sur les écrans de surveillance. Il attend et attend et attend et sa patience finit par être récompensée.

Un véhicule sport gris métallisé s'immobilise à la barrière. C'est une grosse cylindrée, traction avant, turbo, tout-terrain, *airbag*, carrosserie renforcée. L'occupant, un huppé, baisse sa fenêtre électrique et crie au contrôleur de lever le garde-barrière, mais le contrôleur ronfle toujours, la joue pressée contre le plexi transparent. Le propriétaire de la voiture entend klaxonner, mais déjà, Antonin l'en empêche. Il ouvre la portière, le saisit par les épaules de son chic complet et le tire de la banquette en déployant une force dont il se serait cru incapable. Le conducteur roule par terre et voit trente-six chandelles. Abandonnant sa victime dans le faisceau des phares, Antonin prend place derrière le volant et passe en marche arrière, fait demi-tour dans un crissement de pneus et part de l'avant en trombe, semant une trace noire de caoutchouc brûlé sur le revêtement.

D'un coup de volant imprudent, il quitte le stationnement et s'engage sur le boulevard. La circulation est moins dense la nuit. Antonin zigzague entre les voies, brûle

les feux rouges, double les rares voitures qui le précèdent. Il suit la grande artère jusqu'à une intersection où un panneau signale un accès pour l'express-route sur la droite. À partir de là, tout est possible.

La voiture entre dans un échangeur compliqué, des spaghettis de bitume qui s'entrelacent, partent en spirales, s'entrecroisent et se rejoignent. Les prescriptions et les renseignements routiers qu'annoncent les panneaux au-dessus de la chaussée sont étrangement compliqués. Antonin prend une sortie en direction sud pour des destinations inconnues. Il tient l'accélérateur enfoncé au tapis.

L'autoroute déserte luit sous les hauts belvédères. Vrombissante, la voiture sillonne un paysage apocalyptique d'usines collées sur d'autres usines, de longues cheminées entourant les bâtiments de manufactures, de flammes de gaz incandescentes qui s'échappent des puits des cockeries, des aciéries et des fonderies, un paysage de bassins d'épuration, de dalots de coulage, de forges immenses, d'appareillages gigantesques, broyeuses dentées, calandres montées sur axes, concasseurs à came, foreuses à bobine, pelles mécaniques tyrannosauresques qui mangent le flanc des montagnes, dévorent les arbres, grugent la pierre.

Bientôt, Antonin atteint un poste de péage automatisé. Même gavé de pièces de monnaie, le distributeur de tickets de passage refuse de fonctionner et les barrières actionnées par ordinateur demeurent abaissées. Antonin peste contre le distributeur. Il descend de voiture, donne de grands coups de pieds sur le dispositif et finit par l'achever. Les barrières ne se lèvent pas. Seuls les grands moyens restent à employer : il s'interdit de faire demi-tour. Il rétrograde en marche arrière sur quelques mètres et s'élance à nouveau vers l'avant, à toute vitesse contre les grilles, qui se pulvérisent en morceaux en amochant le pare-chocs et en bosselant le capot.

Antonin continue sa route, mais une impression de déjà-vu s'installe. Chaque kilomètre qui s'ajoute au compteur ressemble au précédent. Le décor est de plus en plus familier. Cette usine, il l'a vue il n'y a pas quinze minutes, il en est certain. Et celle-là également. À moins que ce ne soit une autre usine, en tous points semblable. Il ne sait plus.

Puis, l'express-route se subdivise. Antonin opte pour l'embranchement de droite, vers le sud-ouest, pour se retrouver dans un autre échangeur. Toujours, il suit le sud indiqué par les panneaux de signalisation en empruntant des boucles compliquées, des viaducs, des tunnels pour revenir infailliblement sur l'express-route. Puis, c'est un autre poste de péage. À moins que ce ne soit le même. Une grille est défoncée. Des bouts de barrière sont échus sur l'accotement. Plus loin, l'express-route se subdivise à nouveau. Cette fois, il bifurque à gauche et c'est un long virage circulaire qui l'accueille. Un autre échangeur en colimaçon. Une sortie différente, une autre direction. Une voie secondaire qui aboutit sur une voie principale, un boulevard périphérique, puis une nouvelle fois l'express-route. À un point, le chemin passe par une colline et se surélève. Au loin, le réseau routier s'apparente à quelques huit géants superposés en bordure de la Cité.

Antonin s'aventure dans toutes les sorties, ralentit aux panneaux pour bien lire les directives, mais repasse continuellement aux mêmes endroits, dans un inextricable nœud de communications, d'embranchements, de bretelles, d'antennes, sans espoir d'en sortir. Puis, le jour se lève et la circulation se densifie. Des camionneurs le coincent contre la bande, lui coupent les accès et c'est la Cité qui réapparaît dans son pare-brise comme un lamentable échec dressé au bout de l'autoroute. Antonin ne veut pas y croire, mais la réalité est là, comme un mur. Pris dans l'afflux de voitures, coincé dans le trafic, pare-

chocs à pare-chocs, il se fait emmener vers la ville dans une symphonie de klaxons triomphants.

Irascible, il peste contre tout : la ville, les camions, l'autoroute, le ciel. Il frappe sur le tableau de bord. Ses jointures rougissent. Sa rétine aussi, mais il pleure comme un lombric pleure : sans les yeux. Blasé par la souffrance qui s'est fait habitude, lentement, il se résigne. Fuir est impossible. L'essence allait manquer incessamment de toute façon.

9b. La liberté™ ne coûte que cinquante dollars



Retour à la case départ. Au petit matin, le flux et le reflux du trafic finissent par régurgiter Antonin et sa voiture volée sur cet interminable boulevard, où a débuté sa vaine tentative d'évasion. Le moteur toussote; il n'y a plus suffisamment d'essence. Antonin cesse d'appuyer sur l'accélérateur et laisse l'automobile rouler sur ses dernières réserves jusqu'à la ruelle la plus proche, où il se gare, tout au fond, à l'ombre d'un vidoir à déchets débordant de sacs poubelle. Lui aussi manque d'essence. Il puise au fond de ses ressources. Ses traits sont tirés, des cernes sombres descendent jusqu'à l'arcade de ses joues, sur ses yeux injectés de sang, ses paupières clignent comme une ampoule sur le point de brûler. La fatigue le mine, une fatigue si pesante qu'elle entraîne sa tête. Son crâne vacille dans tous les sens; il ne parvient plus à lutter contre la gravité. À bout de forces, Antonin s'écroule sur la banquette en skaï de la voiture et s'égare dans un long et

lourd sommeil, un sommeil sans rêve, un sommeil de trêve. Sa cervelle se déconnecte, comme si on avait tiré d'un coup sur la prise, et seul le corps assure la marche des fonctions vitales.

C'est un boucan retentissant dans la ruelle qui l'extirpe brutalement de sa léthargie. Sorti trop rapidement de transe, Antonin, étourdi, scrute autour de lui en quête de repères. La nuit s'est installée à nouveau et la ruelle ressemble à une caverne noire. Les murs de briques des édifices délimitant l'étroit cul-de-sac suintent une substance graisseuse qui luit dans la réverbération de la lune. Une odeur latente de vieilles ordures s'est immiscée dans l'habitable de la voiture.

Un autre son impromptu, dont l'écho résonne dans l'impasse, achève de ramener Antonin à la réalité. Ce doit être un sac poubelle tombé du vidoir sur le sol. Les yeux d'Antonin s'aiguisent et percent peu à peu le noir de la nuit. Derrière les reflets du pare-brise, il distingue une ombre furtive qui déguerpit du vidoir et file au creux de la ruelle pour se tapir dans les ténèbres à l'angle de deux murs. N'étant lui-même qu'une ombre, Antonin ne craint pas ce qui se cache dans l'épaisseur de la nuit. Il sort de voiture et avance lentement là où la chose s'est repliée. Comme flottant dans le vide de l'obscurité, deux minuscules yeux expressifs le dévisagent. Une étrange petite tête poilue émerge de la noirceur et montre les crocs en chuintant.

– N'avance plus. Je suis armé et dangereux. Très dangereux! », menace une voix grotesque et exacerbée.

Antonin est plus décontenancé d'être repéré qu'intimidé par la chose terrée dans le coin. La créature se découvre à moitié en se penchant dans un mince faisceau de lumière. C'est un singe capucin, braqué sur ses pattes de derrière et qui présente ses griffes en

guise de dissuasion. Mais surtout, c'est un singe capucin qui le voit, lui, Antonin, et qui lui parle! Quelqu'un qui le voit et qui lui parle!

– Recule, allez, rebrousse chemin! Tu n'as rien vu, dit la bête en découvrant davantage ses canines.

– Attends. Je ne te veux pas de mal. Juste comprendre. Comprendre, voilà tout.

– Il n'y a rien à comprendre. Va ailleurs! Je ne suis pas là et tu n'as jamais été ici.

– Du calme. Je veux seulement savoir. Tu vas trouver ça étrange, mais... dis-moi, tu arrives à me voir?

Aussitôt prononcés, ces mots paraissent incroyablement stupides à Antonin. Néanmoins, l'animal semble avoir compris quelque chose ou quelque chose a stimulé sa curiosité. Le singe se détend. Ses griffes se rétractent, mais il demeure sur ses gardes. En faisant le gros dos, il se risque d'une patte vers Antonin, penche sa bouille d'un côté puis de l'autre : circonspect, il scrute son interlocuteur.

– En effet, j'arrive à te voir, mais ce n'est pas tout à fait ça. Je discerne ton contour, ton milieu. Malgré tout, ça ne colle pas. Il manque quelque chose. Comme si tu étais flou, sans l'être. Difficile à expliquer. Qu'est-ce qui t'est arrivé à toi?

Le ton de sa voix est moins agressif, moins haut perché. Visiblement, le singe s'est rassuré. Il se laisse apprivoiser par l'allure penaude d'Antonin et sort de la pénombre, dévoilant un visage mutin, cerclé par une bande de poils blancs qui contraste avec le reste du pelage, plutôt brun et tacheté par endroits.

– Je ne pourrais pas l'expliquer non plus, répond Antonin. C'est arrivé comme ça. Du jour au lendemain. Ou lentement, sans que je ne me rende compte. Mais c'est ainsi. Plus personne ne me remarque. Depuis des jours que ça dure et tu es le premier à faire

comme si j'étais là, à part peut-être cet oiseau, mais je ne suis pas certain que... Mais toi? Qu'est-ce que tu fais là?

– Tu ne lis pas les journaux? Je suis un fugitif!

Comme pour s'assurer qu'il mérite bien sa confiance et assurément intrigué par cette incertaine visibilité, le singe examine continuellement l'humain devant lui. Puis, sans prévenir, le capucin saute jusqu'à la voiture en un bond fantastique et pose son arrière-train sur le capot. Antonin l'y rejoint.

– Tiens, lis », et l'animal lui allonge une feuille de papier tirée d'un pli de sa fourrure. C'est la première page de *La Voix de la Cité*, arrachée à la hâte, de toute évidence, puisqu'un grand morceau manque au bas, le long d'une déchirure dentelée. Antonin allume les phares de l'automobile pour prendre connaissance du document. D'emblée, la une le frappe.

– Amusant. On parle de moi, se dit Antonin en aparté.

En effet, sur une moitié de page, on relate les événements de la séance punitive d'hier : « Un incident mystérieux interrompt l'exécution des demi-messieurs ». Mais dessous, un encadré surmonté d'une mauvaise photo du primate donne le compte rendu d'une évasion puis fait état d'un danger possible pour la population et d'une récompense pour capture. Antonin lit rapidement, en sautant des lignes, pour se tourner finalement vers le singe afin de connaître toute son histoire. Celui-ci ne se fait pas prier : de toute évidence, il aime se raconter.

« Faisons une histoire brève. Quand j'étais un tout jeune saï qui s'ébattait, insouciant, dans la brousse avec ses frères et sœurs, j'ai été enlevé à ma famille par d'affreux chasseurs. Ils ont profité de ma naïveté. Je n'ai pas pu résister aux bonbons qu'ils me lançaient. J'ai fini dans un filet, puis dans une cage. Dans cette boîte à barreaux,

j'ai voyagé longtemps, sur terre, sur mer, dans les airs, et quoi encore! J'ai abouti sur un quai, pas très loin d'ici, et on m'a vendu à un laboratoire scientifique. Je suis passé d'une cage à une autre, un peu plus confortable celle-là, matelassée, avec une bonne litière qu'on changeait régulièrement. Les messieurs en blouse blanche me nourrissaient bien aussi. Mais il y avait un prix à payer pour autant d'attentions. J'ai dû leur servir de cobaye. Pour tester des cosmétiques d'abord. On me tartina de rouge à lèvres et on me poudrait de fard pour me faire parader ensuite. Quelle honte! Puis, on étudiait les agencements de couleurs sur ma figure, on se demandait si le rose de tel grimage allait bien avec le rouge de mes irritations cutanées. — Je brosse le tableau grossièrement, j'oublie des détails, mais c'était beaucoup de ça. — Finalement, il y a quelques mois, comme j'avais fait mes preuves dans le cosmétique, j'ai été transféré dans un laboratoire pharmaceutique. Là c'était terrible. Les docteurs passaient leur temps à me piquer, à me tirer les veines à quatre seringues et à triturer mes conduits. Ils m'ont inoculé des tas de maladies et de remèdes, des virus et des vaccins, des infections et des antibiotiques. J'étais constamment branché sur des machines. Mais j'étais performant, je survivais toujours. Alors j'ai été promu. Ils ont fini par m'injecter une maladie épouvantable, avec les pires symptômes. Qu'est-ce que j'ai pu souffrir! Mais, ils avaient aussi une solution pour ça, une solution plus horrible que la maladie elle-même. On m'a mis dans les veines des microtoubis, comme ils les appellent, des cellules médicales robotisées et microscopiques qui travaillent de l'intérieur, qui reconstruisent les tissus et tuent les germes d'infection. C'était trop. Trop de douleur, trop d'humiliation. Hier, j'ai pu profiter de la distraction d'un surveillant, qui avait mal fermé le loquet de ma cage. Puis, ça a été simple. Il y avait une fenêtre entrouverte. J'ai juste saisi l'occasion. Le reste est dans le journal. Je suis armé et dangereux. Je pourrais mordre quelqu'un et le contaminer — moi

qui suis inoffensif. Par conséquent, ils sont tous à mes trousses. Ils me traquent. Ils vont me tuer. De toute façon, je vais mourir. Ces microtoubibs, ils sont en moi et ils travaillent lentement. Ils mettront des mois à tout réparer. Quand ils auront tout réparé, ils n'auront plus rien à faire. Mais ils seront toujours là, dans mon sang. Et ils vont rouiller, c'est imparable. Ils vont cesser de fonctionner définitivement et moi, je mourrai du tétanos. Je vais mourir de la rouille. Je vais rouiller à l'intérieur et mourir. »

En s'écoutant, en se replongeant dans le bain de ses tourments, le capucin craque et éclate en sanglots. De ses yeux fuient de gros bouillons. Confus de se laisser aller autant, il essuie ses larmes et parvient goutte que goutte à endiguer ses états d'âme, à colmater les brèches dans sa contenance. Néanmoins, ouvrir la chantepleure et vider son cœur le soulage. Quant à Antonin, il compatit sincèrement, mais ses yeux à lui retiennent l'humidité, comme des éponges. Entre Antonin et le singe, aucun malaise ne plane, aucun embarras ne les gêne. Entre Antonin et le singe s'est établi une sorte de solidarité de mauvaise fortune. Ils se comprennent.

– Et que comptes-tu faire maintenant ?

– Je veux revoir la jungle une dernière fois, me trouver une île, me ficher sous un bananier et n'en plus bouger, profiter du soleil et de la pluie chaude, dormir, rêver, regarder le bord de l'eau et manger les fruits qui me tomberont sur la tête. Je préfère mourir là. Pour ça, il faut que je m'échappe de la Cité.

– J'ai essayé : ça ne mène à rien. On ne peut pas fuir. L'autoroute ne va nulle part et, en plus, elle n'y va pas directement. Il y a beaucoup de détours.

– Je ne pense pas m'enfuir par l'autoroute. Je risque qu'on m'écrase et, terminer comme une charogne à pourrir sur l'accotement, non, ça ne me dit rien, vraiment. Non, je vais marcher jusqu'aux limites de la ville, jusqu'aux clôtures. Je sais grimper. Après...

– Tu sais, les clôtures doivent être électrifiées, interrompt Antonin.

– Probablement. Mais le cuir de mes pattes est épais. Sinon, je trouverai bien un moyen. Après, je couperai à travers champs, en évitant les villes et en suivant le soleil du midi jusqu'à l'océan. Là, j'embarquerai sur un bateau. Je me cacherais dans les cales et je sauterai par-dessus bord lorsque je verrai une île à mon goût, une île qui ressemble un peu à chez moi.

Pour ne pas tuer les rêves de l'animal par homicide au premier degré, Antonin tait son défaitisme. Il se retient de parler de ces satellites, qu'on ne voit pas dans le ciel, mais qui eux voient sur terre, de ces satellites qui seront sur sa trace nuit et jour, sans relâche, quadrillant chaque centimètre de terrain, enregistrant chacun de ses déplacements. Antonin préfère répondre, amicalement : « Je vois que tu as pensé à tout. »

– Il faut bien. Si je reste ici, je ne donne pas cher de ma carcasse de vilain macaque.

– Ne dis pas ces choses... Si tu préfères attendre que la poussière retombe avant de mettre tes plans à exécution, je t'offre refuge chez moi. Ce n'est pas très grand, mais comme on voit plus que j'existe, tu y seras en sécurité : personne ne viendra. Pour l'instant, les gens sont informés et vigilants. Mais ça va se relâcher. Dans deux ou trois jours, on leur aura bourré le crâne avec un autre fait divers et ils auront oublié.

– Sans doute. Mais je ne veux plus attendre. À trop attendre, on meurt d'attendre. Il fait nuit. C'est le moment ou jamais!

– Fais comme tu crois, comme tu veux.

Un silence s'installe et prend de l'expansion, mais le singe le brise, finalement, dans un bref éclat de mots, pesés et décidés.

– J'y vais. Merci de m'avoir écouté.

– Merci de m'avoir vu! Je suis heureux d'avoir parlé un peu. Bonne chance.

– Bonne chance à toi aussi.

Et le singe s'élance de la voiture au vidoir à ordures et du vidoir aux barreaux d'un escalier de sécurité. Naturellement agile, il grimpe les tiges métalliques et se balance vers le toit. Il tourne la tête une ultime fois vers Antonin, qui lui sourit, et, avant de disparaître au sommet, le singe déclame : « Si je le pouvais, avant de partir, je mettrais le feu. Mais je suis trop petit, j'ai de trop petites mains et un trop petit corps pour accomplir de si grandes idées. »

w

c. division

1c. Il n'est pas de rêve que l'on ne peut acheter



Sourd vrombissement du photocopieur ou ronflement électrique des terminaux, le doux murmure des machines qui dorment baigne le dix-septième étage du fonctionnariat public dans une paisible ambiance. Par économie d'énergie, on a diminué l'intensité des tubes fluorescents et, dans le faible éclairage, chaque chose semble irréelle, diaphane, éphémère. Les murs pourraient s'évaporer, les faux plafonds disparaître.

Antonin a déjoué tous les contrôles de sécurité — détecteurs de mouvements, alarmes secrètes, dispositifs de surveillance et machines programmées pour attaquer — et s'est immiscé comme un cambrioleur sur son ancien lieu de travail. Dans un panier de transport, il traîne deux bidons d'essence dérobés dans une station-service à l'insu du pompiste. Tout en charriant le panier, il siffle un air inventé, il sautille et exécute quelques pas de danse improvisés : la vengeance est douce au cœur du citoyen.

Il décharge ses bidons devant la salle des archives et fonce du côté des bureaux de direction. Jusqu'à ras bord, il emplit le panier d'équipements informatiques, d'écrans de terminaux, de télécopieurs et d'appareils téléphoniques. Du bout du couloir, vers la grande salle de réunion dominant la ville, il précipite son chargement à toute allure. Le panier prend de la vitesse et Antonin le lâche pour courir derrière lui. Sans décélérer, le bolide file jusqu'à la salle de conférence et défonce le mur vitré pour s'élancer dans le vide à travers une nuée de morceaux de verre. Le panier fait une chute de dix-sept étages et s'écrase lamentablement sur le trottoir avec tout ce qu'il contient. Vont l'y rejoindre deux photocopieurs à roulettes, quelques fauteuils pivotants et de pleines boîtes de formulaires. En bas, c'est un carnage. Les membres et les organes des appareils gisent lamentablement les uns sur les autres. Les systèmes désarticulés et les boîtiers de plastique fracturés chevauchent des composantes électroniques, des plaquettes conductrices et des circuits disloqués, des fils entremêlés et des cartouches d'encre qui saignent au sol. Les processeurs ne palpitent plus, ils sont morts sur le coup. Les mémoires vives expirent en d'atroces souffrances numériques et s'envolent au paradis dans un froissement d'âme.

Dans une armoire anti-feu, Antonin s'empare d'une hache et poursuit son œuvre de destruction. Il fracasse d'autres machines qui agonisent en d'insoutenables plaintes électriques. Il fend les tables de réunion. Il lacère les pans de cubicules et les culbute. Il abat les cloisons. Le service, jadis ordonné, s'est transformé en un champ de bataille, totalement ravagé. Bien qu'essoufflé, Antonin ne s'accorde aucun répit : le plaisir compense l'effort. Avec ses pieds, avec ses poings, il s'en prend à l'ordinateur central qui contient toutes les informations en réseau, tout le travail accumulé depuis des années, toutes les bases de données et tous les fichiers importants. Dans une gerbe d'étincelles, il

achève le monstrueux organisme électronique à coups de hache, en lui infligeant de profondes entailles, des plaies qui s'ouvrent davantage à chaque impact. Il revient à l'armoire et prend sur son épaule une lance d'incendie qu'il amène aux archives. Il la pose et saisit un bidon d'essence.

Deux bidons, c'est peu pour assouvir toute l'œuvre de destruction qu'il voudrait accomplir ce soir. Mais, n'étant pas organisé, ne s'y connaissant guère en explosifs et minuteriers, il ne peut se livrer qu'à l'exercice du chaos aléatoire, en frappant çà et là. Car, il n'entend pas s'arrêter au saccage d'un service du fonctionnariat privé. L'horizon de ses visées est vaste. S'il ne peut quitter cette ville, il la façonnera à son goût, la ramènera à sa hauteur, égoïstement. Ce n'est pas une entreprise systématique qui obéit à un raisonnement articulé, c'est une colère libérée, c'est la satisfaction d'une pulsion instinctive qui le tenaillait depuis des années sans qu'il ait pu en diagnostiquer l'origine. Il n'a plus le nerf de consentir à cette ville, à ce monde qui a fini par l'avaler tout rond, qui a réussi à le fondre dans l'anonymat total. Il n'a plus le nerf de se laisser broyer la conscience. Il compte résister. Jamais il ne l'aurait cru, mais le refus est plus aisé que l'acceptation. Accepter, c'est se nier; refuser, c'est s'affirmer. Et Antonin veut bien s'affirmer avec emphase, dans l'excès, par tous les extrêmes, avec tous les expédients. Il compte salir, égratigner, briser, démolir, incinérer. La liste de ce qu'il hait et de ce qu'il faut éliminer se déroule jusqu'à l'infini.

Antonin grimpe sur une chaise et, se perchait sur la pointe des pieds, dans une position précaire, arrache le gicleur du plafond, non sans effort. Après avoir ouvert tous les classeurs et renversé les piles de dossiers et de circulaires, Antonin asperge généreusement la pièce d'essence jusqu'à ce que le premier bidon soit vide. Puis, il enfonce une extrémité du boyau d'incendie sous un tas de paperasses et déroule le tube

de nylon jusqu'à la porte de l'ascenseur. Il retourne aux archives et, avec le second bidon, verse du combustible sur toute la longueur de la lance pour en faire une longue mèche. Dans l'armoire de fournitures de bureau, il subtilise quelques paquets de feuilles qu'il dissémine le long du tuyau devant chaque porte, jusque sur les tapis bien propres des locaux de direction.

L'ascenseur appelé, Antonin attend son échappatoire en tripotant un briquet. Il renifle la puissante et délectable odeur d'essence qui imbibe la lance. Elle lui fait tourner l'esprit, elle le grise agréablement. Lorsque l'avertisseur sonore annonce l'ouverture des portes, Antonin frotte de son pouce la pierre du briquet et jette la flamme sur la mèche. Le feu court le long de celle-ci, se répand dans toutes les pièces et grignote son chemin jusqu'aux archives. C'est tout le spectacle qu'Antonin a le loisir d'admirer avant qu'il ne s'engouffre dans l'ascenseur.

Il descend.

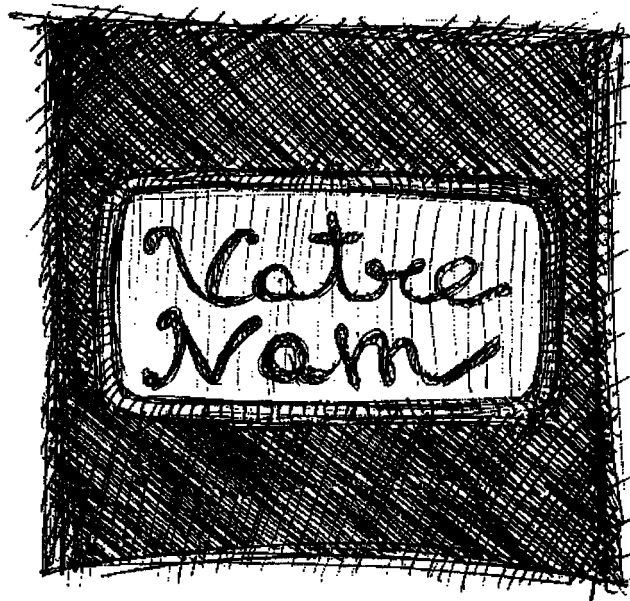
Le feu qui brûle là-haut, c'est le feu qui dévore Antonin dans son ventre, un feu de joie crépitant et pétillant, propulsant des tisons tout autour. Les lèvres du pyromane amateur se distendent en un sourire flamboyant, presque sadique.

Une fois au rez-de-chaussée, Antonin se rue au-dehors, accueilli par une pluie de fins éclats de verre qui lui tombe dessus. Au dix-septième, les vitrines explosent et l'appel d'air fait gonfler les flammes qui vont lécher l'étage au-dessus. Le milieu de l'édifice rougeoie et s'embrace. Antonin s'installe sur un banc l'autre côté de la rue et contemple le brasier. Des larmes de feu et des chiffons incandescents se dispersent dans le vent. Les cendres s'éparpillent, s'effritent et se déposent au sol en se berçant.

Dans le lointain, des sirènes s'excitent et se rapprochent. Une armée de camions de pompiers débouche au carrefour. Les sapeurs investissent le gratte-ciel. Des tuyaux

sont hissés sur les grandes échelles, mais celles-ci ne montent pas assez haut pour vaincre le foyer et seule la chaussée est arrosée. Des avions-citernes sont envoyés en renfort et arrosent le quartier de neige carbonique. Les flocons et l'eau sur le sol se mélangent en une gadoue grise. C'est l'hiver à nouveau, presque.

2c. Un uniforme avec votre nom dessus



Une rumeur circule depuis des années dans la Cité. Entre les branches, on raconte que les vendeurs se voient remettre une pilule de cyanure qu'ils ingèrent pour s'épargner l'humiliation de n'avoir pas atteint leurs quotas. Cela expliquerait le nombre effarant de décès dans le cheptel de cette profession. Antonin serait presque tenté d'y croire en regardant cet employé de quincaillerie s'évertuer à vendre une perceuse à un type qui pose beaucoup trop de questions pour ne pas s'y connaître. Le vendeur patine sur ses explications, le client l'interroge de plus belle et la scène amuse Antonin. En les contournant, il ne peut s'empêcher de faire un croche-pied au consommateur, qui, à son grand dam, trébuche contre un présentoir et glisse par terre. Le vendeur, lui, réprime comme il peut un fou rire tenace.

Il est tôt. Les magasins ouvrent à peine leurs portes, mais Antonin tient à profiter à plein de cette journée. Aux comptoirs de cette quincaillerie grande surface, il vient

s'équiper de choses nécessaires. Dans un grand sac à dos, volé au rayon camping, il entasse des bombes de peinture en aérosol, une petite scie à métal électrique, un marteau et un grand couteau. Ses emplettes faites, il va se mélanger à la multitude de retardataires qui courent encore sur les trottoirs, furieux contre leur réveille-matin respectif, car il n'arriveront pas à temps au travail. À l'inverse, Antonin s'achemine d'un pas allègre vers les beaux quartiers. Il a tôt fait de retrouver l'opulente villa de Manu Gance.

Il sonne et resonance à la porte mais personne n'ouvre. Peut-être la bonne est-elle allée faire les courses. Peut-être a-t-elle congé. Tant mieux, il aura le champ libre. Il fait le tour de la maison et repère une fenêtre facile d'accès qu'il casse avec une brique arrachée au terrassement. Pour ne pas se mutiler au passage, il retire avec grand soin tous les morceaux de carreau restés accrochés au cadre, puis il s'immisce à l'intérieur.

Dans une pièce à l'arrière de la maison, il déniche un bar débordant de bouteilles et se sert un ballon d'un alcool jaunâtre. Pour le déguster, il s'installe sur une causeuse. L'alcool est bon, mais tout le reste est mauvais. Quelque chose s'est gâté ici. En effet, le mobilier ne lui paraît plus si confortable et la couleur du tissu de recouvrement le rend malade. Les choses autour semblent aussi moins jolies. À vrai dire, tout est moins enchanteur, moins mirifique. Peut-être aussi n'est-ce qu'une illusion. Le regard d'Antonin a manifestement changé.

Pour donner le coup d'envoi aux festivités, Antonin siffle son verre et le jette sur le plancher. Le ballon tinte et les glaçons glissent sur le parquet glacé.

Parce qu'il faut bien commencer quelque part, Antonin entreprend de pousser la causeuse jusqu'à la porte-fenêtre. Le meuble ne résiste pas. Les tables basses et les bibelots se renversent sur son passage et la causeuse termine sa course dehors, dans la piscine. La causeuse sombre et se noie corps et âme. Son poids l'emporte au fond dans

un siphon tournoyant, un grand gloup! engloutissant. Une bonne partie du mobilier se retrouve ainsi sous l'eau chlorée, dans un aménagement sous-marin art déco, jusqu'à ce qu'Antonin en ait assez.

À l'intérieur du château, avec des bouteilles d'alcool, il flambe le buffet de la salle à manger. La vaisselle et les vases lui servent de projectiles et se brisent contre le marbre du foyer. Il fouille la penderie des époux Gance et déchire leurs vêtements, les robes, les pantalons, les vestons et les cravates. Il égraine les colliers de perles, jette les bijoux aux toilettes, malmène les miroirs. Pour évacuer tout le sirop absorbé, il pisse dans les draps fleuris et sur la moquette. Dans un tiroir dont il force la serrure, il trouve des billets de banque, des valeurs, des bons aux porteurs et des certificats, qu'il expédie au broyeur à déchets, jouissant presque de retrouver dans le bac d'évacuation ces mêmes bouts de papiers déchiquetés en un casse-tête impossible à résoudre. Armé d'un couteau, il découpe les toiles abstraites qui garnissent les murs et les recompose à sa façon, augmentant leur degré d'abstraction avec un peu de colle et de la peinture en aérosol. Avec cette même peinture, il graffite les murs et les armoires. Il y gribouille maladroitement des soleils, des palmiers et des vagues. Près de l'escalier, dans toutes les chambres, sur les couvre-lits, les papiers peints et les tapisseries, il inscrit des phrases cryptées mais au ton assurément revendicateur : « Le monde n'est plus un monde! », « Le ciel n'est plus le ciel! » « Où est l'hiver? », « J'ai mal à mes circuits! », « Je ne suis pas une statistique! », « Personne n'est mon maître! », « Je ne porterai jamais d'uniforme! », « Le bonheur n'est pas une valeur en bourse! »

Son œuvre de démolition n'a de cesse que jusqu'à l'arrivée, en fin d'après-midi, de Manuel Gance et de son épouse, qui, croyant regagner leur bercail après une journée de labeur, ne trouvent qu'un gigantesque chantier de déconstruction, un bric-à-brac d'objets

brisés et de choses jetées au hasard sur un tapis de ruines. Devant ce délabrement, la dame se tape une crise d'hystérie. Elle craque. Tout ce qu'elle avait de plus cher est détruit. Cette décoration qu'elle avait pensée elle-même! Ces babioles si précieuses! Cette peinture qui illuminait son salon! Ces toiles acquises à des prix fous aux enchères! Comme possédée par la dépossession de ses biens, la dame tourne en rond en vociférant une plainte stridente et en agitant ses bras. On dirait un gadget détraqué, un robot qui ne répond plus aux commandes. Trop d'émotions pour un si petit corps et pour un intellect si exigü la font s'évanouir subitement après trois tours sur elle-même. Effaré, Manuel Gance la traîne sur un sofa éventré de sa bourrure et la secoue afin qu'elle reprenne ses esprits. Mais il sait qu'elle ne sera plus tout à fait la même après cet épisode. On s'en est pris à sa raison d'être : sa résidence.

Manuel Gance abandonne sa chérie et remue le désordre autour dans l'espoir de mettre la main sur un téléphone pour signaler le crime à la police. Les phrases sur les murs retiennent son attention. Il lit et relit les mots, essaie de comprendre, mais n'y comprend rien. Derrière son épaule, Antonin l'observe et s'amuse de sa victime.

Après avoir inspecté chaque pièce, Gance décide de traverser chez un voisin quérir de l'aide. Il a tôt fait de revenir en compagnie d'un homme grisonnant au flegme aristocratique.

– Quel gâchis! », dit le voisin sans paraître choqué le moins du monde. Quelle honte! Ne vous en faites pas : la police ne devrait pas tarder. Ils retrouveront bien le gredin. Pour le reste, les assurances, vous savez...

– Je sais. Mais ma femme, elle... Et puis, si ce n'était que cela. Le siège social de ma compagnie a été pris d'assaut par un vandale doublé d'un pyromane la nuit dernière. Il s'en est fallu de peu pour que l'édifice ne soit une perte totale.

– Oui, on m’a raconté. Il est tout de même curieux que le système d’alarme ne se soit pas déclenché. Pour ma part, je n’ai rien entendu.

– Deux étages ont brûlé. La structure est peut-être aussi affectée. Des mois de travaux et puis les pertes financières. Bien sûr, il y a les assurances, encore, mais...

– Et le coupable? On l’a pris, j’espère! », demande le voisin, qui s’en fout un peu.

– Non. Il n’est même pas identifiable sur les bandes vidéo!

Le voisin lisse sa barbichette entre ses doigts pour se donner un air pensif.

– Dans quel monde vivons-nous! Vraiment, les gens ne respectent plus rien! C’était un quartier si tranquille! Maintenant, j’ose à peine sortir de chez moi après seize heures. On ne sait jamais. Il faudrait, je crois, renforcer la sécurité à la barrière. Il faudrait peut-être aussi augmenter les contrôles et les patrouilles. Doubler les effectifs, sûrement. Cela ne peut pas faire de tort. Avec tous ces sauvages autour...

Manuel Gance opine du chef lorsqu’une paire de policiers se présente, enfin!

– Mais où étiez-vous? », vocifère le chef d’entreprise. Vous y avez mis le temps! Cela doit bien faire une ou deux minutes qu’on vous a appelés.

– Bon, je vous laisse avec ces messieurs, coupe le voisin qui s’éclipse aussitôt, trop heureux de pouvoir retourner à ses petites affaires.

Les deux officiers s’immobilisent sur le pas de la porte.

– Agent Harry et agent Hard, jappe le premier policier, en désignant du coude son compère coincé dans un costume bleu foncé trop serré. Sincèrement désolés pour le retard. On ne nous a pas mentionné qu’il s’agissait d’une urgence.

– Et comment! Voyez par vous-même, répond Gance qui leur cède le passage.

– En effet... Sûrement un troublé. Nous allons vérifier si personne de louche n’a attiré l’attention des gardiens du poste à l’entrée du quartier.

Les policiers inspectent sommairement l'endroit. Ils passent et repassent devant le responsable du saccage sans le voir. Finalement, le dynamique duo enregistre la déposition du propriétaire et repart en promettant d'envoyer des vigiles pour garder l'endroit cette nuit et l'équipe médico-légale dès le lendemain pour recueillir les preuves. Dans toute la villa, ne reste alors que le couple et leur agresseur, une présence invisible qui traîne dans les environs.

Les fesses sur un monceau de détrit, Manuel Gance tente de consoler sa moitié. Il sèche ses pleurs, la serre dans ses bras, prononce quelques paroles réconfortantes d'une vacuité abyssale. Le pathétique de la situation agace profondément Antonin.

– Allons! Ce n'est pas si grave. Demain, j'emploierai une équipe pour nettoyer tout cela.

– Allons! Ce n'est pas si grave. Bla-bla bla-bla, perroquette Antonin irrité.

– Mais ils ne pourront pas tout réparer. C'est impossible! », dit l'épouse entre deux sanglots syncopés.

– Pense à ta chance! Tu pourras tout redécorer. Tout en neuf! Comme tu le veux! J'autorise toutes tes dépenses. Ce que tes copines au club vont être jalouses!

– Oui? Vraiment? », s'inquiète la pauvre, la voix chevrotante.

Déjà, tout va beaucoup mieux. Elle esquisse un demi-sourire auquel répond l'époux attentionné. Antonin grimace. Il les a suffisamment vus.

– Ce soir, nous dormons à l'hôtel. Nous irons prendre la petite en chemin.

– Mais... mais... la réception à l'hôtel de ville, ce soir?

– J'oubliais. Oui, la réception... Eh bien! Ils se passeront de nous, voilà tout.

3c. Le salaire nuit considérablement au développement économique



Dans le grand monde, quelle entrée fracassante ce serait si l'indolence généralisée n'avait pas fait d'Antonin ce qu'il est! En prévision de cette baignade dans les eaux de la vie mondaine, il s'est fait une tête de pute, avec du rimmel plein les cils et les cheveux coiffés en pétard. Guindé dans une superbe robe lamée rose aux épaules dénudées qui accumule les plis aux hanches et qui gondole dans le décolleté, il traverse le vestiaire où attendent quelques personnes, un carton d'invitation à la main. Antonin se convainc aisément qu'il ne fait que combler la place laissée vacante par les Gance. Il enjambe le cordon d'accueil. Puis, d'une façon peu élégante, la démarche ampoulée, car maladroit sur ses talons aiguilles, il descend les marches du hall de l'hôtel de ville, qu'on a converti pour la soirée en une salle de réception. Les réjouissances se déroulent dans une orgie de somptuosité. Tout le gratin de la Cité est rassemblé dans un espace démesuré

enguirlandé de serpentins couleur d'or et de rubans de satin frisottés, au cœur d'une profusion de bouquets de ballons nacrés et de corbeilles de fleurs artificielles. En continu, sur tous les murs de la salle, s'épanouit une exubérante mosaïque en faïence, une fresque représentant les faits saillants de la révolution économique et sur laquelle s'ébattent des machines et des héros encravatés. Sur la piste de danse, sous les bons auspices de stoïques mais vigilants gardes du corps, s'amuse une centaine de personnalités aguerries au vedettariat et au pouvoir. Antonin connaît quelques figures par l'entremise des médias, qui relatent fréquemment les déboires et succès de ces ego hypertrophiés.

De cette hauteur, c'est un cortège d'hommes en habits de soirée et de femmes grimées à la dernière mode et vêtues de robes au moins aussi sophistiquées que celle d'Antonin. Les nœuds papillons saluent les boas plumitifs. Les toilettes et les parures se complètent. Au milieu de cette petite société privilégiée, s'active une horde de serveurs qui font des aller-retour entre les nombreux invités et le service de traiteur en portant des plateaux de canapés et des coupes de pisse-bulle. Les convives grappillent au passage des bouchées dans des carrés de soie. Ils se parlent en levant leur verre, en haussant le groin et en étalant leur sourire carnassier. Ils se racontent les histoires habituelles. Ils se divertissent. Parfois on entend un rire excessif revenir périodiquement dans l'écho et voiler la musique qui tourne en sourdine, un air anodin, fade, sans relief, désossé, auquel on a retiré sa rythmique, qui sort à travers des haut-parleurs fatigués en un seul flot de notes monocordes, distantes les unes des autres, et qui ne semble pas déplaire à l'assemblée.

Tous les invités ont un quelque chose d'obèse, même les sveltes, les musclés, les anorexiques. Tous transpirent un air bien portant. Leurs joues sont rondes, les cous débordent des cols. Comme confis dans l'opulence, les visages reluisent de gras, gras qui

perle à travers les pores béants de leur peau légèrement distendue. Entre eux, ils sont à leur place, exactement où ils doivent être. Ils s'échangent des poignées de main, des clins d'œil, des signes de reconnaissance, se font la bise du bout du bec, multiplient les manifestations de sympathie, discutent de connivence, ils se rappellent des souvenirs récents, vrais ou faux :

- Ne nous somme-nous pas rencontré au Club?
- Je n'y suis jamais allé
- Moi non plus. Ce devait être deux autres.

Entre eux, ils se fixent des rendez-vous, troquent des invitations, se promettent d'entrer en contact rapidement, ils se racontent des anecdotes, des potins, ils vilipendent ceux qui sortent du cercle. Entre eux, ils brassent des affaires, sous-entendent des informations d'initiés, font et défont des contrats et négocient des partenariats. Ensemble, ils règnent sur le monde. Antonin, lui, n'est rien. Il est l'infiniment petit dans une salle d'infiniment grands.

Malgré tout, Antonin se mêle à l'assistance. Les convives occupent l'espace densément, mais il s'insère entre eux et s'y frotte, faisant fi des distances. Il n'évite plus les gens : les collisions l'amuse. Ce n'est plus lui qu'on écrase, ce sont les autres qui se font bousculer. Lui les voit, eux pas. Lui prévoit les chocs et se raidit, eux se frappent sans s'y attendre contre une forme imperceptible. Avec ses talons aiguilles, il écrase les pieds menus. Avec ses coudes, il fait des ravages.

Autour des garçons qui assurent le service ou directement dans la main des invités, Antonin joue les pique-assiette. Il traîne près du banquet et pige dans la corne d'abondance. Il gobe des bouchées onctueuses, des arrangements culinaires minuscules montés sur des cure-dents avec des produits haut de gamme inaccessibles pour le

commun des mortels. D'ailleurs, il y a consensus dans la salle sur la qualité de la nourriture, et cette attention portée à la composition du goûter compense le piètre service — fâcheusement, certains garçons impertinents mirent les invités dans les yeux, ce qui exaspère ceux-ci.

Quant à lui, Antonin siffle des flûtes et des flûtes de pisse-bulle pétillant. Avant même de descendre dans l'estomac, le liquide lui monte directement à la tête. Déjà, il est dans une joviale disposition d'esprit. Dans la bonne humeur, ou il pousse les gens par terre, ou il éclabousse leurs chics vêtements, ou il tartine leur museau avec le pâté de viande des canapés. C'est la fête; il s'amuse. Mais la fête commence à peine qu'un retour de son et un projecteur attirent l'attention des invités sur un podium à l'extrémité du hall. Debout, le bedon compressé derrière un lutrin, un bonhomme aux allures d'amiral tapote sur un micro.

« Heu! Heu! Bonsoir à tous, chers amis, chers camarades! Vous vous amusez bien? Fantastique soirée, n'est-ce pas? Je ne vous embêterai pas trop longtemps, n'ayez crainte. Tout d'abord, en tant qu'organisateur de cet événement caritatif d'envergure et en tant que maire président-directeur général de la Cité, j'aimerais vous remercier chaleureusement de votre participation! Je vous rappelle que la somme réunie par vos généreuses contributions sera versée aux plus démunis, à ceux qui en ont besoin. Le montant total sera dévoilé dans une petite heure. Donc, dégainez vos chéquiers, il est encore temps de contribuer. Pour l'instant, je crois que nous méritons tous une bonne main d'applaudissement. Allez, ne soyez pas timides! Applaudissons-nous! Plus fort, mes amis! Un peu plus de vigueur, mes camarades! Oui!

« Je suis heureux de constater que personne ici n'a oublié ses devoirs moraux et sociaux. Dans la conjoncture actuelle, il est plus que jamais nécessaire d'être charitable.

Aidons les pauvres, les vieillards, les handicapés et les gens seuls. Faisons le bien autour de nous. Gardons toujours à l'esprit que la cohésion sociale est une chose fragile. Comme on le constate ce soir, nous avons gagné notre pari! L'abolition de l'État providence et de ses coûteux services sociaux s'est avérée... providentielle! La preuve est faite. Oui, mes amis, la preuve est faite. Nous sommes un système de redistribution de la richesse bien plus efficace et bien plus rentable, autant par l'argent que nous rassemblons ici que par l'emploi que nous créons, et, même dans la situation économique difficile que nous connaissons, notre générosité ne connaît pas de limite. Vraiment, mes amis, mes camarades, applaudissons-nous! En terminant, je m'en voudrais de ne pas souligner le beau travail de nos organisateurs. Applaudissons-les aussi. Ah, oui! Je vous rappelle que vos dons sont déductibles d'impôts à 90 pour cent et qu'un reçu vous sera remis en main propre. »

Et l'assistance est en liesse. Elle acclame le discours, elle s'ovationne elle-même. Devant, le maire pavoise, et plus le maire pavoise, plus l'assistance se réjouit. Tandis que le maire lève les bras et se frappe la poitrine pour les exciter, tous ils approuvent, tous ils se félicitent. Peu enclin à l'auto-célébration, Antonin se retire sur l'estrade et envisage les choses et les gens autour. Tous sont encore sous le charme de l'allocution tandis qu'Antonin demeure mitigé. Il n'a pas saisi le discours de l'élu dans sa totalité. Au début, l'oraison l'a transporté. Mais, après quelques phrases, dans le creux d'une pause, alors que le maire renouvelait son souffle et prenait un nouvel élan, une étincelle de lucidité a fait prendre conscience à Antonin d'être aspiré dans une spirale de mots, d'être porté par le charisme vocal de l'orateur et de s'y oublier entièrement. Sans doute, si cette sensation ne s'était pas manifestée, lui aussi festoierait. Mais non, quelque chose le dérange. Un peu d'abord, beaucoup ensuite. Son estomac se noue.

À point pour les applaudissements, une averse de confettis tombe du plafond. Des haut-parleurs dégouline un air de valse sirupeux et les gens se mettent à danser, comme au ralenti, suspendus dans l'éternité. Tout le hall de la mairie scintille comme si les lumières se décuplaient à travers un prisme gigantesque. Les lumières dansent elles aussi en un halo de poussières brillantes. De nouvelles teintes transmutent la coloration des longues draperies qui s'enroulent autour des hautes colonnes. Surréelle, l'ambiance fait croire à un conte de fée peuplé de princes charmants et de princesses chastes et pures. Puis le moment de magie s'estompe, la musique faiblit à l'arrière-plan, les gens cessent pour la plupart de danser et se remettent à causer. *Les princes redeviennent crapauds affairistes et les princesses, grenouilles dévergondées.* Tous et toutes, ils croassent. Mais, l'espace de cette valse, Antonin a entrevu l'univers de ces millionnaires, multimillionnaires et archimillionnaires qui vivent dans un monde à part, superposé au sien, un monde qui écrase celui du dessous, une réalité factice, peinte en trompe-l'œil. *Toute cette belle compagnie ignore le malheur.* La détresse et la souffrance sont des concepts vagues dont ils n'auront jamais l'étreinte, et que peut-être ils sèment derrière eux sans le savoir. Dans leur illusion, ils se gavent de succédanés de bonheur[®] : le confort, la possession, le luxe. Ils mettent leur bonheur[®] dans un grand coffre-fort muni de verrous, parce que ce bonheur[®]-là, il est quantifiable, palpable, on peut le peser, le mesurer, le buriner pour plus de sûreté, on peut l'échanger, son bonheur[®], on peut l'acheter et le vendre. *Avoir a remplacé Être. Être est mort entre les mâchoires d'Avoir. Avoir roule sur l'or.* Dans ce monde clinquant comme du zircon, dans ce décor de théâtre érigé sur des ruines, ils prennent soin de préserver le mensonge, ils le polissent. Chaque jour, ils astiquent leurs œillères, comme des aveugles consentants. Antonin aussi a le sentiment d'être aveuglé, mais, à l'inverse, par une vérité pénétrante, qui ne se sait point mais se vit. Encore qu'il y

voit tout de même un peu, mais plus suffisamment, pas assez, à peine. Au royaume du mensonge, la vérité est borgne. Néanmoins, dans ce filet de vision, quelque chose s'éclaircit momentanément. Des millions de flashes dessinent des visages et des situations, des découpures de journaux anodines et des entrefilets banals sortis du bulletin de nouvelles télévisées s'assemblent en un monstrueux tourbillon noir, une pensée vertigineuse qui dévore Antonin, lui permet d'établir des parallèles et le projette en d'autres lieux.

Pendant ce temps, ailleurs, pendant qu'ils parlent, pendants qu'ils dansent, pendant qu'ils se félicitent, survivre est la loi. Survivre à la nature d'abord. Les ouragans, les tornades, les séismes, les éruptions volcaniques, les sécheresses, les cataclysmes, les inondations, tout cela dévaste. Des vents arrogants déménagent une petite ville à quelques kilomètres et la reconstruisent pêle-mêle dans un champ, disséminant des morceaux de cadavres à longueur du pays. Dans un tremblement de terre, des immeubles qu'on dirait bâtis en carton et liés par des bouts de ficelles s'effondrent sur leurs occupants et les rues s'entrouvrent comme une gueule béante. Une rivière de lave surgit du sol, inopinément, et désintègre un village endormi. Plus loin, le soleil chauffe si fort la terre qu'elle allume les arbres comme des mèches et brûle les maigres récoltes de paysans, qui auraient probablement fini affamés de toute façon, leur pitance en proie aux sauterelles. Puis, de grands incendies dévastent des kilomètres de végétation et calcinent jusqu'aux os de ceux qui s'y sont égarés. À la première averse, des coulées de boue emportent des autochtones parce qu'on a rasé sans considération la forêt-parapluie sur la montagne. Parce que quelquefois, souvent même, l'homme aime bien donner un coup de main à la nature pour se débarrasser des humains minuscules qui peuplent la terre. Des produits chimiques sont déversés dans les océans, les mers, les fleuves, les rivières et les lacs.

Des tonnes de polluants sont lâchées dans l'atmosphère. On entasse ordures domestiques et déchets radioactifs. Puis, l'homme siphonne toutes les ressources de la terre, qui commence à ressembler à un fruit séché. Effet de serre, appauvrissement des sols, dénitrification, déboisement, désertification, nouveaux phénomènes climatiques... Les clichés écologiques se multiplient.

Ici, ils dansent sans souci.

Pendant ce temps, ailleurs, on doit aussi lutter pour survivre à la maladie. Quelque part, Antonin le sait, des gens meurent d'une banale grippe, la lèpre ronge des humains dans des rues infâmes, un virus incontrôlable décime une tribu. Quelque part, on crève de faim sous le soleil et le sort des miséreux ne dépend que d'une pub télé où l'on brade leur vie contre quelques sous, où on arbore avec complaisance leur gros ventre vide et leur figure couverte de mouches. Leur sustentation dépend de la culpabilité d'un auditeur devant son poste de l'autre côté de la planète.

Ici, ils discutent tranquillement.

Pendant ce temps, ailleurs, il faut également survivre à l'homme, la plus inhumaine des bêtes, la plus sanguinaire. Dans un flot de violence se succèdent les révolutions, les renversements, les subversions, les insurrections, les contre-insurrections, les contre-contre-insurrections, les putschs, les coups d'état, les génocides, le terrorisme, les guerres civiles, les guerres débiles. Les grands idéaux sont foulés au pied par de grands personnages, les généraux, les présidents, les conseillers spéciaux, les directeurs, et les pouvoirs économiques qui entretiennent tous ceux-là. Les grands idéaux sont foulés au pied comme un tapis-brosse devant une porte d'entrée. Ils sont salis de boue, souillés de merde, poussiéreux. Chaque jour, des rêves de liberté meurent dans le sang. Les plus beaux rêves sont ceux qui saignent le plus.

Quelque part, les enfants, les femmes, les vieillards et les hommes qui pensent et qui veulent se libérer de leurs chaînes tombent. Peu importe les protestations, les manifestations, les articles incisifs, les pamphlets éclairés, les tracts appelant au soulèvement contre l'intolérable, peu importe les discours dénonciateurs, peu importe tous les cris; les dictatures militaires, les oligarchies, les monarchies de tyrans tiennent bon, la misère et l'exploitation issues du colonialisme économique demeurent. Les drapeaux qu'on brandit, les étendards qu'on agite ont toujours prédominance sur les mots. Et devant la violence, les mots n'ont aucun poids. Ils s'effacent. Les dissidents sont décapités, les grandes gueules désintégrées, les pas-contents liquidés.

Ici, ils rient de bon cœur.

En bien des endroits, le quotidien, c'est supporter les ecchymoses, les membres blessés, les balafres, les plaies infectées, les bleus, qui ne sont pas tant des marques sur le corps que des empreintes dolentes de réminiscences atroces. En bien des endroits, le quotidien, c'est une rangée de têtes enfoncées sur des pieux, c'est une visite aux abattoirs, c'est une nuit sans trouver le sommeil parce que les hurlements qui viennent des rues voisines glacent les veines de terreur. Ailleurs, le quotidien, c'est la vue de corps en pièces, de femmes au visage recouvert de leur utérus, la vue de bébés disloqués servant de ballon contre les chevilles de soldats qui s'amuse, la vue d'enfants dévorés vifs par des chiens qui montrent les dents pour imiter leurs maîtres. Ailleurs, des parents assistent impuissants au meurtre de leur famille par des bourreaux inventifs qui, avec leurs instruments chirurgicaux, leur remettent l'idéologie politique à la bonne place. Et, pour qu'ils crachent la vérité, pour qu'ils vendent leurs frères, 200 volts dispersés dans les testicules accompagnés de 20 CC de penthotal parfois ne suffisent pas. Alors, ils leur arrachent les ongles, les dents et tout ce qui peut dépasser, ils leur brûlent la chair au

tison, ils enfoncent des tessons bien coupants dans les côtes, ils les livrent en pâture aux fauves, ils les attachent en croix dans une jungle suffocante pour que les insectes les dévorent. Ailleurs, des gens trouvent une satisfaction dans le bruit bien glauque de l'œil qu'on décapsule avec une lame de couteau, de l'œil qui jaillit de son orbite parce que la tête est comprimée dans un étau. Ailleurs, des gens trouvent satisfaction dans le craquement des os rompus et dans le son d'élastique mou que font les muscles qui se déchirent lors d'une séance d'écartèlement. Pour ces gens, broyer un crâne humain sous une large botte est un pur délice. Pour ces gens, violer une jeune fille à coup de bouteille est banal. Pour ces gens, mieux vaut ramener les oreilles des victimes que de faire des prisonniers.

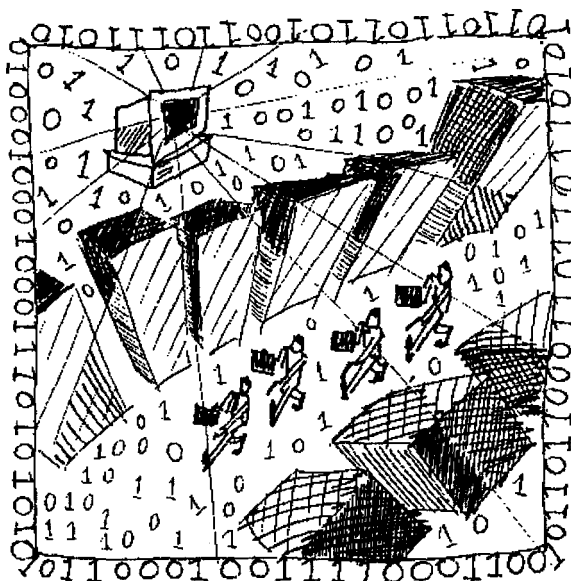
Ici, ils sourient de toutes leurs dents.

Parfois, le corps à corps est trop lent pour venir à bout des résistances, pour exterminer une race mal aimée ou disperser les tenants d'une idée adverse. On utilise alors les grands moyens, des armes assez efficaces pour éliminer systématiquement les gênants et les autres avec eux. En général, le feu rase de la surface tous les problèmes. Mais les possibilités d'annihilation sont diverses. Au matin, rien ne vaut une bonne douche de napalm ou d'Agent orange tombant du ciel pour réveiller les endormis. Des airs, les avions peuvent larguer des tas de choses. Entre autres, comme des pères Noël sadiques, ils peuvent lâcher quelques jouets piégés dans les champs où s'amuse les bambins. Montés sur leurs chenilles grinçantes, des milliers de tanks qui pointent leurs canons sur un bout de terrain sont des véhicules redoutables. Et la menace nucléaire, la roulette russe atomique? Quand l'armement manquera, ils retourneront aux cailloux et aux massues. Mais, pour l'heure, l'homme invente chaque jour de nouveaux moyens pour se débarrasser de ses semblables : projectiles, missiles, fusées, explosifs, bombes, artilleries

lourdes, submersibles, porte-avions, avions de chasses, fureteurs, chars d'assaut, mines, mitraillettes automatiques, armes de poings, armes blanches. Cet arsenal tombe entre les mains d'imbéciles bouchers. Cet arsenal, ils le pointent en direction du faible, ils s'en servent contre le pauvre, l'innocent, le négligeable.

Et, ici, dans une autre dimension, tout ce beau monde qui converse, qui s'écoute, qui valse, qui s'exerce aux mondanités et qui se tape dans le dos, tout ce beau monde agit comme si de rien n'était. Ils se font valoir comme les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, mais, quelque part, Antonin les croit liés à toute cette barbarie, à toute cette pauvreté, il les croit liés par l'argent, par un truchement de forces économiques et politiques, par la nécessité d'exploiter la nature et l'humain pour s'élever, pour gonfler la baudruche de leur capital. Mais peut-être sont-ils des responsables qui s'ignorent, leur scandaleuse richesse leur masquant la conscience, leurs porte-valises et leurs hommes de main se chargeant du sale boulot sans leur rapporter les détails. Ces personnes marchent depuis leur naissance sur un sol recouvert de billets de banque, feuilles tombées de l'arbre de la fortune, et ne savent rien des fâcheux moyens et des dégâts collatéraux qu'impliquent la réalisation de leurs objectifs et la poursuite de leurs intérêts. Pour eux, le monde entier tient dans un roladex et ne s'étend pas au-delà. S'ils savaient, ce serait intolérable et Antonin ne peut en convenir. Déjà, pour lui, leur ignorance est haïssable. S'ils savaient et occultaient consciemment le tort qu'ils causent, ce serait pire, ce serait le mal à son paroxysme.

4c. Le succès est une course effrénée



Malheur, horreur, cause, effet, responsabilité... Il n'est guère bon de trop penser, car plus Antonin pense, plus il a mal aux pieds. Une connexion s'opère quelque part, un mauvais aiguillage. Trop large, son arche plantaire est comprimée par le cuir rose du talon aiguille. Ses orteils s'agglutinent en un amas de phalanges charnues, serrées par le bout pointu du soulier de torture. N'y tenant plus, il retire les talons avec précautions, pour s'épargner des douleurs intenses, mais bien qu'elles soient moindres en force, les douleurs sont plus longues, plus denses. Son visage se crispe puis se relâche. Les souliers sont enlevés, l'épreuve est terminée. Pour se soulager, il se frictionne les pieds et la raideur est chassée. Il peut reposer ses savates sur les lattes métalliques de l'estrade. La froideur de la surface le surprend. Il songe que, s'il veut rentrer chez lui, différents sols se dérouleront sous ses pieds endoloris. Ils ne supporteront pas la rugosité de l'asphalte,

les cailloux multiformes et les débris de toutes sortes qui jonchent le chemin. Des chaussures lui sont impérativement nécessaires. Avec l'intention de s'en procurer une paire à sa pointure et qui ne soit pas montée sur talons-échasses, il redescend dans l'assistance, parmi les généreux donateurs et leurs satisfaites épouses. Il parcourt l'espace entre eux, il fait des boucles dans les passages laissés ouverts, ses yeux tournés vers le sol scrutant les appendices au bas des pantalons, à la recherche d'un peton familier qui lui rappellerait le sien. Puis, il croit avoir trouvé ce qu'il veut sous un jeune homme grêle qui tient nonchalamment une canne à pommeau, pour le simple appareil. Antonin compare les dimensions aux siennes. Cela devrait aller.

Il entreprend de déchausser les pieds délicats du dandy, seulement l'opération s'avère moins simple qu'il n'y paraît. Antonin tente de soulever une jambe, de plier un genou, mais en vain. L'homme se tient droit comme un I, imperturbable, ou presque. Il se masse discrètement la cuisse pour faire cesser les indésirables spasmes qui la secouent. Recourant aux grands moyens, Antonin tente de le faire trébucher, mais il recule à peine, légèrement destabilisé. Antonin charge alors avec ses épaules et l'entraîne avec lui par terre, manquant culbuter du même coup trois personnes qui se trouvaient autour.

– Kip, comme vous êtes maladroit! Vous ne changerez donc jamais! », chicane une dame exaspérée qui a failli être renversée elle aussi.

Le type en question, le Kip en question, tente bien de se relever pour présenter ses excuses, seulement Antonin est déjà assis sur son torse et l'en empêche. Pendant que le Kip se débat comme un fou sous le regard torve et dédaigneux de quelques personnes, le citadin inapparent lui arrache sauvagement ses souliers vernis, sans la moindre considération pour la valeur et la rareté de ceux-ci.

Ayant enfin ce qu'il désire, Antonin libère l'otage de son poids, mais ce dernier n'entend pas en rester là. Bouleversé d'être ainsi en chaussettes pour d'inexplicables raisons et d'avoir été maintenu au sol par une puissance désincarnée, il balaie violemment l'air autour avec sa canne. Ce dur bâton atteint brutalement le bras d'Antonin. Il est surpris. Il n'était pas sur ses gardes. Il tournait négligemment le dos à son assaillant pour essayer ses nouveaux mocassins, ne s'attendant pas à ce que, contrairement aux autres victimes de ses plaisanteries, celle-ci réagisse. Sur sa chair, le mal n'est pas immédiat, mais survient pourtant, lancinant. Antonin gémit et, furieux de s'être laissé attaquer, se jette contre le propriétaire de la canne et lui arrache l'instrument des mains. Il l'afflige de coups et le fait reculer pas à pas hors de la foule. Un attroupement se forme et observe l'étrange bataille que l'ami Kip semble livrer contre lui-même. L'attroupement dévore cette bizarrerie de son œil insatiable. La foule est curieuse et ne comprend pas le pourquoi ni le comment de tout ce cirque. Certains participants applaudissent, croyant à une astuce pour les égayer. Déjà, ceux-là s'attendent à ce que le maire dévoile le subterfuge, fasse un bon mot et éclate de son rire bonhomme. Mais non, ce n'est pas une plaisanterie. Par quelque obscure magie, Kip est propulsé au-dessus du sol et il atterrit sur le buffet, écrasant un montage pyramidal de coupes de pisse-bulle. Des bouillons de liqueur froide aspergent les gens du premier cercle de curieux. À demi-conscient, Kip repose miraculeusement indemne, couché en étoile dans un amas de coupes de cristal déglinguées en morceaux acérés.

Pendant que de bonnes âmes aident Kip à se relever et le secouent pour le débarrasser des bouts de verres pris dans le tweed de son veston, Antonin se promène dans les rangs en filant des coups de cannes aux genoux de ceux et celles dont la mine ne lui revient pas. Le muscle trop développé, la chair trop grasse, le teint trop de santé,

l'œil trop machiavélique, le sourcil trop condescendant, le nez trop relevé, la bouche trop gourmande, le bec trop pincé, les poignes trop avares se méritent une sévère punition. Les aïe! et les ouille! se succèdent et se chevauchent. Les échine se plient en une traînée de dos noirs et de cols blancs, comme une rangée de dominos qui s'écroulent, les punis portant leurs paumes à leurs plaies. Le commutateur de la colère d'Antonin s'est actionné.

Ayant traversé la salle en frappant rageusement sur les cibles qui lui tentaient, Antonin parvient finalement à la grande murale qui orne le mur. L'artiste à l'origine de cette murale y a débridé son imaginaire. Sur la fresque, les figures de proue de la révolution économique sauvent les billets de banque des flammes. Magnifiés par la peinture et l'adroite disposition de la mosaïque, des hommes d'affaires enjambent des monceaux de cadavres barbus, figurant l'ennemi socialiste. Des carriéristes schématisés tiennent entre leurs bras réconfortants des enfants en pleurs secourus des idées corrompues de leurs pères. Une meute de femmes, hystériques mais reconnaissantes, se jettent au cou de leurs sauveurs. Des super-héros en cape arborent des logos corporatifs sur leurs poitrails découpés. Des régiments entiers de spéculateurs marchent sur la ville, repoussant l'ennemi hors des frontières du bout de leurs stylos, leurs attachés-cases en guise de boucliers. Au loin, les cheminées et les gratte-ciel se dressent, victorieux. Un écran d'ordinateur sis dans une représentation approximative du soleil irradie le paysage d'informations numériques, de statistiques et de cotations financières.

Antonin couve la murale d'un regard d'opprobre. Il n'est pas critique d'art, mais il sait ce qu'il aime et il sait ce qu'il n'aime pas. Cette fresque ne lui plaît en aucune façon. Il la déteste. Elle le terrifie même. Aussi, profitant de l'émoi semé derrière lui, il subtilise des dizaines de bâtons de rouge dans les sacs à mains de ces dames avec l'intention de s'en

servir à des fins d'épanchement artistique. Armé de ces tubes de couleurs, il laisse libre cours à ses instincts créatifs, superposant sa vision à la vision originale de l'artiste. Il barbouille à sa guise, rajoute du sang aux tempes des héros, trace des croix sur leurs yeux, les lobotomise virtuellement pour transformer ces représentations humaines plus que parfaites en zombies complet-cravate. Il rajoute des moustaches incurvées sur les visages imberbes et lustrés des vengeurs capitalistes. Queues en fourche, cornes bovines, museaux porcins complètent leur panoplie.

Mais ce vandalisme ne repaît pas l'appétit tenace qui tenaille Antonin. Une fulgurante faim de feu le dévore. Une insatiable soif de sang l'assaille. Une nouvelle boulimie de destruction grésille dans ses poings. S'emparant d'un briquet et d'une bouteille d'alcool fort, il se livre à un saccage qu'il ne connaît que trop bien. Il tente d'allumer les longues draperies qui s'enroulent autour des hautes colonnes, mais le tissu ne s'embrase pas. Au lieu de cela, une épaisse fumée s'en échappe, une fumée qui roule et qui se déploie, comme si elle gagnait en consistance, comme si elle avait toujours été là, prête à se déployer mais retenue par les plis de l'étoffe. Le hall de l'hôtel de ville s'emplit de ce spectre de monoxyde de carbone qui plane comme une lourde menace au-dessus des convives. L'odeur de la fibre synthétique qui meurt finit par inquiéter la société réunie sous le nuage. Puis la fumée monte jusqu'à la voûte semi-vitrée de la salle de gala et va chatouiller le système de gicleurs de prévention des incendies. L'eau s'échappe de la tuyauterie et, irisante, vient mouiller les élégantes robes de ces dames et les élégants costumes de ces messieurs. La foule s'affole. Certains se précipitent dans les marches vers la sortie, piétinant leurs semblables sous leurs jambes inquiètes, préférant tuer que de mouiller leurs chics et chers vêtements. D'autres, plus sages, dénichent un abri temporaire sous les tables et sous l'estrade, attendant que cesse la bousculade vers

l'échappatoire. Le maire est parmi les premiers fuyards. Ses gardes du corps lui ménagent une issue.

C'est la débandade.

Points blancs sur le plancher, les confettis voguent en banc dans le jus de plafond. Les ballons décoratifs naviguent sur la fine pellicule, changent de cap dans l'impulsion d'infimes vagues et éclatent lorsqu'ils rencontrent quelque pointe acérée, quelque semelle de soulier pressé. Le crémage du gâteau fond dans l'onde. Les pâtés, les craquelins et les bouchées se muent en une épaisse colle.

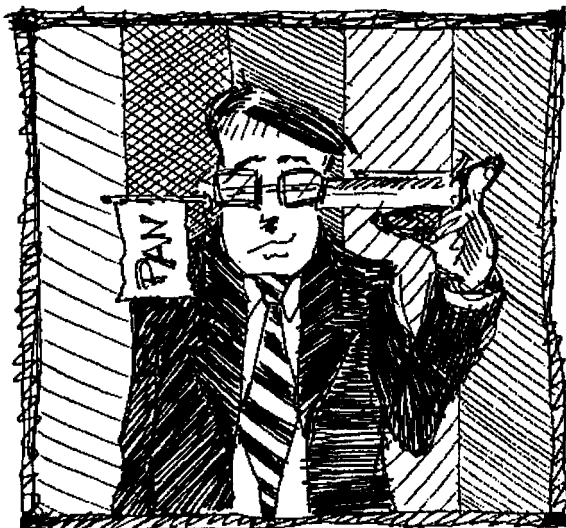
Maintenant seul sur la piste de danse, Antonin laisse la pluie glaciale battre sur son visage. Cette eau-ci, brillante et drue, lui rappelle le jet des lances de pompiers sur l'édifice du fonctionnariat privé. Il sourit. L'eau lave sa colère. Sa robe rose devient une éponge pleine et pesante. La gelée fixante dans ses cheveux tombe. Son mascara déteint et coule dans la tranchée verte sous ses cils inférieurs. Son fard se dilue. Antonin ressemble à un polichinelle défiguré. Un visage monstrueux tordu par un sourire.

Par une soudaine inclinaison d'esprit, sa charpente s'ébranle, ses muscles se meuvent et Antonin se met à courir. Il passe la salle de gala, l'escalier, le hall, le vestiaire et les portes tournantes et il court. Dehors, la nuit exsude son éternelle tiédeur et il court. Une symphonie de sirènes annonce l'arrivée de la cavalerie. Les fugitifs s'éparpillent dans les rues, brusquent les garçons du valet-parking, cherchent un taxilux ou vont s'égarer dans des rues ténébreuses. Bientôt, ils ne sont plus qu'un amas de taches minuscules derrière lui, des pucerons qui se démènent de façon insensée. Antonin court comme si une meute d'androïdes dentés était à ses trousses. Antonin court comme si la vie était devant.

Dans une foulée ample et souple, la robe lamée d'Antonin se déchire le long de la couture latérale. Le tissage craque, se désagrège et se relâche. À un croisement, Antonin s'immobilise, non pas tant pour reprendre son souffle que pour achever cette chose immonde et rose qui le couvre et qui le gratte, lui donne de l'urticaire. Il tire sur l'échancrure du corsage, qui s'effiloche par coups secs. Il arrache les bretelles, écorche le chiffon et s'évade de sa prison de filets. L'eau dégouline de ses membres.

Ainsi libéré, Antonin reprend sa route vers un but indéterminé mais réel pourtant, un but qu'il se représente vaguement et qu'il ne peut saisir, une cible instable qui se transporte au gré des hasards. L'envie de courir lui est passée aussi subitement qu'elle lui est arrivée. Au lieu de cavalier, il marche calmement, mais résolument. Tapi dans la projection restreinte de son être, Antonin porte sa nudité comme un vêtement beau et agréable. Il est un caméléon urbain dont la peau se confond aux murs de béton. Son duvet se redresse et sa chair se couvre de saillies et de minuscules bulbes épidermiques. La caresse délétère d'un vent neutre, ni chaud ni froid, le fait frissonner un peu, à peine. À quelques encablures au-devant de lui, la brise transporte dans ses bras invisibles une vieille page de journal qui roule jusqu'à une porte encadrée de néons à moitié morts. Antonin s'approche.

5c. Le divertissement dissipe la mélancolie



L'intrigante porte en forme d'obus légèrement évasé palpite comme un cœur tournant à plein régime. La porte vibre d'un timbre grave et expansif, qui s'épanouit selon une rythmique imparable. Les sons font un retour périodique dans une disposition régulière de temps forts et de temps faibles. En s'approchant, Antonin reconnaît les notes d'une musique singulière mais combien belle. Une sorte de versification électronique en cadence sur une eurythmie de percussions. La basse grondante le traverse de part en part, elle lui grimpe par les jambes, suit sa colonne vertébrale et sa nuque pour s'esquiver par la racine de chacun de ses cheveux. Ce doit être l'un de ces endroits branchés dont les magazines parlent pour remplir l'espace non publicitaire de leur pagination. Antonin aimerait y entrer pour mieux apprécier cette musique qui l'envahit, seulement il n'y a pas de poignée sur la porte et ce dur panneau résiste à son poids. Il ne se résignera pas. Il

donne trois violents coups de pied au bas du cadre. Un ajour rectangulaire grillagé s'ouvre alors au centre de la porte. L'ouverture est comblée immédiatement par un visage énorme, monté sur un quintuple menton et dont on ne distingue pas les bords. C'est le cerbère de la porte, le gardien. Impossible de distinguer ce que cache cette grasse face, ce qui est au-delà de la porte et de l'ajour. Ces lèvres lardées balbutient quelque chose et, simultanément, une paire de sourcils touffus remuent comme des essuie-glace sur un front oléagineux :

« Qui va là? Le mot de passe? »

Le gardien réitère sa question une nouvelle fois, pour s'assurer d'avoir été bien entendu. Puis une voix douce et tendre derrière lui l'interroge :

« Alors, pourquoi tu n'ouvres pas, grosse bête? »

Le visage gras se tourne un instant et ses paroles s'étouffent un peu dans le bruit qui grouille dans son dos :

« Sais pas. Y'a personne. »

La grosse bête replace son museau dans le grillage et gueule :

« Fichez le camp où je sors! Et quand je sors, on fiche le camp! »

Dans un claquement d'acier, l'ajour se referme au nez même d'Antonin qui tentait de deviner ce qui se trouve de l'autre côté, quel univers est prisonnier de cette porte sans poignée et de cet ajour grillagé. *A priori*, il n'y a pas de façon d'entrer. Apparent ou non, il est un indésirable, il le sera toujours. Sa présence n'est sollicitée nulle part. On ne court pas sa compagnie. Devant cet implacable constat, devant cette implacable porte, il n'a pas l'intention de s'attarder longtemps et s'apprête à vider le trottoir de sa minime présence lorsque débarque une familière de l'endroit, une silhouette féminine encapuchonnée dans un survêtement gris chiné, une silhouette qui l'écarte du seuil. Immédiatement, Antonin y

voit une opportunité, son ordinaire : utiliser les autres pour pénétrer là où sa visibilité dérisoire l'en empêche. Pour ne pas rater l'occasion, il s'agglutine à elle, comme une tique nue sur un organisme habillé, comme un parasite usant de l'essence de son hôte.

Resurgissant de derrière son grillage, le cerbère engage l'exact même rituel que précédemment. Il réclame le code secret qui ouvrira la porte. L'habituée passe l'épreuve haut la main : « Le mot de passe c'est le mot de passe ».

Les gonds grincent et se déplient vers l'intérieur. Le cerbère, vague et visqueuse forme humaine, est là dans sa totalité, le crâne rasibus, le tronc couvert par un maillot de polyester détrempé de transpiration. Avec son air benêt, la bête féroce ressemble davantage à un sympathique toutou et inspire plus la sympathie que la peur. À ses côtés, une ouvreuse entièrement retouchée chirurgicalement fait l'étalage de toutes ses incisives et canines blanchies au bicarbonate de soude. Bien qu'étincelant et trop parfait pour être vrai, ce sourire semble sincère, aimable. Sous le faux de ces dents blanches restent quelques traces de vérité.

Du doigt, le gardien indique à l'habituée une étroite allée de briques et lui cède le passage en se collant au mur du mieux qu'il peut.

– Bienvenue au Saloon! », crie l'ouvreuse par-dessus la musique.

L'arrivante abaisse son capuchon et dévoile un minois charmant, en dépit des épais cernes qui font de véritables fossés faciaux sous ses yeux. Quelque chose de rare et de riant persiste à exister sur cette mine maltraitée par la vie. Deux contraires se disputent le tableau de cette physionomie : le triste et le gai. Dehors, devant la porte, le triste prédominait dans l'ombre du capuchon. Maintenant, le gai triomphe.

La fille passe devant, tandis qu'Antonin la suit en cherchant des repères dans la semi-obscurité du couloir. Il se laisse conduire, mais la presque noirceur lui fait rapidement

perdre la trace de sa bergère. Les contours vont et viennent. Il lui semble que d'autres personnes le dépassent. Il lui semble percevoir des cris de joie et le claquement distinct des chopes qu'on cogne ensemble pour trinquer. Il lui semble qu'il descend. Le plancher est incliné. Il avance. Les décibels inondent ses oreilles de plus en plus intensément. Tout son être vibre, toute sa fibre frémit. Au bout du tunnel, sur la gauche, un vaste renforcement creusé dans la pierre l'attend. Antonin est éberlué. Il est dans une couche intermédiaire entre la civilisation et le peuple souterrain, dans une galerie d'insectes nocturnes. Le sous-sol du building a été creusé par des moyens archaïques, pierre après pierre, à la pelle et à la pioche. Sous lui, sous cette paroi rocheuse humide et chaude, sûrement bouillonnent des sources thermiques et des rivières de laves, des énergies brutes qui un jour engloutiront la croûte qui flotte à la surface. Sur les murs de pierres grossièrement taillées sont arrimées des rangées de tubes fluorescents et des spots multicolores. En boucle, des rétroprojecteurs diffusent des collages visuels improbables, des images historiques en négatif, des vidéos amateurs de cataclysmes, des souvenirs anonymes de familles heureuses et unies, souvenirs délavés tombés des nues d'une autre époque. Au plafond, des boules miroir fractionnent la lumière. Des haut-parleurs démesurés sont disposés au nord, au sud, à l'est, à l'ouest. Ils pulsent au rythme symétrique de la musique. L'acoustique et l'électronique s'accouplent en une bruyante symphonie tribale. Une cinquantaine de personnes s'ébattent frénétiquement sur cette déferlante sonore. Ils s'ébattent dans des mouvements désordonnés, primitifs. Ils s'ébattent et leurs corps endiablés s'entrelacent. Il n'y a pas de bulles personnelles à respecter. Chacun laisse son espace empiété par les autres. La proximité les échauffe. C'est une communauté du plaisir, une communauté de glandouilleurs, de flemmardeurs, de fiers fainéants, de jouisseurs, d'hédonistes qui folâtrèrent ensemble, qui lézardent sous

les chauds spots teintés, qui se trémoussent comme des démenés, comme des agités du bocal.

Peut-être ils dansent pour se libérer du monde qui écrase tout à la surface, de ce monde dont le fonctionnement monte à la tête, dont le fonctionnement obnubile l'âme et y plante ses rouages et ses tourments. Oui, Antonin le croit, ils dansent pour échapper pendant quelques heures à leur vie diurne. Et Antonin veut danser lui aussi. Il s'approche un peu du groupe, se tenant légèrement à l'écart pour ne pas être heurté par un membre enthousiaste, puis il se met à se trépigner dans tous les sens. Libre, son inutile appendice se balance en suivant les impulsions de son bassin. Antonin lève les bras dans les airs, frappe des mains, remue les hanches, plie les genoux, il trouve ses propres mouvements, les enchaîne à sa guise. Il bouge et bouge jusqu'à ce qu'il n'ait plus à y penser, jusqu'à ce que cela devienne un automatisme, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un engin stupide programmé pour répéter des déplacements insanes. À un point, Antonin n'est plus Antonin. Il est au-delà d'Antonin, détaché de toute individualité. Les palpitations de son cœur se modulent à celles de la musique. Il est musique maintenant. Il est vibration. Une fine transpiration enduit la pelure nue de sa personne et huile les articulations et les rotors de cet appareil humain.

Un tapotement répété dans le creux de son trapèze le ramène à lui-même. Ses synapses se reconnectent. L'individualité est rétablie. Il se retourne, sidéré d'être interpellé de la sorte, lui, le rebut de perception, lui, l'abstraction totale. Il se retourne et est accueilli par un visage beau et intrigant, un visage masculin duquel émane une surréelle sensibilité. C'est le visage que l'homme imagine en rêve sur la face de l'extra-terrestre qui viendra sauver l'humanité : familier, attachant, rassurant. (*Nous sommes venus en paix!*) Ce n'est

pas qu'un visage, c'est un aimant irrésistible. On donnerait mer et monde, on abandonnerait ciel et terre à cette figure pouponne et à ces paupières ensommeillées.

– T'as chaud on dirait...

D'abord, Antonin ne comprend pas. Les mots sont comme des coquilles vides. Il y a la musique qui tempête dans ses oreilles. Il est surtout trop surpris d'être reconnu par un de ses pairs, par un humain de chair et de sang, car il s'agit bien d'un représentant de l'espèce humaine et non pas d'un singe de laboratoire ou d'un oiseau mécanique. Il reste là, figé, abasourdi, la mâchoire légèrement distendue, ses muscles mêmes étant stupéfaits. Serait-ce la fin de son anonymat?

– J'ai dit qu'il fallait te couvrir! », hurle le beau visage pour se faire entendre. Ce hurlement ne parvient pas à effacer la beauté qui irradie de ses traits, qui perce de ses pores.

Antonin demeure interdit.

– Tu... tu me parles... à moi? », balbutie-t-il.

Omniprésente, partout en chaque chose vivante ou statique, la musique couvre toutes ses paroles, elle les pourfend. Le garçon le prend délicatement par le bras et l'entraîne dans le couloir où le refrain est moins persistant, moins tambourinant, l'épaisse couche de brique étouffant quelque peu les sons. Le nombre de décibels est plus raisonnable. La musique est comme assourdie dans de la ouate.

– Peux-tu m'expliquer ce que tu fais, comme ça, sans culotte ni chemise? Personnellement, je n'ai rien contre ça, mais il y en a que ça pourrait choquer. Il faut respecter ça.

Les oreilles et les joues d'Antonin s'empourprent. La pression sanguine grimpe en une formidable poussée dans tout son visage. Il prend soudainement conscience d'être

totallement nu. Il l'avait complètement oublié. La gêne donne des couleurs à cette peau blême que noircissent déjà aussi les résidus de maquillage. Instinctivement, il camoufle ses parties en formant une coque avec ses paumes. Un moment, l'idée que ce jeune homme n'est peut-être pas la seule personne à l'avoir entraperçu ainsi dévêtu lui effleure l'esprit. Cette pensée augmente sa confusion.

– Pardon, pardon. J'ignorais qu'on pouvait me voir. Vraiment, je suis désolé. Je suis désolé. Je suis désolé.

Antonin, détraqué, répète ses excuses en séquences.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire... Quoi? Tu ignorais qu'on pouvait te voir? Ça va bien, t'es sûr? Il y a combien de temps que tu te balades comme ça sans vêtements?

– Je ne sais pas. Une demi-heure? Une heure? Je suis désolé. Je... mais je suis tellement heureux de parler à quelqu'un. C'est presque impossible. Je n'espérais plus du tout ça.

Les globes oculaires d'Antonin se gonflent et rougissent. Il pourrait presque pleurer de bonheur®, mais le joint d'étanchéité tient bon. Il pleure comme une éponge : en retenant l'humidité.

– Allons, je ne suis pas fâché, dit le jeune homme pour calmer son interlocuteur, méprenant son allégresse pour de l'angoisse. Seulement, couvre-toi.

– Attends, tu vas comprendre... ou pas du tout. L'important, c'est que moi je sache.

– Quoi? Qu'est-ce que...

Sous l'auspice d'une arcade sourcilière interrogative, Antonin remonte le couloir. Il va rejoindre le gardien et l'ouvreuse. Au risque de recevoir une raclée si son anonymat s'est bel et bien évaporé, il se met à tripoter le gardien. Il enfonce ses poings dans les plis

de graisse et ils s'y perdent, ils s'y perdent et en ressortent, ils en ressortent et y replongent. Passant à d'autres supplices plumitifs, il chatouille les aisselles de ce loustic pansu. La gélatine vivante et démesurée s'esclaffe. À travers quelques postillons, elle expulse de petites plaintes successives qui ressemblent de loin en loin à un rire enfantin, à toute une série de « l » alignés qui se bousculent.

L'ouvreuse ne comprend pas cette soudaine hilarité chez son voisin.

– Qu'est-ce qui te prend, grosse bête? Es-tu fou à la fin?

Le gardien ne peut s'arrêter. Toute sa chair ondule sous la secousse de ce rire de minet. Ses côtes se soulèvent par saccades.

Quelques mètres plus bas, les idées s'additionnent dans la tête du jeune homme à qui est destinée cette démonstration. Ainsi ce nudiste ne pourrait être vu? Sceptique, il approche à son tour près de l'ouvreuse et du gardien.

– Grosse bête, tu te laisses chatouiller comme ça? », qu'il demande.

Le gardien ne peut répondre, c'est l'ouvreuse qui le fait à sa place.

– Mais je ne le chatouille pas, moi! C'est lui qui rit tout seul. Il a fini par sauter ses derniers plombs. Tu sais ce qu'il a, Miké?

– Eh! Toi! Tu peux le laisser maintenant. Grosse bête a assez souffert comme ça.

– Puisque je te dis que je n'y touche pas! », s'étonne l'ouvreuse.

Antonin cesse d'ébranler la forteresse de chair que constitue le gardien. Un cobaye ce n'est pas suffisant. Il se tourne vers l'ouvreuse et embrasse goulûment ses lèvres scellées.

– Ça va. Je crois que j'ai compris.

– Hein? », fait l'ouvreuse en essuyant le rouge qui beurre les commissures de ses lèvres.

– Tu comprends? Tu es bien le seul, répond Antonin. Je crois que tu es aussi le seul à pas voir à travers moi! Tu es privilégié, tu sais?

– Miké Kemp. C'est moi. Enfin, c'est mon nom. On est forcé de mieux se connaître, je pense.

– Hein? », refait l'ouvreuse ingénue. Mais on se connaît, mon mignon Miké : pas besoin de refaire les présentations!

– Je pourrais pas être plus heureux de te rencontrer. Moi, c'est Antonin Antonyme, invisible à temps plein, pyromane à temps partiel.

– Et toi, grosse bête, tu ne ris plus? », intervient à nouveau l'ouvreuse.

– On sort? Ce sera mieux. Plus tranquille.

– Je ne finis pas avant quelques heures encore, mon petit Miké... Mais si tu veux bien m'attendre, je partirai avec plaisir à ton bras. Je te suis où tu veux.

L'ouvreuse se penche et étale de façon aguicheuse le silicone de sa poitrine sur l'étagère de son débardeur. Antonin finit par couper court à d'autres quiproquos :

– Oui, on sort. Ce sera mieux.

6c. Nouveau, amélioré



Étrangement, la nuit est sans nuages : les usines doivent faire relâche. Le smug a desserré son étau qui étouffe la Cité. Au ciel, au dessus de Miké et d'Antonin, des centaines de ponctuations lumineuses et clignotantes se disputent une place. Les orbites d'une multitude de satellites artificiels se frôlent. En cette ère de télécommunication, il existe un satellite pour chaque foyer. Le moindre millimètre carré du ciel est calculé et rentabilisé. Il n'y a pas de marge pour l'erreur.

Miké et Antonin se promènent dans les rues qui environnent le Saloon. Leur route est tracée par un pile ou face instinctif. Ils bifurquent quand bon leur semble, choisissant les directions les plus accueillantes aux carrefours les plus intéressants. Miké a prêté son parka à Antonin afin qu'il se couvre, sa nudité gênant quelque peu la conversation. Il porte le parka comme un kilt attaché autour de sa taille. Ils sont maintenant d'égal à égal,

protégés par leurs oripeaux, enrobés de convenance. Miké brise la glace, qui n'est pas si épaisse.

– Alors, dis-moi, qu'est-ce qui se passe avec toi? C'est vraiment vrai tout ça?

– Oui.

– Mais comment? Pourquoi?

– Je l'ignore. Peut-être que je ne me suis pas assez intéressé aux autres. Ou l'inverse. Ou c'est le monde qui ne va pas rond. Ou c'est moi. Je vais peut-être dans le mauvais sens du monde. Je suis peut-être décalé totalement. J'ai des tas de réponses que je me suis faites. Va savoir laquelle est la bonne! Peut-être qu'elles le sont toutes. Peut-être qu'il n'y a pas de réponse du tout. Je ne sais pas. Je sais juste qu'un jour j'ai vu qu'on ne me voyait plus. Mais ça durait peut-être depuis longtemps déjà. Je pouvais passer des semaines entières sans parler à qui que ce soit de toute façon. Ça s'est peut-être fait progressivement. C'est plus plausible. Les gens font juste plus attention à moi, comme tu as pu le remarquer. J'en vaudrais pas la peine, j'imagine.

Pendant quelques secondes, Miké envisage ce récit.

– Singulière histoire... mais tout le monde a son histoire, n'est-ce pas? Ce doit être quand même très distrayant comme situation? J'imagine tout ce que je pourrais faire à l'insu des autres!

– Pas si distrayant que ça, je t'assure. Au début, quand même, oui. Puis plus du tout. La solitude, c'est si lourd. Encore plus quand on sait que tout contact est impossible. La lune est plus près du soleil que je ne le suis de qui que ce soit. Enfin, jusqu'à aujourd'hui... peut-être que je guéris progressivement. Qui sait?

– Je ne suis pas familier avec le concept de solitude. Il y a toujours des gens autour de moi. Parfois, j'aimerais qu'ils disparaissent tous. Pouvoir souffler un peu.

Apprendre à mieux me connaître. Tu vois, comme au Saloon. Je connais pratiquement tout le monde. Mais je ne me connais pas moi-même. Du moins, c'est le sentiment que j'ai.

– C'est pas si intéressant de se connaître. Avec moi, je m'ennuie. La majorité du temps. Et, tu sais, on est une chose un jour et une autre le lendemain. D'ordinaire, je suis passif, plutôt. Depuis deux jours, je me sens vengeur. Je me sens destructeur. Le monde me pue au nez. Alors, je me venge. Je le détruis. J'y fous le feu. C'est beau le feu. C'est coloré. C'est chaud. Le monde, lui, il est terne et tiède. Il est moche le monde.

– Je trouve aussi. Mais on peut compenser. Comme au Saloon.

– C'est qu'une buvette!

– Ne dis pas ce genre de choses. Le Saloon, c'est une famille, presque. J'ai passé des nuits là-bas, des nuits qui pouvaient durer des mois. Puis, il se cache quelque chose de très important là-dedans, là-dessous.

– Tu veux que je te montre comment on compense?

À cet instant, ils passent devant la vitrine d'un boutiquier. Antonin s'arrête et tend son bras comme une barrière, la paume vers l'extérieur, de sorte que Miké en fasse autant. Celui-ci obtempère. Antonin lui fait signe de ne pas bouger. Il remonte la rue sur quelques mètres, disparaît au croisement et revient armé d'une courte rondelle de plomb qui sert à boucher un regard d'égout.

– Tu vois ça?

– C'est une pastille de plomb? Du réseau d'aqueduc?

– C'est davantage! Regarde...

Antonin balance de toutes ses forces la rondelle, qui vient fracasser la vitrine du boutiquier et la pulvériser en trois immenses fragments qui choient sur le trottoir. Une

alarme silencieuse s'est certainement déclenchée. À l'autre bout de la Cité, des policiers sont déjà en alerte, prêts à réagir au quart de tour, à la moindre infraction, à la moindre effraction. En moins de deux, Antonin est dans la vitrine et arrache le pantalon et la chemise d'un mannequin en résine de polymère. La peinture confère à ce mannequin l'impression d'être vivant. On jurerait qu'il va se mettre à protester d'être ainsi traité, d'être ainsi lesté de ses habits.

D'un saut maladroit, tentant d'éviter les coupants et dangereux restes de vitrine, Antonin rebondit sur le pavé.

– Maintenant, Miké, il faut courir... si tu ne veux pas qu'on t'attrape!

Ils décampent tous deux à toutes jambes. Ils courent longtemps, jusqu'à ce que leurs poumons chauffent, jusqu'à ce qu'une douleur rectangulaire leur barre les dernières côtes... mais ils sont déjà loin des lieux du crime. L'endroit est sûr. Ils grappillent l'air comme ils le peuvent. L'oxygène est rare, malgré l'absence de smug. Le souffle est court, mais il est long à ressusciter. Chaque bouffée est comme une épine qui leur perce les poumons. Penchés, ils s'appuient sur leurs cuisses et, entre deux halètements, ils pouffent.

– Merci, c'était... amusant, dit Miké, le premier rétabli.

– C'était plus qu'amusant. C'était... soulageant!

Antonin passe les vêtements subtilisés dans la vitrine. Ils sont un peu justes, mais ils conviennent néanmoins. Puis, le tandem poursuit sa balade urbaine dans le quadrillage de la Cité. Ils parlent de tout et de rien... de rien surtout. Une compréhension mutuelle s'installe d'elle-même. Une connivence a toujours existé entre eux. Elle n'attendait que le prétexte d'une rencontre fortuite.

– Et toi? Ton histoire. C'est quoi? », interroge Antonin.

– Je te raconterai. Demain, si tu veux bien. Tu viendras au Saloon, demain?

– Oui. J'en serais heureux. Sincèrement.

– Alors, demain. J'y serai dès minuit. Et viens habillé cette fois-ci. Même si les autres n'en ont rien à faire, c'est pas très sérieux de discuter avec un nudiste. C'est même incongru! Et puis, on ne va pas te courir une nouvelle garde-robe à toutes les nuits!

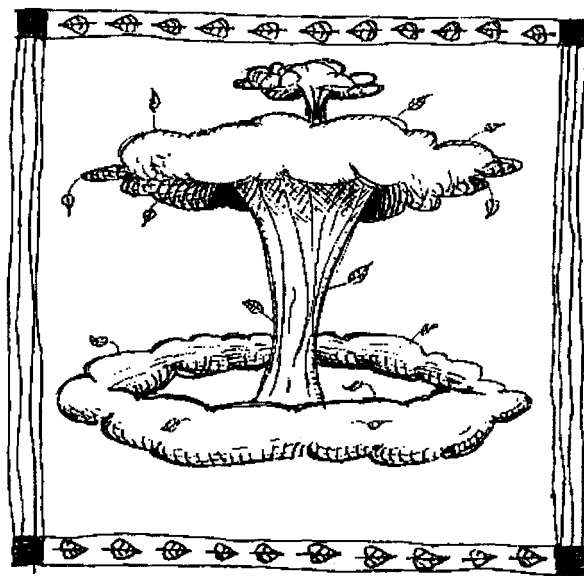
– C'est certain. Et puis, je pourrais prendre froid et attraper un rhume.

– Très juste, glousse Miké.

– N'empêche, si je n'avais pas été nu, jamais nous ne nous serions rencontrés. J'aurais juste été une autre figure dans ce bar, pour toi.

Une poignée de main et une accolade sont échangées. Antonin et Miké se sentent déjà frères. Chacun rentre chez soi.

7c. Une éducation de qualité pour un futur plein d'avenir



Feu adoré, feu chéri, la pyrolâtrie divertit Antonin. Elle lui permet de tuer le temps de cette journée neuve, toute jeune, pleine de vie, pleine d'espoir, ignorante encore des choses, journée ne sachant pas qu'il n'y a pas de cosmos, que le ciel est la limite, une basse et grise limite qui écrase toute espérance. La pyrolâtrie permet de tuer le temps, de le condamner au bûcher, sans procès, sans inquisition. Un tour de cadran encore avant le rendez-vous promis par Miké. Il fallait bien que passent les heures, les minutes, les secondes. Il fallait bien qu'elle se consument. Antonin n'y tenait plus. Son impatience allongeait le temps. Antonin s'est donc payé une petite visite au Collège de Normalisation qui, autrefois, il y a quelques éternités, l'a accueilli dans les rangs de ses parfaits petits étudiants.

Ses yeux se perdent dans le tourbillon de flammes qui balaie l'aile ouest du bâtiment, hier austère, aujourd'hui multicolore. Avec un peu d'essence on peut mettre au monde d'harmonieuses couleurs. La palette chromatique n'appartient pas qu'aux riches après tout. Éclatés en des milliers de teintes, l'orange, le rouge et le jaune forment des spirales, des hélices, des torsades. Un bleu vif danse au cœur de stalagmites de feu ondoyant. Le vent vénéneux vient nourrir le brasier de particules de charbon, de chlore, de coke et d'azote. L'aiglon vigoureux prend corps dans les flammes et les repousse comme des vagues. Elles s'étendent comme un rouleau et dévorent tout. Les matières synthétiques qui bourrent les murs du collège pétillent et crépitent. Une sourde déflagration retentit dans l'air. La chaudière d'hydrogène vient de libérer la puissance qui gonflait son ventre. Le sol tremble. Cet édifice-là, ils ne le récupéreront pas. Quand le feu aura tout dévoré, il ne demeurera que la carcasse, ce ne sera qu'un amas de poutres calcinées sur des monticules de braises rougeoyantes. Les pupitres ne seront plus que des vestiges de cendres. Les tableaux noirs ne seront plus que des flaques visqueuses de matière composite. Le Collège de Normalisation ne sera plus.

Fabuleux, gros et glouton, le feu fascine Antonin. S'y égare son regard. Dans l'incendie hypnotique, spectres brumeux et souvenirs imprécis font leur apparition. Ces réminiscences s'impriment sur la rétine d'Antonin, des illusions éphémères, magnifiées ou tordues par les âges, irréelles. Les souvenirs sont le cadavre en décomposition du passé. De la mémoire du Collège de Normalisation ne demeure que l'ossature, des bouts d'os qui lentement s'effritent et qui bientôt retourneront dans leur magma originel. Il n'y aura pas même quelques fossiles à sauver.

Une odeur inexpugnable de désinfectant picote à l'intérieur de ses narines. Son odorat le ramène dans les longs corridors qui empestent l'eau de Javel, dans les

gymnases glaciaux, dans les mornes salles de classes aseptisées. Puis, c'est le Collège tout entier qui se présente à lui, comme une immense maquette démontable dont on peut retirer le toit et les murs pour fouiller chaque pièce, pour trouver des souvenirs furtifs enfouis sous la poussière, cachés quelque part derrière un tableau, sous la patte d'une chaise, dans un casier, dans un cartable. Un instant, un éclair, il revoit fugitivement tout l'intérieur de cet endroit où les rêves de jeunesse vont mourir, le Collège de Normalisation, cet éteignoir à passion, ce filtre, cette passoire qui ne retient que les bons éléments, les mauvais tombant dans les couches inférieures de la société. *Ici, on forme les citoyens de demain, on forme les producteurs de demain, on forme les consommateurs de demain.*

Au Collège de Normalisation, on n'étudie pas les livres. Selon le recteur, selon le directeur et les professeurs, selon la voix unanime du personnel et de la commission enseignante, il y a assez de livres écrits. La civilisation n'en a davantage besoin. La civilisation requiert davantage d'études économiques et de rapports types. Telle circulaire constitue la pierre philosophale de toutes les circulaires. Cette note de service est fondamentale. Toute une mythologie gravite autour de ce compte-rendu de réunion. Procès-verbaux, ordres du jour, avis de convocation, télécopies, notes d'honoraires, reçus, bordereaux de transmission, bulletins de paie... les écrits administratifs sont de bien meilleurs supports que les livres pour diffuser la pensée-carton. Comme les séances de motivation, les cours de calculs, de budget, de gestion du bétail humain, de management primaire, de hiérarchisation des priorités, sans oublier les séances de prières matinales dans le temple de l'économie pour tous les pensionnaires. C'est le quotidien que renferme le Collège de Normalisation.

Le souvenir avale Antonin.

Une image stérile le réinstalle à sa place, parmi les autres, dans un amphithéâtre aux pupitres occupés par les futurs normaliens. Ils sont là, qui prennent des notes robotiquement, qui écoutent le professeur à l'avant dispenser sa litanie en orateur consciencieux, à grands renforts de symboliques corporatives. Jamais ces étudiants ne sont dissipés. Toujours à l'ordre, ils fonctionnent comme des horloges, arrivent pile à l'heure, tiennent un agenda. Ce sont des clones idéologiques, des adeptes de la pensée unique, fraîchement homogénéisés. Ce sont les futurs candidats au bonheur®, ceux qui savent s'habiller selon les circonstances, poser tous les gestes que les circonstances exigent, surfer sur les circonstances pour arriver. Ils ne sont jamais pris au dépourvu, jamais impressionnés, jamais émus. Pour eux, le stress est devenu aussi vital que la nourriture. Ils mourront d'inanition si on les prive de la délicieuse manne du stress. Ils vivent sous pression, en boîte, comme des sardines heureuses. Ce sont les futurs employés, zélés et dévoués. Les plus dégourdis deviendront d'habiles faiseurs. Les langues les plus déliées se tailleront une route sur le chemin de la vie à coup de boniments. Les plus proactifs feront d'excellents directeurs. Les plus prompts à s'agenouiller seront promus aussi à un brillant avenir. Quant à l'élite parmi l'élite, on attend d'elle qu'elle grimpe l'échelle sociale, peu importe les barreaux qui manquent, sans tenir compte des gens devant, des gens derrière, pour accéder au trône, pour régner en maître sur la Cité et sur l'univers. Le profil de tous ceux qui fréquentent le Collège de Normalisation est tracé d'avance par des orienteurs visionnaires, selon des chartes précises et des graphiques, calculant la distance possible pouvant être franchie entre le milieu d'origine et la position sociale que l'avenir réserve. Le succès se détermine au berceau et s'inculque au collège.

Quant à Antonin, c'est un étranger parmi ces enfants de la ouate. Il n'arrive pas à s'intéresser. Il ne parvient pas à ouvrir toute grande sa calotte crânienne pour qu'entrent et se déploient les paroles de ses professeurs. Il n'est pas des leurs, pas comme les autres étudiants, pas conçu pour ce monde. Le jeune Antonin ne le sait pas encore, mais il le sent. C'est en lui. Le germe de la révolte passive, l'embryon de la non-soumission endémique est en lui. Les orienteurs ont vu juste. Rapidement, ils ont noté cette propension pour les idées infectieuses qui, laissées libres, peuvent devenir épidémiques. Il faut la caser dans sa marginalité cette cellule qui se croit unique. L'élève Antonin ne doit pas avoir accès aux hautes sphères. Il ne doit pas réussir et se retrouver dans une position où il pourra agiter le monde par son sommet.

Le jeune Antonin subit les railleries de ses camarades, plus doués pour la vie que lui. Dans ce lieu de savoir, au contact de ses faux pairs, il développe ses toutes premières callosités au cœur. Il se demande souvent quelle est la forme du conditionnel. Il joue au jeu des si : et s'il avait opté pour une autre coupe de cheveux, sa vie aurait-elle été différente? Pourtant, il garde la même tête, obstinément. On l'agace, on le nargue. On l'écarte, on l'humilie. On le bat aussi. Seul, enfermé dans sa chambre, la tête qui bourdonne, le torse couvert d'ecchymoses, il travaille sur ses devoirs, se prépare pour le grand jour. Il a de la facilité. Il comprend tout aisément. Mais il n'y croit simplement pas. Puis, on lui fait clairement comprendre qu'il n'est pas où il devrait être, qu'il est une erreur. Mais il persiste et étudie consciencieusement. Enfin vient le fameux jour, l'examen final, le moment décisif où se joue sa vie. On l'installe à un bureau, près d'une fenêtre. Délibérément peut-être. C'est un appât qui dissimule un piège. Du miel pour une mouche. Il s'y prend les pattes. Par la fenêtre, son attention s'en va vagabonder. Il est distrait. Il se sent bien, égaré aux confins de son imagination. Le questionnaire reste là à attendre.

Quand sonne la cloche, le questionnaire est toujours blanc. Le blanc, c'est la meilleure des réponses pour toutes ces questions absurdes. Toutes les choses apprises sont évacuées instantanément de sa cervelle, aussitôt l'examen remis. L'oubli a emménagé dans sa tête et il n'en délogera pas.

La corde sensible se rompt. Il se trouve face à une évidence claire et désarmante. Lui n'est pas fait pour la vie. Lui, il n'est rien pour rien. Il parvient si bien à faire le mort... mais il n'a aucun mérite, il l'est déjà presque. Longtemps, il s'entertera profondément à l'intérieur de lui-même. On l'a condamné à mourir, chaque jour, en toute conscience. Et depuis, il meurt et ne cesse de mourir... Jusqu'à cette heure, l'heure de sa disparition, jusqu'à ces dernières semaines, où il s'éteint et ressuscite au gré de la température de ses humeurs, où il apprend à vivre comme il peut, selon ses moyens. Il lui a fallu devenir une ombre pour imposer sa présence. Finalement.

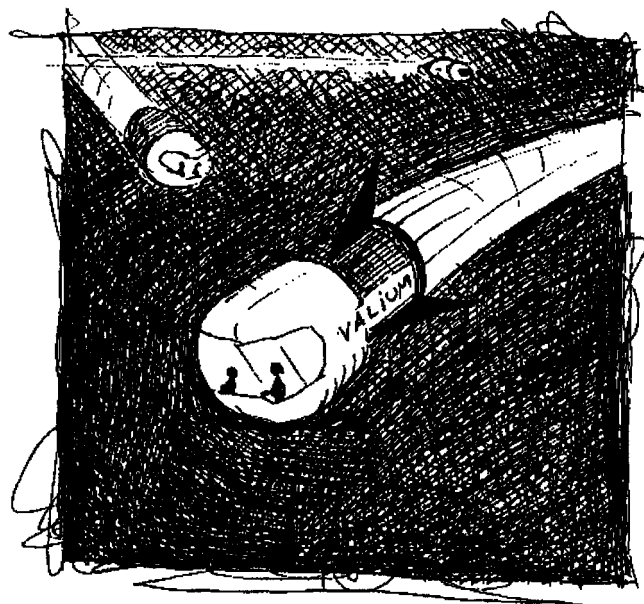
...imposer sa maigre présence...

Personne n'aimait Antonin, alors il allait bien le leur rendre. Jusqu'à ce que le monde et lui soient quittes. La dette n'est toujours pas réglée. Il faudrait brûler tous les Collèges de Normalisation du monde, tous les buildings, toutes les usines. Il lui faudrait établir l'ubiquité de la violence. Détruire pour mieux reconstruire ensuite. Il faut parfois faire table rase.

En admirant ce beau et joyeux brasier, le vol ludique de ces feuilles de papiers incandescentes qui s'élèvent vers le plafond du ciel, portées par l'air chaud qu'elles dégagent, Antonin en arrive à croire, par mille circonvolutions de son intellect, que dans sa différence, dans cette différence que déjà avaient identifiée les orienteurs et les autres étudiants, résident son salut personnel et peut-être même le salut de tous. Parfois, dans un système malade, mais bien vivant, accoutumé à sa maladie, une seule cellule en santé

peut conduire l'ensemble à sa perte, par rupture d'équilibre. Alors seulement peut éclore un organisme neuf.

8c. Les somnifères combattent efficacement les troubles du sommeil



La caverne du Saloon accueille dans son ventre humide tous les enfants errants de la Cité, juvéniles pèlerins avançant à tâtons au nœud de l'imbroglio urbain. Leur tête est un coffre à jouets et chaque jour, à la surface, il leur faut étouffer les bruits de crécelles et de hochets qui leur sortent par les oreilles, pour ne pas être découverts, eux, les immatures, eux, les mésadaptés. Là, sur cette piste de danse, au comptoir de ce bar, agglutinés en essaims d'amis, ce sont des enfants prisonniers de corps qui ont grandi trop rapidement, ce sont des contrefaçons d'adultes. La greffe de la maturité ne prend pas sur eux. Il y a phénomène de rejet. Le jour, ils ne sont qu'apparences, ils feignent d'être familiers à la société et à ses rouages, ils feignent d'être mûrs, responsables, ambitieux, etc. Mais au fond, tout en eux refuse cette société, ces responsabilités, cette ambition et le reste. Ils refusent, ils réfutent, ils rejettent, à l'instar d'enfants ne voulant pas entendre

raison, mécontents de ce qu'on leur offre et incapables de se résigner à l'accepter. Pour ces enfants, le Saloon est une cachette, un fort ultrasecret, un terrain de jeu nocturne.

Les bribes de conversation qu'intercepte Antonin entre deux refrains technoïdes confirment cette impression. Jamais il n'a entendu des mots si honnêtes, des mots si vrais, si justes, qui sonnent comme la transcription musicale d'émotions réelles. Ce n'est pas le débit neutre et sans modulation qui sort de la bouche de ses congénères lors de leurs obligatoires rapports quotidiens. Dans ce dernier retranchement contre la réalité, certains crient leur haine pour l'univers du dessus avec des gestes exacerbés. D'autres expriment leur contentement avec les mots de leurs seuls yeux. D'autres encore se font l'accolade, s'offrent généreusement la chaleur de leur étreinte respective. Tous ici se laissent aller à vivre. Et cela a l'air si bon.

Les faisceaux lumineux balaient des centaines de visages. Troublé par cette faciale diversité, habitué qu'il est au masque monotone et interchangeable de ceux qu'il croise là-haut, Antonin cherche Miké dans le brouillard de la multitude. C'est enfin l'heure du rendez-vous, moment attendu avec anxiété depuis qu'il en fut convenu. Il est maintenant passé minuit. L'univers s'est ouvert sur autre chose, sur un parallélisme intrigant. Si le jour est peuplé de morts-vivants, inhumés dans leur grisaille, la nuit appartient aux survivants, aux rescapés. Justement, parmi ces rescapés aux physionomies si différentes, où est Miké? Dans cet océan de nez, d'oreilles, d'yeux et de bouches, Antonin cherche un signe distinctif, des cheveux blonds ébouriffés surtout, puis l'esquisse de quelque chose d'atrocement beau et d'indescriptible, un équilibre anatomique transcendant. Impossible de ne pas le trouver.

Miké est là, près du bar où l'on sert des fioles de mixtures alcoolisées. Il est le centre d'attention, on se presse contre lui, on se frotte à son flanc. Lui distribue des

poignées de main, des bises et des tapes amicales dans le dos. Des garçons se disputent sa conversation et des adolescentes rudent entre elles pour le captiver. On lui paie des verres. Les gens croient qu'en se tenant tout près de lui, ils captureront un peu de sa beauté et seront aussi populaires. Mais Miké est unique, sans semblable et sans contraire. S'il existait quelqu'un d'aussi laid que Miké est beau, cette laideur terrasserait tout ce qu'elle croise tant la beauté de Miké est insoutenable et grisante. Il est comme un soleil : il ne faut pas regarder en droite ligne vers lui, il faut regarder juste un peu à côté, pour ne pas être ébloui.

Inspectant les alentours, le front au-dessus de la scène qui se déroule sur son parterre, le monarque du Saloon repère tout de suite Antonin : Miké aussi l'espérait avec impatience, ce rendez-vous. Sa présence l'interpelle, il la sent dirigée sur son être, comme un puissant rayon, comme si elle n'était destinée qu'à lui, comme s'il récupérerait seul cette visibilité que les autres ignorent. Miké lance une main en signe de reconnaissance, geste qu'Antonin attrape et relance. Nonchalamment, avec un naturel qui ne peut offenser qui que ce soit, Miké se débarrasse de sa cour en prétextant le plus gentiment du monde quelque importante affaire de plaisir à régler. Ses sujets s'écartent de son passage et il va rejoindre son nouvel ami, qui l'attend sous l'arche. Sans hésitation, spontanément, ils s'adonnent à quelques effusions, comme s'ils se connaissaient depuis des lunes.

– Dis donc! Ils sont fameux ces vêtements!

Antonin porte des habits zébrés et tachetés, comme si un arc-en-ciel lui avait vomi dessus.

– C'est ma nouvelle résolution. Ne pas être dans le ton de cette ville.

– Quelle classe! C'est d'un chic! Il me semble aussi que tu as pris des couleurs depuis hier. Ou alors, c'est l'éclairage.

– Je sais. Je suis roussi! Je me suis tenu un peu trop près du feu.

– Allez, viens. Je t'offre un verre.

Au comptoir, dans un renforcement rocheux à l'écart de la clientèle, ils sirotent des tubes phosphorescents en tapant du pied, incontrôlable réflexe des corps répondant à la rythmique. Devant eux, toujours ces organismes qui s'exaltent et font se dérouler leurs membres telles des couleuvres magnétiques. Rivés sur ce changeant panorama souterrain, Antonin et Miké n'ont pas prononcé la moindre syllabe depuis au moins cinq bonnes minutes. De part et d'autre, des sourires un peu gênés et fugaces témoignent d'une relation qui s'installe, qui cherche coûte que coûte à disposer son nid dans un environnement inconfortable. Sans le mode d'emploi pour la mise en route de cette dynamique annoncée, sans carburant pour démarrer cette amitié, ils attendent que quelque chose survienne, un déclic, une poussée, un quelconque événement qui les unira définitivement et tuera une bonne fois pour toutes cet embarras qui les empêche. Les instants s'effilent, s'étirent puis disparaissent. L'amitié n'a que faire des temps morts. Tout comme Miké, Antonin perçoit un malaise, malaise qui probablement n'en est pas un, mais autre chose, en suspens, comme une interruption, un déraillement, un arrêt sur image, une insoutenable pause, un problème qui n'attend que sa résolution. Quoi qu'il en soit, tout cela n'est que temporaire. Il faut laisser le temps aux sentiments d'appivoiser les nouvelles situations. Surtout lorsqu'ils ne prennent pas l'air souvent, les sentiments. Cela, Miké le sait et il ne craint rien. Il se heurte tous les jours à des gens nouveaux : certains sont de passage et certains demeurent, longtemps ou pas longtemps. Miké sait et ne craint rien. Mais Antonin, lui, se sent responsable de tous les silences. Il doit impérativement les meubler, ces longs vides, ces interminables pauses entre deux

phrases qui ne veulent jamais en finir, qui semblent se suspendre indéfiniment dans la durée.

– Dis-moi, Miké. Cette porte, au bout de la passerelle (il la désigne du menton), c'est vraiment une sortie?

Il parle pour parler, bien sûr, mais cette question le turlupine tout de même depuis qu'il a remarqué cette issue surmontée d'un écriteau lumineux rouge marqué : SORTIE. Antonin jurerait que quelque chose de sacré, de mystique émane de cette porte. Mais il a parlé pour rien, parce qu'il le fallait, éventuellement, pour briser la glace encore une fois, et c'était un bon prétexte pour gratter l'urticaire de son questionnement.

– Pourquoi tu tiens à savoir? Tu ne te sens pas en sécurité ici, au Saloon? Nous sommes sous terre, il n'y a rien à craindre pour les catastrophes, les incendies, tout ça. La pierre brûle très mal, tu sais. Rien à craindre. À moins bien sûr que l'immeuble au-dessus ne s'effondre... Mais c'est du solide. N'as-tu jamais vu d'immeuble qui tombe en ruine dans cette Cité? J'ai dit : « N'as-tu jamais vu d'immeuble qui tombe en ruine dans cette Cité? » Tout est droit, carré, propre. Tout est bâti pour résister aux tremblements de terre et aux feux du ciel. Ne t'inquiète donc pas pour ça.

– En fait, non, ce n'est pas pour ça... C'est pour les cadenas. Pourquoi des cadenas sur une sortie de secours.... Je me demandais simplement. Ce n'est pas important. Pas important du tout. Je m'intéresse à des riens... Le principal doit toujours me filer sous le nez si ça se trouve.... Un autre verre? Pas besoin de payer. Je saute derrière le bar et je nous sers. Tu aimerais quoi?

– ...une grenadine à détonation, s'il te plaît. Tu mets un peu de ça et un soupçon de ça encore, et beaucoup de ça, pour que ce soit corsé comme il faut, bien pétillant. Il faut que ça te chauffe l'intérieur.

L'alcool est comme un remède pour leur gorge rouge et boursouflée de pérorer si fort, sanguine et enflée de batailler avec les haut-parleurs pour la suprématie des décibels. Lasse la gorge, lasses les cordes vocales, lasses les oreilles. Il leur faut pousser la voix plus fort. Charger les paroles sur des convois de cris. Mais peut-être le message passe-t-il mieux ainsi. Le locuteur choisit ses mots soigneusement, les utilise avec parcimonie, pour s'épargner l'effort d'en dire davantage. Le message se résume, se contracte à l'essentiel, puis il éclate dans une commotion de décibels, dans un déchirement de cordes vocales. L'auditeur, quant à lui, focalise son attention sur ces seuls mots, il élimine tout le chahut autour, toute cette musique chargée de basses pilons et de rythmes matraqueurs, il fait de son oreille un entonnoir dans lequel tomberont puis s'égoutteront un à un les mots soldats, ces mots qui guerroient contre la musique pour obtenir quelques instants d'audience. Finalement, l'auditeur décante le discours, cherche le sens et s'assure auprès de son interlocuteur qu'il a bien compris en risquant une réponse.

Tandis qu'Antonin distribue les verres, une sculpturale créature repère Miké : son profil bas n'était pas assez près du sol, sans doute. Émergeant du lot, elle avance en roulant des mécaniques, très sûre d'elle-même, très masculine dans la démarche. Elle tente d'appâter Miké avec son décolleté révélateur en se penchant subtilement vers l'avant, à peine, juste pour dévoiler le début du canyon de son buste. Miké mord plus au moins à l'hameçon. Il tourne autour. En avançant vers son oreille, il hume sa chevelure de rouquine, effleure le cou fruité de cette fameuse fille. Des mots sont échangés. À courte distance, au milieu de ses bouteilles, Antonin ne saisit que des bribes insignifiantes : « ...plus tard peut-être ...fin de soirée ...on pourra s'amuser ...chez moi ...quelque chose pour toi ». Discrètement, en dispensant sa bise d'au revoir, Miké échange un billet plié en huit contre un sachet. La manœuvre s'effectue si vite qu'Antonin n'est plus très certain de

ce à quoi il vient d'assister. Puis, la fille retourne se fondre dans la clientèle en se dandinant. Elle laisse là Miké, qui se remet aussitôt à absorber le contenu jaunâtre d'éprouvettes vertes, comme pour laver un infime émoi. Son invisible compère fait de même. En raison des dites éprouvettes, l'invisible compère n'y voit déjà plus très clair. Il a la figure comme un point d'interrogation.

Avant que les braises ne commencent à faiblir, Miké se hasarde à ranimer la conversation en soufflant dessus.

– Chouette fille, n'est-ce pas?

– Comment tu fais?

– Comment je fais quoi?

– Toutes ces filles. Tout ce monde qui te butine dessus. Tu es très certainement plus achalandé qu'un grand magasin pendant les soldes! Un aimant dans un plat d'épingles!

– Suis-moi. On va où on pourra s'entendre un peu.

Le saisissant au poignet, comme un guide mystérieux, Miké entraîne Antonin à l'autre bout de la grotte. Là, passé un court tunnel, ils s'enferment dans des latrines, derrière un épais portail qui assourdit la musique. Leur crâne se libère et n'y vrombit qu'un grand bourdonnement qui pulse, qui avance, qui recule, qui roule, qui part et qui revient. C'est le bruit du vide.

D'emblée, Miké répond à toute éventuelle question en posant dans la paume de son ami un demi-comprimé blanc et poudreux.

– Essaie ça. C'est de la lunacine en cachet. Il faut partager. Ça va nous souder. La chimie va nous souder. Ah! La Chimie. On dirait un nom de pays, tu ne trouves pas? Dernier pays non conquis. Dernier pays libre. Demandons asile à la Chimie, veux-tu?

Se renversant vers l'arrière, Miké gobe sa moitié. Antonin hésite.

– Ce n'est pas dangereux pour la santé? Pour la tête?

– Disjonction de la réalité. Scission des sens. Bistournage du cortex. Torsion de l'appareil perceptif. Voyages immobiles. Tout ça ne s'obtient pas sans périls. De toute façon, on n'est tout à fait vivant, tout à fait entier qu'aux antipodes, au cœur de l'excès, dans les extrêmes les plus purs. Dangereux? Pour toi peut-être, pour moi, pas du tout. J'ai une santé de fer pour ainsi dire.

Pour ponctuer sa dernière phrase, pour le plaisir gratuit de l'effet réussi, Miké arrache sa chemise, dévoilant une longue cicatrice qui scinde son torse imberbe, comme une improbable rivière dans un improbable désert où le sable et le grain de la peau s'incorporent, où les muscles et les dunes s'amalgament. Le chirurgien qui l'a recousu devait être pressé. La balafre est irrégulière et répugnante. Antonin est pris d'une sordide fascination pour la chair malmenée.

– Maintenant, tu veux l'histoire qui va avec, n'est-ce pas? Normal. Chaque cicatrice a son histoire. La curiosité dans ton arcade sourcilière, je peux la lire. Si tu es encore curieux, malgré tout ça, tout ça au-dessus, tu sais, la vie et le reste, c'est que tu es encore un peu humain. Je respecte ça. C'est rare. Être capable de s'intéresser à la souffrance des autres, c'est bon signe. C'est signe qu'il y a de l'empathie chez toi, un sentiment qu'on a gazé depuis longtemps chez nos congénères, je t'assure. Quoiqu'il en soit, tu la veux cette histoire, ça ne fait aucun doute. Le pourquoi, le comment, le où et le quand te démangent. Bon. Petites précisions avant tout. D'abord, je raconte mal. Ensuite, j'aime pas les détails. Mais même si je raconte mal, même si je trie pour te dire que ce qui m'arrange de te dire, même si je ne dévoile pas tout, parce qu'il doit toujours y avoir des secrets, parce que ce n'est jamais bon de totalement se livrer, même si je suis un piètre

orateur, si tu veux savoir, il faut que tu gobes. C'est le prix à payer pour mon histoire. Tu gobes cette insignifiante moitié d'un cachet de lunacine et, en contrepartie, je m'engage à te dire presque toute la vérité.

Antonin ne se fait pas prier. Sa curiosité demeure le penchant le plus important à satisfaire, peu importe sa sécurité personnelle. Coupant volontairement le contact de sa conscience pour une fraction de seconde, il parvient à s'élancer au-dessus de ses appréhensions et de ses peurs. Il ingère la capsule de lunacine, profitant de la brèche de témérité ouverte dans son cerveau. Sa partie d'engagement est remplie. Miké doit honorer le reste du contrat.

« Chacun a son histoire. Mais j'ai déjà dit ça, je pense. Je n'affirme pas ça pour rien, vraiment pas. Au fil des années, dans ma courte vie, j'ai pu en rencontrer du monde. Je crois qu'on découvre la vie à proximité des autres, en frôlant toute l'horreur, tout le mal dont ils sont remplis à ras bord et en essayant de découvrir le peu de joli qu'ils cachent comme une tare, un vice, non, une défectuosité, enterrée au fin fond de leur jardin secret. C'est ainsi qu'on se forme. D'expérience, en côtoyant tant de personnalités diverses, je crois avoir compris quelque chose d'important, quelque chose d'essentiel pour jauger les gens. Le plus insignifiant citoyen, du plus petit au plus grand, du plus riche au plus pauvre, enfin, tous ceux que tu voudras — je ne suis pas démographe —, chaque personne traîne avec elle une blessure profonde et intime. Seulement, certains ne le savent pas encore. Et peut-être ils ne le sauront jamais... Tu as la tienne, je la connais, j'ai la mienne aussi.

« Bon, trêve de préambule boiteux. Alors, cette cicatrice, d'où vient-elle? Eh bien, mes parents me l'ont léguée d'une certaine manière, sans le vouloir. Mon père était d'une rare beauté plastique. Le flegme d'un agent secret, le regard perçant et fou, la crinière animale, les pommettes saillantes, les mandibules bien à l'équerre... Bref, une perfection

esthétique en son genre. Le genre de beauté qui transcende les siècles et qui résiste aux modes. Quant à ma mère, c'était tout simplement une beauté céleste, indescriptible, à vous décrocher les mâchoires et rouler les yeux comme des billes. Tous les deux formaient un couple sur lequel les passants se retournaient avec envie. Des privilégiés de la génétique! Leur beauté respective leur avait ouvert toutes les portes et leur avait permis d'accéder à tous les cercles et de conquérir aisément le succès. Sous les pieds de mon père, on déroulait le tapis rouge. Sous les pieds de ma mère, on semait un trottoir de pétales. — J'image, mais c'est pour que tu comprennes bien. — Ils attisaient déjà les jalousies, mais ne récoltaient pas moins les honneurs réservés au sublime. La nature faisant tôt ou tard son œuvre, ils m'ont eu. Ils sont allés me chercher au dispensaire d'éprouvettes. Ils ont placé leurs œufs et leur levure dans un moule fécond. Ils ont bien mélangé, secoué un peu pour que le gâteau prenne et placé le tout au four à 350 degrés pendant neuf longs mois. Finalement, je suis sorti du four, tout pimpant, en brailant parce qu'il faisait vraiment froid comparativement à dans ma marmite. Le docteur a coupé la ficelle entortillée autour de ce beau morceau et a tout de suite constaté que l'union des chromosomes de mes parents avait accouché d'un petit miracle. J'étais âgé de quelques secondes à peine et je les surpassais déjà en beauté, mes géniteurs. J'étais du matériel dont on taille les mannequins, les vedettes, les dirigeants.

« Malheureusement pour mes parents qui aimaient beaucoup l'argent et le succès, et qui, de fait, en avaient énormément, de l'argent et du succès, la mise en commun de leur bagage génétique avait donné un poupon bien naïf et totalement désintéressé de ces choses-là. J'ai grandi ainsi sous leur gouverne et l'esprit m'envolait dès qu'ils mentionnaient les mots *argent* et *avenir*. Pour l'instruction de ces concepts, j'étais particulièrement dissipé. Puis, à l'adolescence, un ami de mes parents tint absolument à

me prendre sous son aile. Il était photographe, entre autres choses. Un peu importateur aussi. Un peu trafiquant également, à ce que j'avais pu comprendre. Mais de quoi? Je l'ignorais. On me confia à sa garde pour qu'il m'éduque à la société. Il me prenait sans cesse en photo, à tout instant, et la présence de cet œil finit par me plaire. Il engraisait mon ego bien fragile. Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il me parlait de la beauté. Il en parlait avec de longs mots, des mots enflés, comme de superfétatoires exagérations, comme une hypertrophie du vocabulaire. Lorsqu'il en parlait, il s'exaltait de façon inquiétante. Il prenait ça à cœur, la beauté. Peut-être parce qu'il n'en avait pas, ni en dedans, ni en dehors. C'était un collectionneur aussi. Il possédait tout un attirail dans son petit musée personnel, musée effrayant qu'une fois j'ai eu le privilège de visiter. Sous une cloche de verre, il avait entre autres un authentique crâne humain, autrefois vissé sur le cou d'une star du glamourama. Dans un bocal de formol, il y avait les mains d'une défunte modéliste. Enfin, ce genre de choses. Des vêtements ayant appartenu à des célébrités et tout ça.

« Pour ce type, m'éduquer à la société signifiait me présenter à un maximum de gens influents. Alors, il me trimballait d'une soirée à l'autre, moi, son chouchou. Tous étaient empressés autour de moi et mon protecteur bénéficiait aussi des retombées, une sorte de prestige par la bande. Certainement, sa cote de popularité à lui grimpait aussi en flèche. De mon bord, j'aimais bien être la coqueluche et voir tous ces personnages disparates. J'aime regarder les gens. J'ai toujours aimé.

« Les nouveaux visages me créent un nouveau décor. Les gens sont intéressants. C'est étrange. Au départ, quand on les connaît à peine, ils font des pieds et des mains, et des coudes et des genoux pour qu'on s'y attache. Ils déploient tout leur charme, tout leur arsenal de bons mots, toutes leurs anecdotes, leurs petites histoires susceptibles de

soulever le mol intérêt de leur vis-à-vis. Ils en font rapidement le tour. Après quelques rencontres, parfois même au bout de quelques minutes seulement, ils ont épuisé leur stock de charme, de bons mots, d'anecdotes et d'histoires. Commencent alors les demi-mensonges, les anecdotes piégées, les histoires truquées, les bons mots empruntés à d'autres. Surtout, ce sont les clichés qui reviennent. Avec eux, ils sont en terrain sûr. Ils ne se risquent pas. Dans la tranchée de leurs petites phrases toutes faites. Enfin, bon.

« Puis je l'ai rencontrée, elle, Sarah. Elle n'était pas comme ça. Elle n'en avait rien à faire de moi. C'était une jeune collégienne tout ce qu'il y a de plus ordinaire physiquement, mais Ô combien attachante. C'était une figurante dans ce genre de soirée. On la payait pour ça. Pour meubler la fête. Je crois qu'il a suffi qu'elle me dise "enchantée" lorsque je me suis introduit à elle, bien maladroitement d'ailleurs, pour que je m'en amourache, de cette jeune fille ordinaire. Elle avait des idées si intéressantes sur tout. Elle percevait des liens entre les faits et les phénomènes, des liens si évidents mais qui m'avaient toujours échappés, aveuglé que j'étais par l'univers clinquant que mes parents m'avaient fabriqués sur mesure. Et elle faisait tomber les murs de mon univers frelaté, elle ouvrait mes fenêtres et me montrait le toc derrière. Plus elle brisait mes illusions, plus je l'aimais, cette fille ordinaire, ma Sarah. J'ai fini par m'imposer dans son entourage et par la fréquenter plus assidûment. Toute l'attention, tous les soins dont on m'avait couvert pendant ces années de tutelle parentale, je les lui redonnais et volontiers. Je lui offrais des tas de cadeaux, qu'elle acceptait avec indifférence. Ma beauté ne la subjuguait pas, elle. Ce n'était pas suffisant pour Sarah. À vrai dire, ce n'était rien du tout pour elle. Rien du tout. Même pas du vent. Alors, j'ai dû faire mes preuves. Me montrer audacieux. Je me suis mis à hanter les bibliothèques clandestines et je venais lui faire rapport de mes lectures subversives, comme un bon petit étudiant pour qui l'approbation

de sa maîtresse est tout. Ce n'était pas ça non plus. J'écoutais les idées des autres, des idées dans le ton des siennes et je les répétais pour l'impressionner. Elle s'en moquait éperdument. Ça ne valait rien non plus. Plus je déployais d'efforts, plus je me rendais malade d'amour pour elle, plus elle se dérobaît. Le point de fuite semblait toujours s'étendre au-delà à chacune de mes manœuvres, d'ailleurs pas très subtiles.

« Quand, enfin, perdu par mon désespoir, je l'ai prise à partie dans un boudoir lors d'une réception au manoir de mes parents. Et là, j'ai vidé tout le contenu de mon cœur. Je lui ai avoué mon amour. Mais je lui ai également confié la moindre de mes pensées, je lui ai fait visiter les recoins ombrageux, toutes mes émotions, même les plus décousues, les plus idiotes. Et j'ai pleuré pour la première fois en me livrant entièrement à elle. J'ai tout déversé. Elle était comme un réceptacle sans fond. Elle pouvait tout accepter. Tout recevoir. Tout contenir, ma Sarah. Elle restait là, muette et compatissante, jusqu'à la fin de mon laïus. Quand mes jérémiades furent achevées, ma soif de confidences épanchée, elle s'est jetée à mon cou, spontanément. Elle pleurait aussi. Dans l'urgence de ses sanglots, elle m'a dit cent fois qu'elle m'aimait. Surtout, elle m'a dit que c'était mon cœur qui était beau, et rien d'autre. Mon cœur, tu te rends compte? Je le lui aurais donné en hommage sur le champ, juste pour avoir dit ça.

« Mais, dans notre étreinte, ma tête dans son dos, j'ai vu planer l'ombre de mon protecteur, quelque part entre deux rideaux, tapi là à épier. Il avait tout entendu. Il avait bu chacune de nos paroles, l'espion, le gredin. Découvert, il s'est retiré, nous laissant seuls pour nous divulguer, pour échanger nos intimités. Je l'ai tout de suite oublié, lui et son indiscretion. Et quelle nuit ce fut! Elle m'initiait à la tendresse absolue et je me laissais initier. Je me laissais emporter par sa Vérité.

« Au petit matin, nous nous sommes séparés, repus l'un de l'autre, mais tout de même impatients de se combler à nouveau. L'échéance de notre prochain rendez-vous doux ne serait pas lointaine. Je l'ai raccompagnée à la porte, puis je me suis habillé pour aller marcher, pour respirer. La journée était magnifique. Enfin, elle l'était pour moi. Tout de même, le gris semblait moins dense. Puis, au Centre-Cité, je suis tombé sur mon protecteur. Ce n'était pas un hasard. Il insistait pour que je le suive. Sa voix enjôleuse et ses paroles mielleuses m'ont leurré. J'étais trop dans un bon état d'esprit pour me faire des idées et redouter qui que ce soit. Alors, il m'a emmené dans une ruelle derrière les commerces du coin, loin des caméras de surveillance et tout ça. Une fois dans l'encolure de ce cul-de-sac, il m'a poussé au mur et s'est jeté sur moi. Stupéfait, je n'ai pu voir que cette forme noire envahir tout mon champ de vision. Puis, il y a eu la douleur. Si intense, si diffuse, si intolérable. Je suis demeuré en vie encore quelques secondes, assez pour voir mon cœur extirpé de ma cage thoracique, dégoulinant de sang entre les mains de cet homme odieux. Après, c'est le noir total, le vide complet et infini, un vide sinistre puisqu'on en a conscience.

« Contre toute attente, je me suis tout de même réveillé de ce mauvais cauchemar. À ce moment-là, dans les vapes, je n'étais tout entier que souffrance. Penché au-dessus de moi, un vieil homme aux cheveux grisonnants et bouclés s'affairait en plissant les paupières, les lunettes perchées très bas sur le nez. Son bras faisait des va-et-vient. Sur quel pervers étais-je tombé? Il me recousait. Je suis replongé aussi sec dans mon coma. Les explications, je ne les ai eues que bien des jours plus tard, lorsque je fus tout à fait rétabli.

« C'est un horloger qui a trouvé mon corps, encore fumant, dans une benne derrière sa boutique. Ce drôle, il a vu là une chance inouïe pour se livrer à ses petites

expériences de bricoleur. Pour ce fou, je n'étais que de la matière intéressante trouvée dans un bac de recyclage. Dans son arrière-boutique, entre les outils, les tournevis, les étaux et les marteaux minuscules, entre les monceaux de copeaux de métal, il a couché ma dépouille et a sorti sa panoplie d'instruments. L'organe qui me manquait, il me l'a remplacé par un mécanisme complexe d'horloge, engrenages, poulies, leviers et fils, juxtaposant les artères encore fraîches avec des tubes en acier galvanisé. Dans ma poitrine, depuis, de petites valves s'ouvrent et se ferment à un rythme régulier. Il m'a sauvé, à sa manière, ce chirurgien bricoleur. Mais à quel prix? Lorsque j'ai repris conscience, j'étais totalement apathique. Il n'a eu droit à aucun remerciement de ma part.

« Il n'y avait plus rien en moi, plus d'émotions. J'étais un champ de bataille dévasté, une terre brûlée. J'ai attendu d'être à nouveau sur pied et je me suis enfui. Mais je ne voulais plus revoir ceux qui m'avaient conduit là en m'insufflant leur maudite beauté. Je me suis introduit chez mes parents en leur absence, j'ai éventré le coffre-fort et je l'ai vidé. Son contenu était suffisant pour que je tienne la vie entière en n'étant pas trop libéral, et ce n'était qu'une infime partie de leur fortune que je m'étais appropriée, crois-moi. Je n'ai jamais cherché à les revoir. Pas plus que Sarah d'ailleurs! Avec le temps, je me suis reconstitué une palette de sentiments. Mais l'amour me fait toujours défaut. Et je ne peux lui imposer ça, à ma Sarah. Il me demeure encore toutes les émotions qui transitent par le cerveau. Pour l'amour, ça me paraît impossible à reconquérir. »

– Quelle histoire! », bégaye Antonin, déjà passablement amoché par la lunacine.

– Oui. Le genre d'histoire qui te donne envie de te brûler la cervelle... avec des allumettes. Une histoire d'amour toute à l'envers : une histoire de haine, finalement.

– Mais, en la retrouvant, ta Sarah, tu ne le retrouverais pas aussi, l'amour?

– J'en doute. Ça se sent, l'amour. Pour moi, c'est un trou, comme une case vide dans mon être. C'est une touche qui manque sur un clavier et dont je ne peux jouer.

– Je peux? », demande Antonin, comme une énigme.

Sans attendre l'approbation de son incomplète requête, Antonin colle son oreille contre le torse dénudé de Miké. Un tic-tac distinct bat au creux du sternum, sous la cicatrice. Antonin demeure là quelques secondes, lové entre ces pectoraux accueillants, sur ce stigmat, ensorcelé par la cadence.

– Je crois que nos histoires sont proches d'une certaine façon, Antonin. À toi aussi, il te manque quelque chose d'important. À toi, la présence, à moi, l'amour. On est comme des enfants de la thalidomide en fin de compte. Mais ce n'est pas de naissance, ce manque. On est beaucoup dans ce cas-là, il semblerait.

La lunacine les fait entrer en communion. Contre le mur rocailleux, ils se tiennent épaule contre épaule, partenaires dans le délire. Le psychotrope rend les contours indistincts. Le décor se dédouble et tangué. Ces pirouettes perceptives les amusent. Eux rient et rient encore. Soubresauts de la rate. Dilatation hilarante.

– Écoute, Antonin, je ne prétends pas savoir ce que tu veux... mais je t'offre mon amitié. Elle n'est pas si souvent donnée. Pour sceller cette amitié toute neuve, je te propose un cadeau. Tu te rappelles cette rousse, tout à l'heure? Elle est pour mon lit cette nuit. Et mon lit t'est ouvert. Avec ce qui te fait défaut, elle ne se rendra compte de rien. À la limite, je ne passerai que pour plus efficace que je le suis sous les draps. Surtout, ne crains pas de froisser mon ego ou quelque chose comme ça. Ce n'est qu'une conquête parmi tant d'autres. Elle-même en a vu d'autres aussi.

– C'est à voir... Je vais y réfléchir... dès que j'aurai récupéré mon cerveau. J'ai dû l'oublier au vestiaire.

– Va! Pour l’instant, buvons et dansons. Intoxiquons-nous. Jusqu’à ce que la nuit rentre dans le jour et que nous rentrions à l’aurore, à quatre pattes s’il le faut, la fille sur le dos.

Ils s’attaquent alors à la fête, l’exigeante fête qui demande qu’on s’y adonne pleinement pour la satisfaire et pour qu’elle les satisfasse. Pendant ce temps, à la surface, les Citéens dorment paisiblement. Dans l’arcane de leurs rêves, ils fantasment tous de se faire enlever par une limousine, surgie de nulle part, qui les emportera vers une autre vie, pour vivre une nouvelle vie, une vie meilleure.

d. multiplication

1d. L'automatisation des tâches remplace le personnel

Débordement, débauche, dévergondage, libertinage... La nuit se clôt dans le stupre, celée par les vapeurs d'alcool et les substances hallucinogènes, collée par la sueur et la salive échangée. Les jours subséquents s'ouvrent sur la décadence totale et jouissive. La Cité commence à ressentir l'onde de choc d'un incontrôlable laisser-aller. Journaux et bulletins de nouvelles font leurs choux gras en relatant une succession de faits pour le moins singuliers.

D'abord, on parla peu de l'incendie au Collège de Normalisation et de celui de l'édifice du fonctionnariat privé. Le saccage de plusieurs manoirs du quartier ouest n'eut droit qu'à quelques entrefilets et des brèves sitôt diffusées, sitôt oubliées. Lorsque, coup sur coup, le Musée de la révolution économique et le Palais des congrès furent la cible de vandales, quelques journalaux perspicaces finirent par établir des liens. Les gribouillis récurrents sur la plupart des lieux vandalisés ou incendiés traçaient un trait d'union entre les événements. Les attentats répétés contre les banques attestèrent cette corrélation. Il n'en manqua pas un pour suspecter et même accuser plus ou moins directement le mouvement des foetus grévistes. Mais celui-ci n'avait rien revendiqué. Cependant, la parenté s'accroissait au fur et à mesure que s'accumulaient les outrages contre l'intégrité physique de la Cité. En effet, les crimes prenaient de plus en plus une teinte ludique. Feu et peinture en aérosol ne semblaient plus avoir la faveur des malfaiteurs.

Aux quatre coins du cercle de la Cité, les entreprises de restauration rapides servirent à leur client de la nourriture enrichie de fortes doses de carotène. À l'insu des cuisiniers, on avait versé de larges quantités de cet additif dans les préparations. Aussi ne fut-on pas peu surpris de côtoyer de nombreux Citéens basanés.

Sur plusieurs arrondissements, les entrées par effractions se multiplièrent. Des carreaux furent brisés, des serrures forcées et des portes enfoncées. Dans toutes les maisons, les téléviseurs furent rossés et froidement assassinés à coup de massue, parfois, au nez même des locataires ou de policiers en faction.

De longs rubans de papier d'aluminium furent attachés aux tours de transmission et aux coupoles pour parasiter le signal des émissions. Avant d'identifier l'origine de ce brouillage, les techniciens gaspillèrent beaucoup d'efforts en tripatouillant à distance, à partir de leur console, les organes des satellites de diffusion en orbite à des centaines de kilomètres au-dessus du sol. Entre temps, les dirigeants du monde des télécommunications engagèrent des sommes gigantesques pour pallier au problème et assurer la qualité de leurs services.

Du sommet d'un gratte-ciel, on déversa, déchiquetées en confettis, toutes les copies d'une édition de *La Voix de la Cité*. Le matin même, un camion de livraison amenant les exemplaires du journal aux distributeurs avait été dérobé, ceci expliquant cela.

Sur bon nombre d'intersections, les poteaux des feux de circulations furent tronçonnés et jetés au sol, nuisant ainsi à la fluidité de la circulation. Sur plusieurs pâtés, c'était une forêt d'arbres urbains abattus.

On avait aussi libéré les animaux du zoo municipal. Les grilles à l'entrée étaient béantes et les cages désertes. Dans la ville, la confusion était grande. Messieurs les mammouths bicornus s'attaquaient aux voitures, croyant avoir affaire à des rivaux amoureux. Des hordes de kangourous à pelage blanc, ceux dont on fait les slips, sautillaient dans les rues où on ne fait normalement que se traîner les pieds. Un singe géant s'en prenait aux gratte-ciel et les harcelait sexuellement. De reste, c'était à peu près

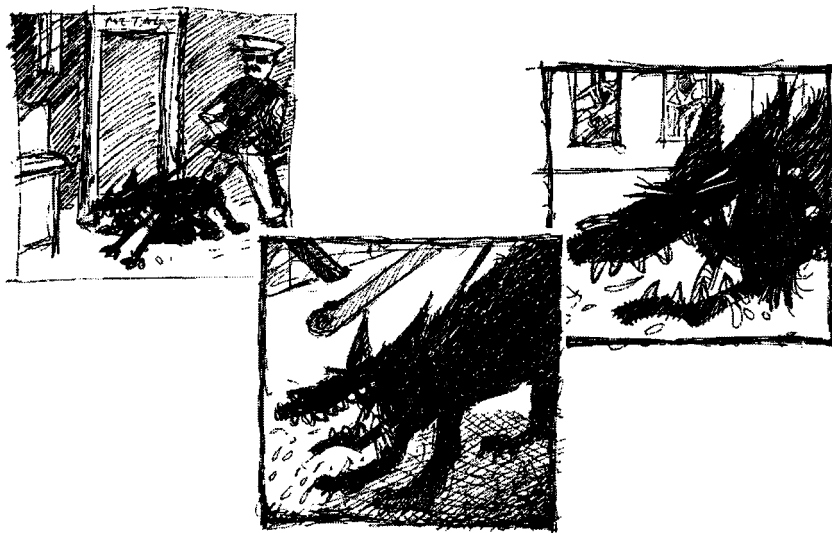
les seules bêtes vivantes du zoo. Mais les animaux en animatroniques n'hésitèrent pas à s'enfuir eux aussi. Au Centre-Cité, des crocodiles hydrauliques dans leur peau de caoutchouc pleuraient, l'air de se demander si le monde ressemblait véritablement à cet amas de structures hautes et grises et froides comme les pointes d'un graphique. Les marsupiaux mécanisés en PVC investirent les salons de coiffure, semant derrière eux une zizanie démesurée, réveillant une légion de harpies qui s'arrachaient les cheveux et hurlaient à mort. Zèbres et léopards automatiques s'élançaient dans les grands magasins à la recherche d'une tenue de rechange, histoire d'être à la page. Les reproductions artificielles de coléoptères, de diptères et d'arachnides échappées de l'insectarium s'abreuverent à une source radioactive. Atteintes de gigantisme par suite de cette absorption, les sauterelles, les chenilles, les cigales, les libellules, les veuves noires, les tarentules marchèrent sur la ville. C'était une invasion de pattes, de pinces, d'aiguillons, de dards, d'antennes, d'écailles et d'ailes. On eut bien du mal à désinsectiser les rues.

Les hauts cercles de directions tâchaient de se faire rassurants. Le maire se dévouait corps et âme pour régler la situation. Le bras droit du maire parlait de prendre les choses en main. Les vigiles auraient bon pied bon œil. Mais, en réalité, les autorités en avaient plein les bras, les pompiers ne savaient plus où donner de la tête et la police était sur les dents.

Devant cet échec évident à maintenir la Cité au calme et à l'ordre, la compétence des semi-élus fut mise en doute. Un indicible émoi collectif s'installait. L'indifférence était secouée. Un tollé était soulevé. Un murmure grandissait dans la ville, peut-être une grogne ou une inquiétude. C'était une pensée publique qui n'avait pas encore de forme mais qui, éventuellement, en adopterait une.

Déchirés entre le sensationnalisme qui fait vendre et leur rôle non officiel de régulateur social, les médias ajoutaient sans cesse de l'essence au moteur de la confusion. C'était clair. S'ils avaient à couvrir une possible fin des temps en sachant que leur participation ne ferait que précipiter la civilisation tout entière vers le néant, irrémédiablement, ils choisiraient à coup sûr de rentabiliser la conclusion.

2d. Aimez-vous les uns les autres



Encore la tête en vadrouille, encore la bouche râpeuse comme s'il avait avalé du papier-émeri, encore la cornée brumeuse. Et cette haleine... Après plusieurs intenses nuits de bamboche, Antonin ne répond plus, abonné absent à lui-même. Il n'est pas tout à fait dans son corps. Il suit derrière ou il est tout autour. Il déborde de sa personne : elle ne peut plus le contenir. Perméables, ses pores de peau laissent échapper son esprit. En tous les cas, il se sent dissocié de ses fonctions vitales. Ses synapses fonctionnent mal, comme gelées, comme figées. Des liens se déconnectent à tout instant et paraissent difficiles à rétablir. Ses fonctions cérébrales sont rouillées par l'alcool. Son sang s'épaissit et devient goudron, ses veines sont des fils électriques usés jusqu'à la gaine.

Ses nuits de libation empiètent par degrés sur ses journées. Ses matinées, ses après-midi se partagent entre dormir et détruire. C'est une routine agréable. Détruire est devenu un simple réflexe, une impulsion qu'il faut satisfaire. Démolir ou respirer se

coudoient en synonymie. Ainsi on ne peut volontairement arrêter un cœur de battre, ainsi Antonin ne peut mettre un terme à sa vengeance. Anarchisme automatique. Il s'abandonne donc à l'instantanéité des émotions, obéissant servilement à leur commandement. Avec le feu, avec ses mains, avec les armes, il improvise énormément. Où qu'il soit, si l'envie lui prend, il peut toujours débusquer quelque instrument, quelque matériel utile au ravage.

Aujourd'hui, Antonin compte s'attaquer à la mairie de la Cité. Cette cible, il l'a identifiée depuis longtemps déjà. Depuis la réception, depuis l'éloquent discours du maire en fait, il se promet une visite. Il en goûte déjà le plaisir.

Architecture ampoulée, architecture obèse qui se répand dans tous les sens, l'édifice patrimonial de la mairie ombrage tout le pâté, intimidant à mort. D'en bas, il donne le vertige. D'en haut, ce doit être pire encore. Par cette profusion de formes, le style en est facilement reconnaissable : c'est du second empire économique, étalage arrogant d'une période de prospérité immonde. Les longues fenêtres de la mairie sont ceintes d'arc en ogive. Des dizaines de tours sont ordonnées sur divers niveaux. Des monolithes et des pylônes se tressent, se séparent, se rejoignent, inexplicablement. Des frises enlacent le sommet du principal pavillon. Sur toutes les corniches, sur d'improbables stèles, des ouvrages d'ars sont disposés : taillées dans la pierre, des silhouettes lisses, des hommes d'affaires accroupis, prêts à bondir, avec leurs griffes et leurs stylos.

Antonin s'engage sur le parvis de l'hôtel de ville.

Escaliers de béton. Entrée. Portes tournantes. Gardien de sécurité. Matraque sur la hanche. Détecteur de métal. Dispositifs de surveillance. Chiens renifleurs. Tous les édifices se ressemblent. Tous les édifices sont paranoïaques. Aucun d'eux n'accorde sa confiance aux sans-insigne. Tous ceux qui entrent sont potentiellement dangereux. On les

fouille. On les mesure. On capture leur portrait et on compare les points de similitude avec ceux recensés dans le fichier central. Seulement, aucun système n'est totalement infallible. Malgré la vigilance des préposés à la sécurité, Antonin entre à sa guise dans son camouflage d'indifférence. Signes distinctifs : néant.

Il traverse le vestibule au nez d'une réceptionniste fort affairée à dispatcher les appels téléphoniques et à orienter les visiteurs. Dans le flot de circulation humaine, il se déplace en suivant momentanément un employé de la mairie, puis un autre, à l'affût d'une idée virus qui causera quelques dégâts. Couloir après couloir, bureau après bureau, devant des portes qui se dérobent, il s'enfonce de plus en plus profondément dans la jungle de cette technocratie. Entre les plantes décoratives en plastique, il s'égare dans les nombreux sentiers de l'immeuble. Des noms reviennent sur les plaques d'identification : trésorier, échevin, président, préfet, gestionnaires principaux de l'administration suprême. Suivant des coursives, faisant demi-tour aux impasses, surgissant d'une galerie, il s'engage sur différents territoires, dans différents services. Telle aile est occupée par l'office du Tourisme et cette autre revient aux Travaux publics. Par là, c'est l'office de la Persuasion. Ce pavillon se divise entre la chambre de commerce et l'office du Négocier et du Mercantilisme. Une grande section de la préfecture est réservée à l'office de l'Ordre, responsable du parallélisme et de la propreté. Le cliquetis constant des sténodactylos, des doigts qui courent sur les claviers et des fiches qu'enfoncent les standardistes forment un chœur, comme un chant d'insectes affamés prêts à tout dévorer.

Voulant échapper à cet hymne humanivore, Antonin disparaît dans un ascenseur. Le bureau du maire doit être situé tout au sommet. Le sommet est invariablement réservé aux élites, d'où elles peuvent observer l'ensemble de leurs inférieurs. Antonin enfonce donc le bouton le plus haut du tableau de bord de l'ascenseur. Le déplacement de son

estomac vers son œsophage le berne : Antonin croit s'élever, mais il descend. Cling! Fin du voyage vertical! Il débarque dans une pièce absolument immense, aux proportions infinies. La tuyauterie est apparente au plafond. Le mur de béton froid sur sa droite ne comporte aucune fenêtre. L'air est humide et rude, presque réfrigérant. Ce ne peut être que le sous-sol. Un sous-sol gigantesque. Cette pièce doit bien s'étendre sous toute la Cité et plus loin peut-être. Il ne distingue pas la cloison du fond. Elle se perd dans une nébulosité laiteuse, entre les centaines de tablettes de classement en métal alignées à courte distance les unes des autres. Sur ces centaines de tablettes, du plancher au plafond, des millions de boîtes de carton numérotées.

L'ascenseur, qui silencieusement s'était éclipsé, est revenu tout aussi discrètement. Il libère deux passagers, deux hommes en uniforme, un jeune aigri et un vieux rabougri. Ensemble, ils continuent une conversation peut-être entamée des étages au-dessus. Le vieux instruit le jeune.

– ...il ne faut surtout pas oublier de poinçonner ta carte dans l'horodateur après chaque tournée. C'est essentiel. Pourquoi, je ne sais pas. Mais c'est essentiel, paraît-il. Si tu oublies, on te le fera remarquer, y'a pas à y manquer. Après trois avertissements, tu perds au pointage et ça peut éventuellement affecter ta paye. Et ils te surveillent. Pour ça, ils surveillent. Ils savent des choses que je ne comprends pas qu'ils puissent savoir. Ils ont des yeux partout. Mais je ne devrais pas le dire, ils vont savoir ça aussi. Comme s'ils n'en savaient pas déjà assez. Enfin, t'en fais pas avec ça, tu apprendras vite. Et puis, tu te laisses un peu bercer par le train-train de ta ronde et la retraite elle vient toute seule, quand on ne s'y attendait plus. Tu te rends compte que t'as dormi la majeure partie du temps et c'est pas si mal après tout. Bon, pour ce qui est de la carte, en général, on oublie une ou deux fois seulement. Après, ça nous obsède. Il faut poinçonner, ne pas oublier de

poinçonner. On finit la ronde, on poinçonne. On finit la journée, on poinçonne. On s'arrête pour casser la croûte, on poinçonne. (Une pause) Bon, c'est pas tout. Ici, j'appelle ça le placard à fantômes. À part nous, on n'y met pas souvent les pieds. En fait, on n'y met *jamais* les pieds. À ce que j'ai cru comprendre, c'est comme une grande salle d'archives. C'est dans ces boîtes qu'on classe les idées, tout ça. Mais il y a belle lurette qu'un fonctionnaire n'y a pas apporté une nouvelle caisse, crois-moi. Moi, je n'en ai jamais vu. Mon prédécesseur non plus d'ailleurs, comme il m'a dit. Et ça m'étonnerait que t'en voies aussi. Tous les brevets ont déjà été décernés, ou quelque chose comme ça, qu'on m'a expliqué. Mais peu importe, pour ce que ça peut changer à notre boulot. Ici, tu ne t'arrêtes pas longtemps. Un coup d'œil et, hop!, tu remontes. Personne ne va s'amuser à fouiller dans ces vieilleries, tu penses bien. Bon, prochaine étape...

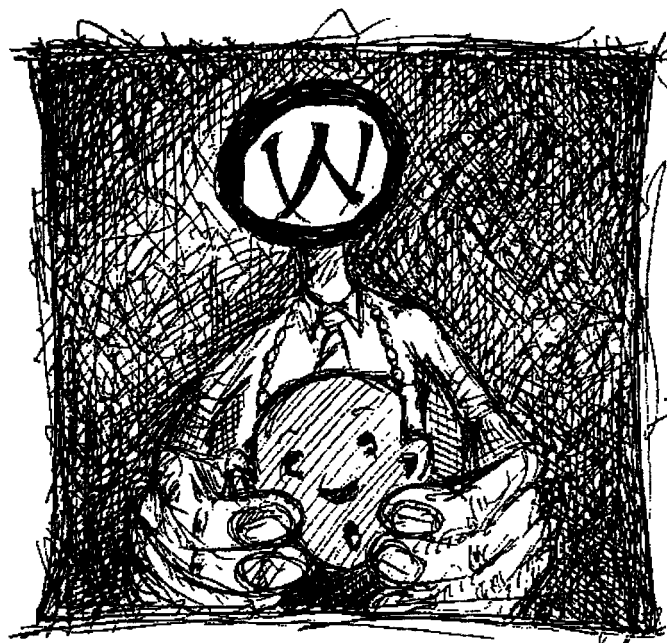
Les deux gardiens remontent dans l'ascenseur oubliant là Antonin et son incrédulité. *Un placard à fantômes? Une salle d'archives?* Il se précipite sur une boîte, elle aussi anonyme dans la multitude, et l'éventre. Dedans, c'est une panoplie de dossiers qui portent tous sur le mot *poussière*. Il y a des photocopies de page de dictionnaires et d'encyclopédies. Il y a l'arborescence de l'origine du concept retraçant de quel recoin oublié de la pensée humaine il est issu, déterminant quel parcours il a suivi de son origine jusqu'à son aboutissement ou sa récupération, et quel chemin étymologique il a pu emprunter. Il y a un acte de propriété, le concept appartenant à une grande société qui fabrique des aspirateurs. Il y a une liste des récurrences du mot dans tous les écrits d'intérêts publics et des combinaisons possibles avec d'autres concepts. Il y a des exemples précis d'utilisation publicitaire. Rien n'y manque.

Antonin a de nouveau ce goût métallique dans la bouche, comme une sécrétion de rage. Il arrache le sceau de plusieurs boîtes et y fouille avec frénésie, retirant des piles de

documents qu'il jette à gauche et à droite et qui forment une marre de papier autour de lui. Les brevets d'invention, les formulaires de patentes techniques, les devis descriptifs, des fiches d'inventaire... Tout est classifié, catalogué, disséqué. L'idée la plus banale est répertoriée et côtoie sur ces tablettes les conceptions les plus nobles, les mots qui renferment entre les barreaux de leurs lettres des idéaux, des valeurs *a priori* intouchables, inusables, immaculées. Bonheur®, boîte 1 de 100. Liberté™, boîte 2 de 1000. Amour®, boîte 3 d'un milliard.

Ce que constate Antonin, c'est que, dans cette réserve, les rêves et les idées viennent mourir dans la poussière. On les a achetés, on les a dévoyés, on les a prostitués, on les a jetés tout au fond d'un sous-sol pour ne plus en entendre parler, jamais, ou seulement si les concepteurs jugent pertinent de les en sortir. Tous les grands sentiments, les grandes utopies, le parfait et le sublime ont été rachetés par des multinationales qui en ont tiré des cartes de souhaits, qui ont imprimé des affiches avec eux, qui ont élaboré des campagnes autour de ces concepts, et ce, avec l'unique intention de mousser leur image corporative, par glissement de signification, par harmonisation d'identité. Et tous ceux qui ont pu défendre ces concepts y sont passés aussi. Le marketing a mis à prix la tête des héros et l'a apposée sur des t-shirts promotionnels.

3d. La marque est un talisman



Autre temps, autre lieu. D'un sous-sol à un autre sous-sol, du froid des archives à la canicule du Saloon, l'ambiance n'est pas plus gaie. Antonin la contamine avec ses humeurs. Antonin est agité. Antonin fait les cent pas dans les cabinets. Il n'a ni envie d'alcool, ni envie de lunacine. Quand bien même il le voudrait, il n'arriverait pas à fermer les écoutilles de la rage qui se déverse en lui comme un torrent empoisonné. Il ne parvient plus à faire barrage, à se raisonner. Le courroux se propage en lui par toutes ses veines et veinules, par ses artères, par les synapses et par les nerfs jusque dans la moindre de ses cellules, jusqu'au dernier de ses poils. Même le sourire de Miké ne le calme pas. Sa fièvre est manifeste : il fait craquer ses phalanges, se passe nerveusement la paume sur la nuque, se pince le menton et l'enfouit dans le gobelet que forment ses mains.

– Tout a été dit! C'est déprimant. Carrément déprimant!

– Oui, peut-être. Mais les gens n'écoutent pas, Antonin. Quoi que tu aies à dire, il faudra toujours répéter. On peut répéter différemment, trouver de nouvelles façons, tu sais. On peut le redire plus fort pour capter les attentions. On peut faire tout un ramdam même. Ou on peut chuchoter, parce que la subtilité, des fois, ça fonctionne. Pas souvent, mais des fois...

– Mais tout a été dit! Tu ne comprends pas? Nous jouons des partitions jouées des millions de fois... Nous ne sommes que des photocopies! Et qu'importe qu'on dise autrement, qu'on fasse autrement, ce ne sont que des photocopies avec plus ou moins d'encre. L'intensité change, mais pas la forme originale! Même ce que je te dis, là, doit déjà avoir été dit. Et quand bien même je voudrais te parler de jolies choses sur un ton différent, non seulement tout a été dit, mais tout a été vendu. Oui, tout a été vendu. Les corporations et les multinationales se sont tout approprié. Et si je te parlais d'amour, hein? Quelle page du texte tu veux? Quel slogan t'as pas déjà entendu? Les films ont tout dit sur l'amour. Les vieux livres aussi. Et les romans savons nous refilent les miettes à la sauce guimauve pour que ça passe mieux entre deux pauses publicitaires. Et il faudrait y croire? Tu sais c'est quoi l'amour aujourd'hui? C'est un logo. Rien d'autre. Mais c'est vrai, j'oubliais, pour toi, l'amour c'est qu'un souvenir. Mais moi, j'en veux encore. J'y ai jamais goûté. Et encore, tu veux quoi de la vie? Du bonheur, de l'amitié, de la liberté? Vendu. Vendu. Vendu aussi. On n'y a plus accès : tous droits de reproduction interdits. De la justice? Tu veux l'absolu? Tu veux l'infini? Et quoi d'autre encore? Ils en vendent aussi et au format qu'il te plaira.

– Allons. Calme-toi. N'en fais pas une montagne. Garde espoir. Tout est vendu? Et alors? Tu crois que tout ça se possède vraiment? Oui? Peut-être. Je ne sais pas. Ils font

ce qu'ils veulent des idées et des concepts. Ils font ce qu'ils veulent des sentiments. Il faut seulement se les réapproprier. Donc, soyons pirates! À l'abordage et usurpons les droits de reproduction, les marques de commerces déposées et tout ça! Et peu importe qu'on répète ou pas. L'important c'est d'y trouver du plaisir. Ne nous privons pas du plaisir de dire ou de faire sous prétexte qu'on a dit ceci, qu'on a fait cela avant nous. Tu vas faire quoi? Ne plus bouger. Rester muet? Attendre que quelque chose de neuf et sans titre de propriété te tombe subitement du ciel?

– Ce que je vais faire? Je vais te le dire! Demain, j'y retournerai avec du combustible. J'aurai le plaisir de tout effacer avec le feu. Demain, on repart en neuf.

– À ta guise, Antonin! Tant que tu y trouves du plaisir, justement. Mais prends garde! À force de jouer avec des allumettes, tu vas finir par te brûler les doigts. Je ne plaisante pas. Prévois bien ton coup.

– Dis-moi : à quoi sert l'existence si on n'a plus la possibilité d'apporter quoi que ce soit de neuf dans ce monde, quelque chose de vraiment neuf, pas du recyclé? Tu as une réponse pour ça, Miké? Moi, je vais apporter le chaos. Tout est encore possible sur ce terrain-là. Sur ce terrain-là, il n'y a pas de limites.

4d. Responsable de ce que vous dites, responsable de ce que vous chuchotez

La mairie lui est désormais familière. À peu près. Ces escaliers de béton, cette entrée, ces portes tournantes, Antonin les connaît. Toujours le même gardien de sécurité, une matraque à la hanche, un chien en laisse assis à ses pieds bottés, qui fait la sentinelle devant le détecteur de métal. Toujours les mêmes caméras inquisitrices qui perforent l'intimité des visiteurs, Antonin excepté, bien entendu. Il traverse le hall un lourd jerricane d'essence au bout du bras. À chaque pas, le bidon qu'il traîne cogne légèrement contre son genou, sans douleur.

Antonin tricote à nouveau son trajet dans les méandres de la mairie, à travers ces intestins de corridors et ces bureaux comme des panses. Les portes s'ouvrent et se ferment comme des oreillettes, comme des valvules cardiaques. Des fonctionnaires — le trésorier, l'échevin, le président, le préfet... — surviennent parfois dans un rouge passage, promenant leur corps globuleux d'une pièce à une autre pour y mener quelque dossier important qui nourrira de travail une secrétaire ou une sténo. Coursives, impasses, galeries... Antonin emprunte les mêmes détours quand, enfin, le fameux ascenseur lui apparaît dans un coude. La salle des archives est située au sous-sol. Le sous-sol est invariablement réservé à ce qu'on désire cacher, à ce qu'on cherche à refouler dans l'oubli. Antonin enfonce donc le bouton le plus bas du tableau de bord de l'ascenseur. Le frottement de sa cervelle s'écrasant contre ses globes oculaires le berne : Antonin croit qu'il descend, mais il monte. Cling! Fin du voyage vertical! Il pénètre dans une pièce absolument immense, aux proportions infinies. Il n'y a pas de mur, entre des poutres d'acier, il n'y a qu'un ciel d'un bleu profond qui s'élève vers un inatteignable plafond, posé sur un tapis de nuages couleur charbon.

Dans la lumière rasante que filtre un dôme translucide, sur un canapé gigantesque disposé entre deux vases tout au centre de la pièce, un homme épluche un dossier, s'arrête, signe la dernière page et recommence avec un autre paquet de feuilles posé sur une table devant lui. Dans ce salon vitré, tout au sommet de l'édifice, au-dessus de l'épaisse strate de nuages, le grand administrateur prend des décisions. Dans toute la Cité, il est probablement un des seuls à avoir ainsi accès au soleil, privilège d'une importante position. De fait, c'est le maire, bonhomme tout en largeur et tout en grandeur. Antonin le remet immédiatement : la réception caritative. Comment ne pas se souvenir de cet homme, le maire, discourant devant le parterre des choyés, puis fuyant le hall enfumé, piétinant ses citoyens pour atteindre la rue sain et sauf? C'était d'abord pour lui, pour le maire, pour lui servir une leçon, qu'Antonin était retourné à l'hôtel de ville! Le hasard l'avait simplement guidé ailleurs, au sous-sol pour lui faire découvrir une nouvelle horreur, la mémoire de l'humanité enfouie dans les entrailles de la Cité. Mais ce même hasard, qui planifie tout, le ramène maintenant chez le maire.

Antonin n'aime pas cet homme. Il ne l'a jamais aimé, même avant de l'approcher. Il ne l'aimait déjà pas lorsque les séparait un écran de télévision et qu'un animateur se chargeait des présentations. Il ne l'aimait pas lorsqu'il s'accaparait l'antenne aux heures de grande écoute pour faire état des prévisions budgétaires de la Cité et entretenir les auditeurs de nécessaires privations et d'austérité pour le bien de tous. Il ne l'aimait pas non plus en photo à la une des journaux, acteur d'un scandale un jour, blanchi et saint le lendemain. Pour Antonin, c'est un opposant, ce politicopathe. Ils ne sont pas du même camp, lui et le politicopathe. Tandis qu'Antonin, bactérie parmi des millions d'autres bactéries, vit sous un ciel noir et lourd, en perpétuelle claustrophobie, le maire marche sur cette moquette floconneuse arrosée de soleil. Comment ne pas le détester? Antonin

déborde de haine pure. Pourtant, il doit être le seul à le haïr. Depuis trois mandats, les Citéens le plébiscitent et entérinent par voie du vote l'unique choix des conseils d'administration des plus importantes entreprises de la ville. Au royaume des aveugles, le maire est roi, au royaume des inconscients, le roi est maire.

Antonin détaille l'homme qui, les fesses posées là sur ces coussins soyeux, gouverne des millions d'âmes éteintes. Chacune de ses particularités, même la plus anodine, renforce la haine innée qu'il éprouve pour ce monsieur. Le maire n'est pas proprement obèse. À peine promène-t-il un bedon prospère. Bien sûr, le pourtour de ses paupières est si bouffi de graisse que c'est à peine s'il peut écarquiller les yeux. Mais ce bedon et cette graisse ne lui pèsent pas. Il les porte avec aisance, avec naturel. Son olympienne stature est une solide charpente que rien ne pourrait faire s'effondrer. Par ailleurs, il y a quelque chose de militaire chez cet homme. Son sérieux sans doute. Ou bien est-ce son crâne un peu trop tiré vers l'arrière. Ou son sourcil en accent circonflexe. Ou ses airs de supériorité stoïque. On devine qu'il y a de nombreuses années qu'il ne s'est pas posé la moindre question. Ses adjoints et son personnel pensent pour lui. Il opère, voilà tout. Rien d'autre. Il opère. Il commande. Il administre politiquement un lieu économique et reçoit les ordres de ce pouvoir. Il fait ce qu'on lui demande et il ne se demande pas ce qu'il fait.

Longuement, Antonin l'observe. Puis las de cet homme qui ne fait que parapher des documents, il se penche près des grandes baies vitrées et contemple le ciel, le vrai, pour la première fois, dans toute son étendue bleue. C'est un tableau grisant. Le bleu de cette voûte l'envoûte.

Un timbre sonore l'extrait âprement de son enchantement.

– Votre rendez-vous de quinze heures est arrivé, monsieur le maire, dit une voix féminine et posée, sortie de nulle part, peut-être d'un interphone dissimulé au plafond.

– Ne le faites pas attendre, je vous en prie.

Le maire se lève et pose le document qu'il tenait sur le tas. Parce qu'on n'a jamais une seconde chance de réussir sa première impression, surtout lorsque les médias vous ont déjà arrangé le portrait et la réputation, il époussette brièvement son habit et essaie deux ou trois formats de sourire, retenant le dernier modèle pour son invité. C'est ce sobre sourire qui accueille l'invité. En tendant une main accueillante, le maire va aux devants de celui-ci, un quidam tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Il ressemble à tout et à rien. Taille moyenne, corpulence moyenne, cheveux ni longs ni courts. Il a des traits égaux, empruntés à tout le monde. Ses vêtements sont sobres, sans luxe superflu, bien qu'on devine l'indéniable qualité de leur facture. L'homme est d'un âge incertain. Il est des gens qui ne vieillissent guère, mais qui n'ont jamais vraiment été jeunes.

– Nous nous rencontrons enfin. Il y a si longtemps que j'entends parler de vous. Le conseil économique ne tarit pas d'éloges à votre sujet.

Le nouvel arrivant lui serre la poigne chaleureusement, dans la prière de ses deux mains.

– Je n'ai malheureusement pas l'honneur de vous connaître, mais si le conseil vous envoie à moi, je ne peux mettre en doute vos talents et votre compétence, monsieur...

– Karl Max. Mais appelez-moi Karl. Je suis un des principaux directeurs du conseil, mais j'occupe généralement une fonction plus discrète que mes collègues. En outre, je suis également un des actionnaires majoritaires du conglomérat *Globus*, dont vous ne devez pas ignorer les multiples activités et les innombrables ramifications. Quoi qu'il en

soit, je viens vous entretenir d'un grand projet, aujourd'hui, monsieur le maire. Je suis persuadé que vous ne pourrez que partager mon opinion quant à la nature audacieuse de ce projet et sur les bénéfices qu'il apportera.

– Vous m'en direz tant, mon cher Karl. Vous me mettez la puce à l'oreille?

– Eh bien! Votre métropole a fait preuve d'une droiture exemplaire depuis la dernière révolution économique. Tout est à l'ordre ici, si ce n'est d'occasionnels incidents, occasionnels, oui, mais inévitables. Aucune métropole n'échappe à cela. Ensuite, vous assurez une gestion saine et minimale des finances publiques. Les entreprises ne sont pas imposées ou assujetties à quelque forme de taxation que ce soit ici. Vos surplus financiers passent directement à de nécessaires subventions pour le milieu financier, subventions sans lesquelles les affaires ne fructifieraient pas autant. L'important, vous n'êtes pas sans le savoir, c'est l'économie et rien d'autre. Tout le reste découle de là. Mais je ne vous apprend rien... Évidemment, l'économie demande parfois des sacrifices, mais elle est en contrepartie l'exemple même de la générosité pour ceux qui la respecte et la vénère.

Souvent, Antonin a pu entendre des gens parler de la sorte, avec des mots semblables et cette intonation particulière. L'économie déclenche une ferveur peu commune chez ceux qui en parlent, une verve, une fièvre propre à tout adorateur. L'économie est devenue la *nec plus ultra* des religions. C'est un dieu omniprésent et Ô combien plus efficace que les autres dieux, puisqu'il a une emprise directe sur la réalité. Il est déjà sur place, ici-bas, et les membres de son fan club n'ont pas besoin de patienter jusqu'à la fin de leurs jours, jusqu'à la fin des temps, pour jouir de ses magnificences. Alors on lui voue un culte rigoureux dans l'église des commerces, dans les cathédrales boursières. Là on transige des indulgences. Les chiffres, les cotations qui défilent sur les

panneaux lumineux sont une prière perpétuelle. Les caisses enregistreuses et les coffres-forts sont des tabernacles. Aussi, l'argent est une chose sacrée. Véritables prêtres, les spéculateurs ont obtenu leur sacerdoce dans les écoles de finance. Pour eux, les lois de l'économie sont aussi universelles que celles de la gravité. Elles doivent être gravées sur une table de pierre bénie, remise dans quelque endroit secret, et sous clé, endroit que guette un économiste auréolé. L'économie est un culte qui nécessite beaucoup de processions et une dévotion toute religieuse. C'est du moins la représentation qu'Antonin s'en fait.

– Ce que je vais vous dire ici doit impérativement rester entre nous, monsieur le maire. Nous nous comprenons sur ce point?

– Ma bouche est scellée, mes oreilles, elles, ne le sont pas. N'ayez aucune crainte cher Karl. Allez-y.

– Vous n'êtes pas sans savoir que le marché est malade. Ce n'est encore rien de bien dramatique. Nous accumulons toujours les profits, mais le marché ne satisfait pas aux prévisions économiques. Le marché a besoin d'être vitaminisé...

Si l'économie est un dogme avec ses rituels précis, remarque Antonin, elle semble aussi nécessiter de constantes attentions à en juger par le vocabulaire médical employé pour en parler. Le marché est malade, il est nerveux, émotif, dépressif, même. Il peut craquer. Le marché vit des hauts et vit des bas. Quand il ne déprime pas, il s'emballe, il s'emporte et devient presque hystérique. Heureusement, les économistes veillent et posent les diagnostics adéquats pour contrer l'inflation de tel membre du corps économique ou palier à la récession de certaines de ses capacités motrices. Ils peuvent prescrire certaines mesures pour soigner le marché. Ils ajustent certains taux, réglementent momentanément les échanges, ils investissent pour lui redonner meilleure

mine, au marché. Mais de façon générale, pour être heureux, le marché doit être laissé totalement libre.

– ...la concurrence a longtemps permis au marché de se développer. Mais la croissance s'essouffle. Aussi, nous envisageons une nouvelle mesure. Une mesure exceptionnelle! J'irai même plus loin en affirmant que ce projet constituera la planche de salut pour la civilisation, la fin de tous les problèmes...

– Vous m'intéressez! Cessez de me faire saliver et aller droit au but, je vous en prie!

Karl Max prend une grande respiration et dégage ses airs solennels.

– Peut-être devrions-nous nous installer plus confortablement. Je m'en voudrais si l'émotion vous faisait défaillir. Vous permettez?

– Bien entendu, assoyons-nous.

– Donc, je disais que nous envisageons une mesure tout à fait exceptionnelle. Le conglomérat que je représente, après étude des multiples possibilités et de leur validité, désire harmoniser les marchés, et ce, afin d'éviter les soubresauts coutumiers de l'économie... Nous pourrions ainsi l'avoir entièrement sous notre tutelle, en notre contrôle, et, paradoxalement, l'économie n'aura jamais été aussi libre...

Maintenant, l'économie est une bête incontrôlable et sauvage qu'il faut dompter.

– C'est-à-dire? Ne faites pas de détours, je vous en prie.

Antonin frémit, appréhendant les paroles de ce Karl Max.

– Eh bien, monsieur le maire, trêve de tergiversations. Nous sommes à un moment historique. La stabilité est à nos portes. Comment? En tuant le régime actuel et en le remplaçant par un meilleur système. Vous vous souvenez, il y a quelques années, le passage à la démocratie de marché ne s'était pas fait sans heurts. Mais nous nous

attendons à plus de docilité cette fois-ci. Au point que nous avons atteint, aucune résistance n'est imaginable. Le projet? Évoluer d'une démocratie de marché à une monarchie marchande.

– Je ne suis pas certain de bien saisir.

Antonin, lui, saisit très bien et il est épouvanté. Il est scandalisé. Il est en rogne.

– Je m'explique. Le conglomerat *Globus*, en moins de deux décennies, a étendu son empire de façon exponentielle. Nos activités sont innombrables. Nous produisons de tout. Après avoir mesuré l'ampleur actuelle du conglomerat, il nous est apparu que nous possédions déjà au-delà de 60 % des entreprises à grandeur de la planète. À partir de là, il est aisé de déduire, de façon logique, l'unique étape qu'il nous reste à franchir. Nous allons faire une offre d'achat globale sur la terre, incluant ses ressources et sa main-d'œuvre. Une somme forfaitaire sera remise à chaque agglomération, rurale ou urbaine, calculée selon le nombre d'habitants et leur coefficient de performance, ainsi que selon l'inventaire des infrastructures déjà en place, des moyens technologiques à disposition et des ressources naturelles disponibles. L'administration se chargera ensuite de redistribuer ce montant directement au citoyen, selon certains critères qui restent à déterminer, montant contre lequel le citoyen abdiquera sa souveraineté personnelle ainsi que toute prétention.

– En effet, votre projet est ambitieux. Et vous croyez qu'il n'y aura aucune résistance?

– Les sommes que nous proposons sont généreuses. Très généreuses. Notre libéralité constitue un incitatif puissant.

Antonin se figure des millions de papillons de nuit se précipitant simultanément sur une lumière éblouissante, irrésistible comme le jour.

– Mais cela sera-t-il suffisant?

– Bien sûr que non. Il faudra informer la population. Notre but n'est pas d'abuser de l'autorité qui nous serait ainsi conférée. Certains programmes sociaux pourront être instaurés. Les idées ne nous manquent pas. Un exemple banal : la guerre. Avant la première révolution économique, les états portaient en guerre pour des raisons plutôt farfelues : raisons religieuses, territoriales, diplomatiques, etc. Bien qu'il y en ait moins, les guerres n'ont pas cessé. Des pays envoient toujours à la mort des êtres humains dont l'éducation et l'entretien ont coûté des milliers d'écus, des liasses et des liasses de billets. Tout ça en pure perte. Ainsi, il serait beaucoup moins onéreux pour l'État de mettre ses puissantes armes destructrices entre les mains de jeunes bambins fraîchement sortis de l'œuf maternel. On a investi encore peu dans ces petites choses innocentes et on n'a pas eu le temps de s'attacher totalement à eux. Il suffirait de les doter, ces nouvelles personnes, de la technologie militaire appropriée et de les envoyer jouer sur un champ de bataille délimité. Même les répercussions écologiques de la guerre seraient restreintes. Fini les milliers de kilomètres dévastés par la folie héréditaire des hommes. Cela dit, de nos jours et dans notre portion du monde, les conflits sont davantage de nature économique et il y a fort à parier qu'une fois que le conglomerat sera seul maître, ces mêmes conflits n'auront plus lieu d'être. Ne subsisteront que les batailles entre les différentes administrations du pouvoir unique, auquel cas notre solution s'appliquera tout autant. Le conglomerat entretient une foule de projets. Vous comprenez, la paix dans l'unité, c'est la réponse à tous les maux.

– Vous avez certainement raison.

La chair d'Antonin se rebelle. Il tremble. Il est choqué. Tout son être éprouve une forte répulsion. C'est une réponse physique aux propos de Karl Max. Ce personnage

influent s'en prend à quelque chose de fondamental, croit-il. Antonin franchit l'ultime degré de la haine.

– De plus, nous nous engagerons à fournir un emploi à chaque individu. Imaginez : le plein emploi! N'est-ce pas la réalisation d'un rêve? Et, pour toute chose, il n'y aura qu'un seul fournisseur et la population ne sera qu'un seul client. La circulation de la richesse sera contenue dans un flux uniforme. Par ailleurs, vous savez comme moi qu'un bon citoyen est un citoyen qui consomme. Plus il achète et plus longtemps il peut acheter, meilleurs sont nos profits. Malheureusement, il y a la mort. La mort est une des dernières maladies auxquelles on n'a pas encore trouvé de remède. Mais cela viendra. Notre branche pharmaceutique y travaille déjà et l'avancée de ses études nous permet de croire que la production d'un vaccin contre la mort n'est pas illusoire. Un homme qui vit est un homme qui consomme : là est tout l'intérêt. Et n'est-ce pas un formidable argument de vente pour la monarchie marchande : l'immortalité?

– Bien entendu. On ne refuse pas l'immortalité. Mais quel est mon rôle dans tout cela? Je conçois mal que, malgré mes qualités, vous ne soyez venu ici que pour le simple plaisir de la confiance.

– Évidemment. Comme nous nous refusons à devoir affronter quelque résistance que ce soit, nous agissons prudemment. Étant donné la gestion impeccable et la réputation enviable de la Cité, nous avons songé établir un projet pilote ici, dans l'enceinte de la ville, et sous votre gouverne, il va sans dire.

– C'est en effet flatteur. Et comment comptez-vous vous y prendre?

– Je le répète : nous ne désirons aucune résistance. Aussi, la transparence sera de mise. Nous informerons d'abord vos citoyens sur notre plan de globalisation et ils seront ensuite invités à entériner ce projet lors d'un référendum, qui pourrait se tenir dans

les prochaines semaines. Demander leur avis aux citoyens, c'est déjà obtenir leur bénédiction.

– Effectivement.

– La chose sera annoncée dans cinq jours exactement. Du temps d'antenne a déjà été réservé sur les ondes de la station de télévision locale. Aussi, je vous invite à en faire l'annonce conjointe avec nous.

– Cinq jours? C'est bien peu pour me préparer à un événement de cette envergure.

– Ne vous inquiétez de rien, monsieur le maire. Nous mettrons du personnel à votre disposition. Nous avons des scripts docteurs très performants. Ils rédigent et récrivent les discours jusqu'à ce qu'ils deviennent des machines bien huilées, des engins idéologiques redoutables et infaillibles, des textes qui visent le centre de la cible et font mouche à tous les coups. Ils pourront vous aider pour le discours d'appui. Tout doit être parfait, vous comprenez?

Et le maire et l'actionnaire devisent longuement de la sorte... Glacé d'effroi, Antonin épie la totalité de leur conciliabule et ne peut s'en détacher. Avant même de savoir la totalité de l'ambitieux programme de Karl Max, il a déjà établi les bases d'un plan. À chaque mot de Max, son plan s'affine. Au commencement, ce n'était qu'un embryon d'idée et maintenant il s'agit d'une résolution ferme et sans retour. Son premier sentiment serait de rosser ces deux-là sur le champ, car, s'ils n'ont jamais fait de mal à une mouche, ils ne se sont jamais privés d'en faire à leurs semblables et ils risquent encore d'en causer en surplus. Les battre ne serait que raisonnable. Mais Antonin se contient : les molester ne contrecarra pas leur abominable projet. Et les autres, les citoyens, ils seraient fichus d'accepter tout ce qu'on leur proposera tant ils sont somnolents, abrutis par la grisaille et

le quotidien. Non. Il faut un épouvantable ramdam pour les réveiller. Et qui d'autre que lui, l'invisible, le négligé, pour initier et attiser le ramdam? Personne.

Justement, Antonin n'est personne.

5d. Il n'y a pas d'obstacles, il n'y a que des défis



– Miké, j'ai besoin d'une arme, n'importe quelle arme. Je me fous du calibre ou du modèle. Je veux un pistolet, un revolver, quelque chose pour faire des dommages anatomiques importants, quelque chose de destructeur!

La réponse tarde. Miké a bien entendu, mais n'en est pas persuadé. Il présume qu'il n'a pas compris. Trop de choses sollicitent son ouïe. Il y a le tempo forcené qui exerce un poids important sur son tympan et, abusé, il croit que les mots se sont emmêlés dans son oreille et que quelques-uns même se sont égarés. De plus, le Saloon est plein à craquer et il ne cesse d'être bousculé. Puis, il y a la gravité farfelue de cette requête. Et, Antonin est tout à fait surexcité. Son débit est trop rapide. Ses mots se fauillent trop vite entre les notes de musique. Sa nervosité transparaît à travers une multitude de tics. Miké

constate maintenant ce que l'absence d'éclairage lui dissimulait partiellement : Antonin n'est vraiment pas lui-même. Il y a une improbable haine sur sa figure, qui n'est pas de forme à recevoir des sentiments aussi extrêmes. Ses sourcils descendent gravement sur ses yeux ronds et fixes. Sa mâchoire est crispée, comme deux morceaux d'un quelconque appareil coincés l'un dans l'autre.

– Tu dis?

– Une arme. Il me faut une arme. Tout de suite! Tu as des relations, j'en suis sûr. Tu as tes entrées dans le milieu. L'une de tes connaissances peut facilement me dégoter une arme.

– Certes. Mais pourquoi une arme? Les allumettes, c'est plus sage pour ce qui t'amuse.

– Il me faut une arme! » insiste Antonin.

– Dans l'état où tu es, je doute que ce soit une bonne idée.

– Il n'y a plus d'idées du tout, souviens-toi. C'est juste une idée comme ça. Pas une bonne ou une mauvaise idée. Une idée comme ça. Une idée né-ces-saire-re!

– Antonin, ça va? », s'inquiète Miké.

– Oui ça va. J'ai juste besoin d'un service.

– Tu dois me dire pourquoi. Sinon, je ne peux pas t'aider.

Antonin empoigne Miké par les épaules et l'amène jusque dans la rue. Là, dans la tranquillité urbaine, sous la lumière presque mystique qui fuit d'un banal lampadaire, il l'instruit sur le cours probable des événements à venir. Il dresse un compte-rendu maladroit de la conversation surprise au bureau du maire. Son récit est décousu et, pour combler les trous du canevas narratif, il parle de bien et de mal, il brandit des images

apocalyptiques qui effraieraient tout autre que Miké et que tout autre rapprocherait de la folie.

– Tu comprends? Ils veulent nous acheter. Ils veulent tout avoir. Et les autres, ils vont se laisser acheter, forcément. Il y a si longtemps qu'ils n'ont pas réfléchi à ce qui existe autour d'eux, il y a si longtemps qu'ils acceptent tout sans rechigner. Comment pourraient-ils concevoir tout ce que ça implique, tout ce qu'ils vont abdiquer? Ils vont tout accepter sans se poser la moindre question. C'est imparable! C'est inévitable! Ils vont tout avaler, sans regarder ce qu'on leur refile. Ils ont perdu la vue, je te dis, et là, ils vont perdre le peu de vie qui leur reste. Leur vie au premier degré comme une brûlure, même ça ils vont la gâcher. Je ne leur fais pas confiance. Tu leur fais confiance, toi, aux gens? Et qu'est-ce que ce sera après ça? Je ne veux pas y songer. Ça ne t'effraie pas, toi? », termine Antonin, à bout de souffle.

Miké fait la part des choses. Il élimine le superflu, toutes les images aberrantes qu'Antonin lui a servies, comme pour dorer son récit ou plutôt pour étayer l'ampleur du problème qui le préoccupe, l'urgence et l'horreur de la situation. En raboutant les morceaux qui ont du sens, il parvient à assembler un tableau probable de la conversation à laquelle son compère a pu assister. Dubitatif, il s'astique le menton. Une prise de contrôle corporative sur l'humanité? Le monde aux mains de l'économie?

– C'est bien vrai tout ça?

– Comment pourrais-je l'inventer, dis-moi?

Progressivement, Antonin recouvre ses esprits, maintenant qu'il s'est libéré des informations que seul il détenait et qui l'égorgeaient. S'il est plus calme, plus pondéré à chaque minute qui s'ajoute au passé, le courant électrique de sa haine ne se tarit pas : il se conjugue en une résolution ferme.

– C'est drôle, j'en ai même oublié de m'occuper de ces maudites archives! Elles dorment encore là, sous nos pieds. J'y retournerai... quand le plus pressant sera réglé.

– C'est donc bien vrai? Mais, c'est complètement insensé tout ça! Ça fait peur. Et qu'est-ce qu'on peut y faire, à ton avis? », le coupe Miké, visiblement préoccupé lui aussi.

– Pour ça, il me faut une arme. C'est impératif. C'est de première nécessité.

– Tu ne songes tout de même pas à te charger de ça tout seul? Et de cette manière?

– Qui d'autre le pourrait? Et de toute façon, qui d'autre s'en soucierait? Puis, personne ne sait sinon nous deux. Et si quelqu'un d'autre le sait, de toute évidence, il n'entreprendra rien. L'apathie lie toutes les mains de la Cité. Tu le sais aussi bien que moi.

– Que comptes-tu faire exactement?

– D'abord, trouver une arme. Ensuite, m'en servir.

– Tout de suite?

– Non, dans cinq jours. À ce moment-là, ils vont faire l'annonce de l'offre d'achat de la planète. Ce sera diffusé. C'est là qu'il faut agir. C'est là qu'il faut servir une leçon à tous les Karl Max du monde, à la vue de tous.

– Pourquoi pas tout de suite? Ça serait plus prudent. Il y aura nécessairement plus de surveillance là-bas.

– Ça ne servirait à rien. Nenni! Ce n'est pas à Karl Max que je veux m'en prendre, c'est à son odieux projet. De toute évidence, il ne l'a pas élaboré seul, son projet. De toute façon, il n'appartient plus du tout à ceux qui l'ont fomenté. Il s'est évadé de leur tête. Il est libre. N'importe qui peut le récupérer. C'est le projet que je veux tuer. C'est lui l'unique cible. Et, pour le tuer, il faut premièrement qu'il soit exposé au grand jour, sinon il va constamment ressusciter... Leur plan, ils vont le vendre comme une idée magnifique,

tellement géniale et simple que personne ne pourra s'y opposer. Ils vont faire miroiter tous les bénéfices que nous sommes supposés tirer de cette idée. Dans ce cas, on va juste la montrer dans toute sa décadence et sa mocheté. On va juste dévoiler sa vraie nature. Il faut simplement réveiller les consciences. Pour de bon. Pour ça, on va les secouer, les consciences, même s'il faut tous les éclairs et le tonnerre du ciel pour ça!

– Et ça veut dire quoi?

– Montrer concrètement qu'il y a de la résistance. Un coup d'éclat. Si leur offre d'achat constituait vraiment la panacée à tous les maux elle ne pourrait pas rencontrer d'adversité. Il n'y aurait pas d'opposants. L'adversité va rendre le projet caduc en détruisant sa parfaite surface. La perfection ne se conteste pas, elle est acceptée par tous.

– Ça tombe sous le sens. Bon, tu m'attends ici. Je crois qu'il faut que tu parles à quelqu'un et ce quelqu'un pourra te fournir ce que tu veux.

– Tu voudrais que je parle à un étranger? Tu sais bien qu'à part toi... Avec les autres, le contact est rompu.

– Je serais étonné que ce quelqu'un-là t'ignore. Mais laisse-moi du temps pour lui parler, histoire de préparer le terrain, t'annoncer. Ne bouge pas d'ici surtout. Je reviens.

Sans plus attendre, Miké retourne au bar. Antonin reste planté là, comme un poteau téléphonique. Ne manquerait que quelques oizomatiques pour venir se poser sur ses bras et égayer ce singulier pilori, triste et tout nouveaux. Antonin demeure longuement dans l'expectative, comme terrassé par la tourmente de ses pensées, avant de finalement s'accroupir, dos au mur, afin de se reposer les jambes, au moins. Avec les doigts, il s'étire la peau de la figure comme pour toucher ce qui se trouve derrière, les pensées qui tournoient à l'intérieur. Frappé par ces conditions climatiques houleuses qui affligent sa cervelle, quelque chose s'est définitivement abîmé dedans lui. Une pièce est tombée, et la

machine tourne sans fin, sans frein. Peut-être surchauffe-t-elle. Toute cette aventure l'obnubile. Sur sa petite calculatrice mentale, il additionne les événements, de l'apparition des premiers symptômes de son incompréhensible invisibilité sociale jusqu'aux manigances dont il vient d'être témoin. La somme de tout cela n'est qu'improbabilité sur improbabilité. Et ce non-sens, il ne peut que l'assumer.

Après d'interminables minutes, la porte du Saloon s'ouvre et Miké en sort. C'est une main réconfortante passée sur ses cheveux qui éveille Antonin de ses méditations languissantes.

– Suis-moi. Mon contact est prêt à te recevoir.

Miké aide Antonin à se relever et le conduit à l'intérieur du bar, vers la partie la plus reculée. Ils franchissent une passerelle étroite en acier rouillé, passerelle qui mène à une issue, une porte cadénassée plutôt deux fois qu'une et surmontée d'un écriteau de néon rougeoyant : SORTIE. Antonin connaît cette porte. Elle l'a intrigué dès la première fois et, chaque soir passé au Saloon depuis, il n'a pu s'empêcher d'y jeter furtivement un coup d'œil. Il ne pouvait résister à l'appel de cette porte occulte, chargée de verrous, de chaînes et de cadenas. Ainsi interdite, cette porte ne pouvait être une simple sortie condamnée. Elle devait dissimuler quelque chose.

Extirpant un encombrant trousseau de clés de sa poche, Miké entreprend de libérer la porte de ses entraves. Lorsqu'il termine enfin, il ouvre la porte et pousse Antonin de l'autre côté, l'y suivant immédiatement et refermant aussitôt, comme pour protéger un secret d'éventuelles indiscretions.

Tout d'abord, Antonin n'arrive pas à placer ses marques. L'endroit est nébuleux. L'air est chargé, chaud et humide, et une nuée blanchâtre flotte à mi-hauteur comme un spectre. Une forte lumière jaune se fragmente dans la nuée. Des bruits se mélangent. Il y

a l'eau qui ruisselle sur les parois rocheuses de cette caverne exiguë. Il y a aussi d'irréguliers borborygmes, le pétilllement d'une digestion laborieuse, d'intermittentes flatuosités. Tranquillement, les yeux d'Antonin s'adaptent à la luminosité ambiante. Dans la réverbération, les premières choses qu'il discerne sont les parois, en large proportion cachées par des boîtes métalliques peintes d'un vert militaire, par des monceaux d'armes de toutes sortes et de bandoulières de munitions. Au milieu exactement, se trouve cette lumière dont la source est circonscrite dans une forme ovoïde. Les pupilles d'Antonin s'acclimatent peu à peu à cette ambiance particulière et, avec effort et maints plissements d'yeux, il tente de percer la nature de cet ovale lumineux. Un relief humanoïde semble se mouvoir sous une pellicule diaphane. Les mouvements sont amples et éthérés, comme ceux d'un nageur sous l'hymen d'eau. La lumière s'adoucit et il distingue maintenant quelque chose qui ressemble à un ventre, mais un impossible ventre, immense et déformé, qui contiendrait un gigantesque bébé, un non-né, un adolescent non encore émancipé du ventre de sa mère. De cet angle, devant le ventre, deux courtes jambes aux muscles atrophiés et, derrière, une paire de bras enchaînés aux murs, des épaules recouvertes d'une brune et vaguante chevelure.

Rattrapant un long silence, Miké se charge de lui fournir le complément d'information, sachant pertinemment qu'Antonin ne pourra décoder par lui-même la nature du phénomène étendu à ses pieds.

– Antonin. La personne que je voudrais te présenter n'est pas encore parmi nous. Elle n'a pas reçu l'existence. Aussi, elle n'a pas de nom.

– Le chef, c'est ça? Le chef des fœtus? », complète Antonin pour lui-même, presque en aparté.

– Tu as bien deviné. Il y a à peu près quinze ans qu'elle est ici. D'une certaine façon, c'est un type comme toi qu'elle espérait.

– C'est une elle?

– Oui, c'est une elle.

Telle une ombre chinoise à travers le liquide amniotique, l'être passe pour asexué, bien qu'un examen attentif dévoile des contours féminins. Dans cette puériculture, l'adolescente en gestation a subi un étrange développement physique. Ses membres sont bouffis et courts, ses doigts, potelés, son visage, joufflu, et une taie recouvre ses yeux.

– C'est elle l'instigatrice de la grève des fœtus?

– Oui. Elle y travaille depuis longtemps du fin fond de sa couveuse. Ce fût la première à refuser de descendre de l'arbre généalogique. La légende affirme qu'elle a mis une seule fois le nez dehors, à échéance, après neuf mois. Elle est entrée dans le monde jusqu'au cou et elle est retournée sur-le-champ à l'intérieur, totalement dégoûtée. Mais bon, c'est une légende. Elle n'a jamais rien confirmé ou infirmé, ni à moi, ni à quiconque. Elle laisse la rumeur courir et la légende se construire elle-même.

– Et pourquoi est-elle ici? Qui l'a emmenée là?

– Je ne sais pas. Le propriétaire du Saloon non plus, bien que je me doute qu'il en sache plus qu'il n'en dit. Mais ça n'a pas d'importance. Sa place est dans cette grotte, bien à l'abri, coupée du reste. Dehors, on la traque. On veut l'avorter de force dans le monde. C'est de ce lieu qu'elle dicte ses ordres. Certaines personnes s'occupent de les transmettre et de les exécuter. Voilà pourquoi, nous, nous devons juste garder le secret et s'assurer qu'il ne dépasse pas un cercle restreint de personnes. Te voilà initié. Bon, je vous laisse en privé. Tu as dix minutes, pas plus », avertit Miké avant de se retirer.

La porte se referme.

Claustrée dans le confort de sa panse originelle, l'adolescente nage vers la membrane charnelle. De l'autre côté de la paroi utérine, deux yeux proéminents et inquisiteurs toisent Antonin. Puis, sur ce visage boursoufflé, quelque chose d'inhabituel survient : un sourire, un vrai, un sincère, comme une invitation à la confiance absolue. Libérant une grappe de bulles, les lèvres enfantines s'entrouvrent et s'en échappe un charmant babil aquatique. Ce ne sont pas que des gazouillements étouffés par le liquide. Sur les tympan d'Antonin, les vagissements se transforment en mots cristallins. Un lien s'est établi, peut-être de la télépathie.

– Miké m'a tout raconté. N'aie crainte, je partage tes soucis. Je les partage depuis longtemps même. Je pense comme toi. Dehors, c'est laid. Dehors, ça pue. Il y a une odeur infecte de suie et de corruption. Elle est là, en profondeur, même si en apparence tout est lustré et poli. C'est comme avoir une belle peau et avoir les organes qui pourrissent dessous. Pas de danger pour moi de poindre dehors tant que c'est ainsi. Je n'y ai été que quelques secondes et, non merci. Je n'y retournerai pas tant qu'on ne m'aura pas fourni l'assurance que tout est différent. Déjà, s'il y avait des couleurs, la sensation de la vie quelque part. Crois-tu pouvoir rendre ce milieu différent, toi?

– Je ne sais pas. Je sais seulement que je dois tenter quelque chose. N'importe quoi. Je ne serai pas en paix avant d'avoir joué ma carte.

– C'est suffisant pour moi. Il importe de tout essayer. Tant mieux si nous obtenons un résultat. Dans l'état actuel, moi, je ne sors pas. Il n'y aura pas d'acte de naissance, pas d'état civil, pas de planning familial, pas de pédagogie. Je ne veux pas voir la figure d'un seul instituteur ni d'un seul pédiatre. Pas de langes, de couches, de talc, de grenouillère, de bonnet, de landau, pas de poussette pour vous pousser dans la vie, pour vous pousser dans le vide, pour vous habituer à rouler, à aller plus vite qu'il ne faut, pour vous conduire

où on ne veut pas. Je ne serai pas une bâtarde de plus dans ces conditions-ci. Je ne m'émanciperai de mon nid que lorsque ce sera à mon goût, hors de ce nid.

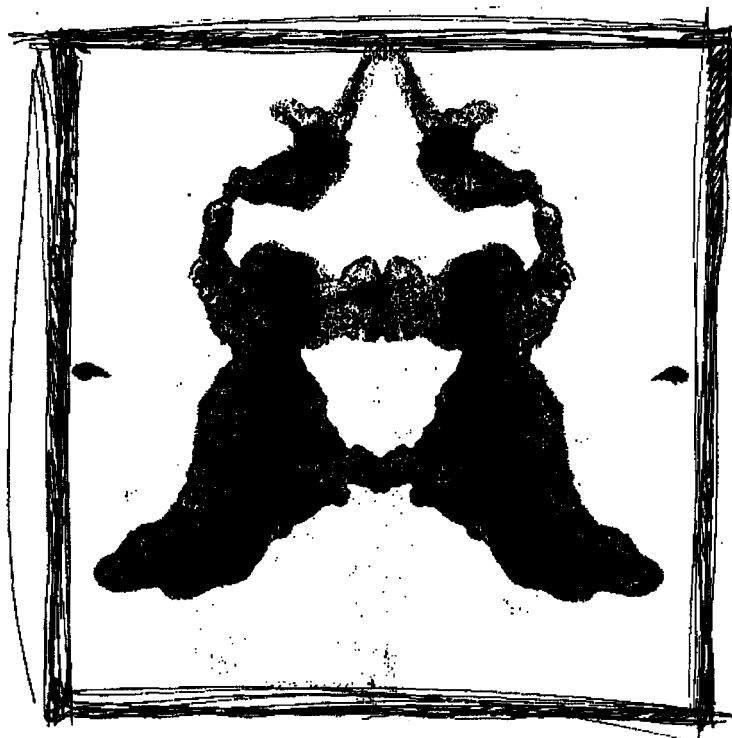
– Je comprends. Avoir su, j'y serais probablement resté moi aussi, en dedans. Miké t'a mise au courant pour ce que je compte faire?

– Oui. Et, pour ça, j'ai ce qu'il te faut. Passe ta main par l'ouverture que je te le remette.

Non sans pudeur, Antonin s'agenouille et avance une main tâtonnante entre les cuisses entrebâillées, vers la toison foisonnante. De cette perspective, il entrevoit la figure livide et squelettique de la mère. Il hésite un peu avant d'enfoncer sa main dans le vagin dilaté. Lorsqu'il y pénètre, la femme à l'autre bout gémit, elle respire péniblement, par saccades; de violentes convulsions l'agitent alors qu'il introduit son poignet. Dans cette cavité spongieuse et lubrifiée, il sonde et palpe. D'où elle est, dans sa poche marine, l'adolescente place entre les doigts d'Antonin un objet dur et anguleux qu'il se hâte de retirer. C'est un revolver, enduit d'une matière gluante et particulièrement odorante. Sa surface argentée reluit. On dirait un jouet.

– Il est chargé. Va, maintenant, et rapporte-moi des nouvelles. De bonnes, j'espère.

6d. S'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y a pas de problème



Le studio de télévision déborde d'attachés de presse et de consultants médias survoltés par la caféine, d'opérateurs, caméramans, régisseurs et techniciens aux affûts. Surtout, il y a les vigiles armées, protégées par leurs vestes antiballe et vêtues d'uniformes de combat, de casques et de visières. Le conglomerat a paré à toute éventualité, au cas où le secret d'affaires aurait été transgressé. Des mesures de sécurité exceptionnelles ont été déployées. Tous les accès sont bloqués par de massifs gardiens. Tout l'immeuble fourmille d'agents spéciaux en camouflage urbain. Les contrôles d'identité sont multipliés.

La représentation de ce soir se déroulera selon une planification serrée. Les interventions seront minutées. Grâce au complexe système informatique de vérification

de la réception, des experts mesureront les réactions de l'audimat et les décortiqueront à la seconde près. Les discours pourront ainsi être ajustés si besoin s'en trouve pour en améliorer l'impact. Derrière sa console, le réalisateur tripote des boutons et effectue une ultime vérification de la technique. Il n'y aura pas de place pour l'erreur comme l'atteste la feuille de route. De gros plans vont souligner les temps forts. Une musique épique a été composée expressément pour les moments les plus émouvants du show. L'auditoire devra ressentir des émotions précises selon un synchronisme précis. C'est pourquoi l'annonce doit être faite en direct : la diffusion d'éléments pré-enregistrés atténue la vivacité et la spontanéité des émotions chez le récepteur. Les plats réchauffés goûtent déjà moins et il en est de même pour les programmations spéciales en différé. L'histoire ne s'écrit pas en rediffusion. La prochaine heure permettra certainement de définir le prochain siècle. Il importe donc de ne pas la prendre à la légère. Tout est planifié. Aucune perturbation ne peut survenir.

Voilà cinq longues journées qu'Antonin se prépare mentalement pour l'événement. Il n'a plus à se convaincre de la nécessité de l'acte qu'il s'apprête à commettre : nécessité fait loi. Aussi, il lui a surtout fallu fortifier son courage. Il s'est enfermé à double tour dans son incubateur à rage, dans l'étroitesse de son appartement, sur la porte duquel on a finalement placardé un avis d'éviction pour défaut de paiement. Là, en attendant qu'on vienne déménager ses choses, il s'est entraîné la volonté par une étrange gymnastique. Son minuscule logis est devenu une salle de musculation de l'âme. Dans le reflet du miroir, il s'est longuement dévisagé, scrutant le moindre de ses pores de peau, le point noir le plus anodin, tâchant de faire surgir de sa physionomie le meurtrier qui se terre en lui. Puis, il a étudié minutieusement le fonctionnement du revolver, l'a démonté, nettoyé et remonté, complètement pris par une fascination indéfinissable pour le métal argenté. Il

s'est fait la main au dessin de l'arme et à son poids. Le moindre détail de l'arme, il le connaît : cran de sûreté, gâchette, percuteur, crosse, canon cannelé. Le revolver est devenu une partie intégrante de son corps, le prolongement naturel de son avant-bras. Il le complète. Sa chair doit être vengeance toute entière. Sa haine a trouvé une place où se loger dans son anatomie, un membre par lequel il pourra l'expulser et s'en départir à tout jamais. En chargeant le magasin du fusil, c'est sa haine qu'il charge. Chaque balle est un lamentable opus de sa vie, un chapitre douloureux qui embrassera sa terminaison, son point final, lorsqu'elle éclatera dans le doux parfum du soufre.

C'est l'heure. La représentation va commencer. Les techniciens s'activent autour de leurs appareils. Une feuille dans le dentier, le régisseur signifie par une série de codes précis, une gestuelle complexe, que tous les participants doivent prendre place sur le plateau. Dans la portion arrière du studio, où on a tassé tout le matériel inutile, Antonin observe incognito le branle-bas de combat. Ses sens sont aiguisés. Il n'est plus que par eux. Il a mille yeux, mille oreilles. Il a autant d'yeux et autant d'oreilles qu'il a de cheveux. Il n'est plus qu'un système nerveux programmé pour un unique but. Le revolver pend le long de sa cuisse. Lui aussi semble aux aguets malgré sa docilité d'objet, malgré son immobilisme. Il connaît son rôle. Chacune de ses molécules métalliques sait à quelle action elle doit participer et la nature de l'objectif à atteindre.

Sortant d'une loge, Karl Max, le maire et deux autres intervenants descendent la rampe et prennent place dans un décor glacé. Une toile de fond représente une version idéalisée de monde, un amas de lignes droites qui dessinent schématiquement les continents, avec absence totale de frontières et aplanis sur une mappemonde. Les participants s'installent derrière une table en demi-cercle, s'asseyant sur des bancs sans

dossier, sélectionnés afin qu'ils gardent une posture droite et digne tout au long de l'émission, l'humain ayant fondamentalement une tendance à s'avachir.

– En onde dans 5 secondes. On lance la musique d'ouverture et les effets infographiques. À vous! », ordonne le régisseur en gesticulant.

Légèrement nerveux, au contraire de ses acolytes, le maire remet en ordre les cartons de notes préparés en vue de son discours. Il est conscient des responsabilités qui pèsent sur lui. C'est sur ses épaules que repose la crédibilité du projet. Il constitue la caution politique en quelque sorte. Sa nervosité aura néanmoins le temps de s'estomper. C'est Karl Max qui doit le premier prendre la parole. Les autres, insouciantes, ne savent pas encore qu'ils n'auront jamais leur tour. Le maire, qui est en second, a le trac pour rien. Quant à Antonin, il demeure sur ses gardes. Tout cela doit se terminer rapidement. Il ne faut pas trop leur laisser le temps de s'exprimer et d'anesthésier les auditeurs avec des boniments et des balivernes. L'idée doit être lancée et aussitôt détruite, comme un pigeon d'argile qui s'élève dans le ciel et qu'un tir intercepte avant qu'il ne redescende.

Les caméras sont braquées sur Karl Max. Ses yeux ne quittent pas le téléprompteur. Il veut gagner la confiance des auditeurs et, en ce sens, son côté commun l'y aide. Il n'a pas d'appendices disgracieux, de tâches anormales ou de bouts crochus qui révéleraient une tare de son caractère.

La musique d'emphase s'efface du mixage sonore, un témoin lumineux rouge s'allume au-dessus du téléprompteur. Il y a bien une dizaine de secondes interminables pendant lesquelles Karl Max conserve un sérieux inébranlable et lorgne avec fixité les millions de nerfs optiques de l'autre côté de la caméra, probablement afin d'établir un contact, une voie express entre son entendement et celui du public, une artificielle empathie.

« Mesdames et messieurs, chers spectateurs et spectatrices, citoyens et citoyennes, bonsoir.

Une pause pour établir le ton solennel.

« Je me présente. Mon nom est Karl Max. Nous n'avons pas encore le plaisir de nous connaître. Le conglomérat *Globus* m'a mandaté pour vous faire part aujourd'hui de ses plans d'avenir, mais surtout, de votre avenir. Ce soir, nous allons amorcer ensemble une nouvelle étape, nous allons entreprendre une démarche qui va changer la face du monde. Ce soir, je vous convie dans la grande marche de l'Histoire. Je vous offre ce que personne d'autre jusqu'ici ne vous a offert. Je vous offre de participer directement à l'Histoire. *Globus* vous tend une main amicale et vous propose de l'aider à construire de meilleurs jours. Travaillons ensemble à façonner un futur à la mesure de nos ambitions. Un futur sans tracas et sans misère, paisible. Un futur à la portée de tous. Un futur où régnera la justice, la stabilité et l'opulence. Oui, ce soir, mes amis, nous allons prendre le contrôle de l'Histoire. Elle ne nous échappera plus. L'Histoire est à nous. Elle n'attend que nous... »

Bizarre. Max parvient même à jouer des cordes sensibles d'Antonin, lui qui a toujours eu l'impression justement de ne pas faire partie de l'Histoire avec un grand H, d'être tout à fait exclu de sa course, d'être la portion négligeable de l'empreinte des masses dans le temps. Pour lui, l'Histoire n'était que la somme de commentaires officiels et d'arguments marketings servis par les gagnants des annales humaines. Le voilà servi. Max ajoute d'autres commentaires et d'autres arguments à la longue liste établie par les prêcheurs de l'Histoire. Antonin n'a plus envie de les écouter mais il s'y astreint, car c'est le discours qui dictera son entrée en scène. Mais, il fait terriblement, atrocement, abominablement chaud et Antonin ne pense qu'à cela, cette maudite chaleur. La crosse

de son revolver est toute poisseuse de sueur. L'arme pourrait lui glisser des mains à tout moment. Le coup pourrait partir dans n'importe quelle direction.

« Vous connaissez tous la situation actuelle. Cycliquement, nous traversons des périodes de remous, des accélérations et des ralentissements de l'économie. Ces accélérations et ralentissements, ces remous, ont un effet immédiat et concret sur le marché de l'emploi, sur votre pouvoir d'achat et donc sur votre quotidien, sur votre bien-être. Malheureusement, nous amorçons une nouvelle période de troubles. Les signes sont là. On ne peut s'y tromper. Les conjonctures sont défavorables au plus haut point et ne présagent pas de jours gais. Je ne me hasarderai pas plus loin dans les détails. Les deux messieurs à mes côtés sont de brillants économistes et des observateurs privilégiés du marché. Ces experts se chargeront plus tard de vous expliquer certains faits, simples mais inquiétants, faits qui amènent *Globus* à vous transmettre une importante annonce.

« Toujours est-il que le conglomérat *Globus* a étudié diverses possibilités en regard de la situation actuelle. Nous avons examiné des solutions qui nous permettraient non seulement d'éviter le pire, mais de l'écarter à tout jamais. Il n'est plus question de colmater les brèches, de jouer avec les chiffres et de réajuster les prévisions. Ce ne sont que des solutions temporaires dont l'efficacité est toute relative. Vous connaissez bien *Globus*. 365 jours par année, *Globus* partage un peu de votre vie. *Globus* est dans votre assiette, vous le portez, il embellit votre décor, il vous divertit et vous fournit diverses utilités. *Globus*, ce sont les films que vous regardez, la musique que vous écoutez, les journaux que vous lisez. *Globus* est partout, avec vous. *Globus*, c'est en quelque sorte votre compagnon de vie. Parfois, une relation doit évoluer. Aujourd'hui, *Globus* aspire à plus qu'être votre compagnon de vie. Aujourd'hui, *Globus* vous propose un mariage. Un mariage de raison,

car les raisons ne manquent pas, mais un mariage d'amour surtout, car *Globus* vous aime... »

La fièvre ne semble pas s'apaiser. Antonin cuit dans ses vêtements. Il replace les mèches de cheveux gras qui lui tombent constamment sur le visage. Avec le revers de sa manche, il s'éponge le front. Mais quelques secondes passent et le rituel est à recommencer. Encore et encore. Une gouttelette glisse sur la pente de son crâne, fait un tourniquet dans le pavillon de son oreille et va boucher le conduit auditif. Nerveusement, il tente de rattraper la goutte avec son index, se l'enfonçant dans l'orifice comme un cure-pipe. Toujours la chaleur. Un peu d'eau salée humecte ses lèvres. L'entrejambe lui démange. Il baigne dans son caleçon. Rien n'est à sa place. Le tissu adhère à sa peau. Antonin décolle l'étoffe synthétique de sa chemise et de ses pantalons de son épiderme gommant. Il fait vraiment trop chaud. Il y a trop de gens ici. Ils combinent leur température propre et chauffent le studio, comme des bûches dans un poêle. Antonin tente vainement de se ressaisir. Qu'est-ce que cette chaleur sinon le moindre de ses soucis, une bagatelle dans la hiérarchie de ses préoccupations? Pourquoi y accorde-t-il tant d'importance? Antonin blêmit. Et s'il hallucinait. S'il était en proie à un dérangement cérébral? Et Karl Max qui ne cesse de déblatérer! Il ne perçoit qu'un tas de mots confus. Il doit se concentrer.

« *Globus* entreprend aujourd'hui d'exercer sa générosité et sa mansuétude sur l'ensemble de la planète. Aboutissement logique de sa politique de fusion, *Globus* compte maintenant tout acquérir, la terre et ce qui s'y trouve, sans exception aucune. Elle pourra ainsi mieux veiller à la quiétude et à la prospérité de tous et de chacun. Des tractations sont déjà en cour pour acheter les entreprises qui ne font pas encore partie du giron de *Globus*. Mais nous ne nous arrêterons pas là. *Globus* tient à régulariser elle-même la

production des biens de consommation ainsi que la gestion des ressources naturelles et des ressources humaines. Qu'est-ce que cela signifie? Du travail pour tous sans exception, décerné selon les compétences et les aspirations de chacun. La richesse pour tout le monde. Le bonheur[®] effectif pour tout le monde. La sérénité à jamais. Plus de lutte, plus de combat contre la misère, contre la faim! *Globus* régulera tout. *Globus* sera partout et veillera à tout, pour vous. Réciproquement, vous aiderez *Globus* à vous aider.

« Évidemment, pareil projet ne peut se mettre en branle du jour au lendemain. Quelques années seront nécessaires pour échafauder toutes les infrastructures nécessaires. *Globus* est également consciente que certains détracteurs peuvent douter des résultats positifs. Le consentement de tous est nécessaire. C'est pourquoi je m'adresse à vous ce soir. Votre ville a été choisie afin d'y conduire un projet pilote exceptionnel. Nous vous offrons de vivre dans un microcosme de société parfaite, et ce, avant le reste de l'humanité. Vous êtes en quelque sorte des privilégiés. Vous avez devant vous une occasion unique. En contrepartie de votre participation, vous disposerez d'une somme plus que libérale, qui sera distribuée selon certains critères par l'administration de la Cité au nom de *Globus*. Tous les détails vous seront expliqués par ces messieurs dans quelques instants. Quoiqu'il en soit, c'est à vous de décider si vous voulez faire partie des pionniers sur ces nouveaux sentiers de l'Histoire. Le premier lundi du mois prochain, lors d'un référendum municipal, vous pourrez exprimer votre aval au projet. Manquerez-vous le train en partance pour demain? Manquerez-vous cette chance? Cette chance, saisissez-la! »

C'est l'instant. Les mots ont été prononcés. Le public les a reçus. Le projet existe en eux. Antonin ne peut plus reculer. C'est l'instant. Mais il fait si chaud. Il suffoque. Il étouffe. L'air est si dense, si pesant, si alourdissant que le temps semble s'être figé.

Sclérosé en strates de nanosecondes. Mais Antonin ne peut pas reculer. C'est l'instant obligé, c'est le moment d'agir. Il avance vers sa cible. Mais le tapis colle à ses pieds comme de la guimauve. Tout le retient. Tout l'enchaîne. Pourtant son objectif est là, irrésistible. Ses muscles se relâchent. Seul son instinct lui permet encore d'avancer. Il y a comme une pente douce. Peut-être qu'il va trébucher. Son corps ne répond plus. Ses muscles sont comme des guenilles enroulées autour de ses os. Sa vision devient imprécise. Il n'y a que des silhouettes floues ou éraillées, des couleurs vaporeuses. Il faut se concentrer sur la cible. La cible et rien d'autre. Elle est là, devant. Tout près. Quelques mètres à peine. Il lève son bras. Il pointe le canon. Il ne sait trop où. Des perles de sueur l'embrouillent, inondant ses orbites. Le revolver. Ses doigts sur la gâchette. Ses doigts attachés à sa main. Sa main attachée à son bras. Son bras à l'épaule. Et l'épaule au cou. Et le cou à la tête. Et la tête à la conscience. Soudainement, son âme éprouve quelques scrupules. Une lueur de lucidité bien malvenue. Ce n'est pas le moment. Comment la mettre en sourdine? Tais-toi, l'âme. Tais-toi. Je ne veux pas t'entendre. Je n'ai rien à répondre. Tais-toi. Mais vas-tu te taire? Le bras. La main. Le doigt. La gâchette. Clic. Détonation. Recul. Je tombe. Je me relève. Clic et clic encore. Et clic et clic! Perforation. Un trou. Deux trous. Trois trous. Quatre trous. Du bruit. Une matière poisseuse qui gicle.

Du sang sur l'écran.

7d. Le message est le média



Sceau du sommeil qui a trop duré, une cire sèche scelle les paupières d'Antonin. Ses cils se sont joints. Entrouvrir les yeux constitue une épreuve douloureuse. La lumière vient agresser sa rétine. Ses joues se contractent vers le haut et ses sourcils vers le bas pour faire barrage et tamiser la clarté. Le rouge, l'argent, le bleu, le vert, des couleurs vibrionnantes irisent tout son champ de vision et, derrière, une multitude de virgules et de points étincelants s'élancent dans un balai en carnation et coloris.

Le pénible fonctionnement de son organisme l'accable. Il déploie des efforts surhumains pour seulement se redresser sur son séant. Il se frictionne les tempes avec les poignets. Puis, les picotements s'adoucissent. Sa chair recouvre son intégrité. L'hémoglobine se remet à circuler normalement.

De tous côtés, il y a le studio de télévision, ses fausses cloisons, ses décors de pacotille, ses caméras gigantesques, ses consoles à multiples commutateurs, ses rames

d'éclairage, ses fils de fibre optique qui traînent au sol et envahissent l'espace comme des lianes tortueuses dans une vierge forêt technologique. L'endroit est totalement désert. Des chaises sont renversées : on a dû quitter les lieux précipitamment. Un inquiétant silence règne. Un inquiétant et inexplicable silence. Un calme insoutenable. Ne devrait-il pas y avoir les policiers, l'escouade tactique, l'équipe médico-légale, bref une armée de spécialistes sur le pied de guerre, affairés dans tous les sens? Antonin constate qu'il a dû rester très longtemps hors du monde, dans les vapes, bercé par la léthargie, en suspens au-dessus des événements.

À courte distance d'Antonin, une petite flaque de sang coagulé fait tache sur la moquette industrielle. Ce sang, c'est celui de Karl Max, sûrement. Mais il n'en a pas la certitude. Au bout de son fusil, ce pouvait être un autre, car il n'y voyait goutte dans sa folie. Mais, en admettant que ce sang appartienne à Karl Max, une question se pose : l'a-t-il tué ou l'a-t-il seulement blessé? Peut-on annihiler quelqu'un par balles et qu'il y ait si peu de sang au plancher, qu'il n'y ait rien du tout sur les murs, pas la moindre souillure sanguine? Aucun indice ne peut rassasier Antonin de réponses. Étrangement, malgré ce possible meurtre, il n'éprouve pas la moindre culpabilité, pas le moindre tiraillement en dedans, dans la doublure de sa peau. Il n'y a pas tache sur son âme, la seule éclaboussure macule le tapis, brunâtre et odorante. Sa conscience à lui est vierge, comme au premier jour de sa vie. Le meurtre n'est qu'une lointaine considération, tout à fait virtuelle. À vrai dire, hormis cette lourdeur physique qui s'atténue aussi rapidement qu'il regagne ses esprits, hormis cette pâte dans sa bouche, Antonin se sent tout à fait bien. Il se sent comme rarement il ne s'est senti auparavant. Il se sent entier. Puis il fait beaucoup moins chaud.

Il se lève. L'univers ballotte autour de lui. Tout tanguet et Antonin va bringuebaler contre une caméra, s'appuyant à temps pour ne pas se heurter au cyclope. Il se redresse, s'étire et quitte le studio en titubant. Quelques pas suffisent pour endurcir ses mollets et ses jambes ne se rebiffent plus contre sa masse. En marchant, il fait rouler ses épaules pour défroisser sa colonne.

Personne ne surveille l'entrée du studio. L'édifice de la chaîne de télé est tout à fait vide. Couloirs après couloirs, personne pour l'intercepter ou lui barrer le passage. En posant parfois sa main au mur, par prudence, il progresse jusqu'à l'ascenseur, qui est hors service, coincé entre deux étages. Antonin emprunte donc l'escalier et descend jusqu'au rez-de-chaussée. Toujours personne. Mais les vitrines sont fracassées. De menus morceaux de verre couvrent toute l'entrée comme des grains de sables égarés, à des milles et des milles de leur plage. Les lustres ont été arrachés du plafond. Humides, les tapis dégagent une forte odeur d'urine.

Dehors, il fait nuit. L'édifice qu'il quitte s'éteint comme une bougie sur laquelle on souffle. L'électricité est coupée, un pylône solitaire la retient quelque part en amont de la ville, passé la centrale, à moins que ce ne soit la centrale elle-même qui défaille. Le quartier baigne dans le noir et l'environnement urbain se voile d'une tout autre apparence. Les bancs ne sont plus des bancs. Les trottoirs ne sont plus trottoirs. La lune, presque visible, pénètre à travers les minces nuages blancs et bleuit la rue. Des voitures vides encombrant la chaussée. On a retourné des dizaines de véhicules sur le côté. Le moteur de certains tacots tourne toujours. D'autres sont garés dans les étalages de commerces, victimes d'un derby de démolition sauvage.

Antonin traverse le boulevard. Il marche en direction du Saloon, puis il réalise qu'il n'a pas de nouvelles à porter là-bas. Il s'arrête, hésite et continue. Où irait-il sinon? Il

rentre bredouille, ne sachant pas si sa mission a échoué ou réussi, mais Miké l'informerait sur tout cela. Son ami Miké. Antonin croque un sourire sous l'agréable impression que laisse en lui le relent du souvenir de ce visage si avenant, le visage d'un ami, allié et compagnon dans la douleur et l'idéal, dans le plaisir et le chaos.

La promenade l'a ravivé tout à fait. L'air frais et piquant le galvanise. Il effectuerait bien des détours pour l'avoir toujours de face ce vent inhabituel, pour qu'il lui rentre par les narines dans le creux de son crâne. En suivant le vent, il tourne le coin d'une rue qui lui dévoile des paysages inédits de la ville. Sur une dénivellation à des kilomètres de là, des dizaines de gratte-ciel se sont transformés en flambeaux dont la pointe chatouille le ciel et le peinture de rouges et d'orangés.

Sous ses semelles, le pavé est couvert de feuilles de papiers, d'emballages de carton et de composantes électroniques orphelines de leur entité technologique mère. On a assassiné des milliers de téléviseurs dont les boîtiers et les tubes cathodiques étoilés de coups jonchent le sol. Ce ne sont plus que des objets.

Le vent prend de la vigueur et soulève les choses légères, les fait frémir. D'autres, lourdes, résistent. On a assassiné des milliers de téléviseurs dont les boîtiers et les tubes cathodiques étoilés de coups jonchent le sol. Ce ne sont plus que des objets.

La Cité n'est plus la même aussi. Ce globe suspendu au lampadaire, n'est-ce pas un fruit à la branche d'un arbre? Ce bassin, n'est-ce pas un lac? Ce passage à niveau, n'est-ce pas un sentier? Les boîtes postales deviennent des tanières pour de petits animaux. Les édifices comptent pour des reliefs vigoureux. Sur l'horizon, les usines deviennent des monstres qui fuient la ville. Ils ont perdu la bataille. Ils ne font plus peur. Leur bouche ne crache plus de fumée cancérigène.

À quelques intersections de là, une horde d'hommes et de femmes en sous-vêtements poursuivent trois fugitifs dont le complet marque leur vilenie. La cavalcade disparaît derrière un immeuble, semant une traînée de poussière derrière elle. Puis, un cri de victoire confirme que les harpies ont rattrapé leur proie. Antonin va vers le groupe et le rejoint presque, mais il ne trouve que les vestiges de ses actions. Dans cette rue, des centaines de cadavres pendus aux réverbères par leur cravate oscillent et tournent sur eux-mêmes, les godasses dans le vide. Étonné, Antonin passe les cadavres en revue, non pas par curiosité malsaine, mais seulement parce que ces morts sont là, sous ses yeux. Quelques-uns ont la langue qui pendouille ridiculement, les globes révulsés et le pantalon souillé d'excréments. L'un de ces martyrs ressemble beaucoup à l'inquisiteur. Cet interminable cou, ces contours creusés, cette chauvitude lui rappellent le personnage sinistre qui l'avait bombardé de questions importunes. C'était quelques semaines plus tôt. On dirait des siècles. Peut-être est-ce bien lui. Antonin n'en est pas certain. Il crache néanmoins devant sa potence, par bravade contre ce cadavre impuissant, qui ne répliquera pas, qui ne crachera pas en retour. « Vous faites désormais partie des statistiques! », qu'il disait.

Toujours en quête d'ennemis à démantibuler et à sacrifier sur l'hôtel de sa liberté, la meute de Citéens bifurque vers Antonin, entraînant avec elle une grande clameur, un tonnerre de talons qui rongent le bitume. Se souvenant de sa maigreur visuelle, il s'écarte de leur passage, s'abritant dans l'ombre. Mais un coureur isolé le bouscule tout de même et Antonin reçoit une vigoureuse bourrade. Le coureur brise net sa course et se retourne. C'est une adolescente sensible et compatissante, une adolescente pleine de sollicitude qui lui dit : « Je suis désolée. J'espère ne pas vous avoir blessé. » Antonin ne rétorque rien. Il reste muet, comme s'il s'était foulé la langue et ne pouvait l'utiliser. Il hoche la tête

pour lui signifier « tout va bien », et, rassurée, l'adolescente va rejoindre son groupe, tandis que lui se remet en route vers le Saloon. Peut-être se reverront-ils ?

La tête pleine et ébranlée par la sensation de la vie, il remonte le boulevard. Les pensées retorses s'entrechoquent dans son crâne. Peut-être est-ce la dernière fois qu'il pense d'ailleurs. Il songe que le meilleur moyen de réaliser un rêve, c'est peut-être de s'éveiller. Il songe que ce n'est peut-être qu'en présence des extrêmes qu'on peut atteindre l'équilibre. Il songe que, devant, il y a peut-être une joyeuse fin qui ne finira jamais, une fin où l'humain ne sera plus mécanisé et ni la machine humanisée, une idylle permanente entre l'homme et lui-même, entre l'homme et ses semblables. Peut-être. Les peut-être ne sont pas des certitudes, ce sont des promesses qui se réaliseront ou pas, ou qui se sont déjà réalisées, silencieusement, en s'échappant de leurs chrysalides tissées de possibilités. Tout l'espoir du monde, toute la vie, toute la liberté et tout le bonheur existent dans un peut-être.

L'espace brûle à la ronde. Dans quelques semaines, probablement, une plaine cendreuse recouvrera le sol, là où les immeubles titanesques autrefois s'élevaient, autrefois respiraient. Une végétation luxuriante s'accaparrera les décombres et parfamera de chlorophylle jusqu'au lointain cosmos. Les arabesques de feuilles en lierres et les guirlandes de fleurs serpenteront entre les gravats charbonneux. Des ruisseaux installeront leur lit dans les rues et grandiront en torrents. Les oiseaux reviendront de leur migration et se nicheront sur les vestiges de la civilisation. Les fœtus mettront le nez hors de leur terrier. Le ciel saupoudrera la Cité de quelques flocons, des cristaux glacés qui descendront en spirale vers la terre ferme et viendront s'y poser, doucement, sans mal.

Quant au reste, il est à vivre. Le reste est à écrire.

2^e PARTIE

Coloration par l'absurde de *La Machine dodue*

Éléments théoriques

INTRODUCTION : *LA MACHINE DODUE* ET L'ABSURDE; SA PLACE DANS UNE NOUVELLE LITTÉRATURE

L'auteur l'affirme! *La Machine dodue* a été voulue, pensée et conçue comme un récit absurde. Faut-il le croire? Le lecteur l'aura certainement remarqué de lui-même, à moins peut-être qu'il n'ait aucune notion de la vaste portée de ce terme ambigu, l'absurde, ou à moins qu'il ne possède qu'un léger bagage littéraire, auxquels cas il risque d'avoir trouvé particulièrement étranges et dérangeants, du moins peu communs, certains éléments du roman. Peut-être retrouvera-t-on aussi dans le roman, certaines caractéristiques d'autres genres, dont la science-fiction et le fantastique. Cependant, la couleur dominante (ce terme n'est pas employé en vain) demeure celle de l'absurde. L'absurde constitue en quelque sorte le « fioul » du texte, c'est lui qui l'alimente.

Qui plus est, non seulement *La Machine dodue* se présente d'elle-même en tant qu'œuvre absurde, mais elle « abyme » cette absurdité en réfléchissant indirectement sur celle-ci. À ce niveau, seul le lecteur expert aura déchiffré cette réflexivité. Aussi, l'auteur se permettra-t-il, au fil de cette partie théorique, de livrer quelques clés et d'éclairer son travail d'une lumière « officielle ».

Il s'agit à coup sûr d'un truisme, mais, puisqu'il faut partir de là, notons que, dans l'analyse du texte qui suivra, plusieurs points fondamentaux seront fouillés, c'est le cas principalement de la construction de l'œuvre et de sa génétique. Plus explicitement, par construction, nous entendons la démarche d'écriture de l'auteur, ce qui inclut évidemment les techniques littéraires choisies pour donner forme à ses intentions. Par génétique, nous

voulons signifier l'étude du genre¹ dans lequel l'auteur a voulu inscrire son texte, la famille dans laquelle il a placé son « bébé ».

N'ayez crainte, nous nous abstiendrons de décortiquer la totalité du roman, de sorte qu'il subsiste un certain plaisir de découverte à la lecture, si plaisir il y a. Néanmoins, il peut s'avérer pertinent pour le lecteur, et pour la suite des choses, de savoir que la construction du récit s'abreuve à diverses sources : textes politiques, de Chomsky entre autres, rythmiques et boucles de la musique expérimentale et techno, découpures de journaux, publicité, œuvres graphiques de l'artiste Stanley Donwood, bande dessinée et effervescence de diverses et éclectiques lectures. En combinant toutes ces influences et en les filtrant à travers l'auteur, nous obtenons un roman à coup sûr absurde et probablement polémique, puisqu'il révèle par la caricature, par le biais des aventures de son héros Antonin Antonyme et par l'univers imaginaire où il sied, les travers de notre propre société, dans une vision purement idéologique. Cet aspect polémique n'empêche pas *La Machine dodue* — nous l'espérons en toute modestie — d'entrer dans le giron de la littérature et d'y construire son petit nid. C'est d'ailleurs principalement cette condition d'œuvre littéraire qui nous occupera au cours des prochaines pages.

Pour l'auteur, certaines lectures postérieures à la rédaction du roman, telles que l'essai *No logo, la tyrannie des marques* de Naomi Klein, les romans comme *99 francs* de Frédéric Beigbeder ou ceux de Brett Easton Ellis, Chuck Palahniuk et Douglas Coupland, l'ont amené à penser que le roman s'inscrit dans une tendance littéraire de contestation qui prend forme depuis une dizaine d'années et qui s'inscrit elle-même dans une tendance idéologique plus globale. À travers cette tendance littéraire, les cibles sont souvent

¹ Le lecteur doit considérer l'emploi du mot « genre » dans cet essai non pas comme référant au type d'écrit (roman, poésie, etc.) mais plutôt à une certaine forme, très large, de classification des styles : drame, nouveau roman, néo-romantisme, science-fiction, etc.

ressemblantes ou dans une évidente proximité : le monde de l'apparence, l'individualisation, l'absolutisme économique, la philosophie néo-libéraliste, etc. Bien que contestataire, ce courant protéiforme n'en demeure pas moins littéraire dans la recherche d'un style contemporain adapté au discours et puisant ses ressources dans différents médias selon la technique dite de l'échantillonnage. Ce style, décelé chez bon nombre d'auteurs actuels, mise beaucoup sur le décalage, le second degré, l'ironie, l'humour grinçant puis sur la récupération et le détournement de clichés, probablement pour mieux décapier les choses que leurs textes cherchent à contester. De toute façon, et plusieurs l'ont déjà fait remarquer, l'art exerce fondamentalement une fonction de remise en question de son époque, et ce, en dépassant largement son propre champ de compétence ludique.

À coup sûr, *La Machine dodue* n'est pas étrangère à tout cela. Malgré tout, nous ne nous emploierons pas ici à définir ce nouveau mouvement de littérature contestataire, si elle en est une, et à vérifier l'appartenance de notre texte à celui-ci. Il serait imprudent et peu concluant de se livrer à une dissection sur un organisme encore vivant. Par contre, nous nous permettrons d'étudier plus en profondeur le concept de littérature absurde qui est en quelque sorte la chair de notre roman.

L'absurde est de tous les temps et de tous les courants. L'absurde est partout. Il est à la littérature, bien entendu, mais aussi au cinéma, à la peinture, à la bande dessinée et, évidemment, à la philosophie. Il serait tentant de naviguer dans toutes ces disciplines à la recherche d'une définition globale. Il serait tentant surtout de suivre la voie des philosophes, de creuser la pensée des nihilistes, de Nietzsche, de Heidegger. Cependant, nous nous bornerons au seul champ exploratoire de la littérature — dans la mesure du

possible, car il y a parfois des frottements entre les disciplines. Nous nous garderons aussi quelque matière pour un éventuel doctorat.

Dans un premier temps, nous nous livrerons à une analyse formelle de la portée du concept de l'absurde en littérature, non pas en tant que genre, mais plutôt comme tonalité récurrente qui traverse un ensemble hétéroclite d'œuvres et laisse des traces à différents degrés. Notre investigation portera de façon succincte sur les diverses manifestations de l'absurde en littérature et établira les bases d'une définition du terme dans ce cadre littéraire. Dans un second temps, nous instituerons un parallèle entre notre récit et les différents éléments de cette définition. Pour ce faire, nous examinerons l'utilisation du procédé de mise en abyme dans notre roman et observerons les rapports qui se tissent entre le texte et notre théorie, de sorte qu'il soit possible de montrer de quelle manière *La Machine dodue* est absurde et sur quels registres de l'absurde elle fonctionne.

1. DICHOTOMIE COLORATIVE DE L'ABSURDE

1.1 À la recherche d'une définition

« Il n'est pas de mot plus absurde que l'absurde, parce qu'il veut tout dire et parce qu'il ne veut rien dire. »²

Jusqu'ici, peu de chercheurs ont tenté d'approcher l'absurde en littérature d'une façon globale. Dictionnaires, encyclopédies et livres spécialisés choisissent en général de parler de l'absurde comme d'un paradigme littéraire fourre-tout, dans lequel il est commode de ranger les œuvres dont on ne sait quoi faire, comme en témoigne cet extrait tiré d'une encyclopédie populaire :

En fait, cette désignation [l'absurde] ne s'applique à proprement parler ni à un genre littéraire ni à une école particulière, mais constitue une expression significative pour qualifier toute une catégorie d'auteurs, souvent diamétralement opposés les uns aux autres [...]³.

En effet, les textes qualifiés d'absurdes ou comme usant de l'absurde apparaissent généralement de natures diverses et de styles hétérogènes. *A priori*, peu de choses unissent globalement les Franz Kafka, Boris Vian, Eugène Ionesco, Albert Camus, Samuel Becket, Jean-Paul Sartre, Alfred Jarry, Cervantes, Jonathan Swift, Rabelais et Raymond Queneau. Leurs manières sont différentes, leurs thématiques sont différentes et leurs supports de prédilection sont différents : poésie, théâtre, roman, essai... Et, parmi eux, certains dissertent, d'autres divertissent, d'autres encore dissertent *et* divertissent. Bien qu'il soit possible de faire quelques regroupements, ensemble, ils ne font partie d'aucun courant littéraire au cadre restrictif ou couvrant une période déterminée dans l'histoire. Pourtant, ces auteurs se sont tous respectivement vus, à un moment ou à un

² Pierre Brunel, « Absurde » *Encyclopaedia Universalis*, t. 1, p. 68.

³ « Absurde », *Alpha Encyclopédie*, t. 1, p. 16-17.

autre, coller l'étiquette *absurde* par la Critique et par l'Université, que ce soit pour un de leurs titres ou pour la totalité de leur œuvre, et ce, pour diverses raisons. D'où la notion de fourre-tout généralement associée au terme.

Par ailleurs, lorsque les spécialistes tentent de s'émanciper de ce qualificatif fourre-tout pour traiter l'absurde d'un point de vue plus universel, ils se bornent en général à ne traiter que deux aspects du genre, soit le théâtre de l'absurde et la production littéraire de l'existentialisme athée en tant que philosophie de l'absurdité de la condition humaine. Quant aux autres textes dits *absurdes*, mais qui n'abordent pas directement le thème de l'absence de cause et de finalité du monde, ils sont simplement relégués aux oubliettes de l'analyse ou traités comme des manifestations patentes, conscientes ou inconscientes, de l'anarchie de l'univers et de la vacuité de l'existence. Certains commentateurs vont même plus loin et, parfois avec un certain mépris, considèrent les auteurs qui versent dans l'absurde non philosophique comme des dandys existentialistes utilisant l'humour pour, ironiquement, combler le vide de leur vie. C'est du moins ce qu'en pense Vladimir Biaggi dans un ouvrage consacré au nihilisme :

[...] les décadents, symbolistes et dandys, répondaient [à la pensée sérieuse des existentialistes et de Shopenhauer] par l'esthétisation du dérisoire qui s'accomplit dans des jeux, souvent pervers, de regards, de leurres et de miroirs par lesquels l'absurde du monde est alors spiritualisé par une éthique de la fantaisie, de la frivolité et de la liberté⁴.

On peut aussi trouver ce genre de réflexion dans de rigoureuses encyclopédies :

Camper, interminablement, parmi les ruines du Sens est une posture qui appelle nécessairement l'ironie par laquelle l'homme desserre l'étau du désespoir. Il ne peut vivre dans la catastrophe qu'en la ressaisissant dans le registre du sarcasme, du détournement de sens, de la « plaisanterie » plus ou moins noire ou « hénaurme » à la Alfred Jarry⁵.

⁴ Vladimir Biaggi, *Le Nihilisme*, p. 209.

⁵ « Absurde », *Encyclopédie Hachette Multimédia*, <http://www.hachette-multimedia.fr>.

Bien sûr, nous ne pouvons nier la pertinence de ces affirmations appliquées d'une façon générale dans une optique philosophique voire psychanalytique, car ces points de vue rejoignent assez la pensée de Freud sur les fonctions cathartiques de l'humour, qui permet de triompher de l'angoissante réalité. Mais, selon nous, dans une perspective purement littéraire et tout à fait formelle, c'est là réduire l'imaginaire de certaines œuvres et peut-être leur prêter une philosophie qu'elles ignoraient. En effet, il apparaît vain de vouloir assimiler coûte que coûte toute manifestation de l'absurde au sentiment de la perte de Dieu ou de l'angoisse existentielle, comme de nombreux philosophes et commentateurs l'ont fait.

Donc, est-ce à dire que définir les principaux axes de l'absurde et d'en faire un système inclusif s'avère impossible? Entre ceux-ci et ceux-là, entre les amuseurs et les philosophes, entre les Alphonse Allais, Adamov, Savinien de Cyrano de Bergerac, Lewis Carrol, Marcel Aymé, Frédéric Dard, August Bürger et Gogol, ne pourrait-on pas jeter une passerelle, établir une définition « cohésive » et complète, une définition qui puissent accueillir toutes les variétés de l'absurde? Afin d'y parvenir, peut-être serait-il pertinent de faire un pas en arrière et de s'interroger sur la portée du mot *absurde*.

1.2 Aux sources de l'absurde : étymologie et langage

Étymologiquement, *absurde* provient du latin *absurdus*, mot composé de *ab* (à) et de *surdus* (inaudible, sourd). À l'origine, ce terme signifiait au propre « discordant; qui n'est pas dans le ton » et, au figuré, « hors de propos »⁶. Le sens propre s'est évanoui du vocable français, mais ce dernier ne s'est guère éloigné du sens figuré, puisque la

⁶ « Absurde », *Dictionnaire historique de la langue française*, t. A-L, p. 7.

signification qui lui est demeurée est celle de « contraire à la raison, au bon sens » ou de « qui ne respecte pas les règles de la logique ». L'absurde se pose ainsi contre la logique, la raison, le bon sens, contre les systèmes établis et rationnels. L'absurde, c'est donc le non-sens, et le non-sens, c'est le doute qui s'immisce dans le langage lorsque est constaté l'arbitraire des mots par rapport au monde qu'ils désignent, lorsque est constatée l'incompatibilité entre le sujet et l'objet dans toute construction mentale. Dans cette relation ambivalente qu'entretient l'homme avec l'univers langagier, avec le monde qui l'entoure conceptualisé par le langage, l'absurde peut ou se raisonner ou s'exprimer. D'un côté, on peut tâcher de creuser la métaphysique de ce non-sens, tenter d'en comprendre les causes et les conséquences et d'en tirer des conclusions. Par exemple, en empruntant un détour par l'illogisme, on arrive à faire la preuve par l'absurde d'idées mathématiques complexes ou, comme Pascal, de l'existence de Dieu. À l'inverse de Pascal, d'autres en observant le non-sens qui les environne concluent que l'homme est laissé à lui-même dans un vaste chaos. D'un autre côté, on peut simplement se laisser porter par la déraison et y déployer son imaginaire, exploiter les possibilités enfouies dans le gouffre du langage qui se creuse entre le signifiant et le signifié.

1.3 Le jeu et le sérieux

À la lumière des constatations fondamentales entourant le principe *absurde* égale *non-sens*, il est maintenant possible de formuler un premier postulat qui nous permettra de rassembler les œuvres concernées et d'en étudier le fonctionnement formel.

D'abord, convenons qu'il serait difficile d'envisager l'absurde comme un genre à proprement parler. Puisqu'on le retrouve sous des formes assez disparates, il serait plus

juste de parler d'une coloration qui teinte certaines œuvres avec plus ou moins d'intensité et à différents échelons du texte et du langage... Cette coloration à la fois distinctive et interpénétrante fonctionnerait donc sur trois niveaux. Premièrement, au niveau de l'énoncé, c'est-à-dire le tissu du texte, le résultat, l'anecdote ou le discours produit. Deuxièmement, au niveau de l'énonciation, qui équivaut à la narration même, au processus de formulation, à la façon de disposer mots et phrases. Finalement, au niveau du code, soit dans les fondements de l'œuvre et du langage, dans la pensée de l'auteur, ses intentions, son propos, ce qu'il voulait démontrer.

Ensuite, considérons que tous les auteurs nommés précédemment ainsi que certains mouvements tels que la 'pataphysique, le surréalisme et les Futuristes italiens ont été affublés par l'*establishment* littéraire du qualificatif *absurde* ou parce qu'ils *disaient* le non-sens, ou parce qu'ils l'*exprimaient*. Nuance importante puisque, pour les uns, il s'agit d'un thème, pour les autres, d'un moyen créatif. Nous pouvons ainsi distribuer les œuvres absurdes entre deux pôles bien définis. Ces pôles, ce sont le **Jeu**, dans lequel l'absurde est un instrument, et le **Sérieux**, dans lequel l'absurde est sujet de réflexion. Ces extrémités sont par nature inatteignables et les textes oscillent donc entre ces deux absolus, disant ou exprimant, ou faisant les deux à la fois, se rapprochant tantôt d'un pôle, tantôt de l'autre, dans ce que nous nommerons la **zone de coloration de l'absurde**. Répartis avec diverse latitude dans cette zone, jamais ils ne peuvent appartenir entièrement à l'un ou à l'autre des pôles. Il n'y a pas de division radicale en absurde, puisque pour une très grande proportion des textes colorés on trouvera des traces plus ou moins fortes de sérieux dans le jeu et inversement. D'où l'impossibilité de constituer l'absurde en genre. Mais nous nous expliquerons plus abondamment sur cela plus loin.

1.3.1 Quelques caractéristiques du Jeu

Comme son nom l'indique, l'absurde-jeu a pour principale caractéristique de laisser une large place à l'amusement, à l'humour et au délassement de l'esprit, en contournant les formes littéraires traditionnelles (ou en les récupérant et en les pervertissant). Ce jeu est produit par l'immixtion du non-sens, indépendamment ou concurremment, au niveau de l'énonciation et de l'énoncé de l'œuvre. En ce qui concerne l'énonciation, on note une utilisation libre de la langue et de ses formes, avec une nette abondance de mots-valises, d'aphorismes, de calembours, de néologismes, etc. Parfois, cette utilisation libre de la langue est poussée jusqu'à la désintégration totale du vocabulaire et de la syntaxe, comme dans certains textes surréalistes. Pour ce qui est de l'anecdote, les situations invraisemblables à l'extrême, folles, impossibles, souvent teintées de poésie et de symbolisme, de même que l'apparition occasionnelle d'éléments surnaturels marquent l'absurde-jeu.

Boris Vian et Frédéric Dard : deux exemples

L'utilisation du non-sens dans l'énoncé et l'énonciation est particulièrement prisée par deux auteurs ayant marqué la seconde moitié du XX^e siècle, soit Boris Vian et San Antonio. Aussi les utiliserons-nous comme exemples pour clarifier comment opère la coloration ludique de l'absurde. Pour ce qui est du premier, si l'on écarte les prétentions philosophiques de romans tels que *L'Écume des jours*, *L'Automne à Pékin* ou *L'Arrache-cœur* et qu'on s'en tient à l'intrigue, les personnages de Vian suivent des parcours pour le moins surprenants et font face à des rebondissements qui échappent à la pragmatique du

lecteur pour le plonger dans un autre univers, un univers qui établit sa propre cohérence dans le délire. Ainsi, dans *L'Arrache-cœur*, le psychiatre Jacquemort rebondit dans un coin de campagne dont les habitants vivent selon des mœurs pour le moins étranges, où l'on vend les vieillards aux enchères, où les curés livrent des combats de boxe contre le diable pour le spectacle, où une mère paranoïaque surprotège sa progéniture en la plaçant dans de grandes cages, où les enfants s'envolent en mangeant des chenilles, où les villageois se permettent les crimes les plus odieux et vont se débarrasser de leur honte dans une infecte rivière... Dans tous les romans de Vian, ce genre de péripéties déjà empreintes d'absurde est appuyé par une narration tout aussi éclatée et dans laquelle « la fantaisie verbale [...] sert exclusivement de base à la création poétique⁷ ». De fait, on y retrouve un nombre étonnant de mots-valises, tels que le fameux *pianocktail* de *L'Écume des jours*, de néologismes (*crobe*, *octembre*, *trumeaux*), de prises au pied de la lettre (le soleil qui se lève, littéralement), de détournement de sens, d'archaïsmes (des mots comme *gravelé* ou *lavanderie*), d'anglicismes francisés et quoi d'autre encore!

Quant à San-Antonio, alias Frédéric Dard, il en va à peu près de même. Son personnage récurrent de détective séducteur et impérieux affronte des méchants (im)pitoyables aux noms impossibles (Otto Buspériférik), se sort *in extremis* de situations hautement dramatiques, tombe les filles dans des endroits incongrus... autant de clichés dont l'accumulation, justement, nous dévoile toute l'absurdité des conventions propres au récit policier. Et pour conforter cette déraison, San-Antonio, en qui on a souvent vu le Rabelais des Temps modernes, en rajoute une couche avec toute l'éloquence dont il sait faire preuve : « [...] San-Antonio pratique le défoulement total, la destruction systématique

⁷ Noël Arnaud, « VIAN, Boris (1920-1959) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, p. 832.

du langage et des structures conventionnelles de la narration [...]. L'écriture est un déluge torrentiel de calembours, de contrepets, d'argot inventé et de néologismes burlesques⁸. »

Une parenté avec le conte, une origine enfantine

Cet aspect ludique de l'absurde qu'on rencontre autant chez Vian que chez San-Antonio provient probablement du conte, où l'imaginaire est une force de premier plan, et peut-être n'est-ce pas trop se risquer que d'y voir une parenté. Le grotesque et la déraison se mêlent facilement à ce genre s'adressant d'abord aux enfants, chez qui, justement, l'imaginaire est à son plein potentiel. On remarquera d'ailleurs que, outre le conte, le non-sens est omniprésent dans les comptines, les rondes et les *nursery rhymes*. Il existerait en effet un rapport univoque entre l'enfant et l'absurde, symptomatique de ce besoin enfantin de déséquilibre et de désordre et qui laisse sûrement chez l'adulte quelques marques... Des marques encore plus profondes chez le créateur littéraire à ce qu'il semble. C'est du moins l'opinion de Freud qui considère que « chaque enfant qui joue se comporte comme un poète, dans la mesure où il se crée un monde propre, ou, pour parler plus exactement, il arrange les choses de son monde suivant un ordre nouveau, à sa convenance⁹ ».

⁸ Michel Lebrun, « DARD, Frédéric (1921-2000) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, p. 239.

⁹ Sigmund Freud, « Le Créateur littéraire et la Fantaisie », *L'Inquiétante Étrangeté et Autres Essais*, p. 34

L'enfant se crée donc un univers inédit, en relation évidente avec la réalité, mais forcément décalé et ludique. Ainsi, Freud, lui, n'oppose pas le jeu et le sérieux, mais plutôt le jeu et la réalité, ce que nous ne pouvons évidemment pas appliquer dans le cadre de notre démarche descriptive de l'absurde, puisque la réalité d'une œuvre littéraire n'est pas LA réalité. Quoiqu'il en soit, Freud observe que l'enfant utilise à plein les possibilités constructrices et déconstructrices de son imaginaire et que l'écrivain l'imité en quelque sorte : « Le créateur littéraire fait donc la même chose que l'enfant qui joue; il crée un monde de fantaisie, qu'il prend très au sérieux, c'est-à-dire qu'il dote de grandes quantités d'affect, tout en le séparant nettement de la réalité¹⁰. » N'est-il pas alors normal que l'auteur s'adressant à un lecteur enfant le fasse par le biais du conte, genre dans lequel il peut, avec des contraintes moindres, tordre la réalité et donner libre cours à la fantaisie et au non-sens? N'est-il pas aussi logique qu'à partir du conte, l'absurde saute la clôture des genres et se propage dans le reste de la littérature à mesure que celle-ci admet de nouvelles pratiques? Il s'agit peut-être d'une spéculation difficilement vérifiable mais particulièrement plausible.

Donc, nous retrouverons des caractéristiques de l'absurde-jeu dans des œuvres de diverses nationalités s'apparentant au conte par quelques traits. Comptons parmi celles-ci : *Alice au pays des merveilles* (1865) du Britannique Lewis Carroll, *Le Baron de Münchhausen* (1842) de l'Allemand August Bürger, *Les Voyages de Lemuel Gulliver* (1738) de l'Irlandais Jonathan Swift, *Les États et Empires de la lune et du soleil* (1657) du Français Savinien de Cyrano de Bergerac. Toujours dans la proximité du conte, on dénichera certains traits de l'absurde-jeu jusque dans *Don Quichotte* (1605), titre dans lequel Cervantes exploite le décalage entre le personnage et son univers diégétique. On y

¹⁰ *Loc. cit.*

trouve effectivement un exemple rare de non-sens utilisé dans l'énoncé du texte, soit un intéressant paradoxe narratif qui s'installe dans la seconde partie. Là, on assiste à un véritable croisement entre réalité et fiction : les personnages admettent l'existence d'une première partie, la critiquent même, en rectifient la teneur et s'en servent aussi pour construire la seconde. Par exemple, la duchesse qui reçoit Don Quichotte et son valet étant une fervente admiratrice de la première partie des mémorables aventures du chevalier, elle utilise ses connaissances du personnage pour s'amuser à ses dépens et lui faire vivre une série d'incidents factices pour son plus grand divertissement.

En y regardant de plus près, la parenté de l'absurde-jeu avec le conte s'explique assez bien et s'étend au-delà de leur imaginaire commun. Tout comme dans le conte, lorsque surgit le surnaturel dans un texte absurde, il est accepté d'emblée et n'est jamais remis en question. Par exemple, dans la nouvelle *La Carte* (1943) de Marcel Aymé, les citoyens de Paris ne s'étonnent pas des distorsions du temps décrétées par le gouvernement en période de guerre dans un effort de rationalisation des ressources. Les gens affectent quelque découragement de se voir imposer un certain nombre de jours par mois pendant lequel, uniquement, ils ont le droit de vivre, mais ils ne remettent pas en question la logique de la situation. Le héros du *Nez* (1834) de Gogol se sent bien embêté d'avoir égaré son appendice nasal, mais il n'y voit pas quelque chose de surprenant. La famille de Samsa dans *La Métamorphose* (1912) de Kafka éprouve bien quelques tracasseries à ce que ce dernier se soit transformé en blatte, mais n'identifie rien de foncièrement anormal. Tout comme Alice ne s'étonne pas de croiser des lapins qui parlent, ou Cyrano d'être l'hôte des habitants de la lune.

Une distinction avec le fantastique et la science-fiction

Cette adhésion totale au merveilleux distingue du même coup l'absurde-jeu de la littérature fantastique, dans laquelle le surnaturel est rejeté ou cause de doutes. En effet, dans ce domaine littéraire, l'élément surnaturel apparaît hors du commun et bouleverse la réalité de l'anecdote.¹¹

Dans un même ordre d'idées, ajoutons que jamais l'absurde ne relève de la science-fiction, bien qu'il puisse *a priori* s'en approcher pour certains cas. La science-fiction s'appuie sur une projection dans le temps, dans une autre dimension ou dans un autre monde, bref à l'intérieur d'un univers hypothétique construit comme un prolongement de notre réalité. Subtilité, le texte absurde flirtant avec la S-F met généralement en scène la réalité de l'époque où il a été composé, mais vue dans un miroir déformant qui en accentue les traits et en exaspère les défauts et les qualités. Ainsi, même si le baron de Münchhausen se déplace en bateau volant, il n'évolue pas dans un univers de science-fiction, pas plus d'ailleurs que le professeur Wolf dans *L'Herbe rouge* de Vian, inventeur d'une machine à remonter le temps des émotions. En science-fiction existe ce que nous pouvons appeler une rationalité opératoire, c'est-à-dire une confiance totale aux mots, aux possibilités logiques du langage. Et dans le récit *sciencefictionnel*, comme dans le récit fantastique d'ailleurs, nous trouvons invariablement une motivation réaliste : l'extraordinaire doit être placé dans un environnement plausible. Un bateau volant ou une machine à remonter le temps appartiennent au quotidien de la S-F. Dans leur contexte, ces inventions sont rationnelles. Elles s'expliquent. Mais, dans un contexte absurde, elles deviennent... absurdes et acceptées telles quelles, en tant qu'outils du merveilleux!

¹¹ À ce sujet, le lecteur peut consulter l'étude *Introduction à la littérature fantastique* de Tzvetan Todorov.

Une représentation extrême de l'absurde-jeu : la 'pataphysique

Les travaux du Collège de 'pataphysique constitueraient peut-être un point extrême dans la répartition entre les pôles du **Jeu** et du **Sérieux**. Sans nous avancer profondément dans les subtils principes et théories qui en constituent la base, nous rappellerons seulement que la 'pataphysique, fondée d'après les enseignements d'Alfred Jarry, se définit comme étant la science des solutions imaginaires. En plus de 50 ans d'existence, ce collège a produit des textes mémorables dans lesquels le jeu est la principale constante et la langue la matière première. Que ce soit pour intervertir les composantes d'un dicton célèbre ou pour prouver l'utilité d'un robot-écrivain, la 'pataphysique et les patacesseurs prisent le non-sens, d'où l'étiquette absurde, et ne se font les porte-plume d'aucun message à saveur politique ou philosophique (ou presque... nous le verrons). Élément tout à fait anecdotique, la 'pataphysique a donné naissance à d'improbables descendants partageant ce goût pour la fantaisie à tout prix, notamment la cacopédie, obscur et souterrain mouvement italien dont fit partie Umberto Eco et qui aspirait à perfectionner la 'pataphysique « qui, de science des solutions imaginaires, devra se transformer en science des solutions inimaginables¹² ».

En résumé

Après ce rapide tour d'horizon de quelques manifestations de l'absurde sous son apparence de jeu, rappelons que la principale caractéristique de ce pôle consiste en

¹² Umberto Eco, *Comment voyager avec un saumon*, p. 245.

l'immixtion du non-sens dans l'énoncé et l'énonciation d'un texte. De façon plus précise, on relèvera les particularités suivantes :

- l'humour *nonsensique*¹³;
- l'utilisation ludique et libre de la langue;
- l'accumulation de situations s'opposant à la logique et à la pragmatique dans l'anecdote;
- l'adhésion au surnaturel et à l'imaginaire;
- la mise en scène d'une réalité parallèle.

Ces particularités de l'absurde-jeu ne sont évidemment pas exhaustives et il importe de les considérer avant tout comme des repères : un texte ne doit pas forcément rassembler la totalité de ces critères pour être rattaché au pôle.

1.3.2 Quelques caractéristiques du Sérieux

Pour ce qui est de l'absurde-sérieux, on peut principalement avancer que les textes s'approchant de ce pôle traitent de thèmes philosophiques (bref, des thèmes sérieux) ayant un lien avec le non-sens dans son acception la plus large et non dans son application, et ce, dans un ton qui rejette le jeu dans ses formes les plus extrêmes. La contradiction et le non-sens ne sont plus ici au niveau de la formulation et de l'anecdote, mais dans les motivations de l'œuvre, dans son objet, son code.

¹³ On peut distinguer plusieurs formes d'humour, dont ce qu'André Breton appelait « l'humour noir ». Ici, par humour *nonsensique*, nous entendons un humour dont le mécanisme central est axé sur une incongruité de la raison. L'absurde n'exclut pas néanmoins le recours aux autres formes d'humour et nous pouvons même affirmer que celles-ci finissent par conforter le sentiment d'absurde qui se dégage d'un texte.

Quant à l'énoncé et l'énonciation, ils sont assujettis au sérieux de l'intention. Ici, vers cette extrémité, plutôt que d'accoucher d'un imaginaire débridé, la rupture langagière entre les mots et l'univers à représenter permet d'éclairer le monde et l'existence humaine d'une lumière autrement philosophique.

L'existentialisme

Les existentialistes athées constituent le point extrême du pôle sérieux. Pour eux, l'absurdité surgit de l'absence de justification rationnelle de l'existence de l'homme et de sa situation dans le monde. Cette absence de justification part d'un constat initial : Dieu, celui qui explique tout, est hors jeu. S'il a jamais existé, Dieu est maintenant mort et s'il n'est pas mort, Il se désintéresse foncièrement de sa création. Comment sinon tolérerait-il la cruauté? Comment supporterait-il que les hommes s'arrachent mutuellement la vie? Et surtout, comme l'observe Dostoïevski, comment permettrait-il la souffrance des enfants, symboles mêmes de l'innocence? Ce constat se comprend mieux lorsqu'on sait dans quelles circonstances le mouvement existentialiste a pris forme.

Après gestation dans la pensée d'Heidegger, l'existentialisme naît, sinon grandit, à travers les cendres, l'horreur et la douleur des deux grandes guerres du XX^e siècle, certainement le terrain le plus propice à l'éclosion d'une philosophie de l'absurde. En effet, la guerre ne fait-elle pas l'apologie du non-sens en elle-même, puisqu'elle commande que des humains s'entretuent et sacrifient la seule chose qu'ils savent tangible, leur vie, et ce, au nom d'idées abstraites ou de frontières dont la réalité se résume à quelques lignes surappliquées à la géographie sur une carte?

Albert Camus, l'une des principales figures de ce courant aux côtés de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, explique en ces termes le sentiment issu de ces circonstances dramatiques :

[...] dans un univers soudain privé d'illusions et de lumières, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours puisqu'il est privé des souvenirs d'une patrie perdue ou de l'espoir d'une terre promise. Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité¹⁴.

Pour les existentialistes, l'absurde définit par conséquent la condition métaphysique de l'humain, désirant éperdument des réponses dans un monde qui ne peut lui en fournir. Aussi, à travers leur œuvre prolifique, Camus et Sartre donnent-ils en quelque sorte une mesure négative au « qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? » de Pascal et au « Qui suis-je? où suis-je ? où vais-je et d'où suis-je tiré? » de Voltaire. Cette négation de Dieu, des origines et de la fin ne se cantonne pas au nihilisme pur et il s'en dégage même un certain humanisme. Pour Camus, par exemple, « l'absurde n'a de sens que dans la mesure où on n'y consent pas¹⁵ ». Oui, le monde est absurde et, comme le dirait Yvan Karamazov : « Tout est permis! » Mais justement, cette totale liberté implique son lot de responsabilités et suppose des choix cruciaux. En cela, Camus rejoint Sartre pour qui, également, chaque geste que l'homme pose engage l'humanité entière. Puisque, selon lui, l'existence précède l'essence, l'homme n'est rien au départ, il n'est pas responsable de sa venue sur terre, mais il est responsable de ce qu'il fait de sa vie, et toutes ses décisions impliquent l'humanité en tant que prolongement de sa subjectivité. Sartre résume ainsi sa vision de l'humanisme inscrite dans l'absurde : « [...] l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de

¹⁴ Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe, essai sur l'absurde*, p. 18.

¹⁵ *Ibid.*, p. 50.

ses actes, rien d'autre que sa vie¹⁶. » D'où l'importance de bien choisir le principe selon lequel on érigera sa vie. Nous le voyons, Camus et Sartre cherchent des solutions légitimant la condition humaine dans un monde absurde, sans but ni Dieu, un monde laissé à lui-même dans la plus grande inconséquence.

Par ailleurs, face au cataclysme de l'existence, face à l'incompréhensibilité angoissante, la question du langage et de son inadéquation devient ici aussi essentielle. En cherchant à distinguer le vrai du faux, l'esprit s'oblitére, ne trouvant que contradictions, et révèle « les tares de notre instrument de communication¹⁷ ».

Mais si Camus et Sartre attachent l'absurde à une perversion du langage et donc de la pensée, leur recherche métaphysique s'exprime à travers des textes recourant à la description réaliste, description d'où le jeu énonciatif, le monde parallèle, les situations grotesques au premier degré et l'humour *nonsensique*, caractéristiques de l'absurde-jeu, sont généralement évacués.

Franz Kafka

L'un des plus importants précurseurs des écrivains existentialistes est sans conteste le Tchèque Franz Kafka. Dans des romans tels que *Le Procès*, *La Colonie pénitentiaire* et *Le Château*, Kafka nous montre des personnages sur lesquels se referment lentement et inévitablement des pièges dont l'évasion est impossible dès qu'ils sont enclenchés, Kafka nous montre des héros prisonniers de mécanismes qui dépassent leur entendement et les écrasent : la Justice, l'Administration, la Ville, la Famille...

¹⁶ Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, p. 55.

¹⁷ Pierre Brunel, « Absurde », *Dictionnaire de la philosophie*, p. 21.

« Avec lui, nous pénétrons dans un monde où s'accusent avec brutalité les contradictions les plus irritantes et les plus angoissantes de la vie moderne, un monde plein d'escaliers sans fin, de corridors sans issue, d'actes sans signification, un monde rigoureusement clos, étouffant et absurde¹⁸. »

Dans *Le Procès*, on notera encore une fois que le héros est perpétuellement confronté à l'inéquation entre le signifiant et le signifié dans le langage, puisque, tâchant d'éclaircir les motifs de sa mise en accusation, il se heurte constamment aux explications toutes faites des fonctionnaires. Le géomètre du *Château*, désireux de reconnaissance, se fait lui aussi gaver les oreilles de renseignements contradictoires, puisque les fonctionnaires et les gens du village à qui il s'adresse ont résolument adopté les mots de la langue de bois. Et qu'est-ce que la langue de bois, sinon le non-sens dans un écrin de logique? Tombés dans les méandres du langage, les personnages de Kafka sont décidément bien malheureux dans la satisfaction de leurs interrogations et aussi constituent-ils une évidente métaphore de la condition humaine, comme l'était le Sisyphe de Camus.

En résumé

De façon globale, l'absurde-sérieux se situe avant tout au niveau de sa thématique (code), principalement philosophique, procédant d'une vision d'un monde sans signification. Le ton en est volontiers sérieux, puis la description et l'intrigue réaliste sont privilégiées dans la narration.

¹⁸ François Raymond et Daniel Compère, *Les Maîtres du fantastique en littérature*, p.132.

1.4 Des concepts absolus

Les pôles du jeu et du sérieux ayant été présentés, apportons ici une précision de première importance. Puisque avec l'absurde nous nageons en pleine contradiction langagière, rappelons que les deux pôles tels que présentés plus haut n'existent déjà que dans l'absolu, et ne nous servent qu'à des fins d'illustrations théoriques de la diversité de l'absurde. En effet, le jeu pur et le sérieux pur n'existent que de façon conceptuelle. Si nous acceptons que tout concept se comprend lui-même mais comprend aussi son contraire, il est virtuellement impossible qu'un auteur, un texte ou un mouvement littéraire puissent ne faire appel intégralement qu'au jeu ou qu'au sérieux. C'est pourquoi nous insistons sur le fait que l'absurde agit davantage comme une coloration.

Prenons pour exemples deux mouvements que nous avons définis comme pouvant constituer les antipodes de notre distribution entre les deux pôles. Bien que la 'pataphysique se réclame entièrement de l'imaginaire, cet imaginaire se pose forcément de l'intérieur contre quelque chose, la logique et le conformisme en l'occurrence, et cette prise de position, bien qu'intrinsèque, nous ramène aux débats dits sérieux. Quant à l'existentialisme, quoique sérieux, il n'emploie pas moins la forme lyrique du support littéraire pour exprimer ses théories et ses constatations. *La Nausée* et *L'Étranger* sont des romans, donc des agencements langagiers ou, autrement dit, des jeux de langage.

Nous pourrions citer encore de nombreux exemples de cette ambivalence entre le jeu et le sérieux, notamment dans les récits utilisant une des caractéristiques les plus intéressantes de l'absurde-jeu, soit la mise en scène d'un univers parallèle, ce procédé permettant de livrer par le biais une critique de la société dans laquelle (ou pour laquelle) a été rédigé le texte y recourant.

Le sérieux contient donc la notion de jeu et vice-versa. Il y a bien là un paradoxe certain, mais qui dit *absurde* dit naturellement *paradoxe*. Malgré cette ambivalence dont il ne faudrait, à toutes fins pratiques, pas trop s'encombrer, il demeure néanmoins possible de déterminer de quel côté l'absurde est le plus appuyé dans un texte, à moins, bien entendu, que ce dernier ne se situe à mi-chemin entre les deux ou partout à la fois.

1.5 La zone de coloration

Entre les deux pôles, nous retrouvons ce que nous conviendrons d'appeler la **zone de coloration**, zone dans laquelle se situent proprement tous les textes dits absurdes. Sur cette échelle arbitraire, la répartition varierait selon qu'un texte se trouve plus près du pôle sérieux ou du jeu, ou qu'il occupe une position médiane, de par son ton, son style, son sujet et son objet, le non-sens pouvant bien sûr teinter à divers degrés ces éléments.

Reprenons l'exemple de Boris Vian et tâchons de situer dans cette zone *colorative* l'une de ses œuvres maîtresses : *L'Écume des jours*. À l'instar des autres romans de Vian et comme nous l'avons vu précédemment, *L'Écume des jours* est emballé dans une langue très étoffée, très riche en jeux de mots, en oxymorons, en mots-valises, en métaphores et en aphorismes inattendus. L'anecdote accumule les situations les plus improbables : Chloé dévorée de l'intérieur par un nénuphar, fleurs métalliques poussant aux canons des fusils, Colin se confiant à une souris fort loquace, piano distributeur de cocktail, etc. Le texte rassemble donc bon nombre des caractéristiques de l'absurde-jeu. Toutefois, il est possible d'y lire plus que cette emphase stylistique et narrative sur le non-sens. En filigrane, le roman décrit le mal de vivre présent dans la société capitaliste, celui de l'individu obligé de sacrifier quotidiennement au culte de l'argent. L'analyse du code du

texte nous divulgue alors une allégorie sur la condition absurde de l'homme moderne, thème chéri de l'auteur comme le note le plus célèbre commentateur de Vian, Noël Arnaud :

[Les romans de Vian] expriment l'adolescence que nulle morale n'ankylose, qui sent son enfance menacée dès qu'elle affronte un monde voulu rationnel où ne se voient que laideur et ruines; à la magie, à la fête, succède le cauchemar; à la toute-puissance de l'imaginaire s'oppose la nécessité, celle de gagner sa vie, de se livrer à des travaux absurdes, inutiles, exténuants, nocifs¹⁹.

Puisque ce fond philosophique s'additionne aux débordements lyriques de l'énoncé et de l'énonciation, il s'agirait donc d'un roman absurde dont le ton oscille entre le sérieux et le jeu et qui pourrait se trouver à mi-chemin entre les deux dans notre zone de coloration.

Nous situerons également sur cette ligne plusieurs des nouvelles tirées du *Passe-muraille* de Marcel Aymé, dont les sujets loufoques n'en dénonçaient pas moins les horreurs injustifiables de la guerre et l'hypocrisie des collaborateurs français, ainsi que *Les Aventures de Gulliver* de Swift, dont l'imaginaire servait à critiquer la monarchie et la bourgeoisie anglaise.

Les textes se situant dans cette zone intermédiaire de l'absurde sont particulièrement nombreux. Évidemment, plus on s'approche de ce centre hypothétique, plus les caractéristiques du jeu et celles du sérieux se confondent et s'additionnent, accouchant ainsi d'un absurde hybride.

¹⁹ Noël Arnaud, « VIAN, Boris (1920-1959) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, p. 831.

1.6 Les mouvements de coloration

Dans certains cas d'absurde hybride, lorsqu'un texte emprunte simultanément une thématique sérieuse et les moyens narratifs et langagiers du jeu, il est possible d'identifier une intention qui tire son ascendance d'un pôle précis.

Du sérieux au jeu

Le cas pouvant imager le plus explicitement le mouvement du sérieux vers le jeu serait probablement celui du théâtre de l'absurde, mené par Eugène Ionesco, Samuel Beckett et Adamov. Ces derniers voyaient quelque inconséquence à exprimer rationnellement la philosophie de l'absurde, notion qui de fait devrait échapper à la logique pure. Comme l'exprimera Beckett lui-même : « la tentative de communiquer là où nulle communication n'est possible est une pure singerie, une vulgarité ou une abominable comédie, telle que la folie qui tiendrait conversation avec le mobilier²⁰ ». Comme réplique aux œuvres articulées de Sartre et Camus, les tenants de cette forme de théâtre vont alors proposer de désarticuler le réel et le langage pour en révéler toute l'incohérence. Ils vont pousser la logique jusqu'à l'illogisme et propulser leurs personnages dans des univers où règne l'incommunicabilité entre les individus, où se divulgue l'absurdité des échanges quotidiens. Plutôt que de théoriser sur l'absurde, les dramaturges chercheront à transmettre son sentiment.

Les œuvres les plus significatives de ce courant sont probablement *En Attendant Godot* de Beckett et *La Cantatrice chauve* de Ionesco. Dans le premier, deux hommes

²⁰ Samuel Beckett cité par Pierre Brunel, « Absurde », *Encyclopaedia Universalis*, p. 69.

âgés attendent sous un arbre l'arrivée d'un certain Godot (que certains critiques observateurs assimileront au spectre d'un dieu mort) qui ne viendra jamais. Pour tuer le temps, ils s'échangent des propos incohérents et des banalités. Ces personnages témoignent ainsi de « la tragi-comédie d'être au monde²¹ ».

Mais si dans l'attente de Godot subsistent encore quelques résidus d'anecdote, et donc de cohérence, Ionesco les fera disparaître dans *La Cantatrice chauve*. Au cours du souper qui tient lieu d'histoire, on assiste à une déperdition totale du sens, à une véritable tragédie du langage. Les convives s'échangent d'étranges paroles, comme celle-ci : « on peut prouver que le progrès social est bien meilleur avec du sucre ». Le sens, déjà peu prisé, finit par désertir totalement les dialogues et, à la fin, les personnages en sont réduits à se lancer des onomatopées à la figure.

Ici, on l'observe très bien, le jeu dans le langage provient d'une nécessité d'illustrer la thématique philosophique de l'absurde. Remarquons par ailleurs que ce jeu consiste surtout en un appauvrissement de la langue, alors que chez les joueurs, chez les Vian, les Queneau, les Alphonse Allais, il s'agirait plutôt d'une prolifération.

Du jeu au sérieux

Le mouvement de coloration du jeu au sérieux pourra peut-être sembler moins évident, mais il existe tout autant. Prenons l'exemple de *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau. Le jeu autour du non-sens y est fortement présent, de même qu'une dimension comique palpable. Codé, le roman est construit autour des nombres et de leur récurrence. Queneau s'y montre comme toujours très adroit en célébrant un esthétisme architectural

²¹ Jean-Pierre Sarrazac, « BECKETT, Samuel (1906-1989) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, p. 88.

et mathématique, presque obsessionnel, de la littérature. Son roman n'est par conséquent pas qu'une farce, il est aussi un manifeste esthétique. Comme le dit le personnage de Gabriel : « Y a pas que la rigolade, y a aussi l'art. » Pas étonnant que Queneau ait trouvé un terreau idéal à la germination de son obsession au sein de l'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle). Au diapason des intérêts littéraires de ce groupe, il put chercher de nouvelles contraintes à la poétique, accouchant de textes se moquant plus souvent qu'autrement du sens. Comme quoi, même coincé dans des règles rigides, l'absurde-jeu est un mode d'expression ouvert sur l'infini où peut s'abreuver l'art.

Il en va à peu près du même ordre pour ce qui est du *Ubu* d'Alfred Jarry. Dans les pièces du cycle *Ubu*, l'auteur privilégie les images concentrées, choisit des mots rares ou des mots altérés (*merdre*) et élabore une intrigue grand-guignolesque méprisant les conventions d'illustration réaliste, optant pour l'abstraction au lieu de la description mimétique. Mais au-delà de ce choix délibéré du jeu langagier *nonsensique*, on peut lire dans *Ubu* une parodie du théâtre classique, qui en manipule les rouages pour mieux les déformer, ou bien une farce annonçant un théâtre plus expérimental, puisque les didascalies exigent des décors minimalistes et, pour les comédiens, le port de masques inexpressifs.

Comme l'illustrent les deux exemples précédents, le mouvement de coloration du jeu au sérieux s'apparente souvent à un manifeste sur l'esthétisme, manifeste défendant le plus souvent le jeu en tant qu'art, ou opposant de façon iconoclaste le jeu littéraire au conformisme ou à la morosité ambiante. Mais il peut également rejoindre les préoccupations existentialistes. C'est le cas des surréalistes, dont les prises de position et les manifestes témoignaient de préoccupations autres qu'esthétiques, notamment la place de l'homme au sein du monde et la recherche d'un véhicule politique qui permettrait la

libération de l'imaginaire humain. L'évidence même, c'est que le travail des surréalistes débouche sur des textes non construits et empreints de non-sens, des textes libérés des habituelles contraintes et qui livrent la langue comme un matériau presque brut, travaillé seulement par l'inconscient. Pour arriver à cette fin, ils utilisent le langage de façon expérimentale, et sans contrôle, notamment avec l'écriture automatique. Mais toute cette démarche vise avant tout à affirmer la nature essentiellement poétique de l'homme, en faisant appel aux ressources enfouies en lui : l'imagination et le rêve. Il ne s'agit donc pas seulement d'une doctrine esthétique, comme l'indique Ferdinand Alquié, l'auteur des *Entretiens sur le surréalisme* :

« En effet, le surréalisme a mis en jeu une conception générale de l'homme, considéré en lui-même et dans son rapport avec le monde et la société : il a débordé largement le plan de l'art, et s'est défini sans cesse par des prises de position politiques et morales²². »

Le surréalisme partage par ailleurs certaines de ses aspirations avec le mouvement Dada en littérature, qui, par la destruction iconoclaste et par la remise en question du langage considéré comme un « instrument de relation trompeur²³ », aspirait à une humanité meilleure.

1.7 En guise de conclusion

Après ce panorama des différentes manifestations de l'absurde et des interdépendances entre ses diverses formes, il est maintenant possible d'avancer une définition de la coloration absurde des textes littéraire, définition avec laquelle nous concluons cette partie :

²² Ferdinand Alquié, « Surréalisme », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, p. 778.

²³ Henri Béhar, « Dada », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, p. 231.

Participe de la littérature absurde, toute œuvre qui explicite le non-sens à des fins thématiques dites sérieuses (dans le code de l'œuvre) et/ou qui utilise le non-sens comme instrument énonciatif ludique (dans l'énoncé et/ou l'énonciation de l'œuvre).

2. L'ABSURDE ABYMÉ : COLORATION DE *LA MACHINE DODUE*

Dans la section précédente, nous avons livré une partie du code du roman, soit la notion d'absurde en littérature, que nous revendiquons comme étant intrinsèque à *La Machine dodue*. Cette notion étant maintenant mieux délimitée, nous nous attacherons dans cette partie à vérifier en quelle manière *La Machine dodue* est colorée par le non-sens. Pour faciliter cette reconnaissance, des repères ont intentionnellement été glissés dans le texte, des repères agissant comme des miroirs à l'intérieur du récit et exprimant indirectement cette coloration, donc qui nous serviront pour explorer cette facette du texte. L'importance de ces repères est de taille, puisqu'ils ont servi en partie de matière à la construction de l'anecdote et pour en forger le style. Aussi y a-t-il une relation implicite entre ce volet théorique et la création, l'un éclaircissant l'autre — ce qui n'empêche pas le roman de fonctionner de façon autonome, il va sans dire. Nous expliciterons donc ce lien entre code et texte en fouillant la parenté qu'entretient *La Machine dodue* avec notre explication de l'absurde. Pour ce faire, nous nous attarderons plus particulièrement sur l'emploi dans le texte d'un procédé littéraire particulièrement révélateur, celui de la mise en abyme.

2.1 Exploration de l'essence de la mise en abyme

Qu'est-ce exactement que la mise en abyme? Il est peu aisé d'en offrir une définition concise. Le *Gradus*, dictionnaire des procédés littéraires, banalise et limite beaucoup l'étendue du concept en le définissant comme étant le « résumé du récit lui-

même, quand il y est inséré »²⁴. Néanmoins, cette plus que brève explication est mentionnée à l'entrée « miroir » et ce terme en soi résumerait assez bien ce que peut être une mise en abyme.

Un miroir. Une chose qui renvoie à une autre sans pourtant être la même, un objet réfléchissant. Ainsi, lorsqu'on se contemple dans une glace, ce qu'on y voit, ce n'est pas exactement soi-même, c'est une représentation de soi-même. Cet autre dans le reflet est ressemblant mais il n'est pas le même. On n'est pas son reflet et réciproquement. Par ailleurs, certaines glaces possèdent des particularités étranges, convexes ou concaves, elles élargissent, agrandissent, rapetissent, surtout, elles déforment tout. Cependant, les points de similitude entre le réfléchi et le reflet demeurent suffisamment nombreux pour que, hors de tout doute, la relation entre les deux s'établisse. Et lorsqu'on regarde son reflet dans la glace, comme on ne se trouve pas précisément sur la surface réflexive mais à une certaine distance, ce reflet est nécessairement plus petit que soi. C'est ainsi que fonctionne la mise en abyme, en renvoyant l'un à l'autre divers éléments du texte, par métonymie métaphorique, en plaçant dans une relation d'équivalence une partie avec une autre, plus petite (égale parfois), l'ensemble du texte donnant sens à chacun de ses segments²⁵.

Origine de la mise en abyme

Cette accointance d'identité du plus petit au plus grand nous ramène à l'image de l'écu contenant un écu semblable en son centre, image assez juste évoquée par André

²⁴ Bernard Dupriez, « Miroir », *Gradus, les procédés littéraires*, p. 295.

²⁵ Nous nous dispenserons de fournir des exemples provenant d'autres œuvres pour illustrer le fonctionnement de la mise en abyme. Les nôtres, qu'on trouvera plus loin, devraient suffire à cette fin.

Gide, premier (après Victor Hugo qui l'avait aussi notée) à avoir explicité ce procédé littéraire. Il l'a d'abord observé chez son prédécesseur anglais William Shakespeare, en remarquant que certaines de ses pièces reproduisaient leur action à une autre échelle en leur intérieur même, notamment dans le classique *Hamlet*, pièce dans laquelle, à un certain passage, les personnages assistent à une pièce dont le déroulement ressemble étrangement au cadre fictionnel de la pièce d'accueil. Puis, Gide a lui-même exploré sous sa plume les possibilités de la mise en abyme, plus particulièrement dans *Les Faux-monnayeurs* et *Paludes*. De fait, c'est Gide qui a baptisé du terme *mise en abyme* ces analogies intratextuelles, qualifiant le procédé ainsi puisqu'il instaure parfois des paradoxes ou des étrangetés qui donnent virtuellement l'impression d'être perché au-dessus d'un gouffre vertigineux et hypnotique. Depuis le constat de Gide, ce trait de composition caractérise de façon importante la littérature; il est devenu relativement courant. Les analogies intratextuelles foisonnent dans la littérature du XX^e siècle, témoignant moins d'un souci de transitivité que d'une attention contemporaine davantage portée sur les possibilités du média.

Reconnaître la mise en abyme

À travers ce pullulement, la mise en abyme peut adopter plusieurs apparences — nous le verrons —, ce qui ne facilite pas son identification, d'autant plus que les textes littéraires n'effectuent pas eux-mêmes la transition d'un sens à un autre, cette tâche étant bien sûr réservée au lecteur. Selon Jean Ricardoux, théoricien et acteur du nouveau roman :

[...] la mise en abyme n'est pas une opération nettement délimitable. Toujours se rencontre une grande diversité dans le traitement du dispositif analogique qui l'autorise. Aussi, tout ce qui plaît, dans le texte, à établir avec quelque insistance une relation de similitude a-t-il tendance à jouer, fut-il partiel, fut-il fugace, un rôle de mise en abyme²⁶.

Pour la reconnaître, donc, il suffit « que soit capté un signal avertisseur²⁷ ». La ressemblance entre deux termes, des parallèles qui apparaissent, des parentés évidentes, des coïncidences deviennent autant de ces signaux qui permettent de postuler un rapport d'analogie entre un énoncé particulier et un autre aspect du récit (aspect lié à l'énonciation, à l'énoncé ou au code, nous le verrons). Ce qu'il faut détecter, ce sont essentiellement des faits de structure qui se dégagent d'une lecture attentive et qui se réfléchissent à l'intérieur du récit. Les indices ne sont pas tous aisément identifiables et déchiffrables. Il s'agit presque d'un code secret qu'il faudrait forcer et qui ouvrirait l'arcane du sens d'un texte.

Choix de la mise en abyme

La diversité de la mise en abyme et la non-évidence de son identification pourraient sembler un handicap pour les soins de notre analyse. Le procédé n'a pourtant pas été choisi aléatoirement mais plutôt pour la richesse de ses possibilités et pour les correspondances avec notre théorie de l'absurde.

D'abord, il s'agit d'un procédé qui intervient en quelque sorte comme un révélateur de la construction du texte. Par des jeux de symétrie, des effets sont découverts et des mécanismes apparaissent, bien en évidence. C'est précisément pour ces ressources-là

²⁶ Jean Ricardou, *Le Nouveau Roman*, p. 69.

²⁷ Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire, essai sur la mise en abyme*, p. 65.

que le procédé a abondamment été employé par l'école du nouveau roman, dans des proportions si extrêmes qu'il menait les auteurs de ce mouvement à détruire le récit en exposant sa doublure, et ce, volontairement. Dans cette veine d'iconoclasme littéraire, si l'on se fie à Jean Ricardou, puisque la mise en abyme dévoile les ficelles du récit, son emploi fréquent met en péril l'équilibre entre le naturel et l'artificiel du dit récit, équilibre qui fait que le lecteur croit et s'intéresse à la fois au récit qui se déroule au fil des phrases. Cependant, si nous pouvons nous permettre une parenthèse, dans le cadre d'une œuvre qui a recours aux ressources ludiques de l'absurde (c'est le cas de la nôtre, nous le verrons), l'emploi de la mise en abyme ne peut réellement porter à une telle conséquence, car il importe peu que le lecteur « croit ». La vraisemblance étant évacuée *de facto*, le texte demande au lecteur d'assumer lui-même la cohérence du récit en tenant pour véridiques des événements et des choses improbables, surnaturelles ou sans queue ni tête. Ce type de texte fait confiance à l'ouverture d'esprit et à l'imaginaire du lecteur pour soutenir la *fabula*, puisqu'il le promène dans un univers où des référents manquent. Quoi qu'il en soit, la mise en abyme nous permettra de fouiller plus à fond la construction du récit et de voir comment l'absurde opère en lui.

Ensuite, second critère justifiant l'adoption du procédé, la mise en abyme fonctionne, à l'instar de notre définition de l'absurde colorant, concurremment ou indépendamment sur les mêmes pans du texte : l'énoncé, l'énonciation et le code. Les principales formes de mise en abyme sont indéniablement associées aux trois facettes du texte. C'est au moins l'opinion de Lucien Dällenbach dans son ouvrage théorique *Le Récit spéculaire* qui porte justement sur le récit au second degré. En effet, Dällenbach définit la réflexivité textuelle comme suit : « Une réflexion est un énoncé qui envoie à l'énoncé, à

l'énonciation ou au code du récit²⁸. » Pour ce motif, nous retiendrons la classification forgée par Dällenbach, qui nous paraît aussi plus simple que celle effectuée par Ricardou ou par le *Gradus*²⁹.

Réflexion de l'énoncé

Aussi désignées comme mises en abyme de forme fictionnelle, les réflexions de l'énoncé reproduisent la fiction à une autre échelle, de façon métaphorique. Pour effectuer ce transfert, la mise en abyme peut faire appel à une œuvre métadiégétique telle que la description d'une peinture, d'un autre texte, d'un morceau de musique, d'une pièce de théâtre, etc., dont les points communs feraient écho à certains points du texte hôte. Elle peut apparaître aussi comme un épisode qui illustre en miniature la totalité du texte, ou encore comme un parallélisme entre deux épisodes. Par exemple, dans *La Machine dodue*, il est possible de mettre en parallèle l'action des chapitres 3c et 5c. En effet, le premier chapitre décrit les rituels de fête dans les hautes sphères de la Cité lors d'une réception caritative, et le second effectue des descriptions du même ordre mais pour le monde souterrain, dans le contexte d'une boîte de nuit, les deux tableaux s'opposant sur le mode facticité / authenticité en dépeignant les décors, les gens et la musique propres aux deux lieux. Notre texte fait aussi appel à une œuvre d'art, fictive celle-là, à des fins analogiques, lorsqu'au cours de la même réception à l'hôtel de ville (4c) Antonin considère une fresque décrivant les temps forts d'une révolution économique dont on sait peu de

²⁸ *Ibid.*, p. 62.

²⁹ Ricardou distingue entre la mise en abyme révélatrice, qui anticipe le cours des événements, et la mise en abyme antithétique, qui contredit le texte en dédoublant son unité. Le *Gradus*, quant à lui, isole l'enchâssement, où la mise en abyme est subordonnée au récit principal, de l'enclave, où elle se trouve plutôt coordonnée.

choses. Seulement, cette fresque évoque par antinomie les scènes de révolution exposées dans le préambule du roman et dans le chapitre qui le ferme.

La mise en abyme fictionnelle peut occuper trois positions différentes dans le texte. En position prospective, elle est placée avant l'épisode qu'elle est censée réfléchir; en position rétrospective, elle se trouve à sa suite; en position rétroprospective, elle est au centre du texte, trait d'union entre ce qui précède et ce qui suit. Pour illustrer ceci, mentionnons que, dans *La Machine dodue*, le préambule se répercute dans la fin de la fiction de façon prospective, tandis que le dernier chapitre entraîne une relecture du préambule en rétrospection. Au centre du texte, dans le dernier épisode de la seconde partie (9b), le singe capucin qu'Antonin rencontre exprime des sentiments qui résument à la fois ce qui précède (le désir de fuite du héros) et ce qui s'annonce (le désir de destruction).

Réflexion de l'énonciation

La forme énonciative de la mise en abyme renvoie, toujours par métaphore, à la facture du texte, la façon dont il est écrit, le vocabulaire employé, le style adopté, la qualité de la langue, la manière dont l'histoire est racontée, etc. Dällenbach la décortique très efficacement, aussi laissons-lui le soin d'en présenter les variantes :

[...] l'on entendra par *mise en abyme de l'énonciation* 1) la "présentification" diégétique du producteur ou du récepteur du récit, 2) la mise en évidence de la production ou de la réception comme telles, 3) la manifestation du contexte qui conditionne (qui a conditionné) cette production-réception³⁰.

³⁰ Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p. 100.

En d'autres termes, si l'un des personnages du texte est un lecteur ou un auteur (ou toute personne qui produit de la matière, textuelle ou non, par exemple un peintre, un ingénieur, etc.), si on se trouve à créer quelque chose dans l'énoncé, si cette chose créée est vue, lue, écoutée, utilisée dans le cadre du récit ou si l'on retrouve quelque situation analogue où est mise en scène une création, un créateur, un récepteur ou un élément afférent, le texte a quelques mises en abyme de l'énonciation pour rouages. Nous pourrions le vérifier ultérieurement, les exemples de cette forme ne manquent pas dans *La Machine dodue*.

Réflexion du code

Les mises en abyme du code adoptent trois apparences distinctes. La *forme textuelle* renvoie de façon métaphorique au texte même (en tant qu'œuvre et non en tant que fiction) et à sa structure. La *forme métatextuelle* effectue également un transit vers le texte et sa structure, mais de façon non métaphorique. On la retrouve principalement à travers des débats esthétiques, des manifestes, des credos insérés dans le texte. La *forme transcendantale* est une réflexion non métaphorique qui s'incarne généralement dans un discours sur la finalité ou l'origine de l'œuvre, sur ses principes unificateurs, etc.

C'est évidemment les mises en abyme du code que nous tenterons de débusquer dans *La Machine dodue*, puisque nous cherchons à établir un lien entre une partie du code, c'est-à-dire la définition de l'absurde, et le texte qui fait l'objet de notre étude. Néanmoins, il nous faut tenir compte d'un paradoxe important. Puisque le code livré pour *La Machine dodue* est déterminé par les mêmes niveaux du texte (toujours l'énoncé, l'énonciation et le code sur lesquels l'absurde agit) que la mise en abyme, surviendront

immanquablement certaines contradictions et certaines bizarreries dans la classification. De fait, bien que ce soit les liens avec le code que nous fouillons, des repères peuvent aussi avoir été glissés concernant la coloration par l'absurde de l'énoncé ou de l'énonciation et non seulement du code. Ce n'est pas une mince affaire. Vu cette difficulté, on pardonnera un certain laxisme quant à une identification précise des types de mise en abyme trouvés dans les aventures d'Antonin. Disons simplement qu'il s'agira, de façon générale, de réflexions de forme textuelle qui pourront être emballées dans des réflexions fictionnelles ou énonciatives. Voilà certainement une occurrence que Dällenbach n'aura pas prévue!

2.2 *L'Homme invisible*, miroir intertextuel

La Machine dodue entretient un lien discret avec un intertexte évident. C'est là une première et essentielle mise en abyme entre notre texte et un second donné pour référent. Ce second texte, il s'agit de *L'Homme invisible* de H.G. Wells, œuvre dont on peut certes remettre en question les qualités littéraires, mais qui demeure néanmoins fondamentale, en ce sens qu'elle est une référence ultime, le texte générateur d'un thème assez récurrent dans l'imaginaire collectif du XX^e siècle pour le qualifier de mythe de la culture contemporaine, celui de l'invisibilité.

Évidemment, sans la présence d'un lien l'autorisant, l'exploitation d'un thème commun serait un critère insuffisant pour parler d'une mise en abyme effective entre *L'Homme invisible* et *La Machine dodue*. Sinon, on pourrait tout autant affirmer que tous les livres écrits sur l'amour forment une mise en abyme perpétuelle! Il y a cependant un signal qui permet d'identifier la réflexion et justifiera de mettre en relation le sens du livre

de H.G. Wells avec le nôtre. Ce signal, c'est le nom d'un personnage secondaire, Miké Kemp, qui fait son apparition pour la première fois au chapitre 5c. Or, Kemp est aussi le nom du protagoniste le plus important après Griffin, l'homme invisible du roman de H.G. Wells. Ce Kemp-ci et ce Kemp-là exercent le même rôle au sein de leur récit respectif, celui du confident. Il serait même licite d'avancer que, dans les deux cas, le personnage se substitue d'une certaine façon au lecteur, notamment en formulant des objections légitimes que pourrait soulever ce dernier. C'est aussi le seul personnage important à pouvoir « voir » le héros et comprendre sa psyché, rôle autrement réservé au lecteur. Donc, d'un Kemp à l'autre, on peut déterminer quelque ressemblance. Par glissement de signification, on se permettra alors d'assimiler aussi *La Machine dodue* à *L'Homme invisible* pour en tirer diverses constatations. L'intertexte de *L'Homme invisible* est utilisé comme mise en abyme à l'intérieur de *La Machine dodue*, puisque c'est tout son champ sémantique qui est convoqué à l'intérieur du récit hôte, agissant ainsi comme miroir et l'éclairant dans son rapport à lui-même, sur sa structure, sa thématique et son lien avec la littérature absurde.

2.2.1 Science-fiction et absurde

Une première évidence. Si les deux romans construisent leur intrigue autour du thème de l'invisibilité, ils ne le traitent pourtant pas de la même façon. Le roman de H.G. Wells parle d'une invisibilité effective avec des implications physiques. *La Machine dodue*, elle, aborde plutôt l'invisibilité de façon sociale. Autrement dit, si Griffin est invisible aux yeux des gens qui l'entourent et à leurs seuls yeux, car il peut toujours faire du bruit, parler, attirer l'attention en remuant des choses, Antonin Antonyme, lui, est invisible dans

la conscience des gens, qui ne lui portent attention d'aucune façon. Antonin peut aussi contempler son reflet dans le miroir, et certaines personnes parviennent à entrer en contact avec lui. Les autres l'ignorent simplement, quoiqu'il fasse, peu importe ses gestes et ses cris.

Déjà, la situation d'Antonin apparaît comme un peu plus absurde que celle de Griffin. Non pas qu'il faille admettre que l'histoire de Griffin soit davantage vraisemblable que celle d'Antonin. Le passage du visible à l'invisible n'est certainement pas une probabilité scientifique. Rien ne laisse présupposer cela, bien au contraire. L'invisibilité est plutôt une utopie, mieux, un fantasme collectif. Toutefois, l'histoire de Griffin est inscrite dans un contexte scientifique. Griffin lui-même est un homme de science et sa condition résulte de ses expériences. Mieux, son état semble obéir à certaines conditions logiques : pour être totalement imperceptible, Griffin doit se dévêtir, ce qui le rend sujet aux rhumes; l'absorption de fumée de cigarette ou de nourriture par son organisme est décelable; la poussière se fixe à sa peau, rendant son invisibilité aléatoire, etc. Surtout, le récit opère dans un cadre où la fiction tente de rejoindre la science. C'est aussi ce que constate Claudine Nicolai, auteure d'une préface fort pertinente sur le texte de Wells :

Le postulat initial est celui de l'invisibilité non pas féérique, mais explicable rationnellement, scientifiquement : il ne peut être posé en ces termes dans le domaine de la fiction - et non, bien sûr, de la science. Le vernis scientifique donne en trompe-l'œil au lecteur, non pas crédule mais consentant, l'illusion que la science est présente comme un matériau extralittéraire rapporté³¹.

En clair, *L'Homme invisible* est un récit de science-fiction. Certes, les explications scientifiques données pour nous convaincre de l'imperceptibilité du héros ne sont pas très convaincantes et sont même plutôt farfelues. Mais si le lecteur se prête au jeu, il admet sans problème ces explications, car le récit est ancré dans un monde référentiel plausible

³¹ Claudine Nicolai, « Préface, l'œuvre de H.G. Wells et son contexte », *L'Homme invisible*, p. 17.

dans lequel gravitent des personnages réalistes, tout cela cautionnant le farfelu des motifs scientifiques invoqués. Or, dans le cas de *La Machine dodue*, aucune raison n'est précisément donnée pour justifier l'invisibilité d'Antonin, ni scientifique, ni autre. Grâce au processus d'actualisation qui le guide tout au long du texte, peut-être le lecteur pourra-t-il reconstruire la *fabula* et trouver ses propres conclusions à partir des indications disséminées dans le roman. En effet, peut-être l'invisibilité est-elle la résultante même de la personnalité d'Antonin, personnage plutôt effacé au départ. Peut-être est-ce le décret de l'inquisiteur statistique, annonçant à Antonin Antonyme qu'il fait maintenant partie des statistiques. Plus probablement encore, peut-être est-ce l'univers dans lequel Antonin évolue, un univers indolent, neutre et insensible, un univers de rentabilité et de régularité, qui serait à l'origine du trouble dont il souffre. Mais on ne peut trancher formellement. La seule certitude est que la situation est absurde, comme le constate lui-même Antonin :

La réponse n'est pas là. Aucune explication logique ne pourrait solutionner le mystère de cette journée d'indifférence, aucune explication logique ne pourrait résoudre le sentiment d'inconsistance qu'éprouve Antonin aujourd'hui. [...] L'explication la plus raisonnable est aussi la plus inconcevable et la plus absurde : il a disparu aux yeux du monde. (13a)

Cette explication est à prendre ou à laisser. Rien de plus ne sera dit. Le lecteur doit accepter cet axiome comme il accepterait la présence de vilaines sorcières ou de perfides lutins dans un conte pour enfant. Dans notre présentation de l'absurde, nous admettions déjà l'incompatibilité entre le concept qui nous occupe et le créneau de la science-fiction, en vertu de la rationalité opératoire présente dans ce dernier et absente dans le texte coloré par le non-sens. Nous supposons même une origine commune avec le conte pour la coloration de l'énoncé, puisque dans les deux cas, le merveilleux est banalisé. C'est ce qui advient dans *La Machine dodue*. Par ailleurs, le roman ne s'ouvre-t-il pas sur les mots « il y eut une fin », qu'on peut aisément rapprocher de la formule traditionnelle « il y eut

une fois » qui ouvre les contes? Cette parenté est même renforcée par des éléments extralittéraires, soit l'inclusion de vignettes dessinées illustrant le récit, des vignettes tout comme on en trouverait dans une fable pour enfant.

2.2.2 Le thème de l'invisibilité

2.2.2.1 Possibilités et variantes absurdes de l'énoncé

Le potentiel ludique à visiter dans la thématique de l'invisibilité est absolument énorme. En effet, qui n'a pas rêvé de pouvoir passer totalement inaperçu et de tirer profit de cette situation? De là, tout un chacun a déjà envisagé comment il disposerait de ce « super pouvoir » et, selon son caractère respectif, on trouve dans cette fantaisie matière à réaliser bon nombre de rêves, matière à exaucer multiples souhaits. L'attrance qu'exerce le concept sur l'esprit humain s'explique justement par la multitude de directions qu'il peut emprunter. L'invisibilité permet d'évoluer en dehors des normes qui régissent le comportement humain, de ne plus être soumis aux lois de la société. Pas vu, pas pris, en quelque sorte. Claudine Nicolai tire les mêmes conclusions :

L'invisibilité apparaît avant tout comme un potentiel de transgression des règles de la société, dont elle exalte en même temps l'arbitraire. Voir, faire, sans être vu, en toute impunité, est un fantasme universel, comparable à la possession du don de double vue, ou de la jeunesse éternelle³²...

Appliqué dans la littérature, le concept est ainsi une mine inépuisable de péripéties et de rebondissements pour la construction d'un énoncé. Au long du récit de H.G. Wells, dans la première partie plus particulièrement, l'invisibilité de Griffin génère surtout une kyrielle de

³² *Ibid.*, p. 29.

faits intrigants et même des quiproquos distrayants, comme dans une farce vaudevillesque. Ceux qui entourent Griffin sont les victimes innocentes de ses facéties. Sa logeuse se voit punie de sa curiosité lorsqu'elle se frappe le nez contre une porte mue par un « inexplicable coup de vent ». Les villageois hébétés entendent des reniflements ou observent des phénomènes de lévitation d'objets sans en comprendre l'origine. Griffin lui-même est la malencontreuse victime de sa disposition : il éprouve de la difficulté à saisir des objets, ne voyant pas ses mains, ne parvient plus à dormir, ses paupières étant transparentes, et autres détails amusants de la même essence. La seconde partie du livre exploite le thème de façon plus sérieuse. Les plans machiavéliques de Griffin sont mis aux grands jours : conquérir le monde, s'assurer de l'emprise de l'invisible sur le visible. Mais il s'agit d'une domination un peu bête et sans réelle motivation, comme il est de tradition pour tous les savants fous de la littérature et du cinéma.

Pour sa part, Antonin n'est pas confronté au même type de situations dans *La Machine dodue*, et ce, pour des motifs déjà évoqués : d'abord parce que son invisibilité n'est pas physique et ne permet donc pas de broder autour des conséquences corporelles et matérielles de la dite invisibilité, ensuite parce que l'interaction avec ses semblables lui est impossible, ce qui élimine d'emblée d'éventuels quiproquos (il faut être deux pour cela). À quelques reprises, comme peut le faire Griffin, il se moque bien d'autrui, notamment en dévêtant une dame au supermarché (14a) ou en utilisant ses congénères comme moyen de locomotion (13a), mais ses plaisanteries n'ont aucune portée : elles ne sont pas notées et elles n'amuse que lui. Le seul contact qu'il peut entretenir et qui peut avoir une influence sur les gens, indirectement, c'est le contact avec les choses. Non pas en les possédant, puisque l'invisible ne peut en aucun cas en tirer profit, la possession étant sociale par nature, mais plutôt en s'attaquant à ces choses : immeubles, matériel

informatique, décoration, environnement urbain. L'objet devient donc un intermédiaire pour communiquer, principalement de la frustration, mais pour communiquer quand même. Si Griffin veut dominer le monde, le posséder comme une chose, Antonin lui, tient à le libérer et à se libérer par la même occasion de l'environnement et de l'affliction qui le retiennent prisonnier.

On constatera que la conjoncture tout à fait absurde dans laquelle se retrouve Antonin n'entraîne pas à proprement parler des épisodes nonsensiques. Bien qu'il y ait de ces épisodes tout au long du roman, ils ne résultent pas de l'invisibilité, mais plutôt de l'univers dans lequel Antonin habite, lui aussi absurde. Cependant, l'imperceptibilité et le rapport aux choses qu'elle commande servent en quelque sorte de clé pour ouvrir les portes de cet univers étrange et pour en dévoiler toutes les singularités.

Le naturel et l'artificiel, l'humanité et la déshumanisation

Un élément absurde significatif qui appartient à l'univers clos de la Cité, ville où se situe l'action de *La Machine dodue*, qui revient périodiquement tout au long de l'énoncé et que met en relief le parcours de l'invisible Antonin consiste en l'interpénétration du naturel et de l'artificiel. C'est en effet une constante du premier au dernier chapitre du roman : la vie investit les choses et le synthétique s'infiltre dans les organismes vivants, en dépit de toute logique.

D'un côté, les choses semblent s'animer et adopter des caractéristiques humaines, même jusqu'à devenir les égales de l'homme. Elles sont partout et donnent l'impression qu'elles vont supplanter leurs créateurs. Par exemple, les écrans de terminaux fixent Antonin et le clignotement de leurs curseurs apparaissent comme un signe d'impatience

(6a). Le tic-tac d'une montre s'assimile au battement d'un cœur (4a). Ailleurs dans le texte, les pelles mécaniques qui encerclent la ville « *mangent le flanc des montagnes, dévorent les arbres, grugent la pierre* » (8b). Un objet brisé est aussi un objet assassiné comme le dépeint cet extrait :

Les membres et les organes des appareils gisent lamentablement les uns sur les autres. Les systèmes désarticulés et les boîtiers de plastique fracturés chevauchent des composantes électroniques, des plaquettes conductrices et des circuits disloqués, des fils entremêlés et des cartouches d'encre qui saignent au sol. Les processeurs ne palpitent plus, ils sont morts sur le coup. Les mémoires vives expient en d'atroces souffrances numériques et s'envolent au paradis dans un froissement d'âme. (1c)

À une plus grande échelle, si froid et synthétique soit-il, l'environnement de la Cité s'apparente paradoxalement à un organisme autonome et vif. Ainsi, un voyage en métro est un passage dans « le ventre de la Cité » qui digère les citoyens et les évacue. (10a). Les rues, elles, deviennent des tentacules. Chef-lieu de cet univers absurde, la mairie fonctionne littéralement comme un cœur, le centre nerveux de la ville. Voici d'ailleurs ce que constate Antonin lorsqu'il en fait la visite :

[...] dans les méandres de la mairie, à travers ces intestins de corridors et ces bureaux comme des panses. Les portes s'ouvrent et se ferment comme des oreillettes, comme des valvules cardiaques. Des fonctionnaires [...] surviennent parfois dans un rouge passage, promenant leur corps globuleux d'une pièce à une autre pour y mener quelque dossier important qui nourrira de travail une secrétaire ou une sténo. (4d)

De l'autre côté, si les buildings évoquent des arbres, puisqu'ils ressemblent à une « vaste et surnaturelle forêt de bâtiments dont les faites écorchent le ciel » (5a), la nature, à l'inverse, tend à perdre de ses caractéristiques originales et à s'*artificialiser* : « À chaque carrefour, sur le bord des trottoirs, dans d'étroits bacs de terre grise et craquelée, on a planté de vrais arbres qui ont fini par se faire une écorce de plastique, lentement, sans qu'on le remarque. » (9a) Une sève de phénol coule dans les chênes du parc municipal et les fleurs qui ornent les parterres deviennent mutantes : « Corolle de bakélite, tige de

résine stratifiée, pétales de nylon, bouton de cellulose thermodurcissable; la vie et la matière synthétique ont trouvé un compromis en enlaçant leur monstrueuse chimie. » (5b)
Ici encore, vrai et faux se mélangent.

Comment alors, dans ce contexte, un individu ne perdrait-il pas de larges pans de son humanité jusqu'à se fondre aux choses? C'est en quelque sorte l'inverse de l'animisme : l'âme n'est pas conférée aux objets, elle est retirée de l'humain, par désensibilisation. D'ailleurs, pour se protéger du monde, Antonin aimerait un instant se glisser dans la fente d'un mur et se faire recouvrir de plâtre. À un autre moment, il aimerait au surplus une peau cuirassée et un cœur en kevlar, afin que rien ne l'atteigne. Mais ce désir est-il réel? Est-il le sien ou est-ce plutôt une conséquence inévitable de l'air ambiant de la Cité? On sent qu'Antonin lutte contre l'ankylosement :

Il ne tolère plus cette grisaille, ce béton, ces immeubles excessifs, ces tours vertigineuses, toutes ces surfaces lisses, cette odeur de neuf à l'intérieur et, à l'extérieur, cette odeur de mort, sèche et froide, comme de l'os poli. Antonin fait une réaction de rejet avant que tout cela ne s'intègre plus profondément en lui, avant que son teint ne devienne davantage terne et gris, son œil vitreux et vide, avant que son épiderme ne se métamorphose en une mince couche de ciment, en vinyle, en plastique ou en quoi que ce soit d'autre qui ne soit pas de la chair. (8b)

Malgré cette lutte, le processus est déjà bien en marche. Le monde qui enveloppe Antonin n'aspire pas au développement de personnalités uniques et fortes parmi ses citoyens, il tend plutôt vers leur uniformisation et à l'annihilation de véritables contacts entre eux. L'invisibilité d'Antonin en est probablement une résultante, car elle aussi signifie l'a-socialisation et la perte de l'identité. Sans lien affectif qui l'unirait à son entourage, sans moyen de trouver qui il est, sans identité propre, Antonin devient peu à peu androïde :

Il bouge et bouge jusqu'à ce qu'il n'ait plus à y penser, jusqu'à ce que cela devienne un automatisme, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un engin stupide programmé pour répéter des déplacements insanes. À un point, Antonin n'est plus Antonin. Il est au-delà d'Antonin, détaché de toute individualité. Les palpitations de son cœur se modulent à celles de la musique. Il est musique

maintenant. Il est vibration. Une fine transpiration enduit la pelure nue de sa personne et huile les articulations et les rotors de cet appareil humain. (5c)

Le décloisonnement entre le naturel et l'artificiel témoigne ainsi d'une humanité perdue et qu'Antonin cherche à retrouver, d'une certaine façon, par l'entremise de son terrorisme matériel. Au fil du récit, plus il reconquiert des parcelles de son humanité, par la révolte, par la découverte de nouveaux plaisirs, plus la machine qu'il devenait tombe en décrépitude :

Ses synapses fonctionnent mal, comme gelées, comme figées. Des liens se déconnectent à tout instant et paraissent difficiles à rétablir. Ses fonctions cérébrales sont rouillées par l'alcool. Son sang s'épaissit et devient goudron, ses veines sont des fils électriques usés jusqu'à la gaine. (2d)

On considérera également que les seules communications directes qu'Antonin peut atteindre s'effectuent justement avec des individus à travers lesquels se croisent aussi le naturel et l'artificiel, des semblables en quelque sorte. C'est le cas de l'oizomatique, un gadget à apparence animale qui s'éveille un instant à la vie. C'est le cas aussi du singe qu'il croise au fond d'une ruelle et dont les artères sont remplies de « microtoubibs » métalliques. C'est surtout le cas de Miké Kemp, dont le cœur est un mécanisme d'horlogerie. Même le chef des fœtus garde avec lui, dans le liquide amniotique, une arme de poing. En remontant au début du récit, on peut aussi constater que le grand inquisiteur possède un doigt de métal. Antonin n'étant apte à communiquer qu'avec des hybrides comme lui, cela peut induire que l'invisibilité d'Antonin date d'avant même sa rencontre avec l'inquisiteur, ce qui accentue encore l'incertitude sur les origines du mal et en renforce la totale absurdité.

L'invisible et le monde parallèle

Le curieux accouplement entre le naturel et l'artificiel, l'invisibilité inexpliquée du héros ainsi que plusieurs autres anomalies qui parsèment le récit nous incitent à croire que l'absurde colore bel et bien l'énoncé. De surcroît, le décor dans lequel ont lieu les aventures d'Antonin peut aisément être caractérisé comme un monde parallèle au nôtre, le monde parallèle étant, rappelons-nous, un autre des traits que nous avons identifiés dans notre première partie en regard de la coloration de l'énoncé. En effet, ce décor qu'est la Cité ne s'ajuste pas à une projection temporelle ou scientifique, comme dans les romans de science-fiction. La Cité n'est pas une ville futuriste fondée sur quelques probabilités et agrémentée par quelques touches d'imagination. Il s'agit plutôt d'un décalage sur notre monde, dont les traits ont été épaissis et poussés vers des extrémités incongrues, jusqu'à la caricature poétique. Quiconque est le moindre observateur notera des ressemblances évidentes entre la Cité et la société occidentale de la fin du vingtième et du début du vingt et unième siècle : le mal de vivre des grandes villes, l'idéologie néo-libérale omniprésente, l'économie placée au sommet des préoccupations, déclassant ainsi l'Homme de son podium, l'envahissement de l'espace de vie par l'identité corporative, la valeur prépondérante accordée au matériel, et ainsi de suite. Seulement, suffisamment d'extravagances sont incrustées dans le récit pour qu'on ne croie pas en une représentation fidèle. Si ce n'est de l'utilisation de quelques éléments compatibles avec notre quotidien, la Cité est autonome par rapport à la réalité : elle utilise d'autres référents et construit sa propre dynamique interne. À ce point, cela dit entre parenthèses, on peut même suspecter la mise en abyme de contribuer à cette cohérence et à cette autonomie. L'emploi de miroirs qui se superposent dans l'énoncé élargit vers l'infini un

espace autrement confiné aux seuls descriptifs présentés et stigmatisant l'apparence et le fonctionnement de la trame de fond qu'est la Cité.

Ce parallélisme entre la réalité et l'univers de *La Machine dodue* se trouve également mis en abyme dans la thématique de l'invisibilité. En effet, de par sa condition, Antonin vit lui aussi dans un monde parallèle, il vit dans la doublure de la Cité. Il arpente les rues de cette grande métropole, il croise ses habitants, respire le même air qu'eux, mais, étant *incomunicado*, il se situe quelque part en marge : il est là sans être là. Cette marginalité fait justement de lui un témoin privilégié, l'observateur et critique idéal de son milieu.

La constitution d'un monde parallèle dans le récit coloré par l'absurde en général et dans *La Machine dodue* en particulier a elle aussi une vocation critique — vocation, il est vrai, qu'on peut également retrouver dans le roman d'anticipation, auquel peut parfois se confondre le roman absurde, et dans bien d'autres registres, puisque la littérature est souvent histoire d'idéologie. Mais, dans le cas qui nous occupe, puisque le monde parallèle décalque une réalité donnée, il place en exergue, par amplification, des aspects jugés problématiques de cette réalité. Il est donc critique du contexte de référence et de ses composantes. Mais quel est l'objet des jugements posés dans *La Machine dodue*, et comment s'expriment-ils dans les fondements mêmes du texte, dans son code?

2.2.2.2 Possibilités et variantes absurdes du code

L'intertextualité entre *La Machine dodue* et *L'Homme invisible* va plus loin encore que l'utilisation d'un motif anecdotique commun. La thématique de l'invisibilité s'infiltré profondément dans le code du récit et devient un révélateur d'éléments idéologiques

dissimulés au fond du texte. Claudine Nicolaï abonde encore en ce sens. Pour elle, l'invisible permet de rendre apparentes certaines caractéristiques du monde, autrement reléguées à la pénombre :

L'invisibilité est à la fois un puissant instrument de satire et un élément fantastique. Comme l'un des procédés favoris des satiristes, de Voltaire à Swift ou Lewis Carroll - celui de la fausse naïveté - mais de façon stylisée et figurative, pourrait-on dire, l'invisibilité permet, elle aussi, ces changements de perspective qui éclairent le monde qui nous entoure d'une lumière nouvelle³³.

Ainsi, si le monde parallèle exerce une fonction critique, cette fonction est catalysée à travers l'invisibilité d'Antonin. Dans *La Machine dodue*, ce personnage est le seul avec qui le lecteur pourra véritablement s'identifier. Au point de vue narratif, l'invisibilité du héros se traduit par une transparence totale de son fonctionnement mental, de sa psyché et de ses émotions (c'est strictement l'inverse dans *L'Homme invisible*). Tous ces rouages psychologiques du personnage sont transcrits intégralement dans la narration, alors que les autres personnages, eux, restent pratiquement opaques. Ce sont « des formes creuses » ou des « humains-meubles » (4b) comme Antonin les appelle. Le lecteur est ainsi dans une plus grande proximité du héros et est amené à endosser ses jugements, à partager ses coups de cœur et ses coups de gueule pour le milieu qui l'accueille, la Cité, prolongement monstrueux de la réalité probable du lecteur. Peut-être justement ce dernier verra-t-il une métaphore en l'exécution des demi-messieurs, une symbolique des rejetés. Peut-être associera-t-il l'empathie d'Antonin pour la cause des fœtus grévistes à sa propre empathie pour quelque action que ce soit. Peut-être éprouvera-t-il le même vertige qu'Antonin face aux immeubles omniprésents. Surtout, peut-être ressentira-t-il sa propre déshumanisation et l'abdication de l'Homme face à l'empire des choses. Ce tissu de corrélations reste à l'état de probabilité pour le lecteur

³³ *Ibid.*, p. 27.

éventuel, mais il s'agit d'intentions réelles pour l'auteur et ces intentions forment une partie du code : traduire l'absurdité philosophique du monde contemporain, son non-sens intrinsèque, en une absurdité ludique énonciative.

À travers les pages de *L'Homme invisible*, H.G. Wells s'attribue sensiblement le même mandat critique de la société de son époque, l'aspect nonsensique en moins :

[...] l'invisibilité permet une série de variations sur des thèmes divers, en relation avec la nature et le devenir de l'homme. [...] le but avoué de Wells était de donner à réfléchir, de faire œuvre satirique et critique sur l'état de la société de son temps, et il ne fait pas de doute que ce conte fantastique nous apporte un message pessimiste³⁴.

Ainsi, *L'Homme invisible* et *La Machine dodue* évaluent tous deux les effets du visible sur l'invisible et vice versa. Dans le premier cas, on associe la corruption physique et morale de Griffin à celle de la société. Les poussières qui se fixent à la peau de Griffin sont corollaires de la pollution ambiante, une pollution métaphorique il va sans dire. Dans le second cas, on l'a vu, c'est la déshumanisation d'Antonin, physique et morale également, qui trouve écho dans l'environnement. L'un et l'autre des cas nous amènent à une réflexion sur l'identité de l'être humain, son aliénation, sa banalisation (son invisibilité!), chaque texte débouchant sur un constat et une action diamétralement opposés pour son héros.

Réfléchissant sur sa condition, Griffin se heurte à un paradoxe des plus étonnants : son invisibilité ne sert finalement qu'à commettre des crimes, mais des crimes dont il ne pourra jamais profiter. Sa fonction sociale se limite alors à faire le mal pour le mal. De là, il rêve d'instaurer, non pas son règne personnel, mais celui de la terreur, et ce, à l'échelle internationale. C'est le prototype même du savant fou ou du meurtrier de la petite littérature : il n'est qu'une fonction et rien d'autre. Ici, le mal a bien une origine, soit la

³⁴ *Ibid.*, p. 26.

banalisation de l'individu et le milieu corrompu, mais à partir du moment où l'individu assume ce mal, les motifs n'ont plus aucune importance. On évacue les causes. Le mal doit seulement être *démonisé* pour être mieux éradiqué en bout de ligne. Le mal est surtout nécessaire ici pour mettre en valeur le bien et servir de ressort au déroulement du récit. C'est l'élément qui vient briser la stabilité d'un système. Le retour à la stabilité est l'élément clé ici, et c'est ce vers quoi tend le récit de *L'Homme invisible*.

Pour Antonin, la réflexion est bien différente. Lui aussi en arrive à opter pour la pratique du mal, son seul moyen d'intervention à vrai dire, mais le mal pour le bien. En se livrant à la destruction de matériel, à la décadence et même à l'extermination d'une idée par le biais du meurtre, solution déplorable et condamnable il est vrai, mais aussi solution des désespérés, Antonin amène le changement, un changement positif. Il s'efforce de libérer le monde, de casser ce qui lui déplaît, pour mieux se libérer lui-même, pour casser ce qui l'étouffe, et retrouver son humanité. En aucun cas il ne souhaite le mal pour le mal. Il cherche inconsciemment à instituer le chaos, parce qu'en soi, le système dans lequel il se démène est fondamentalement malade, parce que la stabilité politique, sociale et économique de ce système est devenue le sommet des préoccupations, le moteur des décisions. Ce système c'est un peu un chien qui court après sa propre queue : son seul but est sa perpétuation et c'est vers ce seul objectif qu'il tend, quitte à tourner en rond à perpétuité. Le reste, l'humain, est relégué aux oubliettes. L'objectif final du récit, lui, c'est la déstabilisation du système qu'il met en scène par le biais de son héros, porteur de chaos, *La Machine dodue* se trouvant en ce sens au strict opposé de *L'Homme invisible* dont la structure textuelle est le retour à l'équilibre, fondement du schéma actanciel le plus courant en littérature.

L'institution du chaos, le non-sens à son apogée, est liée étroitement au concept de liberté. Cette « anarchie poétique », c'est en quelque sorte le fil dont est cousu le texte de *La Machine dodue*, preuve encore que l'absurde s'accapare aussi une importante section du code.

2.3 Les mises en abyme de l'énonciation et de l'absurde

Si nous avons démontré que l'absurde était le fil dont est cousue *La Machine dodue* (énoncé et code), nous nous attarderons maintenant à examiner de quelle étoffe sa narration est constituée. L'intertextualité et la mise en abyme entre *L'Homme invisible* et *La Machine dodue* s'interrompt ici. Il serait difficile en effet d'évoquer l'existence d'un miroir renvoyant l'énonciation des deux textes l'une à l'autre, tant elles sont diamétralement opposées et incompatibles. Le style du premier texte est sobre, pour ne pas dire traditionnel. Celui du deuxième est certainement plus exploratoire. Sans garantir que cette exploration réussit à toucher quelque chose de probant, l'effort de recherche stylistique est bien palpable : subdivision mathématique des sections du roman, titres de chapitres décalés, allusifs ou mystérieux, abondance de nomenclatures, composition de mots-valises, allitération et assonances répétées, étude du rythme des phrases... Le point commun aux nombreuses ramifications de cette recherche dans la forme reste l'ajout d'une dimension ludique et absurde dans l'énonciation qui soit adaptée à l'énoncé et au code.

Point n'est besoin de passer par la mise en abyme pour découvrir l'absurdisation de l'énonciation. L'absurdité passe peut-être justement par la surabondance de traits identifiables. Après tout, le bon sens ne justifie jamais l'excès. L'absurde est ici

omniprésent et aisément identifiable. Pourtant, les mises en abyme sont encore nombreuses pour exprimer à un second degré comment la stylistique du texte se déploie. Aussi, nous ne nous priverons pas d'explorer un instant les miroirs de l'énonciation.

D'entrée de jeu, dans le *Préambule*, au portique même de ce palais de glaces, un premier miroir est installé et renvoie à l'emploi de la langue dans *La Machine dodue*, au *modus operandi* des mots :

On trancha les mains à tous ces concepteurs d'images, ces rédacteurs de slogans accrocheurs, ces dessinateurs de logos, ces sponsors avisés. Dorénavant, dans un monde gagné par le désordre, les mots ne serviraient qu'à divertir, ils ne serviraient plus à influencer.

Désordre, influence et divertissement, voilà certainement trois importantes charnières de la narration, comme le prouve la suite des choses.

Dans le récit de Miké au chapitre 8c, dans le passage où il est question de son protecteur, on notera aussi une ressemblance équivoque entre certains des propos tenus et l'élan du style utilisé dans le roman: « Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il me parlait de la beauté. Il en parlait avec de longs mots, des mots enflés, comme de superfétatoires exagérations, comme une hypertrophie du vocabulaire. Lorsqu'il en parlait, il s'exaltait de façon inquiétante. »

Les descriptions de musique lors de l'épisode de la découverte du Saloon peuvent aussi indiquer un rapprochement avec la syntaxe des phrases, dans laquelle l'auteur a voulu insuffler un certain rythme et une certaine musicalité :

La porte vibre d'un timbre grave et expansif, qui s'épanouit selon une rythmique imparable. Les sons font un retour périodique dans une disposition régulière de temps forts et de temps faibles. En s'approchant, Antonin reconnaît les notes d'une musique singulière mais combien belle. Une sorte de versification électronique en cadence sur une eurythmie de percussions. La basse grondante le traverse de part en part, elle lui grimpe par les jambes, suit sa colonne vertébrale et sa nuque pour s'esquiver par la racine de chacun de ses cheveux. (5c)

Dans ce même chapitre, à la musique qui déjà renvoie à la syntaxe s'ajoutent un tableau détaillant des manipulations d'images et de lumières ainsi que des mouvements de danse et qui expriment l'écriture à un second degré. Les adjectifs employés dans ce passage peuvent tout aussi bien s'appliquer à cette écriture :

Sur les murs de pierres grossièrement taillées sont arrimées des rangées de tubes fluorescents et des spots multicolores. En boucle, des rétroprojecteurs diffusent des collages visuels improbables, des images historiques en négatif, des vidéos amateurs de cataclysmes, des souvenirs anonymes de familles heureuses et unies, souvenirs délavés tombés des nues d'une autre époque. Au plafond, des boules miroir fractionnent la lumière. Des haut-parleurs démesurés sont disposés au nord, au sud, à l'est, à l'ouest. Ils pulsent au rythme symétrique de la musique. L'acoustique et l'électronique s'accouplent en une bruyante symphonie tribale. Une cinquantaine de personnes s'ébattent frénétiquement sur cette déferlante sonore. Ils s'ébattent dans des mouvements désordonnés, primitifs. Ils s'ébattent et leurs corps endiablés s'entrelacent. Il n'y a pas de bulles personnelles à respecter. Chacun laisse son espace empiété par les autres. La proximité les chauffe. C'est une communauté du plaisir, une communauté de glandouilleurs, de flemmardeurs, de fiers fainéants, de jouisseurs, d'hédonistes qui folâtraient ensemble, qui lézardent sous les chauds spots teintés, qui se trémoussent comme des démenés, comme des agités du bocal.

Par l'entremise de cette description d'une boîte de nuit qui déguise une autre description, celle de l'écriture, on peut constater que le texte est histoire de plaisir et de jeu. En cela, ce type de plume s'oppose à un autre créneau stylistique, les catégories de l'écrit administratif, technique ou sérieux, la catégorie de l'écriture d'influence. Ce créneau est mis en abyme bon nombre de fois au cours du texte et est relevé notamment par la position même du héros à l'entrée du roman, celle du fonctionnaire : « Une autre journée à photocopier, à prendre en note, à rédiger des idées prédigérées en phrases vides de sens, dans un style reçu, qui tourne rondement en rond, un style plat, sans relief ni effervescence, sans convulsion orthographique ni hoquet syntaxique. » (4a) L'actionnaire Karl Max a aussi foi en ce genre d'écriture, alors qu'il propose au maire de mettre des rédacteurs à sa disposition afin de préparer un discours capital : « Nous avons des scripts docteurs très performants. Ils rédigent et récrivent les discours jusqu'à ce qu'ils deviennent

des machines bien huilées, des engins idéologiques redoutables et infaillibles, des textes qui visent le centre de la cible et font mouche à tous les coups. » (4d)

En rapport à cette opposition entre discours ludique et discours sérieux, on découvre un certain manifeste esthétique sous-jacent au texte et qui nous renvoie encore au chaos, au non-sens, à l'absurde comme solution ultime. C'est un lieu commun que d'affirmer que tout a été dit, qu'il ne demeure plus rien de nouveau à exprimer. C'est un peu aussi le dur constat auquel se heurte Antonin au chapitre 2d, lorsqu'il découvre la grande salle d'archives regroupant la totalité des concepts utilisés depuis la nuit des temps. Il découvre également que les concepts les plus capitaux ont été achetés par les grandes multinationales, ce qui ramène du même coup le lecteur aux symboles ©, ™ et ® (*Copyright*, *Trade Mark* et *Registered Mark*) accolés tout au long du roman aux idées pures que sont sensées être le bonheur, la liberté et l'amour. Ce que devine le lecteur, avant même Antonin, c'est que ces symboles marquent la propriété corporative des concepts et, par le fait même, les vident de leur sens premier :

Ce que constate Antonin, c'est que, dans cette réserve, les rêves et les idées viennent mourir dans la poussière. On les a achetés, on les a dévoyés, on les a prostitués, on les a jetés tout au fond d'un sous-sol pour ne plus en entendre parler, jamais, ou seulement si les concepteurs jugent pertinent de les en sortir. Tous les grands sentiments, les grandes utopies, le parfait et le sublime ont été rachetés par des multinationales qui en ont tiré des cartes de souhaits, qui ont imprimé des affiches avec eux, qui ont élaboré des campagnes autour de ces concepts, et ce, avec l'unique intention de mousser leur image corporative, par glissement de signification, par harmonisation d'identité. Et tous ceux qui ont pu défendre ces concepts y sont passés aussi. Le marketing a mis à prix la tête des héros et l'a apposée sur des t-shirts promotionnels.

Bien entendu, Antonin est alarmé de cet état de fait. La perspective de n'avoir plus la latitude de créer quoi que ce soit de neuf le terrifie profondément. Son ami Miké tente de le rassurer en lui rappelant, à mots couverts, que s'il n'y a plus rien à défricher sur le fond, la forme, elle, constitue encore un terrain fécond. Voici comment Miké s'objecte :

Mais les gens n'écoutent pas, Antonin. Quoi que tu aies à dire, il faudra toujours répéter. On peut répéter différemment, trouver de nouvelles façons, tu sais. On peut le redire plus fort pour capter les attentions. On peut faire tout un ramdam même. On peut chuchoter, parce que la subtilité, des fois, ça fonctionne. (3d)

Antonin balaie de la main cette option. Pour lui, la solution n'est pas là :

Dis-moi : à quoi sert l'existence si on n'a plus la possibilité d'apporter quoi que ce soit de neuf dans ce monde, quelque chose de vraiment neuf, pas du recyclé? Tu as une réponse pour ça, Miké? Moi, je vais apporter le chaos. Tout est encore possible sur ce terrain-là. Sur ce terrain-là, il n'y a pas de limites.

Le chaos, le non-sens, l'absurde comme solution ultime... en littérature comme ailleurs.

CONCLUSION : L'ABSURDE ET LES HOMARDS

À l'échelle littéraire, ce que clame le personnage d'Antonin, en affirmant que dans le chaos tout est encore possible, c'est que l'absurde sert activement le texte, au sens où il apporte une originalité autrement difficile à faire surgir d'un texte traditionnel, puisque « tout a été dit, tout a été fait » dans ce champ d'activité. Le récit traditionnel est basé sur le sens alors que le récit coloré par l'absurde introduit le non-sens. Or, si le sens a déjà été organisé de toutes les façons possibles, si de nouvelles combinaisons peuvent sembler ardues à forger, c'est un mur qu'on ne rencontrera pas de sitôt avec le non-sens, puisqu'il est absolument dépourvu de frontières. Par exemple, si nous voulons décrire un homard, nous sommes normalement limités à l'ensemble de ses caractéristiques, sa couleur, son apparence, ses dimensions, sa personnalité, s'il en a une, et à une série de qualificatifs applicables. Nous pouvons aussi imaginer cette description, dire que le rouge du crustacé nous remémore le rouge d'une borne-fontaine ou d'un coucher de soleil! Cette description sera éventuellement contrainte elle aussi par l'horizon fini de la réalité. Avec l'absurde, il peut bien nous prendre de dire de cet animal qu'il est vert tendre et non rouge borne-fontaine, qu'il est pourvu de trente-six antennes et qu'il vole comme un oiseau. Avec l'absurde, le homard en question peut devenir toute autre chose. Le sens des mots n'est plus contrainte mais un possible. Très certainement, voilà un exemple tout à fait absurde. Mais ce homard nous est néanmoins utile pour offrir un tout petit aperçu des prolongements innombrables que nous réserve une incursion hors de la logique stricte.

L'absurde, c'est un vaste espace d'exploration, qui comme on l'a étudié, peut s'étendre autant à l'énoncé et à l'énonciation, sur un mode ludique, qu'au code de façon plus sérieuse et peut-être aussi plus restreinte. Autre avantage de son emploi, le non-sens

peut également s'immiscer dans un environnement tout à fait logique, tel un brin de poésie dans un univers aride. Voilà pourquoi il importe de parler de l'absurde comme d'un colorant et non comme d'un type de littérature proprement dit. L'absurde peut se glisser dans tous les genres et y laisser sa marque plus ou moins distinctement, jusqu'à les modifier dans leur nature même. Après insertion de l'absurde dans un roman d'amour, ce n'est plus tout à fait un roman d'amour. C'est autre chose. Et les transformations s'envisagent de façon exponentielle. L'absurde est ouvert sur l'infini. Il s'agit d'un instrument fécond pour s'amuser, pour créer, pour théoriser, pour philosopher, pour débattre et réfléchir. Du moins, c'est dans cette perspective que nous l'avons envisagé, autant en ce qui concerne la rédaction du roman *La Machine dodue* que l'élaboration de cette analyse théorique.

Si nous ne pouvons certifier que nous sommes parvenu à maîtriser l'absurde dans le roman, ou même à l'utiliser correctement, et à en tirer un résultat original et percutant, nous pouvons certes assurer que nous nous en sommes servi abondamment. Au cours des dernières pages, nous avons entrouvert le texte de *La Machine dodue* pour en révéler le fonctionnement, pour s'assurer que l'absurde y pénétrait bien et vérifier comment il s'y propageait. Nous avons découvert que la coloration s'y étendait non pas sur un, ni même sur deux, mais sur tous les niveaux du texte, énoncé, énonciation et code, tel que nous l'avons observé à travers l'exercice théorique occupant la première moitié de cet exposé. Reste à assumer la pertinence et la validité de cette théorie entièrement originale (à ce qu'il nous semble). Sans aucun doute, nous avons omis de discuter de tel ou tel aspect. Nécessairement, des nuances peuvent être apportées. Forcément, des brèches vont apparaître. Et, à coup sûr, l'élaboration d'une théorie repose sur une certaine subjectivité et celle-ci n'y échappe pas. Peut-être un autre modèle aurait-il pu être construit. Ce sont

des risques ordinaires pour qui se lance dans la théorisation d'une notion littéraire peu analysée jusqu'alors. Cependant, nous croyons que, bien que certaines améliorations soient éventuellement requises, notre modèle tient la route et parvient à lier ensemble la totalité des textes qualifiés « absurde », ce qui n'a été réalisé par personne jusqu'ici, de ce que nous en savons. Si le modèle est opérable de façon globale, c'est avant tout parce qu'il n'envisage pas l'absurde comme un type littéraire précis, comme la science-fiction, le roman d'amour ou d'aventure, le fantastique ou le polar, ce que d'autres ont déjà tenté de faire. Une catégorie « absurde » dans l'arbre des genres littéraires fixerait des caractéristiques communes aux textes devant relever de celle-ci et exclurait du même coup tout un ensemble d'écrits qui ont quand même à voir avec le non-sens. De toute façon, l'absurde s'oppose intrinsèquement à toute catégorisation. Ce sont les problèmes que le principe de coloration résout.

Dans tous les cas, devant l'universalité de l'absurdité, devant son omniprésence à tous les échelons, dans toutes les disciplines et même au cœur du quotidien, il nous semble souhaitable d'utiliser ses ressources à des fins créatrices nouvelles, et aussi de continuer à étudier comment s'organise ou se désorganise le non-sens, de continuer à décortiquer cet appétissant concept, de le décortiquer comme on décortiquerait un homard vert tendre avec trente-six antennes et une paire d'ailes. (!)

BIBLIOGRAPHIE

Lorsque cela s'avérait pertinent, nous avons ajouté la date de la première édition à titre indicatif.

(1970), « Absurde », *Alpha Encyclopédie*, Tome 1, Montréal, Éditions Tout connaître.

(1992), « Absurde », *Dictionnaire historique de la langue française*, A-L, Paris, Dictionnaires Le Robert.

(1993), « Absurde », *Dictionnaire AXIS*, Paris, Éditions Hachette, (coll. « L'univers documentaire »).

ALQUIÉ, Ferdinand (2000), « Surréalisme », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 769-787.

ARNAUD, Noël (1989), « Pataphysique », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis France, p.636-637.

ARNAUD, Noël (2000), « VIAN Boris (1920-1959) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 830-834.

BEAUMARCHAIS, Jean-Pierre de et Daniel COUTY (1997), *Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature française*, Paris, Éditions Larousse, 1396 p., (coll. « *In extenso* »).

BÉHAR, Henri (2000), « Dada », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 227-232.

BENAYOUN, Robert (1977), *Le Nonsense*, Paris, A. Balland, 333 p.

BENS, Jacques (2000), « AYMÉ Marcel (1902-1967) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 55-59.

BENS, Jacques (2000), « QUENEAU Raymond (1903-1976) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 609-614.

BIAGGI, Vladimir (textes choisis et présentés par) (1998), *Le Nihilisme*, Paris, Flammarion, 237 p., (coll. « GF Corpus »).

BRUNEL, Pierre (2000), « Absurde », *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Encyclopaedia Universalis / Albin Michel France, p. 19-23.

CAMUS, Albert (1978, 1^{re} édition 1942), *Le Mythe de Sisyphe, essai sur l'absurde*, Paris, Éditions Gallimard, 187 p., (coll. « Idées »).

CAMUS, Albert (1998, 1^{re} édition 1951), *L'Homme révolté*, Paris, Éditions Gallimard, 384 p., (coll. « Folio Essais »).

COUTY, Daniel (2000), *Histoire de la littérature française*, Paris, Larousse, 1540 p., (coll. « *In Extenso* »).

DÄLLENBACH, Lucien (1997, 1^{re} édition 1977), *Le Récit spéculaire, essai sur la mise en abyme*, Paris, Éditions du Seuil, 253 p., (coll. « Poétique »).

DÄLLENBACH, Lucien (1997), « ABYME mise en », *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopaedia Universalis / Albin Michel, p. 11-14.

LEBRUN, Michel (2000), « DARD Frédéric (1921-2000) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 238-239.

DUPRIEZ, Bernard (1997), « Miroir », *Gradus, les procédés littéraires*, Paris, Éditions 10-18, p. 293-295.

ECO, Umberto (1998, 1^{re} édition 1979), *Lector in Fabula, le rôle du lecteur*, Paris, Le livre de poche, 315 p., (coll. « Biblio Essais »).

ECO, Umberto (2000, 1^{re} édition 1992), *Comment voyager avec un saumon*, Paris, Le livre de poche, 283 p.

FREUD, Sigmund (1991, 1^{re} édition 1908), « Le Créateur littéraire et la Fantaisie », *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Éditions Gallimard, p. 29-46, (coll. « Folio essais »).

GENETTE, Gérard (1997, 1^{re} édition 1982), *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 576 p., (coll. « Points Essais »).

LAUNOIR, Ruy *et al.* (2000), « La Pataphysique, histoire d'une société très secrète », *Magazine littéraire*, no 388, juin, p. 18-65.

LECARME, Jacques (2000), « SARTRE Jean-Paul (1905-1980) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 715-720.

LÉVI-VALENSI, Jacqueline (1989), « Albert Camus », *Encyclopaedia Universalis*, Tome 4 (Bergson-Carpentier), Paris, Encyclopaedia Universalis France.

NICOLAÏ, Claudine (1998), « Préface, l'œuvre de H.G. Wells et son contexte », *L'Homme invisible*, Paris, Le Livre de Poche, p. 5-36.

RAYMOND, François et Daniel COMPÈRE (1994), « Franz Kafka », *Les Maîtres du fantastique en littérature*, Paris, Éditions Bordas, 256 p., (coll. « Les compacts »).

RICARDOU, Jean (1973), *Le Nouveau Roman*, Paris, Éditions du Seuil, 189 p., (coll. « Écrivains de toujours »).

SARRAZAC, Jean-Pierre (2000), « BECKETT Samuel (1906-1989) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 87-95.

SARTRE, Jean-Paul (1970), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Éditions Nagel, 144 p., (coll. « Pensées »).

SELLIER, Philippe (2000), « IONESCO Eugène (1912-1994) », *Dictionnaire de la littérature française XX^e siècle*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, p. 376-380.

TODOROV, Tzvetan (1999, 1^{re} édition 1970), *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, 189 p. (coll. « Points Essais »).

WELLS, H.G (1998, 1^{re} édition 1901). *L'Homme invisible*, Paris, Le Livre de Poche, 218 p.

Corpus d'œuvres absurdes

Libre au lecteur d'utiliser l'édition qui lui convient.

ADAMOV (1950), *La Parodie*.

ADAMOV (1950), *L'Invasion*.

ALLAIS, Alphonse (1966), *À la une!*

AYMÉ, Marcel (1943), *Le Passe-muraille*.

BECKETT, Samuel (1952), *En attendant Godot*.

BERGERAC, Savinien de Cyrano de (1657), *Les États et Empires de la lune et du soleil*.

BÜRGER, August (1842), *Le Baron de Münchhausen*.

CAMUS, Albert (1942), *L'Étranger*.

CAMUS, Albert (1952), *Le Mythe de Sisyphe*.

CARROLL, Lewis (1865), *Alice au pays des merveilles*.

CERVANTES, Miguel de (1605), *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*.

DARD, Frédéric, *San Antonio (Œuvres complètes)*.

IONESCO, Eugène (1954), *La Cantatrice chauve*.

IONESCO, Eugène (1959), *Rhinocéros*.

KAFKA, Franz (1912), *La Métamorphose*.

KAFKA, Franz (1914), *Le Procès*.

KAFKA, Franz (1914), *La Colonie pénitentiaire*.

KAFKA, Franz (1922), *Le Château*.

QUENEAU, Raymond (1959), *Zazie dans le métro*.

RABELAIS, François (1532), *Pantagruel*.

RABELAIS, François (1534), *Gargantua*.

SARTRE, Jean-Paul (1938), *La Nausée*.

SWIFT, Jonathan (1738), *Les Voyages de Lemuel Gulliver*.

VIAN, Boris (1946), *L'Écume des jours*.

VIAN, Boris (1947), *L'Automne à Pékin*.

VIAN, Boris (1949), *Les Fourmis*.

VIAN, Boris (1950), *L'Herbe rouge*.

VIAN, Boris (1953), *L'Arrache-cœur*.

WILLIAM, Charles (1956), *Fantasia chez les ploucs* (The diamond bikini).